

JOURNAL DE MÉDECINE,

CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ
A MONSIEUR,
FRÈRE DU ROI.

Opinion sur les vents de l'estomac, naturæ judicæ confirmat.
CIC. De Nat. Deor.



A PARIS,

Chez P. FR. DIDOT le jeune, Libraire-Imprimeur
de MONSIEUR, quai des Augustins.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1787.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 1.

*Topographie médicale de Compiègne; par
M. BIDA; médecin des hôpitaux de
cette ville.*

COMPIÈGNE est situé sur la rive gauche
de l'Oise, & à la gauche de l'Aisne, près

A ij

d'un mille au dessous du confluent de ces deux rivières. Sa longitude est de 20^{d.} 29'. 41". ; & sa latitude de 49^{d.} 24' - 49". La direction de l'Oise sous les murs de cette ville, est du Nord-Est au Sud-Est. Du côté de la rive droite est une plaine large d'environ un demi-mille, terminée par des côteaux qui sont parallèles à la rivière, & chargés de vignes & d'arbres fruitiers. Du côté de la rive gauche, à un mille de distance, est une forêt de près de 28000 arpens. Elle a sept milles de long du Nord-Est au Sud-Ouest, & cinq milles dans sa plus grande largeur. Elle occupe en face de la ville une vaste plaine coupée par quelques monticules fort praticables, & de-là elle s'étend sur des montagnes peu élevées, dont la chaîne se dirige, à peu de chose près, de l'Ouest à l'Est, puis se prolonge vers la ville du Sud-Est au Nord-Ouest, ayant la rivière d'Aisne à sa droite. On ne peut voir ce que la nature & l'art ont fait pour la forêt de Compiègne, sans la juger destinée au plaisir d'un grand prince.

Le sol du pays, dans la partie qui est à la droite de l'Oise, est assez fertile ; mais du côté de la ville, il est sec & sablonneux, & porte sur des bancs de pierre calcaire que l'on trouve à peu de pro-

fondeur, & qui descendent plus bas que les puits les plus profonds.

L'eau des puits est crue, douceâtre & séléniteuse. Elle dissout mal le savon, & n'est pas propre à faire cuire les légumes. Il n'y a guère que les indigens qui en boivent. Les autres habitans usent de l'eau de rivière qui a toutes les qualités qu'il faut pour être saine.

Il est difficile de respirer un meilleur air qu'à Compiègne. Si les rivières & les bois y entretiennent de l'humidité, cette humidité est corrigée par la sécheresse qu'occasionne la nature du sol ; & s'il s'y rencontre des vapeurs dangereuses, elles sont bientôt enlevées par le courant d'air que détermine le libre cours de la rivière, ou par le premier vent qui vient à souffler, & auquel les montagnes éloignées, ou peu élevées, ne peuvent opposer d'obstacles.

Le nombre des habitans est de plus de six mille. Il en est peu de riches ; cependant ils se nourrissent en général assez bien, & usent d'alimens de bonne qualité. La plupart jouissent d'une bonne santé ; & il n'est pas rare d'en voir qui parviennent à un âge fort avancé.

Les bois & les grains étoient les principaux objets de leur commerce ; mais

le commerce des grains leur a été enlevé par le marché ouvert à Pont-Saint-Maixance, qui est plus à la portée des marchands de Paris. Ils ont toujours trouvé dans la cherté des vivres un puissant obstacle à l'établissement des manufactures : cependant quelques-uns font fabriquer beaucoup de cordes & de cables, surtout pour la marine ; & d'autres construisent des bateaux de toutes grandeurs dans de vastes chantiers au bord de l'eau, & au dessous de la ville. Leur commerce intérieur souffre un peu de la facilité qu'ont les particuliers de tirer quantité de choses de la capitale.

Il règne à Compiègne, comme ailleurs, différentes maladies, qui ont leurs causes dans la différence des tempéramens, la manière de vivre & les variations de l'air. La petite-vérole & la rougeole s'y montrent assez régulièrement tous les six ans, & souvent dans des années différentes ; l'une & l'autre sont peu dangereuses, à moins qu'elles ne soient mal traitées, ou jointes à d'autres maladies. Les goîtres & les écrouelles ne sont pas rares parmi les individus du bas-peuple : on en trouve la raison dans l'usage qu'ils font de l'eau de puits. On feroit cesser cet inconvénient, en établissant

dans les différens quartiers de la ville des fontaines qui y distribuassent l'eau de l'Oise. On voit dans cette cité peu de fièvres intermittentes, si ce n'est dans les habitations voisines de la rivière. Il y a vingt-six ou vingt-sept ans qu'une épidémie y parut sous le nom de *suette des Picards*. Son règne a été de cinq ou six semaines. Elle a frappé sur beaucoup de citoyens, mais elle a fait peu de victimes, au moins parmi ceux qui ont reçu à temps les vrais secours.

Depuis ce temps, on a vu plusieurs épidémies régner en différentes années, & toujours à l'entrée du printemps, dans des villages à deux & trois lieues de la ville, & éloignés les uns des autres. Celles de *Saint-Sauveur*, *Vignemont*, *Elincourt*, *Villers*, ont été les plus remarquables, relativement au nombre des malades.

A *Villers*, c'étoit une fièvre putride, quelquefois vermineuse, qui s'annonçoit le plus souvent par les apparences d'une pleuro-péritéumonie ; mais après une ou deux saignées, ou même sans saignée, selon le plus ou le moins d'intensité des symptômes, l'usage des boissons émétiques dissipoit les accidens, & la maladie prenoit le caractère d'une fièvre putride peu dangereuse, qui cédoit en quinze

jours plus ou moins à des évacuations modérées, mais soutenues, que l'on favorisoit par le moyen des bouillons aux herbes. Ce village sans être bien élevé, est exposé à tous les vents. La saison, pendant l'épidémie, étoit froide & sèche, & le vent souffloit le plus souvent du Nord.

A *Elincourt, Vignemont & Saint-Sauveur*, la maladie étoit une fièvre putride vermineuse, ou pourprée, ou vermineuse & pourprée. Ces trois villages sont situés au pied de quelques montagnes, à différentes expositions, & sur des sols humides. Je n'ai pas été témoin de l'épidémie de *Saint-Sauveur*, mais je l'ai été de celles de *Vignemont & d'Elin-court*. J'ai observé que pendant leur règne le temps étoit doux, & qu'il avoit été précédé de longues pluies. J'ai encore observé que la plupart des malades occupoient des maisons dont les portes & les fenêtres donnoient sur des mares ou fosses remplies de fumier & d'eau croupissante, & que l'épidémie avoit épargné le petit nombre des habitans qui avoient leurs maisons sur des lieux élevés & peu humides. Ces fléaux ont cessé d'être meurtriers, à compter du moment qu'on y a opposé les secours que MM.

DES HÔPITAUX CIVILS. 9
les Subdélégués s'empresſent d'envoyer
en pareil cas.

C H A R I T É S.

La ville de Compiègne eſt compoſée
de deux paroiſſes, qui ont chacune leur
Charité, deſſervie par des ſœurs de l'or-
dre de S. Lazare. Outre les écoles dont
ces filles ſont chargées, elles vont chez les
pauvres malades, & leur rendent toutes
ſortes de ſervices, ſans pouvoir, malgré
leur intelligence, leur zèle & leur acti-
vité, remédier à mille inconvéniens qui
ſubſiſteront toujours, tant que les mala-
des indigens ne ſeront pas tous réunis
dans un hôtel-dieu.

H Ô T E L - D I E U.

« En l'année 1260, S. Louis, roi de
» France, fonda l'hôtel-dieu de Com-
» piègne, où il porta le premier malade
» avec le roi de Navarre, ſon gendre.
» Le prince *Louis* porta le ſecond avec
» ſon frère *Philippe*, ſuivis des grands,
» qui portèrent les autres malades. »

Voilà ce qui ſe lit dans le douzième
tome de l'hiſtoire de l'églife gallicane,
dédiée à Noſſeigneurs du clergé, & con-
tinuée par le Père *Brunoi*, de la Com-
pagnie de Jéſus. Cependant il eſt prouvé,

par une charte de *Philippe-Auguste*, que cet hospice existoit avant S. Louis, qui n'en est que le restaurateur, & qui lui a donné des biens & des droits utiles.

Sous *Philippe le Bel*, les Mathurins, chargés du spirituel du *prieuré-hôtel-dieu de S. Nicolas* de Compiègne, voulurent se soustraire à l'autorité de l'abbé de Saint-Corneil. Ils plaidèrent, & furent condamnés, Ils prirent alors le parti de s'établir à Verberie; & en se retirant, ils obtinrent du Roi de continuer de prendre annuellement trente muids de bled sur les moulins de la ville, qui ont été détruits en 1730, avec l'ancien pont sur lequel ils étoient construits. Des religieux de différens ordres remplirent successivement le vide qu'avoient laissé les Mathurins. Mais enfin en 1601, M. *Claude Le Gras*, abbé commendataire de Saint-Corneil de Compiègne, décida, avec l'approbation du pape *Clément VIII*, pour mettre fin à des débats toujours renaissans, que les religieuses auroient désormais un chapelain, & qu'au lieu d'être divisées en *clergesses* & en hospitalières, elles seroient toutes dames du chœur, & que des sœurs converses prendroient soin des malades sous leur autorité. Aujourd'hui ce soin est partagé entre deux

religieuses, dont l'une a le spirituel, & l'autre tout le reste, ayant sous ses ordres une sœur converse, une sœur *assurée*, & pour les nuits une garde-malade prise dans la ville.

Cette maison est située auprès de la rivière, dans un lieu très-bas : aussi les fièvres intermittentes s'y guérissent difficilement, & les convalescens en sont quelquefois attaqués au moment qu'ils se félicitent de leur guérison. Les malades n'y ont point d'endroit où ils puissent prendre l'air.

Les lits sont au nombre de vingt-deux. Ils occupent deux salles assez élevées au rez-de-chaussée, séparées l'une de l'autre par un mur, & ce mur est interrompu par une haute arcade large de dix pieds, où l'on a mis une grille de fer, qui s'ouvre par deux portes, entre lesquelles on a placé un poêle qui chauffe la double salle. Cinq croisées opposées au mur de séparation, trois d'un côté, & deux de l'autre, servent à renouveler l'air ; effet qu'elles produiroient plus aisément, si elles étoient moins élevées. Il y a une troisième salle, aussi au rez-de-chaussée, qui ne communique point avec les deux autres ; elle est destinée pour MM. les Gardes du Roi. Au dessus de ces trois

salles, il y en a deux autres, grandes, mais peu élevées, qui forment un premier & un second étage. Elles sont destinées pour y placer des lits en cas de besoin, comme lorsqu'il y a des camps sous Verberie, ou sous Compiègne.

Les soldats qui tombent malades dans leur route, ou qui sont fréquemment envoyés des autres villes à Compiègne, pour y respirer un meilleur air, occupent la plus grande partie des lits. Les ouvriers du château & de la forêt occupent le reste avec un très-petit nombre de pauvres de la ville, qui n'ont droit qu'à un lit. Les femmes malades sont rarement admises dans cet hospice, faute d'une salle où elles puissent être séparées des hommes. Les malades de la fuite de la Cour y sont reçus par préférence à tous les autres.

L'hôtel-dieu de Compiègne nourrit, outre les malades, dix-neuf religieuses du chœur, deux sœurs converses, cinq sœurs *assurées*, & quatre filles domestiques, & de plus un chapelain, un sacristain & un jardinier, en tout trente-trois personnes. Son revenu annuel varie de douze à quatorze mille livres, selon le prix du bled, sans compter douze sous par jour pour chaque soldat, vingt sous

pour chaque ouvrier du Roi, vingt sous pour chaque malade de la suite de la Cour, & quarante sous pour chaque Garde du Roi; sur quoi il faut diminuer 2500 liv. de rente, dont les prieure & religieuses se sont chargées, il y a vingt-huit ans, en faisant des emprunts, à l'effet d'acquitter des dettes contractées, sur-tout par des réparations & constructions indispensables. Depuis ce temps, malgré leur économie, la masse de leurs dettes exigibles augmente chaque année d'environ 1200 liv. Il est donc évident que, sans des secours extraordinaires, elles ne peuvent subsister long-temps.

H Ô P I T A L.

L'hôpital des pauvres renfermés, monument de la piété de S. Louis, est situé au Sud-Ouest de la ville, dans un des faubourgs, sur un terrain un peu élevé, & loin de la rivière. Dans tous les temps, MM. les administrateurs, au nombre de trois, sont, ou ont été des officiers municipaux. Le premier d'entre eux est aujourd'hui M. *de Croui*, élu, en 1773, maire de la ville, & administrateur de l'hôpital. Depuis cette époque, sans autre secours que les revenus de la maison, les bâtimens en ont été considérablement

augmentés : le nombre des pauvres, autrefois de cinquante , est quadruplé ; & la nouvelle administration a établi une manufacture de bonneterie, qui, en ajoutant aux revenus , sert à occuper beaucoup de pauvres. Quatre sœurs de charité, tirées de l'Enfant-Jesus de Soissons, suffisent, par leur activité, à tous les besoins des deux cents individus. Le bon air que respirent ceux-ci, la nourriture saine qui leur est distribuée , & la grande propreté, les maintiennent dans une santé rarement interrompue. Nombre d'entre eux sont parvenus à un âge que ne promettoit pas l'état chétif où ils étoient en entrant dans cet asyle.

Le revenu de l'hôpital ne surpassoit pas dans l'origine celui de l'hôtel-dieu. S'il est devenu beaucoup plus considérable , c'est l'effet des soins soutenus des différentes administrations , & principalement de la nouvelle , dont l'attention s'est portée sur tous les objets , & qui a pris de justes mesures pour rendre solide & durable l'ordre qu'elle a établi.

R É F L E X I O N S.

L'auteur de cette excellente topographie, sagement renfermé dans les bornes de son sujet , a décrit avec autant de

vérité que de précision tout ce qui est relatif à la partie physique & médicale de Compiègne, & a rapporté en peu de mots les faits les plus intéressans à connoître sur les hôpitaux de cette ville.

Il n'est rien de plus curieux que l'anecdote recueillie par M. *Bida* sur la restauration de l'hôtel-Dieu de Compiègne par S. *Louis*. Quel tableau touchant présente cette auguste & pieuse cérémonie ! Un monarque courbé sous le poids de l'homme pauvre & malade, qu'il va porter dans le lit que l'humanité & la religion viennent de lui préparer ; les princes & les courtisans qui s'empresseient sur ses pas, & se disputent à l'envi l'honneur de se charger du même fardeau ; la pompe & le faste des cours ornant le triomphe de la pauvreté ; enfin la misère & les infirmités servies par les mains du luxe & de la grandeur !

Ce trait historique qui nous retrace les vertus d'un grand roi, nous rappelle en même temps l'influence que les augustes successeurs ont eue dans l'établissement des hôpitaux civils, soit par leurs pieuses libéralités, soit par les efforts multipliés qu'ils ont faits depuis plusieurs siècles, pour faire revivre dans ces asiles de l'humanité souffrante l'esprit de leur institution.

En effet, c'étoit peu d'avoir contribué à la naissance & à l'entretien des hôpitaux par des bienfaits, il falloit assurer leur existence & perpétuer leur durée. On voit avec admiration le soin que le gouvernement a pris pour remplir cet objet, mais on ne peut se dissimuler que jusqu'à nos jours il n'y ait réussi que très-imparfaitement.

Les premiers hôpitaux datent des premiers temps de l'ère chrétienne. La dotation du clergé fut l'époque de leur premier revenu. On vit se former avant le huitième siècle, dans l'enceinte des cloîtres & quelquefois dans le sein même des églises, des établissemens consacrés à soulager les pauvres malades, & c'est là l'origine des hôpitaux nommés hôtel-Dieu.

Vers le milieu du dixième siècle, une maladie nouvelle & très alarmante, connue sous le nom de *feu Saint-Antoine*, inspira la plus grande frayeur, tant par son caractère dangereux que par le nombre des victimes qu'elle immola. La charité chrétienne prodigua des secours aux malheureux attaqués de cette maladie; & pour les rendre plus efficaces, le pape *Urbain II* créa un ordre hospitalier sous le nom de *Saint-Antoine*, pour secourir

ces malades dans les lieux où ils étoient recueillis. Le *feu Saint-Antoine*, qui n'étoit autre chose qu'une gangrène sèche qui desséchoit les extrémités, disparut insensiblement à-peu-près vers le moment où la lèpre commença à se faire connoître en Europe.

La lèpre, introduite par les Croisades sur la fin du onzième siècle, fit naître un nouveau genre d'hospices, destinés à séquestrer de la société, des malades hideux & le plus souvent incurables. On donna à ces hôpitaux le nom de *maladreries* ou *léproseries*, & ils se multiplièrent à tel point, qu'en 1226 il y en avoit deux mille en France, puisque *Louis VIII* légua par son testament 84 livres ou cent sols de notre monnoie à chacune des deux mille léproseries de son royaume.

Ces établissemens, fondés par des motifs pieux, dus pour la plupart à la charité ou au zèle des ministres de la religion, & placés presque tous au centre de la juridiction ecclésiastique, nous indiquent quelle a dû être dans ces premiers temps l'administration des hôpitaux.

D'ailleurs les clercs étoient les seuls lettrés ; ils avoient alors la direction de

toutes les affaires, soit générales, soit particulières ; & le droit canon étoit la partie dominante de la législation françoise.

La manière dont les hôpitaux étoient gouvernés étoit fort simple, mais peu régulière. Les Evêques, les abbés ou les chapitres nommoient, pour diriger ces maisons, des prêtres ou des diacres, ou quelquefois de simples clercs qui prenoient le nom de Maîtres, & qui géroient, à ce qu'il paroît, à leur fantaisie & sans rendre de comptes réguliers des revenus ou des aumônes qui étoient destinés à l'entretien & au soulagement des pauvres malades.

Le désordre devoit s'introduire sous une pareille administration, & l'on voit par plusieurs canons du concile de Vienne tenu dans le quatorzième siècle, que les abus avoient été portés au point de causer un grand scandale. Le concile de Vienne défendit de conférer les hôpitaux en titre de bénéfice aux clercs, & ordonna que l'administration en fût donnée à des laïques, gens de bien, capables & solvables, qui prêteroient serment comme des tuteurs, feroient inventaire, & rendroient compte tous les ans par devant les ordinaires.

Les concessions faites par les premiers rois de la troisième race aux différentes villes & bourgs, furent sans doute plus d'une fois accordées en faveur des hôpitaux ; & l'agrandissement de ces cités & de leurs privilèges dans le quatorzième & quinzième siècle, concourut à faire exécuter dans plusieurs endroits les sages dispositions du concile de Vienne, en donnant lieu d'introduire dans l'administration des hôpitaux, les syndics ou chefs des différentes communautés, & les plus notables bourgeois.

Quoi qu'il en soit, la France étoit remplie, depuis plusieurs siècles, d'hospices pour les pèlerins, d'hospices pour les malades, nommés hôtel-dieu, de maisons pour le feu Saint-Antoine, & d'un plus grand nombre de léproseries, sans qu'il y eût d'autre loi pour les diriger, que des constitutions ecclésiastiques, & quelques réglemens transmis par tradition & consacrés par l'usage.

Les premières lettres-patentes qu'on trouve sur les hôpitaux, furent données dans le treizième siècle pour établir les privilèges de l'hôtel-dieu de Paris, & ceux des hospitaliers de l'ordre de

S. Jean de Jérusalem ; & l'on voit ensuite ces privilèges être renouvelés à toutes les mutations de roi , depuis Philippe Auguste jusqu'à François premier.

Dans le quatorzième siècle , Philippe le Bel accorda de nouveaux privilèges aux Hospitaliers de S. Jean de Jérusalem , aux Maladreries , & à quelques hôpitaux des provinces. On trouve en 1309 une ordonnance singulière , portant que la paille des lieux où le roi aura pris gîte , appartiendra aux hôpitaux voisins.

Dans le quinzième siècle , les maladreries & les léproseries étant devenues inutiles par la disparition de la lèpre , leurs biens furent appliqués au secours des hôpitaux , c'est-à-dire , qu'ils furent séquestrés & régis sous ce prétexte pieux , sans qu'ils fussent réellement employés pour le soulagement des pauvres & des malades.

Dans ce temps de désordre & de confusion , ceux qui avoient quelque supériorité sur leurs concitoyens , prétendirent à l'administration des hôpitaux. Ces prétentions dictées tantôt par des motifs purs , tantôt par des motifs intéressés , furent différemment accueillies dans les différens lieux ; mais le temps

& l'usage consacrerent les associations qui en résultèrent , & delà naquit la forme multipliée & bizarre des administrations qui existe encore aujourd'hui.

Le milieu du seizième siècle, si célèbre dans notre histoire par les belles ordonnances qui ont établi la législation françoise , est l'époque où le gouvernement commença à s'occuper d'une manière particulière de l'administration des hôpitaux , en proscrivant les abus qui y régnoient toujours malgré les efforts des conciles.

En 1561 , le Lycurgue françois , le chancelier de l'Hôpital , fit publier , sous la première année du règne de Charles IX , un édit portant règlement pour l'administration du revenu des hôpitaux , maladreries , &c. & pour l'entretien des pauvres. Les fameuses ordonnances de Moulins & de Blois , qui ont illustré ce même règne , n'ont pas manqué de confirmer l'édit de 1561.

L'ordonnance de Moulins enjoit particulièrement aux officiers de justice , de faire rendre compte aux personnes commises à la régie des biens des hôpitaux , & ordonne que les pauvres seront nourris dans leur territoire sur la contribution de la communauté , ce qui

s'exécuta effectivement en plusieurs endroits.

L'ordonnance de Blois ordonna aux officiers des lieux, de faire l'inventaire des titres des hôpitaux, parce que plusieurs avoient été distraits, & renouvela les statuts du concile de Vienne, en enjoignant d'établir pour administrateurs, de simples bourgeois.

Mais il est à remarquer que ces loix fondamentales, ainsi que celles qui les ont suivies, ont tracé les règles qui devoient guider les administrateurs, sans changer la forme d'administration que les fondations ou l'usage avoient établie dans les différens hôpitaux.

Le malheur des temps ne permit pas qu'on recueillît si tôt le fruit des belles ordonnances du chancelier de l'Hôpital; & les fureurs des guerres civiles qui détruisent les choses les mieux établies, n'étoient pas des circonstances favorables pour faire exécuter de nouvelles loix.

Mais Henri IV ne fut pas plutôt affermi sur son trône, qu'il chercha à réparer un désordre qui avoit dû souvent frapper ses yeux. Il créa à deux reprises une commission pour la réformation des hôpitaux, sous le nom de chambre de la

charité chrétienne ; mais la mort qui enleva ce grand roi à l'amour de ses sujets, ne lui permit pas de consolider assez ces bureaux de réformation, pour qu'ils pussent produire quelque bien.

En 1612, Louis XIII créa plus solennellement la même commission ; elle étoit composée du grand aumônier, de quatre maîtres de requête, & de quatre conseillers au grand conseil. Cette seconde commission dura soixante ans, sous le nom de chambre de la réformation des hôpitaux. Elle travailla avec zèle, & eut beaucoup à faire, dit un historien : car dans tout le royaume il n'y avoit pas six hôpitaux qui fussent bien réglés. Les places d'administrateurs étoient en quelque sorte héréditaires, les maisons tomboient en ruine ; un très-petit nombre de malades & de pauvres étoit secouru & l'étoit mal ; le nombre des prévaricateurs étoit grand, quelques-uns étoient puissans ou protégés.

L'effet de ce travail fut de désigner les hôpitaux inutiles, tels que les léproseries ; de faire remarquer ceux qui étoient utiles, en indiquant le moyen de les améliorer, & de faire connoître la manière dont il falloit s'y prendre ;

pour faire exécuter les loix déjà établies relativement à l'entretien des pauvres. En conséquence, en 1762 il y eut un édit, portant qu'en toutes villes & gros bourgs du royaume où il n'y auroit pas d'hôpital général, on en établiroit incessamment.

Le gouvernement ne fit pas refluer pour le moment le profit de cette utile réforme sur ceux pour qui elle avoit été instituée ; les biens des maladreries ne furent point appliqués aux hôpitaux, mais ils furent réunis à ceux de l'ordre de Saint-Lazare & du Mont-Carmel, que le ministre Louvois cherchoit à enrichir.

Cependant la voix de l'humanité se fit entendre. Du moment où Louis XIV gouverna par lui même, il ouvrit les yeux sur les droits que les hôpitaux avoient aux biens des maladreries, & par un édit solennel ordonna que l'ordre de Saint-Lazare & du Mont-Carmel rendroit aux hôpitaux les biens qui lui avoient été accordés contre les intérêts des pauvres & des malades indigens de son royaume.

Cet acte de justice & de bienfaisance, que tous les rois de France depuis François premier, avoient envain essayé de cimenter de toute leur autorité, eut lieu

lieu au mois de mars 1693, & l'époque de cet édit est devenue très-mémorable dans l'histoire des hôpitaux.

Pour veiller à l'exécution des dispositions importantes contenues dans cette nouvelle loi, le Roi nommoit par cet édit une commission particulière, qui subsista jusqu'en 1705.

En peu d'années, une foule d'hôpitaux s'empressèrent d'obtenir des lettres-patentes, & en 1698, il parut une déclaration interprétative de l'édit de 1693, pour servir de règlement aux hôpitaux à qui il n'avoit pas été donné de lettres-patentes particulières (a).

Sous le règne de Louis XV, la seule loi remarquable sur les hôpitaux civils est l'édit de 1749, par lequel il est défendu aux maisons de charité, comme aux communautés, d'acquérir des biens fonds. Quant à l'administration, l'édit de 1693

(a) Auparavant la déclaration de 1698, il y avoit eu au mois d'août 1693, une première déclaration interprétative du fameux édit de 1693. Cette première déclaration interprétative, statuoit, 1°. sur le droit des fondateurs, ou de leurs descendans; 2°. sur la reddition des comptes des administrateurs; 3°. sur l'inspection des évêques, & sur-tout des intendants, soit pour prévenir les abus, soit pour l'amélioration des hôpitaux.

& les deux déclarations qui l'ont interprété , faisoient la base de la législation, ce qui n'a pas empêché qu'il ne se soit introduit un grand nombre d'abus dans la gestion & dans le service intérieur des hôpitaux , soit par l'effet des lettres-patentes particulières qu'il est facile de mal interpréter, soit par le défaut d'un tribunal ou d'un département, qui fût sans cesse en activité sur une partie dans laquelle la langueur est si facile & si dangereuse.

Il étoit réservé au sage Monarque qui nous gouverne, d'achever la révolution commencée par les rois ses aïeux, & d'assurer à jamais le patrimoine des malades indigens & des pauvres.

A peine Louis XVI étoit-il sur le trône, qu'il a créé une commission particulière pour s'occuper des choses à réformer dans les hôpitaux de Paris. Peu de temps après, on a vu établir dans un des faubourgs de Paris, un hôpital de cent trente lits (l'hospice Saint-Sulpice), destiné à servir d'objet de comparaison sur tous les points relatifs au gouvernement des maisons de ce genre. En même temps, on commençoit les recherches les plus actives sur l'état de tous les hôpitaux du royaume; & le suc-

cès avec lequel ce grand ouvrage s'est opéré jusqu'ici, démontre avec quel empressement toutes les administrations ont concouru à favoriser les intentions du gouvernement.

Déjà les établissemens les plus remarquables & les réformes les plus salutaires, ont annoncé d'une manière éclatante l'attention paternelle avec laquelle le Roi s'est occupé des hôpitaux civils.

Les enfans-trouvés, transportés autrefois à des distances considérables, & dévoués pour la plupart à une mort certaine, sont maintenant conduits & élevés dans l'hôpital le plus voisin du lieu où ils sont nés (a).

D'autres enfans plus malheureux encore par la maladie qu'ils apportent en naissant, ont été secourus avec un zèle plus fervent ; & l'hospice de Vaugirard qui leur sert d'asile, est le premier hôpital de ce genre qui ait existé en Europe (b).

Au milieu d'une guerre ruineuse, on a fait des additions considérables à l'hôtel-

(a) Arrêt du Conseil du mois de novembre

1779.

(b) Lettres-Patentes du mois de mai 1781.

dieu ; & consultant plutôt le besoin urgent des malheureux , que *le vain desir de la perfection propre à arrêter l'exécution d'un très-grand bien* (a) , on a pris toutes les mesures pour placer chacun des malades de ce vaste hôpital dans un lit seul , & pour introduire ensuite dans le service intérieur l'exactitude la plus grande & la discipline la plus sévère.

Les orphelins, les infirmes & les vieillards de l'hôpital général étoient obligés d'aller , dans leurs maladies , chercher des secours à l'Hôtel-Dieu , & d'éprouver en même temps le danger d'un transport long dans une saison fâcheuse , & d'un secours trop tardif dans les maladies urgentes. Des infirmeries placées dans chacune des maisons de l'hôpital , préviendront ces inconvéniens fâcheux , & diminueront d'un quart le nombre des malades qui affluent habituellement à l'Hôtel-Dieu , ce qui va concourir encore à augmenter l'étendue relative , & la salubrité de ce dernier asile (b).

Enfin , un hôpital vaste & commode sera toujours ouvert pour les infortunés attaqués de la maladie vénérienne , &

(a) Lettres-Patentes du 22 avril 1781.

(b) Lettres-Patentes du 22 juillet 1780.

l'on oubliera bientôt les préjugés qui ont fait si long-temps rejeter avec un abandon désespérant, des malheureux auxquels il est nécessaire, sous toutes sortes de rapports, d'offrir des secours prompts & une guérison sûre (a).

Ces actes manifestes de la vigilance du Roi & de la bienfaisance de son cœur, sont faits non-seulement pour obtenir la reconnoissance & la bénédiction du pauvre à qui ils présentent la consolation la plus douce, mais ils doivent frapper l'attention & réchauffer l'âme des citoyens de toutes les classes. Aussi, par cette impulsion d'enthousiasme qui caractérise la nation françoise, tous les esprits se sont dirigés depuis quelque temps sur les objets de charité publique. Les mots d'hospice & d'hôpitaux sont aujourd'hui dans la bouche de tout le monde, & cet élan général de bienfaisance annonce assez que le moment approche, où les véritables principes de l'administration des hôpitaux vont être universellement reconnus & fixés d'une manière invariable.

Les changemens avantageux & considérables qui en peu d'années viennent

(a) Lettres-patentes du 30 août 1785.

de s'effectuer dans la plupart des hôpitaux du royaume, quoique moins ostensibles que les établissemens qui ont eu lieu ou qui se préparent dans la capitale, ont produit dans les provinces une grande sensation, parce que les opérations ont été plus rapides, & que leur succès a dépendu de l'art de gagner les cœurs en éclairant les esprits.

Les principes d'ordre, de discipline & de réforme adoptés par le gouvernement, ont été d'autant mieux accueillis, qu'ils se sont rencontrés le plus souvent avec les vues & les inclinations des administrateurs des hôpitaux. En général la manière de considérer la comptabilité, devient de jour en jour plus uniforme, & il semble que les différentes administrations aspirent à se ranger d'elles-mêmes sous une loi générale & identique.

Pour donner une preuve frappante de la réforme qui s'est opérée spontanément dans les hôpitaux depuis quelques années, & du zèle que les administrateurs ont montré pour l'amélioration de ces maisons, nous avons cru devoir insérer ici l'extrait des registres de l'Hôtel-Dieu d'Étampes, imprimé en 1785, & publié en 1786.



*EXTRAIT des registres du bureau de
l'Hôtel-Dieu d'Etampes*

PREMIERE DÉLIBÉRATION.

AUJOURD'HUI mardi, vingt-quatre mai mil sept cent quatre-vingt-cinq, trois heures de relevée, jour du bureau ordinaire, où étoient les souffignés, M. Gabaille, Procureur du Roi, l'un d'eux a dit :

MESSIEURS,

Appelé dès mil sept cent soixante-neuf, par les fonctions de ma charge, à concourir avec vous à l'administration de l'hôtel-Dieu de cette ville, j'ai toujours regardé les soins que je devois y donner, comme étant au nombre de mes obligations les plus sacrées.

Je m'occupai d'abord à prendre des connoissances générales sur les biens de cette maison, sur le régime qui s'y observoit, & je découvris bientôt avec vous différens abus, d'autant plus difficiles à réformer, qu'ils subsistoient depuis très long-temps. La rentrée des fonds

se faisoit lentement ; & si dans les comptes généraux de recette & de dépense , qui se rendoient tous les trois ans à MM. les administrateurs , la recette se trouvoit excéder la dépense , c'étoit moins l'effet de l'économie qu'ils se propoisoient , que du petit nombre de malades qui avoient été soignés pendant cet espace de temps. Il étoit même arrivé quelquefois que le reliquat de ces comptes n'étoit que le produit des remboursemens faits , & qui n'étoient pas employés de la manière prescrite par les ordonnances. C'étoit sur ces remboursemens qu'avoient été construits différens bâtimens devenus nécessaires , & dont les fonds n'avoient pu être pris sur les revenus qui suffisoient à peine aux besoins journaliers de la maison. Le nombre des malades qui y étoient admis augmentoit sensiblement , & cela devoit être ; car l'Hôtel-Dieu de cette ville , comme vous le verrez , Messieurs , par les registres & états que je remets sous vos yeux , n'est pas seulement un hôpital destiné à recevoir les pauvres malades domiciliés dans son arrondissement ; il faut encore le considérer , d'après l'usage , comme un hospice ouvert à tous les étrangers qui sont dans le cas de s'y

présenter, soit pour se faire traiter des maladies qui les arrêtent dans leur marche, soit pour prévenir par le repos qu'ils y prennent & les secours qu'ils y reçoivent, les maux & les infirmités qui naissent le plus souvent de la fatigue & de la misère.

Le nombre des malades s'étant donc accru considérablement dans cette maison, il ne s'y trouvoit plus assez de lits pour les recevoir, & on étoit obligé de les mettre deux à deux dans des lits de trois pieds; les salles, qui avoient été assez vastes, assez aérées pour un petit nombre, étoient devenues resserrées & infectées par le grand nombre; ces malheureux entassés, pour ainsi dire, les uns sur les autres, ne respiroient qu'un air impur, & voyoient aggraver leurs maux, en venant dans cet asile chercher des secours qu'ils n'y trouvoient pas. Il sembloit que les gens de l'art eussent été regardés comme inutiles, pour y diriger le traitement des malades. Un seul chirurgien y étoit appelé; mais plutôt pour y faire les opérations de son art, que pour indiquer les remèdes propres aux différens genres de maladie. En un mot, l'esprit de routine conduisant l'intérieur de cette maison, étoit parvenu

à rendre infructueux le zèle & la surveillance des administrateurs, qui ne pouvoient y faire les changemens utiles qu'ils desiroient.

Frappés de tous ces abus, vous reconnûtes, Messieurs, qu'il étoit instant de s'occuper des moyens de mettre plus d'activité dans les recouvremens des revenus, & de veiller plus attentivement sur toutes les dépenses. En conséquence, on proposa en 1773, d'établir un receveur-économe perpétuel avec des appointemens; mais vous sentîtes que cet économe ne manqueroit pas de solliciter souvent des augmentations d'honoraires ou des gratifications; ce qui pouvoit devenir d'autant plus à charge à la maison, qu'il est plus facile de persuader à des administrateurs qui se renouvellent de temps à autre, que les demandes qui leur sont faites à cet égard, sont la récompense due à des services anciens & continus. D'ailleurs, l'établissement d'un receveur-économe perpétuel, parut contraire aux dispositions de la déclaration du 12 décembre 1698; en conséquence, je fus chargé de surveiller toutes les dépenses, & l'on chargea pareillement M. Charotier, l'un de vous, de suivre le recouvrement des revenus.

Mon premier soin fut de constater toutes les dépenses par la tenue de différens registres, qui, en les présentant dans le plus grand détail, & classées chacune séparément, mettoit à même de les connoître toutes & de pouvoir les comparer entre elles à la fin de chaque année.

D'après ce rapprochement des différentes parties de la dépense, vous aviez approuvé les réformes que je proposois de faire dans le régime intérieur; mais vous vous rappelez les difficultés de tout genre que nous éprouvâmes alors, & qui donnèrent lieu à la transaction en forme de règlement, passée entre les administrateurs & les religieuses hospitalières de cette maison, sous l'approbation du supérieur ecclésiastique, & homologuée par arrêt du parlement du 3 Juin 1779, numéros 14 & 15.

La résistance & les contrariétés que nous éprouvâmes en-voulant faire le bien, alloient peut-être ralentir notre zèle, lorsque encouragés par les lettres qui nous furent écrites par le gouvernement, nous le vîmes tourner les vues bienfaisantes particulièrement sur les hôpitaux, en ordonnant, par la déclaration du 22 Avril 1782, que les malades de l'hôtel-Dieu de Paris y feroient

mis à l'avenir chacun dans un lit séparé. C'étoit là précisément l'un des objets que vous aviez le plus à cœur pour cette maison , & nous espérions y parvenir sans la grever par des emprunts onéreux.

La surveillance que j'avois apportée pendant plus de dix années sur toutes les parties de la dépense, n'avoit encore procuré qu'une économie insensible ; mais vous reconnûtes que cette économie ne pouvoit que s'accroître, si nous étions secondés par les religieuses qui sont à la tête de cette maison, dans le nouveau régime que nous cherchions à y établir. Déjà même l'augmentation survenue dans le produit des revenus, donnoit un excédent de plus de mille écus par an sur la dépense ordinaire. Ces considérations vous déterminèrent à vous occuper des changemens qui pouvoient être d'une plus grande utilité pour les pauvres malades.

Les salles n'étant échauffées que par des cheminées, toujours insuffisantes dans les endroits vastes, vous avez pensé que les poêles seroient plus utiles, en répandant une chaleur tempérée dans toute l'étendue des salles, sans occasionner une plus grande consommation de bois.

Les appointemens du médecin, ayant été jusqu'alors trop modiques, vous avez jugé convenable de les augmenter, afin qu'il pût se livrer à l'exercice de ses fonctions avec plus d'assiduité.

Les malades, couchés deux à deux dans des lits étroits, respiroient un air d'autant plus infect & mal-faisant, qu'il étoit encore vicié par les exhalaisons des lieux d'aisance, placés au milieu des salles : vous avez fait changer la position de ces derniers. La salle qui servoit aux femmes, a été réunie à celle des hommes, pour augmenter le nombre des lits de ces derniers ; les femmes ont été mises dans une autre pièce, en attendant qu'on eût construit une nouvelle salle pour elles, au-dessus de celle des hommes, & les malades ont été couchés seuls.

Vous avez adopté le projet qui vous a été présenté par un architecte de la capitale, de pratiquer un escalier au centre de la maison, pour en rendre le service plus facile, & de placer ailleurs la maison du chapelain, qui tomboit en ruine, & qui, par sa position, interceptoit l'air si nécessaire à un hôpital.

Enfin, Messieurs, vous avez eu la satisfaction de voir approuver les différens

changemens que vous aviez en vue, dans l'assemblée générale tenue le 29 Avril 1783, malgré l'opposition que des esprits inquiets & remuans cherchoient à y mettre, & par l'inspecteur général des hôpitaux, lors de son passage en cette ville, au mois de Mars dernier.

Si les travaux que vous avez entrepris, ne peuvent se suivre que lentement & à mesure que les fonds libres de cette maison vous permettront de les continuer, je crois pouvoir vous flatter de l'espérance de les voir terminer en peu d'années, en surveillant toutes les parties de la dépense, de manière à en retirer l'économie dont elle est susceptible.

J'ai pensé que le moyen d'atteindre à cette économie, étoit de présenter à l'administration, des tableaux d'après lesquels elle pût non-seulement embrasser d'un seul coup-d'œil, à la fin de chaque année, l'ensemble de la recette & de la dépense ; mais encore voir chacun de ces objets dans le plus grand détail, & même connoître à chaque instant l'état de situation de cette maison. C'est dans ces vues, que j'ai dressé les différens tableaux que je remets sur le bureau. Je vous ferai connoître les procédés que

j'ai suivis pour les former. Si vous approuvez mon travail, si vous jugez qu'il puisse être utile, je vous demanderai d'arrêter que les mêmes procédés continueront d'être suivis à l'avenir, d'après les modèles que je joins à ces tableaux.

Vous verrez d'abord l'état des dépenses faites depuis 1773 jusques & compris 1782, ce qui forme une période de dix années. Cet état contient encore la situation de la maison pendant le même espace de temps; & quoiqu'il ne soit pas aussi détaillé que les deux qui suivent pour les années 1783 & 1784, on peut néanmoins, en réunissant la dépense de ces dix années, calculer le montant de l'année commune.

Les états pour les années 1783 & 1784, contiennent des détails plus étendus que le précédent, parce qu'ils ont été dressés d'après la tenue des registres, que nous sommes parvenus à établir depuis 1782. Voici quels sont ces registres.

Le registre d'entrée & de sortie des malades, en constatant le nombre des individus entrés dans l'Hôtel-Dieu, leur qualité & leur sexe, le jour de leur entrée & de leur sortie ou mort, donne le nombre de journées qu'ils y sont restés.

Le registre du médecin, en servant de contrôle au registre d'entrée & de sortie, indique le genre de maladie de chaque individu, & présente à la fin de l'année une table nosologique, qui peut donner lieu à des observations utiles à l'humanité.

Enfin huit registres tenus par la supérieure, pour inscrire journellement toutes les dépenses. Le premier est destiné pour le pain; le second pour la viande de boucherie; le troisième pour le vin, la lumière, le bois & la braise; le quatrième pour la pharmacie, le cinquième pour le blanchissage, le sixième pour la remonte du linge, le septième pour les menues dépenses de la cuisine & de l'office, & le huitième pour les dépenses journalières imprévues.

Ces différens registres, servent à former l'état de situation de la maison. Pour cela on fait, le premier jour de chaque mois, le relevé des journées, tant des malades restés au premier du mois précédent, inscrits sur un état qui se fait aussi chaque mois en dressant ce relevé, que de ceux entrés pendant le cours du dit mois précédent & portés sur les registres. De ce relevé, on compose l'état de situation de chaque mois, en y com-

prenant toutes les dépenses qui ont été faites pendant le mois, & qui sont relevées en détail, d'après les registres tenus par la supérieure. A la fin de l'année, il se trouve douze états de situation, d'après lesquels on forme l'état général, qui est le résultat des objets qui ont composé la dépense de la maison pendant l'année entière. Ces états de situation & l'état général, sont autant de tableaux qui servent à faire connoître en peu de temps, quel a été, pendant le mois ou pendant l'année, le nombre des malades soignés dans cette maison, & quelle dépense ils ont occasionnée.

Des connoissances précises à cet égard, ne peuvent qu'être utiles à l'administration pour faire le bien, sur-tout lorsqu'elles sont présentées de manière à être saisies promptement & sans peine. Il m'a paru convenable que l'administration pût connoître à chaque instant la situation de la caisse du receveur, afin qu'elle pût délivrer en connoissance de cause, les ordonnances relatives à la dépense. D'ailleurs, cela est conforme à la déclaration du 12 décembre 1698; & je joins ici un modèle de bordereau, qui doit servir au receveur pour envoyer à l'administration, tous les premiers

jours de chaque mois, l'extrait de son journal de recette & dépense.

Les dépenses relatives aux charges foncières de la maison, aux réparations & aux constructions, étant indépendantes de celles faites pour le soulagement des pauvres malades, je les ai portées sur des états particuliers. Celles faites depuis 1773 jusques & compris 1782, sont réunies dans le même tableau; & celles pour les années 1783 & 1784, sont portées sur un autre état particulier. Vous verrez aussi l'état général des biens & des revenus de cette maison pour l'année 1784, auquel j'ai joint le montant des revenus pour les années précédentes, en remontant jusqu'en 1773 inclusivement.

Ces différens états de recette & de dépense qui embrassent plusieurs années, présentent des objets de comparaison nécessaires pour déterminer les différens ar-rêtés que vous aurez à prendre par la suite; & les observations que j'y ai jointes, pour leur intelligence, prépareront d'avance les opérations ultérieures d'économie, que je crois pouvoir être faites, & que je me propose de mettre incessamment sous vos yeux.

Si, en adoptant la forme que j'ai

donnée à ces états, vous jugez à propos de les rendre publics par la voie de l'impression, l'administration aura la satisfaction de penser que, par cette publicité, tout le monde pourra connoître & vérifier l'usage qu'elle fait du dépôt sacré qui lui est confié. L'esprit d'ordre qui doit la guider dans toutes ses opérations, ne sera plus présenté par la malignité, comme une avarice fardide, qui cherche à s'enrichir aux dépens des pauvres; & tous ceux qui, dans les différentes conditions, sont appelés au service de cette maison, applaudiront à la vigilance des administrateurs, qui doivent toujours s'appliquer à porter la plus grande économie dans toutes les dépenses qui se font sur les revenus des hôpitaux.

Vous remarquerez sans doute, Messieurs, que les soins que nous avons pris jusqu'à présent, n'ont pas produit une grande économie, puisque la dépense se monte annuellement, d'après les états que je vous présente, à plus de trente sols par journée de malade, en y comprenant tous les individus employés à leur service, ce qui est excessivement cher; mais je vous prie de comparer l'état de 1783 avec celui de

1784; vous reconnoîtrez qu'en 1784, la journée de malade a été moins chère qu'en 1783, de 19 deniers ou d'un sol sept deniers, ce qui produit sur 12639 journées de malades soignés dans le cours de l'année 1784, une économie de 1000 livres.

Faites une autre observation relativement à l'augmentation du prix des denrées, & vous verrez qu'à raison de cette augmentation, la dépense en 1784 a été plus forte qu'en 1783, savoir :

Sur le pain, de 498 liv.

Sur la viande, de . . . 473

Sur le vin, de 166

Et sur le bois, de . . . 48

1185 liv.

ce qui forme pour l'année 1784 une augmentation de dépense de 1185 livres, occasionnée par la cherté des denrées qui n'existoit pas en 1783. Cette augmentation de dépense a donc forcé le prix de la journée de malade en 1784, de 1 sol 10 deniers; ce qui réduit pour cette année, la journée d'un malade à 1 livre 7 sols 7 deniers, comparativement à ce qu'elle a été en 1783. Il est donc vrai de dire que l'année 1784

a coûté réellement 1000 livres de moins que la précédente.

Comparez aussi la dépense actuelle avec celle des années précédentes ; & si vous trouvez , comme je le pense , que le prix actuel d'une journée de malade ne se trouve pas avoir augmenté à proportion de l'augmentation survenue depuis 12 ans sur toutes les denrées , je croirai que c'est l'effet des soins que nous nous sommes donnés , & que le travail que je sou mets à votre examen pourra fournir les moyens de diminuer encore cette dépense.

En effet , Messieurs , en adoptant la forme de ces états , j'ai pensé qu'ils faciliteroient à MM. les administrateurs la connoissance de tous les objets dont ils doivent s'occuper ; que cette connoissance devient indispensable pour opérer le bien qu'ils sont toujours disposés à faire , mais auquel nous ne parviendrons qu'en perpétuant l'esprit d'ordre , qui seul peut nous conduire à toute l'économie nécessaire pour procurer de plus grands soulagemens aux pauvres malades.

Nous le savons tous , Messieurs ; parmi les administrateurs de cette maison , les uns perpétuels , ne peuvent donner aux

soins de l'administration, que les heures prises sur les occupations des charges qu'ils remplissent dans cette ville; les autres électifs, voient avec regret, lorsqu'ils se retirent, que le temps qu'ils ont été en place, leur a à peine suffi pour connoître une partie de ce qu'ils avoient à faire. Nous aurons donc beaucoup fait pour cette maison, si le travail dont vous m'avez chargé, & que je remets sous vos yeux, nous met en état d'y établir un ordre permanent, d'après lequel les administrateurs entrans pourront d'un coup-d'œil & en un instant, voir tout le régime intérieur, apprécier les dépenses & les comparer avec les revenus, connoître, en un mot, tout l'ensemble de cette administration. Le temps qu'on perdoit à s'instruire de ce qu'on avoit à faire, sera employé à méditer ou à faire quelque chose d'utile pour les malheureux.

Animé de cet espoir flatteur, je m'empresse d'en faire l'hommage à deux personnes dont les sentimens vous sont connus. Si mon travail a quelque mérite, je le dois en entier au zèle & à l'intelligence de M. de Maison-Rouge, l'un de vous, Messieurs, & de la sœur *Bauvillier de Sainte-Thérèse*, supérieure

des hospitalières de cette maison. M. *de Maison-Rouge* a suivi toutes les parties de la recette avec une exactitude que nous ne saurions trop louer, & m'a secondé dans tous mes travaux; nous lui devons en outre des remerciemens particuliers, pour l'économie qu'il a procurée en surveillant avec un zèle infatigable les ouvrages qui ont été faits.

Oui, Messieurs, cet ordre nous conduira insensiblement à une économie plus considérable; & l'augmentation dont les revenus de cette maison sont encore susceptibles, produisant de nouveaux secours, vous parviendrez à effectuer tous les changemens qui peuvent être utiles; chaque jour, en méditant sur les tableaux que je vous présente, vous découvrirez quelque amélioration à faire: car il n'est point de branche dans cette administration, quelque minutieuse qu'elle paroisse, qui ne mérite les plus sérieuses réflexions. Vos salles, quoique déjà plus saines, peuvent le devenir davantage, lorsque vous en aurez supprimé les rideaux de laine dont on fait usage l'hiver, & qui servent plus à conserver au milieu des malades, des miasmes empoisonnés, qu'à les garantir du froid. Combien de maladies conta-

gieuses , qu'il seroit à souhaiter qu'on pût traiter dans des salles isolées ! Mais si nous ne pouvons encore nous féliciter d'être parvenus à ce point d'amélioration, jouissons au moins, Messieurs, d'une satisfaction bien douce pour des âmes sensibles.

Rappelez-vous les bruits répandus dans le public avant l'époque de 1783, au dessus desquels vous avez eu le courage de vous élever : propos dictés par une injuste prévention contre l'ordre & l'économie que vous vouliez établir dans cette maison, & contre les bâtimens que vous vouliez élever pour le service des pauvres malades. Ces malheureux, effrayés de la manière dont ils croyoient qu'ils seroient traités dans cette maison, la redoutoient plus que la maladie dont ils étoient attaqués ; il ne s'y présentoient que lorsqu'ils y étoient forcés par le besoin le plus urgent ; & comme alors ils ont éprouvé qu'ils y étoient mieux soignés qu'ils ne l'avoient jamais été, vous avez vu pendant les années 1783 & 1784, le nombre des malades, bien loin de diminuer, s'accroître de beaucoup sur celui des années précédentes : tant il est vrai qu'en toute administration publique, le bien se fait difficilement &

avec.

avec lenteur ! Si, d'après le régime que je vous propose aujourd'hui d'adopter, vous assurez le patrimoine des pauvres, si vous parvenez à en secourir un plus grand nombre, en leur procurant des soins plus actifs & mieux entendus, vous les entendrez bénir à jamais votre administration bienfaisante.

Sur quoi, ouï le rapport ci-dessus, examen fait des états y énoncés, ensemble des registres sur lesquels lesdits états ont été dressés, la matière mise en délibération : convaincu que le plan présenté par M. *Gabaille*, combiné avec les réglemens généraux & particuliers concernant l'administration des hôpitaux, présentant tout-à-la-fois, sous un simple coup d'œil, l'ensemble & le détail de la recette & dépense & l'état de situation de cette maison, ne peut être vu qu'avec la reconnoissance due à ses soins, & que le zèle de ce magistrat, ainsi que des autres personnes qui ont concouru avec lui à l'amélioration de cette maison, ne peut être récompensé que par la satisfaction de procurer par leurs travaux le bien-être des pauvres & le soulagement d'un plus grand nombre de malades ; le bureau voulant leur donner une preuve authen-

tique de sa reconnoissance , non-seulement de leur constance à descendre dans les détails les plus minutieux en apparence , mais encore de leur courage à vaincre les difficultés opposées à leur entreprise , a adopté purement & simplement ledit plan ; & pour le maintenir en activité & parvenir aux améliorations dont il est encore susceptible , le bureau prie M. *Gabaille* de continuer à suivre la dépense , & M. *de Maison-Rouge* les recouvremens , & ensemble à dresser les états de mois & d'années : à l'effet de quoi les procédés introduits par la tenue des registres sur lesquels se dressent les états , continueront d'être observés , sans qu'il puisse y être fait aucun changement ; en conséquence la supérieure & M. *de Vauzème* , médecin , continueront à tenir ceux confiés à leurs soins dans la forme usitée depuis l'année 1783 ; & le receveur à fournir tous les mois ses états de recette & dépense , conformément aux modèles qui lui ont été remis ; & afin que les différens états représentés par M. *Gabaille* puissent servir de modèle & d'instruction à l'avenir , & que chacun puisse connoître l'usage que l'administration fait du dépôt qui lui

est confié , le bureau a arrêté que lesdits états , ensemble la présente délibération , seront rendus publics par la voie de l'impression ; comme aussi que tous les trois ans les états de recette & dépense de chaque receveur , ensemble l'état de situation de la maison à cette époque , seront également imprimés & rendus publics. Fait & arrêté au bureau d'administration , à Etampes , le jour & an que dessus. Signés, PICART DE NOIR ÉPINAY , Lieutenant-Général ; GABAILLE , Procureur du Roi ; HOCHEREAU DES GREVES , Maire ; DEMO-LIERE , Echevin ; BOIVIN , Curé de Notre-Dame ; BOMAINÉ , CHAZOTIER & HEME DE MAISON-ROUGE. Et contrôlé à Etampes , par DUPONT.

Pour Expédition , G E O F F R O Y .

La seconde délibération du bureau de l'hôtel-Dieu d'Étampes. contient l'arrêté d'un règlement pour le service intérieur de cet hôpital. Ce règlement a tant d'analogie avec celui de l'hôtel-Dieu de Provins inséré dans le N^o 7 de l'année 1785 , que nous nous contenterons d'en donner ici l'extrait.

Il contient quarante-deux articles ,

qui ont rapport à la réception des malades, à leur placement dans les salles, & à la manière dont ils doivent être soignés & servis jusqu'à la fin de leur maladie. Les uns traitent des précautions nécessaires pour entretenir la propreté & la salubrité dans les différens départemens; les autres ont pour objet la manière dont les lits doivent être composés, & tous les détails qui regardent le linge & le vêtement des malades. La quantité des alimens y est déterminée suivant l'état différent des malades, depuis le commencement de la maladie jusqu'à la convalescence; & l'on y spécifie la nature des ustensiles de cuisine, ainsi que celle des vases qui servent dans les salles. Les fonctions du médecin, le devoir des personnes préposées à la pharmacie, la visite des drogues, la vérification de leur emploi, & les précautions à prendre pour les renouveler, sont des articles qui se font remarquer. Enfin, il y est traité de la promenade des malades, de la police des salles, de la visite des étrangers, des formalités nécessaires pour l'admission des malades & pour leur sortie, & des soins qui regardent les morts, &c.

On auroit pu ajouter quelques arti-

cles sur les achats des comestibles, sur leur consommation, ainsi que sur le blanchissage, on auroit pu développer davantage ceux qui sont relatifs à la police intérieure & à la salubrité ; mais il faut observer qu'il est question d'un petit hôpital, surveillé sans cesse par des administrateurs éclairés & vigilans ; & en lisant ce règlement, on voit qu'il s'étend à tous les points essentiels, & qu'il a dû contribuer pour beaucoup à rétablir dans cette maison le bon ordre & la discipline.

Jusqu'ici les lois établies relativement aux hôpitaux, paroissent avoir eu pour objet principal, la régie & la conservation des biens attachés à ces maisons ; mais l'on ne voit pas qu'elles se soient assez occupées de fixer leur service intérieur. Cette omission a été sentie depuis long - temps dans différens hôpitaux du royaume, où l'on a travaillé à y suppléer par des réglemens particuliers. Mais quoique ces réglemens aient été dictés par des motifs purs, & qu'ils soient faits en général sur de bons principes, il faut convenir qu'il en est peu qu'il ne soit utile de revoir, & qui n'ait quelque avantage à tirer

du progrès que nous avons fait dans les sciences physiques, & du développement des idées sur tout ce qui regarde l'économie & l'administration intérieure des maisons de charité. Tous les réglemens d'hôpitaux doivent être établis sur les mêmes principes, mais ne peuvent pas être uniformes. Il y a des dispositions particulières propres à chacune de ces maisons, qui rendent nécessaire à l'une ce qui seroit nuisible à l'autre; & chaque hôpital a besoin d'un règlement proportionné à toutes les circonstances locales & de convenance, qui le modifient d'une manière particulière.

Après la seconde délibération, on trouve, dans l'imprimé du bureau de l'hôtel-Dieu d'Étampes, différens tableaux, qui mettent sous les yeux des lecteurs les objets dont il est fait mention dans la première délibération.

Ces tableaux sont au nombre de quinze, l'un sans numéro, & les quatorze autres désignés par des numéros successifs.

Celui qui est sans numéro contient l'ordre qui est suivi pour la distribution des alimens, suivant le régime qui est établi dans cet hôpital.

Le n° 1 comprend le résultat des objets qui composent la dépense générale depuis 1773 jusqu'en 1782, c'est-à-dire, dans l'espace de dix ans.

Le n° 2 montre le résultat de la dépense générale de 1783, & le n° 3 celui de la dépense de 1784. Ces deux derniers résultats font connoître d'une manière beaucoup plus précise, en quoi consiste la dépense de l'hôtel-Dieu d'Étampes. L'on y voit avec étonnement que la journée de malade soit revenue en 1783 à 1 liv. 12 s. 7 deniers, $\frac{8539}{11022}$; mais en suivant les détails de cette dépense, on peut examiner les motifs sur lesquels elle est fondée, & en peser la valeur.

Il est certain d'abord que, parmi les raisons qui peuvent motiver la cherté de la journée des malades dans l'hôtel-dieu d'Étampes, il en est d'inhérentes à la nature de cet hôpital, & qu'il est impossible de changer. Telle est la cherté des vivres & des denrées dans ce canton; le grand nombre de soldats & d'hommes non malades, qui font une beaucoup plus grande consommation que des malades affectés de maladies graves; enfin la multiplicité des jours maigres pour les religieuses, qui augmente la dépense sous plusieurs rap-

ports. On ne peut se dissimuler, d'un autre côté, que plusieurs articles de dépense paroissent montés bien au-delà du point où ils devroient être portés. Tels sont ceux du pain, du vin, du blanchissage, du bois & du charbon. On parviendroit aisément à mettre de l'économie dans ces articles, en prenant le pain chez un boulanger à prix fixe, en supprimant la buanderie, en faisant blanchir au dehors à l'entreprise, & en diminuant de la moitié, ou d'un tiers au moins, la quantité du vin que l'on donne aux malades. Cet arrangement auroit encore l'avantage d'opérer une grande diminution dans le nombre des domestiques, & dans la consommation du charbon & du bois.

L'article de la pharmacie paroît un peu fort, quand on le compare au nombre de malades, & à la nature des maladies qui règnent habituellement dans cet hôpital. Enfin, la meilleure preuve que l'on puisse donner de la possibilité d'apporter de jour en jour de la diminution dans la dépense de cet hôpital, c'est que, sans faire aucun des changemens que nous venons d'indiquer, & par le seul avantage qui résulte d'une surveillance active & continue, la dé-

penſe de 1784 a été de 1000 livres moins forte que celle de l'année 1783.

Le n° 4 offre le tableau des dépenſes qui depuis 1773 juſqu'en 1781, ont eu lieu pour des objets qui n'ont point un rapport direct avec les malades, & qui regardent la régie des biens de la maiſon. Ces dépenſes paroiffent avoir été faites avec ordre & économie & pour l'amélioration de ces biens; mais il eſt des hôpitaux pour leſquels elles ſeroient ruineuſes, & c'étoit un des motifs pour leſquels le Roi avoit permis aux hôpitaux de vendre leurs biens-fonds.

Le n° 5 préſente le même détail pour les années 1783 & 1784. Une partie de la dépenſe de ces deux années a eu pour objet l'amélioration & l'agrandiſſement de cet hôpital, qui a été fait ſur de bons principes; comme nous l'avons fait voir dans ſa topographie, imprimée dans le Journal en 1785 (n° 2).

Le n° 6 eſt un extrait du regiſtre de l'hôpital, dans lequel on inſcrit le nom des malades, le jour de leur entrée, celui de leur ſortie ou de leur mort, & le temps qu'ils ſont reſtés dans cette maiſon. Il eſt diviſé en deux parties, l'une pour les hommes & l'autre pour les femmes. Il eût peut-être été mieux

d'avoir deux registres, un pour chaque sexe.

Le n^o 7 est une copie figurée du registre du médecin, qui est divisée en sept colonnes. La première contient le nom des malades & leur profession ; la deuxième, leur âge ; la troisième, la date de l'entrée ; la quatrième, le numéro du registre ; la cinquième, le nom de la maladie ; la sixième, la sortie ou la mort ; la septième, le temps du séjour.

Le n^o 8 & le n^o 9 sont des modèles propres à démontrer la manière de relever les journées des malades sortis à la fin de chaque mois, & à dresser au commencement du mois suivant, l'état des malades restés dans l'hôpital, afin de trouver promptement & facilement, lorsqu'ils sortiront, le nombre des journées qu'ils y ont passées, soit pendant un mois, soit pendant un autre.

Nous ne dirons rien sur les n^{os} 10, 11, & 12, qui sont analogues à toutes les feuilles dont on se sert dans tous les hôpitaux, pour donner la situation de chaque mois, & pour former des registres de comptabilité ; mais nous nous arrêterons sur les n^{os} 13 & 14, qui ont un rapport beaucoup plus direct aux malades & à la médecine.

Ces deux derniers tableaux présentent la nomenclature nosologique des maladies entrées à l'hôpital d'Etampes pendant les années 1783 & 1784, & ont été rédigés par M. *Roussel de Vauzèsme*, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, alors médecin de cet hôpital.

Suivant les tableaux de l'année 1783, il est entré à l'hôpital d'Etampes quatre cent soixante-dix-sept malades, dont quatre cent vingt-sept sont sortis guéris, & cinquante sont morts. Le tableau de 1784 donne cinq cent vingt-six entrées, quatre cent quatre-vingt-deux guéris, & quarante-quatre morts; ce qui fait pour le résultat de la mortalité de la première année, le dixième, & pour celui de la seconde le douzième.

Ces résultats, comparés avec ceux des hôpitaux de Paris, offrent une différence considérable. Mais en examinant les tables nosologiques de M. *Roussel de Vauzèsme*, l'étonnement disparoît, & cette différence s'explique facilement.

En effet, on voit 1°. que les maladies qui entrent à l'hôtel-Dieu d'Etampes, sont presque tous hommes, & que parmi eux il y a un grand nombre de soldats & de passagers; 2°. que les maladies que l'on a à traiter dans cet hôpi-

tal, sont en général des maladies légères & peu graves; 3°. que la phthisie, la caducité, & les maladies incurables n'y trouvent qu'un asile momentané.

Mais les tableaux nosologiques de l'hôpital d'Erampes, peuvent nous fournir quelques autres réflexions, & nous donner le moyen d'expliquer comment il est des hôpitaux qui ne perdent que la vingtième ou la vingt-quatrième partie de leurs malades.

M. *De Vauzefme* ne compte que quatre cent soizante & dix-sept malades pour l'année 1783, & cinq cent vingt-six pour l'année 1784, tandis qu'il est réellement entré à l'hôpital d'Erampes neuf cent quatre-vingt-un individus dans chacune de ces années. Mais ce médecin, n'ayant pas cru devoir mettre au nombre des malades ceux qui n'avoient que de la fatigue ou de la courbature, n'a pas voulu porter sur sa table nosologique les individus qui ne sont venus à l'hôpital que pour se reposer : ainsi, du nombre total des entrés, qui se monte pour chacune de ces années à neuf cent quatre-vingt-un, il a soustrait pour l'année 1783, cinq cent quatre personnes, & pour l'année 1784 quatre cent cinquante-cinq.

Mais si, au lieu de procéder avec une bonne foi aussi rigoureuse, il eût compté comme malades tous ceux qui sont venus chercher un asile dans son hôpital, le résultat de la première année auroit été de cinquante morts sur neuf cent quatre-vingt-un entrés, c'est-à-dire, un peu moins du vingtième; & celui de la deuxième, offrant quarante-quatre morts sur quatre cent vingt-six, auroit donné le vingt-quatrième. Or on ne peut douter que ce ne soit cette manière de présenter le tableau de certains hôpitaux, qui, avec leur disposition particulière, contribue à leur donner en apparence un avantage si considérable sur les autres.

Sans entrer ici plus avant dans une question qui mérite d'être traitée séparément, nous nous contenterons de dire qu'il est fort difficile d'avoir des résultats justes en comparant la mortalité des différens hôpitaux, parce qu'il faudroit pour cela, que les données principales & essentielles fussent les mêmes dans les objets que l'on veut comparer; conditions qu'il est très-difficile de réunir.

L'hôpital d'une grande ville ne peut pas être comparé à celui d'un petit endroit. En effet, dans les cités très-peu

plées la vieillesse est précoce ; & le nombre des victimes de la misère , de la débauche & des travaux meurtriers qu'il y sont établis , est très-considérable ; dans les petites villes , au contraire , non seulement les hôpitaux n'ont pas à recueillir cette foule d'infortunés dévoués à une mort certaine avant d'être placés dans les lits des hôpitaux , mais le plus souvent ils ne servent pas même de dernier asile au petit nombre de malades incurables ou de vieillards caduques qui sont de leur territoire. Mettra-t-on en parallèle un hôpital où l'on reçoit des femmes , avec celui où l'on ne reçoit que des hommes ? Mais les hommes ont en général des maladies aiguës , dans lesquelles la mortalité est peu considérable , & qui sont promptement jugées , tandis que les femmes ont le plus souvent , des maladies chroniques , lentes ou incurables , & qu'elles restent dans les hôpitaux une fois plus long-temps que les hommes. Les hôpitaux militaires , remplis d'hommes jeunes & robustes , & dont les maladies sont presque toujours saisies dès leur origine , ne diffèrent-ils pas considérablement des hôpitaux civils , où les malades sont de tout âge , & où ils n'ar-

rivent ordinairement qu'après avoir aggravé leur état par les fautes inévitables que font commettre la détresse, l'ignorance & les préjugés?

Parmi les hôpitaux civils, l'analogie est même encore difficile à rencontrer sous les rapports principaux & décisifs. Les uns reçoivent des domestiques robustes & des artisans bien constitués, pendant que les autres sont peuplés par les pauvres de la dernière classe, ou par les ouvriers les plus épuisés. Enfin, la salubrité plus ou moins grande des pays où sont situés les hôpitaux, leur grandeur, qui facilite la circulation des malades, la discipline plus ou moins sévère, qui attire ou repousse cette foule d'indigens attaqués de maladies légères, qui se succèdent rapidement dans les maisons de charité, & qui plus paresseux encore que malades, se portent là où ils sont moins exposés à être observés & connus : voilà des choses qu'il faut faire entrer dans la balance, pour pouvoir établir quelque comparaison entre les résultats de la mortalité des différens hôpitaux.



R É P O N S E

A U

MÉMOIRE A CONSULTER

Inséré dans le Journal de médecine du mois de septembre 1786, sur une perte spermatique involontaire & habituelle; par M. J. G. GALLOT, D. M. M. médecin de S. A. S. monseigneur le duc D'ORLÉANS, associé du collège royal de médecine de Nancy, de la Société royale de médecine de Paris, & de l'Académie royale des belles-lettres de la Rochelle, intendant des eaux minérales du Bas Poitou, médecin employé pour les épidémies, résidant à Saint-Maurice-le-Girard, pres la Châtaigneraie, Bas Poitou.

Je ne me flatte point de donner, au sujet du Mémoire à consulter, des conseils préférables à ceux qu'il recevra des maîtres de l'art, mon intention est seulement de lui offrir des idées consolantes, & de lui témoigner publiquement que

l'histoire de ses malheurs m'a vivement touché... Il seroit assez difficile d'avoir tracé un tableau aussi intéressant avec plus d'énergie & de précision : c'est pourquoi je conserverai les propres expressions de l'auteur, en rassemblant ici les principaux traits.

« Un homme de trente ans, né avec la plus heureuse constitution, sans aucun vice héréditaire, doué d'un tempérament igné, d'une imagination ardente, de passions fortes, jouit de ces avantages jusqu'à douze ans, lorsqu'à la suite d'un sommeil doux & profond il s'aperçut & apprit en frissonnant qu'il s'étoit échappé de son être & à son insu le fluide destiné à le reproduire. Bientôt chaque nuit ramenoit le même accident, & une seule nuit l'y précipitoit plusieurs fois. Un médecin consulté prêcha la sagesse. Le malade effrayé, ou cédant aux charmes de la vertu, arriva à l'âge de vingt-deux ans, & est parvenu à celui de trente, sans avoir à se reprocher aucune faute en ce genre. Tout cet espace de temps fut rempli par des études opiniâtres & difficiles. Cependant dès l'âge de dix-huit ans, le caractère changea comme tout-à-coup : le malade devint sombre, mélancolique, misanthrope; les digestions

furent difficiles & fatigantes, les constipations quelquefois invincibles, les urines rapidement fétides s'obscurcissant par une teinte noirâtre, le sommeil inquiet, agité, donnoit des lassitudes, des étouffemens, &c.

Tout ce que l'art peut offrir fut employé : secours moraux, remèdes physiques, précautions minutieuses, rien ne fut épargné ; rien ne réussit. . . Les accidens ont pris successivement de l'intensité ; l'estomac s'est dérangé de plus en plus ; le sommeil est plus pénible ; l'épuisement, une sombre inquiétude succèdent aux pertes nocturnes ; un flux d'urines considérable, des hémorrhoides, des douleurs aux vertèbres, un crachement habituel, &c. &c. rendent la situation du malade plus inquiétante & plus insupportable ; il termine la description touchante de ses infirmités en demandant s'il est destiné à vivre seul ? quel moyen peut lui rendre le sommeil ? après avoir fait usage des bains tièdes, des bains froids, des calmans, des martiaux, du quinquina, quel remède peut s'offrir encore ? comment rétablir les digestions pénibles ? Comment diminuer la fréquence des émissions ? »

Sans entrer dans aucune discussion

théorique, je vais offrir en peu de mots le résultat de mes réflexions sur les accidens qu'éprouve ce malade intéressant, & ce qu'une pratique de vingt ans m'a mis à même d'observer dans des circonstances à-peu-près semblables.

1°. Quelque affligeant que soit l'état du sujet, je ne le crois pas incurable ; la force dont il jouit encore, son âge, la bonté de son tempérament, le bon état de ses viscères, sur-tout de ceux de la poitrine, enfin les assurances qu'il donne de n'avoir jamais commis aucun excès, toutes ces choses réunies, me persuadent qu'il y a encore des moyens de soulagement : je crois principalement avantageux ce dont le malade paroît désespérer ; c'est de songer au bonheur d'une union légitime ; c'est, selon moi, le secours qui pourroit le plus contribuer à sa guérison. Le sujet dont il est question, annonce une âme trop sensible & trop belle, pour qu'il soit nécessaire de lui détailler les avantages d'un mariage bien assorti ; ces avantages seroient aussi grands pour le physique que pour le moral : le vœu de la nature se remplissant une fois, il y auroit tout lieu d'espérer que l'habitude vicieuse se perdrait d'elle-même : cependant, comme le mariage

68. RÉPONSE AU MÉMOIRE, &c.

pourroit ne pas faire cesser seul les accidens, & qu'il ne seroit même à propos d'y avoir recours qu'après avoir fait précéder quelques secours de l'art, je croirois qu'on pourroit effayer les suivans.

2^e. L'exercice modéré à pied ou à cheval (qui peut avoir lieu puisque celui de la chasse ne fatigue pas), la dissipation, les voyages même, me paroissent aussi utiles que le travail de cabinet & la solitude sont préjudiciables. Très-peu de remèdes me semblent admissibles, mais le régime est essentiel. Si l'estomac pouvoit le supporter, le lait au sortir du pis de la vache, coupé avec le tiers d'eau de riz légère, seroit très-utile, à prendre le matin au réveil ; c'est un excellent analeptique. Le déjeuner pourroit consister dans une tasse de chocolat de santé à l'eau, avec une rôtie ; le dîner seroit composé d'un bon potage, d'un peu de viande blanche seulement, de légumes légers, de poissons de mer les plus faciles à digérer, de bons fruits cuits ou crus, de crèmes ou gelées d'amidon de patate, &c. Point d'épiceries, point de café, point de liqueurs ; mais l'usage constant de bon vin rouge vieux de Bordeaux ou de

Bourgogne, avec le tiers au moins d'eau, & à la fin du repas quelques cuillerées de vin vieux de Rota ou d'Alicante ; une demi-heure avant le dîner, la quintessence d'absinthe à la dose de huit à dix gouttes dans une cuillerée d'eau, seroit utile pour faciliter les digestions... Le souper seroit léger, & ne consisteroit que dans un potage, quelques fruits en compote, les confitures, &c. & un peu de vin trempé. Si le malade n'a pas fait usage de liqueurs éthérées, je croirois avantageux celui de l'éther vitriolique rectifié ou de la liqueur minérale anodyne d'Hoffmann, dans une infusion légère de mélisse ou de menthe édulcorée avec le sucre, à prendre une demi-heure avant de se coucher : la dose de l'éther seroit de huit à dix gouttes ; & celle de la liqueur d'Hoffmann, de vingt à vingt-cinq, &c. Les frictions sèches sur tout le corps, & principalement sur l'épine du dos, seroient convenables.

Jé ne parle point de purgatifs, parce que je les regarde comme plus nuisibles qu'avantageux ; les simples laxatifs, les doux minoratifs pourroient seuls être administrés, s'il y avoit indication pressante d'évacuer, si les lavemens ne suffisoient pas pour entretenir la liberté du

ventre ; si un régime exact , des alimens de facile digestion , & quelques boisson relâchantes , nè dégageoient pas suffisamment les premières voies.

Le peu que je viens de proposer , pourroit être employé pendant l'hiver , pour en venir , à la fin du printemps , à l'usage de quelques eaux minérales ferrugineuses , bues sur les lieux , si avant cette époque le malade ne se trouvoit pas mieux , & peut-être guéri.

S'il m'étoit permis de rapporter ici des observations , on verroit que les moyens simples que j'offre , ont eu des succès dans des cas analogues , & que la multiplicité de remèdes détruit souvent plus les forces de la nature , qu'elle ne les seconde pour procurer le rétablissement de l'individu.

Des praticiens plus éclairés & plus consommés que moi , offriront sans doute au malade des méthodes curatives plus savantes , plus étendues ; mais aucun n'aura plus que moi le desir de lui être utile & d'apprendre qu'il est délivré de ses souffrances.



R É P O N S E

A U

MÉMOIRE A CONSULTER :

Consigné dans le Journal de médecine du mois de septembre 1786, sur une perte spermatique involontaire & habituelle; par M. MASARS DE CAZELES, docteur en l'université de médecine de Montpellier, médecin à Toulouse.

Sans entrer dans de longs détails pour expliquer les phénomènes de la maladie qui fait le sujet du Mémoire à consulter, je me contenterai de rappeler au souvenir, que le malade est âgé de trente ans; qu'il est doué de la constitution la plus heureuse; qu'il n'a jamais essuyé d'autre maladie que celle pour laquelle il demande conseil; qu'il ne se connoît le germe d'aucune affection; qu'il a reçu avec le jour le sang le plus pur. . . . que malgré la continuité de la perte séminale qui le tourmente depuis dix-huit ans, il soutient sans la moindre

fatigue l'exercice le plus pénible ; que sa poitrine est absolument sans altération, sa voix plus ferme & plus forte que ne l'a ordinairement l'homme le mieux portant , &c.

D'après toutes ces considérations, je crois être fondé à conclure :

1°. Que la perte dont il s'agit, tantôt plus, tantôt moins abondante, & qui a éludé les effets des *bains chauds*, des *bains froids*, des *calmans*, des *mar-tiaux*, du *quinquina*, &c. est une maladie purement locale ; qu'on doit plutôt l'attribuer à l'atonie, & au relâchement des vésicules séminales, ou pour mieux dire, de l'orifice de leur émonctoire, qu'au spasme, ou à tout autre principe agissant, inconciliable avec l'état du sommeil, pendant lequel seulement la perte a lieu.

2°. Que les changemens rapides que le malade éprouva *dans son caractère* dès l'âge de dix-huit ans, où il devint *sombre, mélancolique, misanthrope* ; les digestions *pénibles & difficiles* qui s'établirent dans les suites, avec *constipations quelquefois invincibles*, n'ont rien qui contrarie mon opinion.

3°. Que la sensation qu'il exprime lorsqu'il dit que *chaque vertèbre est un point*

point douloureux ; celle qu'il ressent lorsqu'il demande d'où vient le fourmillement universel sur la peau qui lui fait croire qu'il est couvert d'insectes rongeurs ; l'abondance & la limpidité des urines qui se répètent plusieurs fois , à peine a-t-il terminé ses repas , & autres symptômes nerveux , tels que le sentiment d'anéantissement , mêlé d'une sombre inquiétude , même de désespoir muet , après les fortes émissions , &c. sont les suites ordinaires & naturelles de l'épuisement où jettent de pareilles émissions.

4°. Enfin, que le vice dont elles émanent étant détruit, les accidens qu'elles entraînent s'évanouiront.

Ainsi, tout bien considéré, je ne crois pas pouvoir mieux répondre au Mémoire, que par l'observation suivante.

M. de * * *, âgé de vingt-sept ans, d'un tempérament bilieux & délicat, quoique jouissant d'une bonne santé, jusqu'à l'époque de sa première maladie vénérienne, contracta à l'âge de quinze ans, une gonorrhée virulente.

A peine fut-il guéri, que, sans éprouver aucune action, ni de la part du desir, ni de la part du besoin, il s'apper-

cut d'une perte spermatique au plus petit effort qu'il faisoit pour touffer, pour cracher, pour aller à la garde-robe, &c. - Peu occupé de cet état, il courut de nouveau les hafards. Il eut une seconde gonorrhée à l'âge de dix-sept ans, & une troisième à l'âge de vingt-trois.

On combattit ces maladies par les secours ordinaires; mais ce qui diminua le plaisir de la guérison, & affligea beaucoup ce malade dans la suite, c'est que rien ne ralentissoit en lui la perte séminale, & que cette perte, qui se faisoit toujours à son insu, s'accrut, bien que la cause qui paroissoit y avoir donné lieu fût emportée, & nonobstant l'usage des bougies & des injections toniques & astringentes, auquel le malade fut soumis postérieurement par les conseils des gens de l'art.

Au commencement de sa vingt-septième année, il fut encore assez malheureux pour avoir une quatrième gonorrhée. Je l'en délivrai par une combinaison de mercuriaux, de savonneux & de camphre; mais la perte resta. Il y avoit pour lors bien près de onze années que le malade en étoit fatigué.

Il ne m'en fit l'aveu qu'après que l'expérience lui eut fait voir que le trai-

tement de la dernière gonorrhée dont il attendoit le plus entier rétablissement, n'y avoit pas apporté plus d'amélioration que les moyens dont on avoit fait choix contre les trois autres qui l'avoient précédée.

La continuité de la perte d'une liqueur aussi précieuse menaçoit de devenir funeste. Il en étoit alarmé. Ce n'étoit pas sans raison. Ses digestions se faisoient d'une manière imparfaite, avec production de vents; il étoit triste, maigre, voûté, décoloré, languissant, abattu; sa voix étoit foible & rauque. Les feux de la vie, dont il se sentoît abandonné du côté de la virilité, n'animoient presque plus les organes destinés à mûrir, à perfectionner, à retenir jusqu'au moment de la surabondance ou de la volonté, cette liqueur dont l'effusion opiniâtre le jetoit dans un dépérissement qui s'aggravoit tous les jours.

On lui avoit fait craindre, & ce n'étoit pas sans quelque apparence de raison, qu'il n'y eût érosion dans le couloir de ces organes, & que cette érosion ne fût la suite de l'âcreté des matières auxquelles il avoit donné passage lors des maladies vénériennes.

Cette idée, qui ne présentait qu'un

état d'incurabilité, étoit si loin d'avoir en sa faveur des probabilités suffisantes pour l'emporter sur les vices de débilité & d'affoiblissement, que je n'hésitai pas de proposer d'électriser par frictions & par étincelles, sur la culotte ou les caleçons, le périnée, & les parties adjacentes, dès le premier instant où la maladie me fut connue.

Ce moyen dont j'avois retiré les avantages les plus décisifs dans des cas analogues (a), me paroît être le plus approprié à la circonstance actuelle, & il me réussit si bien, que la maladie fut entièrement dissipée au bout de vingt séances d'un quart-d'heure par jour. L'électrisation fut cependant continuée encore pendant un mois, pour assurer la stabilité de la guérison.

Cette cure date de près de deux années. Elle est si solide, que la personne sur laquelle elle a été opérée, a non-seulement repris la force, les graces, la fraîcheur, l'embonpoint, la gaieté qu'elle avoit perdue, mais qu'elle a encore recouvré tout ce qui peut faire le bonheur d'une union légitime.

(a) Voyez les observations 25, 28 & 30^e de mon troisième Mémoire sur l'électricité médicale.

Quoique les causes procathartiques des deux maladies ne soient pas les mêmes, les effets qui en ont résulté sont si identiques, qu'il y a lieu de croire que l'électricité qui a produit la guérison de l'une, est ce qu'il y a de mieux à faire pour la cure de l'autre; & cela, d'autant plus que le malade actuel se représente dans un état de vigueur plus encourageant que ne l'étoit le premier.

S'il fait l'épreuve du moyen, l'unique à-peu-près qui lui reste à tenter, soit qu'il l'emploie avec d'autres remèdes propres à augmenter l'énergie de l'électricité, ainsi qu'il est assuré qu'elle augmente la leur; soit qu'il l'emploie seul, il servira l'art de guérir, en rendant public l'événement qui en aura résulté.

Dans l'un & l'autre choix, je suis d'avis qu'il n'y procède qu'avec ménagement; que les dix ou douze premières séances ne soient employées qu'à l'électrisation par souffle, à travers les caleçons exactement colés sur le périnée; les dix ou douze suivantes, à l'électrisation par frictions sur les caleçons ou sur la culotte, & que les séances subséquentes soient un composé d'électrisations

par frictions (a) & par étincelles, sans se rebuter par la lenteur des progrès, dont les accroissemens ne deviennent quelquefois sensibles qu'au bout de deux ou trois mois de persévérance.

(a) Le procédé de l'électrification par frictions est décrit dans mon deuxième Mémoire sur l'*électricité médicale*, pag. 67, 68 & 69. Mais je prévien que si on y employoit une tige métallique à manche de verre, & qu'on oubliât de la munir d'une chaîne qui trainât à terre, ou de tout autre corps déferent quelconque, ce qui peut arriver lorsque l'on manque d'attention, on n'en retireroit aucun effet, parce qu'une pareille tige n'auroit aucune des principales conditions d'excitateur.

La vérité de cette assertion est dans une dépendance si absolue de la théorie de la méthode, & cette théorie est si généralement reconnue, qu'il doit paroître étonnant qu'un savant, dont les talens sont justement applaudis, & dont l'ouvrage a été couronné, ait publié dans ce même ouvrage, qu'en répétant mes expériences, il n'en avoit retiré de l'utilité; qu'après qu'il eut substitué au manche de verre un manche de métal, ou, ce qui revient au même, qu'après qu'il se fut substitué lui-même au corps déferent qu'il avoit négligé d'ajouter à la tige, pour servir de décharge au courant du fluide.



R É P O N S E S

AUX QUESTIONS D'UN ANONYME (a),
*Faites à l'occasion d'un Mémoire à
consulter, consigné dans le cahier de
septembre dernier, pag 429.*

Le jeune homme affligé d'une perte spermatique, m'accorde, Monsieur, sa confiance depuis plusieurs années, & chaque jour je déplore avec lui l'inutilité de mes soins, & l'opiniâtreté de son mal. Le sentiment de son état le pressoit si vivement, il y a quelque temps, qu'il n'a pu résister à l'espèce de besoin qu'on ressent quelquefois de parler soi-même de ses douleurs; & c'est dans cet instant de découragement, qu'il a fait à la hâte le Mémoire dont vous avez bien voulu vous occuper : aujourd'hui ce malheureux jeune homme me charge de répondre à vos questions. Il a senti, en les lisant, renaître au fond de son ame, un rayon d'espérance. Puisse ce rayon ne point s'éclipser, mais ranimer au contraire une existence dont le sacrifice lui feroit cependant moins douloureux

(a) Journal de médecine, lxiv, pag. 281.

que ne l'est l'ensemble des maux qu'il éprouve.

Le malade dont il est question, me paroît être aujourd'hui dans ce point précis d'irritabilité qui constitue un tempérament vigoureux. Cependant facilement enthousiaste, & toujours extrême, il se passionne aisément pour tout ce qui est nouveau, & les productions intéressantes des arts font sur lui des impressions vives. Un beau morceau de musique, un acteur vrai & terrible, le spectacle de la douleur, le récit ou la lecture d'une belle action, l'électrifoient jadis au point qu'il étoit obligé de s'y soustraire pour éviter l'état convulsif. Mais depuis plus de deux ans, ces mêmes objets agissent beaucoup moins fortement. Il est poëte; les vers ne sont pour lui qu'un délassement, parce qu'il ne traite que des sujets agréables, & qu'il a même une facilité rare. D'ailleurs vraiment éloquent, ses discours, sa conversation même, annoncent une ame toujours profondément pénétrée de son objet. Son style est images, métaphores, rapprochemens perpétuels. Son regard annonce cette manière de sentir & de peindre: il a l'œil grand, noir, expressif; ses cheveux, d'un châtain

foncé, font rares & frêles. Sa barbe, légèrement rousse, est forte & rouffue. Sa transpiration, plus abondante aux aisselles & aux pieds, se convertit aisément en sueur universelle, pour peu qu'il se donne quelques mouvemens extraordinaires.

A l'égard de la nourriture, elle comprend toutes les espèces d'alimens. Ils sont tous également de son goût, & chacun lui est également indigeste. Il ne fait guère qu'un repas dans les vingt-quatre heures, mais constamment son appétit est vorace, & il mange fort. L'obligation où il est, par son état, de paroître souvent dans le grand monde, & sur-tout l'expérience qu'il a faite de l'inutilité du régime le plus sobre, le rendent peu attentif au choix de ses alimens. Tout ce que l'on sert à une table, vins, café, liqueurs, il prend de tout modérément, & sa boisson habituelle est l'eau & le vin.

Ses vêtemens ne présentent aucune circonstance particulière. Il porte les habits de saison, sans trop s'y attreindre cependant, & se réglant encore plutôt sur la température que sur la saison, quelle qu'elle soit. Son habitation est agréable, bien aérée, humide pour-

tant dans les grandes pluies & les dégels ; mais il corrige cette humidité par d'excellentes cheminées dans toutes les chambres qu'il occupe. Le climat qu'il habite , est pluvieux & variable.

Il couche tantôt sur le crin , tantôt sur la paille. Il déteste son lit , où il redoute d'entrer , & toujours il lui en coûte pour en sortir. Il y est comme cloué , à son réveil , par une lassitude oppressive ; mais quelques heures après être levé , cette lassitude cesse , & il est ordinairement actif , excepté après son dîner , qu'il devient lourd & presque stupide. Cependant il se promène beaucoup ; il aime le grand air , mais il y porte avec lui , un défaut dont je n'ai jamais pu le corriger : il a la fureur des livres , & les promenades ne sont jamais que de profondes méditations. Rentré chez lui il se livre à la société , & plus souvent à quelque objet de littérature. Ses goûts dominans , anciens & actuels , n'ont jamais été & ne sont encore que la passion de l'étude ; elle lui a fait faire des excès ; mais malgré son application , & le vice de son estomac , jamais il n'a ressenti un mal de tête. Il méditeroit toute une journée , sans éprouver la moindre fatigue. Il a accepté der-

nièrement le défi de travailler pendant neuf heures consécutives. Dans cet espace de temps, il a composé un discours de cinq quarts-d'heure de lecture, & ce discours a fait la plus grande sensation. Il est peintre & musicien ; il chante avec ivresse, mais il peint rarement. Les objets sérieux le fixent tout entier ; en un mot, il est né pour les sciences ; il est dans l'âge où on les cultive avec le plus de succès ; & je crois qu'il eût été très-loin, sans cette affreuse maladie qui le presse & le décharne. Sa situation lui rend tout odieux, ou du moins indifférent. Peu sensible à la gloire, peu jaloux même de la mériter, il ne se retrouve plus d'autre desir que celui de sa guérison. Il est prêt à tout entreprendre, à tout essayer, pour réparer les maux qu'il ressent, & pour en détourner la cause. Mais les fonctions de son état ne lui permettent pas d'*intervertir l'ordre de sa vie habituelle*. La boule officieuse que vous lui proposez, & qui devrait le prémunir contre les pièges du sommeil, lui a paru une idée heureuse. Mais, Monsieur, ne courroit-il aucun risque en l'exécutant, & la privation absolue du sommeil n'achèveroit-elle pas de ruiner tout-à-fait une constitution

déjà trop détériorée ? Il est vrai que c'est dans les bras de cette divinité, pour lui malfaisante, qu'il perd la sève précieuse & nécessaire à son existence. *Dalila* fut moins perfide pour *Samson*, que le sommeil ne l'est pour mon malade. Mais je craindrois pour lui, que le moyen dont vous parlez, trop opposé aux vœux de la nature, ne portât dans ses nerfs une vibratilité qui le livreroit à un nouveau genre de douleurs.

Je termine les détails que vous paroissez desirer, monsieur, en vous assurant que mon malade se donne tous les mouvemens que ses forces lui permettent. Il aime le jardinage, & souvent il ne quitte la plume que pour prendre la bêche, ou le râteau.

Voilà, Monsieur, l'exposé fidèle de ce que vous avez besoin de connoître pour appuyer les vues du traitement que vous devez publier. Vous ne doutez pas qu'une maladie aussi longue, aussi affligeante, & qui m'inspire tout l'intérêt que peut inspirer l'amitié, ne m'ait souvent ramené à des réflexions sérieuses. Je vous demande la permission de vous en présenter le résultat.

Déjà plusieurs fois j'ai rencontré cette espèce d'affection ; j'avoue que

dans la plupart elle étoit déterminée par des désordres soutenus, dont elle devenoit le châtiment; quelques autres cependant, n'avoient point à se reprocher d'y avoir donné lieu. Je me suis constamment aperçu, que les sujets coupables se guérissent plus facilement que les autres; sans doute parce qu'on exigeoit d'eux, & qu'ils y consentoient, d'éloigner toutes les causes extérieures capables d'en renouveler les accidens. D'après ce parallèle, il existe donc, me suis-je dit, un autre ordre de causes que celui des causes morales, auxquelles il est permis d'attribuer cette évacuation si opposée aux vues de la nature; & le libertin ne sera pas exposé seul à voir s'échapper de son être l'*aura seminalis*, qu'il a honteusement prodiguée. J'étois parvenu à faire cette observation, suggérée & justifiée par le fait, lorsqu'elle me fut confirmée par une expérience de mon malade. C'est qu'il éprouve très-souvent son malheur, sans aucun symptôme préliminaire, sans le moindre signe d'éveil dans l'organe; & il a obtenu à cet égard une démonstration rigoureuse. Assurément cette circonstance est embarrassante, & semble renverser les idées de nos *naturalistes*

sur le mécanisme des excrétions. L'excrétion alors est-elle déterminée par une érection interne, ou par simple relâchement ? mais si ce relâchement existe, pourquoi, pendant le jour, n'y a-t-il rien qui l'annonce ? Soupçonnera-t-on un vice particulier dans le fluide qui s'épanche, & qui force l'organe à une effusion ? Mais quel vice soupçonner dans un homme sain ? & d'ailleurs, pourquoi ce vice, toujours subsistant, attendroit-il toujours la nuit pour produire son effet ? On ne peut pas lui supposer un instinct de malignité.

Il se présente encore ici un fait non moins difficile à expliquer. Une imagination libertine peut s'égarer, pendant le jour, sur des tableaux voluptueux ou obscènes ; je dis plus, les regards peuvent s'arrêter sur des objets séducteurs ; tous les sens peuvent être ébranlés d'une manière vive pendant la veille, sans qu'on ait à redouter une émission involontaire. Pendant le sommeil, les choses se passent d'une manière toute opposée. L'homme qui dort devient, pour ainsi dire, l'inverse de l'homme qui veille ; & un rêve, dont l'image sera plus agréable encore que libertine, suffira pour déterminer l'émission. On ne

peut expliquer cette dernière circonstance (& encore je n'oserai garantir la vérité de l'explication) qu'en soutenant que dans un rêve, ce n'est pas l'objet offert en songe, qui est l'*incitamentum* de l'excrétion, mais au contraire, les préparatifs de celle-ci, qui reproduisent des fantômes analogues; de sorte que le songe, qu'on seroit tenté de regarder comme cause, n'est qu'un effet naturellement lié au phénomène physique; mais je compte si peu sur la justesse de ma solution, que je n'ai que ce seul fait qui paroisse révéler un commerce d'affections établi entre les organes sexuels & l'imagination, tandis que j'en ai mille qui m'attestent l'empire de l'imagination sur les organes sexuels; ainsi en recueillant, pour ainsi dire, les voix, mille me disent que mon ame obtient sur mes sens une autorité incontestable, & qu'ordinairement *régulatrice* de leurs affections, elle les soulève & les apaise à son gré; mais si vous en exceptez le fait dont je viens de me servir, ou plutôt l'explication que je vous donne de ce fait, comment démontrerez vous la réciprocité?

Il semble donc que la nature ait affecté de jeter un voile épais sur tous les phé-

nomènes du département de la génération. Pour moi, en réfléchissant sur l'empire de l'habitude, je ne puis me dissimuler son influence dans l'homme physique, ainsi que dans l'homme moral ; & je regarde ces effusions séminales comme l'effet d'une direction habituelle que la nature a contractée vers les routes séminales ; c'est un de ces écarts qu'il est plus aisé de découvrir que d'expliquer, écart qui ne peut être rectifié que par une diversion, comme une habitude morale n'est affoiblie & détruite que par une habitude opposée. Peut-être arrivera-t-il un temps pour mon malade, où la nature reportera d'elle-même sur quelque autre organe les irradiations trop actives qu'elle concentre aujourd'hui dans les organes de la génération. Mon malade alors ne fera qu'échanger peut-être une maladie pour une autre ; mais jusqu'à ce que cette révolution s'opère, avantageuse ou désavantageuse, existe-t-il un moyen de la hâter ? Le problème est au-dessus de mes forces, Monsieur, & je vous en abandonne la solution.

J'ai l'honneur d'être, &c.



EMPOISONNEMENT PAR L'ARSENIC;

SUIVI DE LA MORT;

Par M. LABORDE, médecin au Mas
d'Agénois.

Le 22 avril dernier, la nommée *Mentbielle*, fille âgée d'environ vingt-sept ans; domestique chez *Noël*, aubergiste de cette ville, & dont le cerveau, sans doute foible, étoit encore dérangé par des scrupules religieux (a), trouva malheureusement le moyen de se procurer de l'arsenic. On le lui donna en masse, je ne fais à quelle dose. Elle en croqua sous ses dents une partie de la journée, & en mit de petits fragmens dans un verre d'eau qu'elle avala. Mais on la surprit; ce qui resta au fond du verre décéla son dessein funeste; & après avoir nié long-temps

(a) *Nihil ita mentem pervertit ut amor & religio: religionem dico falsam & inanem... Ista vanis terroribus & suppliciorum perferendorum imaginibus animum implet ac distrahit. Hinc evenit ut amantes magis cum furore, religiosi cum micore insaniant.* Mead, mon. & præcep. de insaniâ.

que ce fût de l'arsenic, elle fut convaincue par un morceau de la grosseur d'une aveline, qu'on trouva encore dans sa poche, & qui paroissoit avoir été rongé.

Pendant quelques heures, cette fille obstinée dans son projet exécrable, refusoit opiniâtrément toute espèce de secours. Elle protesta n'avoir pris que très-peu de poison. Elle avoit l'air de la plus grande tristesse, & sa physionomie exprimait le chagrin & la morosité (a). Il fallut lui faire avaler de force de l'eau, de l'huile, du lait.

J'arrive dans ce moment vers six heures du soir. Quand, à force d'instances, je lui eus arraché son fatal secret, & que j'eus comparé avec la très-petite quantité de poison qu'elle m'avoua avoir prise, la légèreté des symptômes dont je

(a) Le plus malheureux de tous les états est celui où les deux puissances souveraines de la nature de l'homme sont en grand mouvement, mais égal & qui fait équilibre. C'est là le point de l'ennui le plus profond, & de cet horrible dégoût de soi-même, qui ne nous laisse d'autre desir que celui de cesser d'être, & ne nous permet qu'autant d'action qu'il en faut pour nous détruire, en tournant froidement contre nous des armes de fureur. BUFFON, *Hist. nat.* tom. v.

la vis affectée, j'avoue que je fus dupe de sa fausse confession, & que j'espérai que le délétère avalé en petites masses, par conséquent point dissous, & attaquant ainsi moins de points dans le velouté de l'estomac, pourroit être plus aisément évacué, & ne produiroit dans cet organe que des érosions légères.

Je me croyois d'autant plus fondé à espérer que cette malheureuse fille pourroit être sauvée d'un suicide prémédité, que je la vis enfin céder d'assez bonne grace à nos instances pour boire abondamment; demander à parler à son directeur, affecter un air sûr & tranquille, & ne demander autre chose que du repos, nous assurant qu'elle ne souffroit absolument aucune douleur. En effet, l'ayant examinée très-attentivement, elle étoit fraîche; son pouls étoit tranquille & point serré; la bouche naturelle, sans la moindre excoriation, sans enflure, sans ptyalisme; point de spasme à la gorge, ni à la mâchoire; point de gonflement d'estomac, ni de ventre; point de nausée; elle n'avoit point eu de vomissement avant nos secours; mais elle en eut beaucoup après, & ils s'exécutoient avec la plus grande aisance. Chaque vomissement étoit suivi du poison, partie à demi dis-

sous, partie en petits fragmens encore durs, & de la grosseur de grains de millet.

Je commençai, d'après la quantité que mirent sous nos yeux les vomissemens, à me défier de la sincérité de la malade dans l'aveu qu'elle m'avoit fait. Elle me parut vers huit heures seulement souffrir de l'estomac. Il sembloit que notre présence & nos soins étoient très à charge ; elle ne sollicitoit instamment que notre éloignement. Elle demanda ses poches à plusieurs reprises. Je les fis fouiller. On y trouva beaucoup d'arsenic en petits morceaux, mêlés avec de la mie de pain sèche.

Le délire du suicide réfléchi me parut alors complètement confirmé chez cette fille. C'étoit la nuit. Nous n'avions ni soie de soufre, ni bézoard minéral. Il eût fallu trois ou quatre heures, & traverser la Garonne pour se rendre chez un apothicaire, où il étoit même incertain qu'on trouvât ces remèdes. Je fis donner dans un verre de lait & d'eau de guimauve, un gros de sel d'absinthe (a),

(a) On demandera, sans doute, pourquoi j'ai employé ici le sel d'absinthe. Je réponds que bien que je n'ignore point que les principes constitutifs de l'arsenic ne sont pas de la même nature que ceux du sublimé corrosif, & que

& j'en fis diffoudre une égale dose dans deux ou trois verrées qui restoient. La malade avoit pris tout cela à dix heures, & avoit beaucoup vomi, & toujours de la substance arsénicale. J'eus soin, la même soirée, de lui faire administrer plusieurs lavemens gras.

Vers les onze heures, elle affecta une tranquillité plus grande que jamais. Elle s'étoit retournée sur le côté, & me témoigna la plus grande envie de dormir. Elle étoit toujours dans le même état de tranquillité apparente que j'ai décrit plus haut au premier quart-d'heure où je l'avois vue. Je la laissai, mais surveillée par la sœur de l'hôpital, pour lui faire donner encore des lavemens, & lui faire boire du lait coupé : tout cela fut exé-

dans un empoisonnement par ce dernier sel, MM. *Dumonceau & Planchon* en ont heureusement opéré la décomposition à l'aide du sel lixiviel d'absinthe (*Journal de Médecine*, t. 49, p. 36), néanmoins je crus devoir le hasarder, manquant, comme je l'ai déjà dit, de tous autres secours, dans la nuit, dans un cas très-pressant. Je me flattois, mal-à-propos peut-être, d'une certaine analogie entre les poisons métalliques : enfin, me disois-je, *in evidenti mortis periculo, satius est anceps experiri remedium quam nullum.*

94 EMPOISONN. PAR L'ARSENIC,
cuté jusqu'à trois heures du matin,
qu'elle s'assit sur son séant, se plaignit un
peu de l'estomac, & expira sans la moindre
agonie.

Le lendemain notre curiosité fut pré-
venue par un ordre de la justice, qui
nous enjoignit de procéder à l'ouverture
du cadavre. Nous la fîmes, deux chirurgiens
& moi. Voici quel en fut le résultat.

Le cadavre découvert, nous aperçûmes
nombre de taches livides, sur-tout
autour de la bouche, du cou, des clavicu-
les & du sein droit. Le bas des fausses-
côtes offroit aussi à la vue plusieurs per-
tites échymoses.

L'œsophage & l'estomac ouverts nous
offrirent un grand engorgement & une
dilatation variqueuse dans les vaisseaux
de ces parties. La cavité du ventricule
contenoit quelques onces d'une liqueur
brune, qui ne nous parut être que le ré-
sidu des boissons que la malade avoit pri-
ses la veille. Nous trouvâmes de plus un
repli ou froncement au *cardia*, rempli
d'un gros caillot de sang, & d'une mu-
cosité contenant plusieurs fragmens d'ar-
senic blanc à demi dissous, & de la gros-
seur de grains de millet, tels que la veille
nous en avions vu rejeter à la malade.

Nous continuâmes nos recherches par l'ouverture du canal intestinal, que nous trouvâmes vide, mais dont les vaisseaux étoient très-distendus & engorgés. Nous y reconnûmes aussi, mais moins abondamment que dans le ventricule, de petits morceaux d'arsenic encore durs, mais dont la dissolution commencée, sans doute depuis le sac alimentaire, a aussi été la cause, par sa causticité, de la mort prompte & funeste de la malade.

Les autres viscères du bas-ventre & de la poitrine n'ont offert rien de particulier à nos recherches. La matrice, que nous avions des raisons de visiter, étoit vide, flasque & très-petite.

D'après ce procès-verbal d'ouverture, il est certain que la fille *Menbielle* est morte empoisonnée par l'arsenic. Mais, en comparant les symptômes avec l'événement fatal, quel est le mode de destruction qu'a éprouvé ici la nature? Point de vomissemens vifs, point de signes de fortes douleurs, point de convulsions, peu de soif, point de sécheresse à la bouche. La mort pourtant a suivi de près. N'est-ce pas le cas d'admirer ici le pouvoir du moral sur le physique? Un fameux anglois, *Touchend*, avoit, au rapport de *Cheyne*, le pouvoir de sus-

pendre à volonté les fonctions du cœur & des poumons; en sorte qu'il paroîssoit comme mort quand il vouloit. La déplorable suicide dont il s'agit ici, vouloit mourir, & le vouloit fortement. La grande énergie du principe de la volonté a-t-elle pu s'exalter au point de porter sur la sensibilité nerveuse un degré de stupeur qui la rendît insensible aux aiguillons corrosifs du délétère destructeur? Ou bien cette espèce d'insensibilité seroit-elle due à un excès de spasme, qui, saisissant à la fois tout le système des nerfs, aura aussi d'abord suspendu, & bientôt étouffé, anéanti le mouvement vital?

*Si quid novisti rectius istis,
Candidus impertî, si non, his utere necum.*

MÉTASTASE PURULENTE

A U C E R V E A U ;

Par le même.

J'ai vu, il y a environ dix ans, dans la paroisse de Saint-Martin, un paysan qui, ayant été refroidi & mouillé en travaillant pendant un printemps pluvieux & humide où régnoit une constitution catarrhale, fut pris d'une douleur entre les épaules,

épaules ; elle fut suivie d'une tumeur , que l'on traita avec les spiritueux & les résolutifs ; mais bientôt cette tumeur prit tous les caractères de l'inflammation. Après l'usage des secours indiqués dans ce cas , il parut de la fluctuation & de la mollesse : sans doute que le dépôt ne fut pas assez tôt ouvert. La matière se répandit à droite & à gauche vers les lombes , & forma deux sacs considérables. Je les fis ouvrir promptement , mais non pas assez pour prévenir au malade le plus singulier délire que j'aie vu de ma vie.

Tranquille en apparence , mais les yeux vifs & hagards , le malade noir , maigre & taciturne , ne pouvant guère rester couché , se levoit sur son lit , & là se mettoit à tourner sans mot dire , comme en cadence , ne décrivant jamais qu'un petit cercle , toujours très-égal & compassé. Quand on l'arrêtoit de peur qu'il ne tombât , il obéissoit sans se fâcher. Descendu de son lit , il faisoit la même chose au milieu de la chambre ; il tournoit tranquillement , également , & toujours de droite à gauche , dans la plus juste cadence , & sans jamais proférer une parole.

Loin d'avoir de la fièvre , le malade étoit frais , son pouls étoit très-régulé

mais fort lent. Je m'opposai à une saignée qu'on vouloit faire. J'ordonnai des cataplasmes maturatifs, & je fis introduire dans l'intérieur des apostèmes, des bourdonnets mous & chargés d'onguent de la mère. Je prescrivis en outre quelques bains, des lavemens, & la liqueur minérale d'Hoffmann. A mesure que la suppuration se rétablit bien dans les abcès ouverts, le malade reprit à vue d'œil son calme ordinaire; ce qui nous fit juger, avec assez de vraisemblance; que son délire & cette danse tranquille & mesurée, avoient été occasionnés par une métastase purulente dans le cerveau, ou dans les méninges.

OBSERVATION

Sur une maladie scrophuleuse, accompagnée de carie aux deux bras; par M. CRABERE, médecin à Bagnères

Il y a environ douze ans, que je fus consulté par le nommé *Darrieux*, âgé de dix-huit ans. Le peu d'aisance de ses parens ne lui avoit pas permis de suivre un traitement convenable.

Il se présenta avec deux bubons, de

la grosseur d'un œuf de poule, & une tumeur plus considérable sur les vertèbres lombaires ; ces trois tumeurs ne l'affectoient guère, parce qu'elles étoient indolentes ; il n'étoit occupé que de ses bras, qui annonçoient plus de danger.

Il me montra trois ulcères fistuleux au bras gauche, dont l'un, peu ancien, donnoit une suppuration assez louable ; mais les deux autres, ainsi que deux qu'il avoit au bras droit, fournissoient une suppuration fétide, & telle qu'on le remarqua lorsqu'elle part d'un os carié. Pour mieux m'en assurer, j'introduisis un stilet, je trouvai l'*humerus* mou & pâteux à sa surface.

Je prévins le malade que la cure seroit longue & difficile. Les deux bubons, ainsi que la tumeur du dos, abscedèrent, & j'obtins la cicatrice, sans employer un traitement long, ni qui mérite d'être rapporté ici.

Mon malade avoit depuis long-temps l'estomac paresseux ; ses digestions étoient lentes & laborieuses ; il avoit une spuation incommode tous les matins, & rejetoit même de temps en temps des matières tenaces & glaireuses chargées d'une teinte bilieuse ; les gencives étoient flasques & mollasses ; & en outre,

il paroïssoit avoir un acide surabondant dans l'estomac, annoncé par des rapports fréquens, & par la couleur des excréments.

Je donnai d'abord un émétique pour tâcher de mettre ces matières en mouvement, si je ne pouvois pas parvenir à les expulser; ensuite un purgatif un peu violent, pour passer à l'usage de la magnésie, que je continuai pendant dix ou douze jours, à cause des rapports acides; mais cela ne me réussit pas, sans doute parce que cet acide étoit masqué par les matières glutineuses que le malade rendoit cependant avec un peu plus de facilité.

Je me trouvai beaucoup mieux de l'usage de l'eau seconde de chaux, que je substituai à la magnésie; je le continuai pendant dix-huit ou vingt jours. Les glaires parurent prendre un certain degré de liquidité; l'estomac fit ses fonctions avec plus de liberté; l'appétit augmenta. Je fis prendre ensuite des bouillons apéritifs, chargés de plantes antiscorbutiques.

Instruit par M. *De Borden* des bons effets des eaux de Barèges combinées avec le mercure, je projetai d'employer cette méthode; mais, comme la saison n'étoit pas assez avancée, il me parut

que l'extrait de ciguë pourroit disposer mon malade à éprouver une action plus prompte du mercure ; en conséquence , je lui en fis prendre pendant un mois , & j'en éprouvai de bons effets.

Au commencement de la belle saison , j'envoyai ce jeune homme ainsi préparé , aux eaux de Barèges ; il se munit d'un pot d'onguent napolitain fait au tiers : je lui prescrivis la manière de s'en servir ; mais , comme il ne portoit à Barèges que de vieux ulcères , & point d'argent , il fut rebuté par un chirurgien en sous-ordre qui avoit la petite police des bains , & qui lui conseilla de se retirer , prétendant que cette méthode étoit longue , dispendieuse & incertaine. Le malade revint , après deux frictions , & par conséquent avec très-peu de fruit de son voyage.

Je l'envoyai à Bagnères , dont il étoit assez voisin ; je lui recommandai de faire des injections avec l'eau de la *fontaine nouvelle*. J'eus la consolation de le voir revenir beaucoup mieux qu'à son départ. La suppuration étoit moindre & assez belle.

Cela ne me fit pas perdre de vue les frictions & les eaux de Barèges ; jusqu'à ce qu'il fût en état d'y revenir , je lui fis

faire usage d'une légère dissolution de sublimé corrosif pendant vingt ou vingt-cinq jours. Au bout de ce temps, il partit pour Barèges, & je le recommandai au chirurgien-major avec lequel j'étois très-lié. Ce chirurgien, ami de l'humanité (a), reçut mon malade avec bonté, & le recommanda à celui qui l'avoit déjà rebuté.

Ce jeune homme eut la facilité de faire les remèdes comme je le lui avois prescrit ; il prit douze frictions, il se baigna, & fit des injections. Il revint sans suppuration, les ulcères presque entièrement fermés. Il continua chez lui l'usage des eaux en boisson pendant un mois ; il y baignoit ses bras. La cicatrice s'établit entièrement. Il n'a pas eu le moindre accident depuis cette époque ; il y a quatre ans qu'il est marié ; il est père de deux enfans, qui paroissent avoir une bonne constitution, & il continue à se bien porter.

Je fais que dans ces sortes de maladies, il ne faut pas prendre un calme momentané pour une guérison radicale ; mais je crois qu'un état bien soutenu pendant

(a) Je parle de M. *Duco* père, qui a emporté en mourant les regrets de toute la province.

dix ou onze ans peut nous donner une certitude plus que morale de l'effet des remèdes employés dans cette maladie, qui est le fléau de ceux qui en sont atteints, & des médecins qui la traitent.

R É F L E X I O N S

SUR LA DISTILLATION

DES PLANTES INODORES;

*Par M. DE LUNEL, membre du collège
de pharmacie de Paris.*

Le respect qu'impose la réputation des grands maîtres est souvent une entrave qui retient dans l'erreur. L'opinion reçue sur les plantes inodores, est que leurs principes volatils sont les mêmes dans toutes, c'est-à-dire, un principe aqueux qui n'a point d'autre vertu que celle de l'eau distillée. Nous osons dire que nous pensons différemment.

M. Roux soupçonnoit bien que cette opinion étoit mal fondée, puisqu'il analysa plusieurs des dépôts qui se forment dans les eaux distillées ordinaires, & qui sont connus des pharmaciens. Son at-

tente ne fut pas couronnée du succès, parce que les moyens d'analyser de nos jours ne lui étoient pas connus; mais au moins pensoit-il différemment que bien d'autres sur la nature des eaux distillées. Le résultat de ses expériences ne lui offrit que de la terre qu'il regardoit comme principe, tandis qu'elle est étrangère, si toutefois des expériences exactes peuvent l'y découvrir.

La distillation a fait connoître que chaque individu contient des principes différens; mais l'artiste doit varier cette opération, suivant les différentes indications; il doit réfléchir sur les procédés que les autres ont employés: car souvent peu de chose dans la manière d'opérer change beaucoup les produits. Telle est la circonstance dans laquelle on se trouve par rapport aux plantes inodores. Il est indubitable que l'odeur de la bourrache n'est pas celle de la laitue, du pourpier & de plusieurs autres plantes. Il n'est pas présumable qu'il se trouve une si grande variété dans les formes, sans qu'il en existe dans les principes. L'agrégation des végétaux étant détruite par la distillation, qui met les principes volatils à nu, on a trouvé dans la plupart des plantes un prin-

cipe qui, se manifestant aux yeux, se rend sensible à l'odorat; c'est l'huile essentielle, ou principe de l'odeur. Son absence apparente dans les plantes qu'on appelle inodores, les fait regarder comme sans vertus.

Nous pensons, avec M. *Baumé*, que les plantes inodores contiennent des principes volatils qui les distinguent essentiellement de l'eau pure. A la vérité, l'organe de l'odorat ne peut les découvrir; mais ce n'est point une raison pour en nier l'existence, puisque l'on fait, au contraire, que dans la famille des liliacées, les principes volatils des plantes affectent sensiblement l'odorat sans rien donner qui puisse être recueilli par les procédés ordinaires. La distillation employée à l'analyse des plantes inodores, se fait de deux manières, à feu nu en ajoutant de l'eau, ou au bain-marie avec le suc exprimé des plantes, opération conseillée par *Mesué*, *Charras*, *l'Émery*, & prescrite dans le *Codex de Paris*. M. *Baumé* adopte la distillation à feu nu, parce qu'il croit que la chaleur, plus forte que dans l'autre procédé, décompose la partie résineuse, & fournit une huile éthérée qui, selon lui, fait la base des principes volatils

des plantes inodores. Cet auteur ne donnant pas de preuves de son assertion, on peut n'y pas croire, & lui demander pourquoi cette huile, qui, d'après sa définition même, rentre dans la classe des huiles essentielles connues jusqu'à présent, ne se manifeste pas comme dans les autres plantes.

La distillation avec le suc exprimé des plantes au bain - marie, n'est pas sans avantage ; mais encore n'est - elle pas suffisante. Le pilon, en mutilant la plante, divise son parenchyme à un tel point, que l'eau qui en provient emporte avec elle un goût herbacé qui efface celui qui lui est propre. Par ce procédé, une portion de l'air contenu dans la plante se dissipe, & il n'est peut-être pas inutile de lui conserver ce principe. L'eau distillée des plantes inodores contient de l'air, ainsi que nous aurons lieu de le prouver. Le système d'*Ingen-houze* sur la manière de vivre des végétaux, prouve ce que nous avons avancé. Ce savant a démontré que l'air est nécessaire à la végétation. De même que chaque plante, par sa racine, tire du sein de la terre des principes nécessaires, qu'elle assimile à sa propre substance, pour nous donner des sels & des extraits de différente

nature : ainsi chaque tige décompose l'air à son profit & absorbe l'air vital qui devient probablement le principe des odeurs dans les végétaux : combiné avec divers principes , il donne différentes odeurs , & forme , ainsi qu'on peut le croire, dans les unes, ce qu'on appelle huile essentielle , & dans d'autres dont les principes sont moins concentrés, ce qu'on nomme esprit recteur. Chaque plante est sûrement dans le cas de fournir le sien ; mais la manière de l'obtenir nous a manqué jusqu'à présent.

Pour recueillir avec fruit ce que peut donner une plante inodore , nous conseillons d'employer l'appareil usité pour obtenir les esprits recteurs. Nous prendrons pour exemple la *boerhaavia*. Trente livres de cette plante fraîche & fleurie , mises à sec dans un bain-marie, ont donné quatre pintes d'une liqueur très-limpide, ayant l'odeur parfaite de la plante , sans goût herbacé ni d'empireume. Cette eau distillée conserve son odeur , sans qu'on puisse s'y méprendre. La parfaite limpidité a disparu au bout d'un laps de temps assez considérable : elle s'est troublée à la manière des eaux chargées d'huiles essentielles ; première preuve que ce

produit n'est pas le même que l'eau distillée pure. Nous avons mis en évaporation une pinte de notre produit étant encore très-clair. Pendant l'évaporation, l'odeur de la *bourrache* s'est manifestée sensiblement ; la liqueur, réduite à quatre onces, est devenu un peu jaune, sans odeur ni saveur ; le résidu s'est couvert d'une pellicule , & les parois du vase ont été enduits d'une couche assez épaisse d'une matière brune. Nous n'avons point examiné ces principes assez scrupuleusement pour prononcer sur leur nature ; mais leur existence prouve en faveur de notre assertion. Nous avons pris d'autre part six onces de notre produit, que nous avons distillé à l'appareil pneumatochimique. Après que l'air des vaisseaux fut sorti , il s'est dégagé , à deux reprises différentes, un fluide qui avoit beaucoup d'analogie avec l'air pur. Cette expérience confirme celle que nous eûmes occasion de faire en travaillant avec M. *Bucquet*. De la *bourrache* fraîche, introduite dans une cornue de verre distillée avec l'appareil usité, laissa échapper, à l'instant même où elle ne faisoit que se dessécher, une certaine quantité d'air pur. Cette expérience ne démontre pas moins que l'autre, qu'il n'est pas

hors de vraisemblance de regarder l'air pur comme principe essentiel dans les huiles essentielles & les esprits recteurs ; car c'est ainsi que nous croyons qu'on doit appeler le produit de notre bourrache. Pour dernière preuve qu'elle contient des principes bien différens de l'eau pure, nous en avons rempli une bouteille, que nous avons conservée pendant un mois bouchée avec du liège. A l'ouverture de la bouteille, il s'est dégagé une odeur semblable à celle du foie de souffre, produite par une évaporation interceptée, dont cette liqueur a sans doute besoin pour se conserver en bon état. Cette même liqueur, exposée au soleil dans un vaisseau négligemment fermé, a repris son odeur première, en perdant un peu de sa limpidité. La réunion de ces expériences prouve que c'est à tort que *Baron*, dans ses commentaires sur l'*Emery*, affirme que l'eau distillée des plantes inodores, & l'eau distillée simple, sont la même chose. L'usage de distiller avec de l'eau des plantes très-aqueuses, est peut être la cause de l'erreur, parce que les principes des plantes inodores du genre de la bourrache se trouvent noyés dans un fluide superflu, pendant que la nature semble

leur avoir donné la juste proportion d'eau pour les tenir en *juxta-position*, sans en exiger de surabondante pour nous les offrir. C'est d'après cette réflexion que nous avons cherché le procédé dont nous avons rendu compte. Nous sommes bien loin de croire que nous avons atteint le degré de perfection à desirer dans cette espèce de travail ; chaque genre de plante inodore demande peut-être une opération particulière, tant pour extraire les principes, que pour les décomposer & les connoître. Nous ne donnons cet essai que comme un simple aperçu, pour engager les chimistes à poursuivre cette partie de l'analyse : & puisse la médecine en retirer un véritable profit !

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de novembre 1786.*

Le mercure s'est soutenu dans le baromètre, pendant onze jours, de 28 pouces à 28. pouces 2 lignes ; pendant six jours, de 27 pouces 11 lignes à 28 pouces : il s'est abaissé pendant quatorze jours de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 2 lignes, où il s'est maintenu les 16, 17 & 18 ; & à 27 pouces 4 lignes les 19 & 20. La

MALADIES RÉGN. A PARIS. III

plus haute élévation a été 28 pouces 2 lignes, & le plus grand abaissement a été 27 pouces 2 lignes; la différence est d'un pouce.

Dans la première quinzaine du mois, le thermomètre a marqué au matin au-dessous du terme de la congélation une fois 4, une fois $3\frac{1}{2}$, une fois $2\frac{3}{4}$, une fois $1\frac{1}{2}$, deux fois $\frac{3}{4}$, une fois $\frac{1}{2}$, deux fois 0, cinq fois 1, deux fois 2, au-dessus de 0; à midi, une fois $\frac{1}{2}$, quatre fois 2, trois fois 2, quatre fois 3, trois fois 4, au-dessus de 0; au soir, une fois 2 au-dessous de 0, trois fois 0, trois fois $\frac{1}{2}$, trois fois 1, & cinq fois 2 au-dessus de 0.

Le ciel a été clair un jour, couvert douze, & variable deux jours; il y a eu six fois de la neige, six fois de la bruine & neige fondue, cinq fois du brouillard, dont deux bas & épais; une fois du verglas.

Les vents ont régné N. du premier au treize. N-E. les douze, treize & quatorze; ils sont ensuite devenus très-variables. Le N. a été vif & fort le six.

Dans la seconde quinzaine, le thermomètre est monté, au matin, de 1 à 7; à midi, de 3 à 10; au soir, de 2 à 7 au-dessus de 0.

Les vents ont été très-variables du quinze au trente; ils ont soufflé cinq fois S, deux fois S-O; une fois S. matin, & S-E. soir; une fois S. matin, S-O. soir; une fois S-E. matin, N-E. soir; trois fois O., une fois E. matin, N-E. soir; une fois N, une fois N-E.

Le ciel a été couvert huit jours, variable six jours, clair un jour. Il y a eu dix-huit fois de la pluie, quatre fois du brouillard, les vents S. & S-O. ont été orageux.

Le plus grand degré de chaleur, pendant le

mois, a été 10 au-dessus de 0, & celui du plus grand froid a été 4 au-dessous du terme de la congélation. La différence a été de 14 degrés.

Dans la première quinzaine l'hygromètre a marqué, au matin, six fois 1, quatre fois 2, quatre fois 3 au-dessus de 0; au soir, cinq fois 1, six fois 2, trois fois 3 au-dessus de 0.

Dans la seconde quinzaine, ou du 15 au 30; il a marqué au matin trois fois 3, trois fois 2, sept fois 1 au-dessous de 0, & trois fois 0; au soir, quatre fois 2 à $2\frac{1}{2}$, sept fois 1 à $1\frac{1}{2}$, quatre fois $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0, une fois 0. La plus grande sécheresse a été 3 au-dessus de 0, & la plus grande humidité $2\frac{1}{2}$ au-dessous de 0, ce qui établit une différence de 6 degrés $\frac{1}{2}$.

Il est tombé pendant le mois à Paris, un ponce trois lignes neuf dixièmes d'eau.

Ce mois a offert deux températures différentes. 1°. Du premier au quinze, les vents du nord ont régné & l'ont rendu froide & sèche. 2°. Du quinze au trente, elle est devenue tempérée & très-humide par les vents Sud, qui, quoique très-variables, ont régné; & l'atmosphère sans ressort n'a soutenu que 27 ponce 2 lignes de mercure dans le baromètre, ce qui a dû occasionner des ouragans ou coups de vents par S. S O. & O.

Cette constitution, qui d'abord avoit donné lieu à toutes les affections dérivant du froid sec, telles que les rhumes, les fluxions, maux de gorge, rhumatismes, & catarrhes plus ou moins aigus, & disposé aux affections inflammatoires, auroit dû, par le retour subit d'une température douce & humide, ramener les affections humorales. Cependant on a continué d'observer un caractère inflammatoire dans les maladies ré-

gnantes, sur-tout dans les fièvres rhumatismales, qui ont dominé, ainsi que dans les fièvres catarrhales, dans la plupart desquelles les crachats ont été sanguinolens. Les fièvres continues ont été accompagnées de douleurs rhumatismales plus ou moins aiguës ; elles ont traîné en longueur. Des maux de gorge, plusieurs ont dégénéré en gangrène. Il s'est manifesté des fièvres malignes inflammatoires sur la fin du mois, & des nerveuses. Il y a eu beaucoup d'attaques d'apoplexie, & en général cette constitution a été meurtrière aux vieillards, aux cacochymes & aux phthisiques. Il a paru quelques fièvres érépisélateuses, peu de petites-véroles : celles-ci ont été bénignes. Il y a eu des retours d'anciennes fièvres intermittentes, & beaucoup d'affections dérivant d'engorgement à la veine-porte ; les mélancoliques ont beaucoup souffert, ainsi que les hémorrhoidaires.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

NOVEMBRE 1786.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	A matin.		A midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	0,15	1,0	1,2	27	8,9	27	8,10	27	9,0
2	0,8	2,12	1,6	27	8,1	27	8,0	27	8,3
3	1,5	4,3	2,1	27	8,11	27	9,3	27	9,9
4	0,8	3,8	1,0	27	9,11	27	9,8	27	9,4
5	0,10	2,12	0,16	27	8,11	27	8,7	27	8,4
6	-0,12	0,19	-1,0	27	8,9	27	9,3	27	10,12
7	-1,15	0,5	-1,0	27	10,1	27	10,9	27	10,11
8	-1,10	1,13	-1,15	27	10,8	27	10,7	27	10,4
9	-3,2	2,6	-0,13	27	10,0	27	9,8	27	9,11
10	-2,0	1,0	0,10	27	10,4	27	10,8	27	11,0
11	-0,18	3,6	0,8	27	11,6	27	11,8	27	11,9
12	-1,4	1,13	-0,15	27	11,4	28	0,0	27	11,11
13	-3,13	0,0	-3,4	27	11,3	27	10,7	27	10,4
14	-4,15	6,0	-0,9	27	9,5	27	8,8	27	7,11
15	-0,0	2,12	1,8	27	6,10	27	6,0	27	3,5
16	4,3	7,2	6,0	27	1,3	27	0,10	27	0,6
17	2,7	5,7	2,15	27	0,4	26	11,9	27	0,7
18	0,16	3,14	1,16	27	2,0	27	3,9	27	6,3
19	2,16	5,10	7,12	27	4,0	27	0,8	27	1,0
20	7,17	9,0	8,0	27	1,8	27	2,0	27	3,6
21	6,2	7,0	5,6	27	5,0	27	6,10	27	9,3
22	5,0	6,0	4,0	27	9,0	27	10,2	27	10,3
23	1,10	3,15	0,19	27	10,4	27	10,1	27	9,10
24	1,0	3,9	1,0	27	9,2	27	8,6	27	8,3
25	0,5	4,10	3,3	27	7,9	27	7,5	27	7,5
26	3,14	6,0	6,17	27	7,2	27	7,3	27	8,11
27	6,8	9,13	7,8	27	10,1	27	8,10	27	8,5
28	6,12	9,6	3,3	27	8,9	27	8,8	27	9,10
29	3,11	7,4	7,7	27	10,9	27	9,6	27	7,11
30	4,0	5,6	2,15	27	7,6	27	7,10	27	8,5

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

ours du mo J.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	N. brouil. froid.	N. <i>idem</i> , neige.	N-E. couv. froi.
2	N. couv. froid.	N. <i>idem</i> .	N-E. <i>idem</i> .
3	N-E. <i>idem</i> .	N-E. <i>idem</i> .	N-O. <i>idem</i> .
4	N-E. <i>idem</i> .	N-E. <i>idem</i> .	N-E. <i>idem</i> . ven.
5	N-E. <i>idem</i> . neige.	N-E. <i>idem</i> .	N-E. <i>idem</i> . ven.
6	N. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .	N-E. <i>idem</i> .
7	E. <i>idem</i> .	N-E. <i>idem</i> .	N-E. <i>idem</i> . ven.
8	N-E. <i>idem</i> .	N-E. nua. froid.	N-E. nua. froid.
9	N-E. nua. froid.	N-E. <i>idem</i> .	N-E. sere. froid, vent.
10	E. couv. froid.	E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .
11	N-E. <i>idem</i> .	N-E. <i>idem</i> .	N-E. <i>idem</i> .
12	N-E. <i>idem</i> .	N-E. <i>idem</i> .	N-E. ser. fro. v.
13	N-E. ser. fro. ve.	E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .
14	N-E. <i>idem</i> .	N-E. cou. fro. v.	N-E. brouil. fro.
15	N-E. bro. froid.	N-E. <i>idem</i> . dégel.	N-E. <i>idem</i> .
16	E. <i>idem</i> . bruin.	S-O. <i>idem</i> .	N-E. couv. frais.
17	E. couv. frais.	E. <i>idem</i> .	E. nuag. froid.
18	E. brouil. froid.	E. <i>idem</i> .	S-O. cou. froid.
19	S. E. <i>idem</i> .	S. couv. froid, pluie, vent.	S-O. cou. doux, pluie, vent.
20	S. couv. doux.	S-O. <i>idem</i> . pl. v.	S-O. <i>idem</i> .
21	S-O. <i>idem</i> . plu.	S-O. <i>idem</i> .	S-O. <i>idem</i> . brui.
22	S-O. couv. frais.	N-E. <i>idem</i> .	N-E. <i>idem</i> .
23	E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .	E. serein, froid.
24	E. couv. froid.	E. <i>idem</i> .	E. ser. froid, ve.
25	E. sere. froi. ve.	E. nuag. froid.	E. <i>idem</i> .
26	E. couv. froid.	S-O. <i>idem</i> . bruin.	S-O. brouil. plu.
			doux, frais.
27	S. brouil. frais.	S-E. couv. dou.	S. <i>idem</i> . pluie.
28	S-O. nuag. frai.	S-O. cou. do. ve.	S-O. <i>id</i> . fro. ve.
29	S-O. brou. froi.	S-O. co. dou. br.	S-O. <i>idem</i> . vent.
30	S-O. couv. froi. vent, pluie.	S-O. <i>id</i> . frai. ve.	S-O. <i>idem</i> . froid, ve. plu. gr. p.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur... 9, 13 deg. le 27
 Moindre degré de chaleur... -4, 15 le 14

Chaleur moyenne... 2, 12 deg.

Plus grande élévation du *pou. lign.*
 Mercure... 28, 0, 0, le 12
 Moindre élév. du Mercure... 26, 11, 9, le 17

Elévation moyenne... 27, 7, 11

Nombre de jours de Bëau... 3
 de Couvert... 20
 de Nuages... 3
 de Vent... 5
 de Brouillard... 10
 de Pluie... 5
 de Neige... 2

Quantité de Pluie... 18, 5 lign.

Evaporation... 7, 2

Différence... 11, 3

Le vent a soufflé du N... 5 fois.

N-E... 35

N-O... 1

S... 4

S-E... 2

S-O... 20

E... 3

TEMPÉRATURE : froide & sèche, pluvieuse
 sur la fin.

MALADIES : point.

Plus grande sécheresse... 25, 7 degr. le 8

Moindre... 3, 3 le 27

Moyenne... 13, 1

A Montmorency ce premier décembre 1786.

JAUCOUR, Prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de novembre 1786;
par M. BOUCHER, médecin.*

Le froid qu'on avoit ressenti dans les derniers jours d'octobre, ne s'est point ralenti ce mois, tant s'en faut. Dans les cinq premiers jours du mois, la liqueur du thermomètre a été observée, les matins, au terme de la congélation; & dans les jours suivans elle étoit au-dessous de ce terme: le 3 elle étoit descendue à 3 degrés au-dessous du même terme, & à 4 le 14 & le 15 du mois: dans les jours qui ont suivi jusqu'au 26, elle ne s'est pas éloignée du terme de la congélation; si ce n'est le 20 qu'elle a été observée le matin à 5 degrés au-dessus de ce terme. Le temps s'est adouci vers les derniers jours du mois. Il n'est guère tombé de pluie que dans ces derniers jours.

Le mercure dans le baromètre a toujours été observé, depuis le premier du mois jusqu'au 15, près du terme de 28 pouces; & le reste du mois il s'est presque toujours maintenu au-dessous de ce terme. Le 19, il étoit descendu à celui de 27 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermomètre a été de 7 degrés $\frac{1}{2}$ au dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 4 degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes, & son

118 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

plus grand abaissement a été de 27 poudres 2 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes est de 12 lignes $\frac{1}{4}$.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.
13 fois du Nord vers l'Est.
3 fois de l'Est.
8 fois du Sud vers l'Est.
6 fois du Sud.
2 fois du Sud vers l'Ouest.

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.
10 jours de pluie.
2 jours de neige.
5 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de novembre 1786.

La pleuro-péritéonionie & les fièvres péritéonioniques ont persisté ce mois dans le peuple : dans plusieurs, les crachats se sont trouvés sanguinolens. Les émético-cathartiques étoient souvent indiqués après des saignées suffisantes, ensuite de quoi nous nous sommes bien trouvés des loochs aiguës avec le kermès, lorsqu'il ne s'établissoit point d'expectoration décidée, & dans les cas où il n'y avoit point de pente à l'expectoration, de nos bols pectoraux incisifs, qui ont procuré des sueurs salutaires. L'embaras du poulmon persistant opiniâtrément, sans que la nature parût tendre à aucune sorte de crise, on s'est bien trouvé de l'application des vésicatoires aux jambes, & au côté, dans le cas d'un point subsistant opiniâtrément.

La fièvre double-tierce-continue s'est fait appercevoir vers le milieu du mois , parmi les différentes classes des citoyens ; elle avoit un caractère de putridité ; & il étoit essentiel de saisir dans le principe les indications curatives , qui consistoient principalement dans les évacuations des premières voies ; après quoi il étoit important d'empêcher la fougue des accès ou redoublemens (dont la violence menaçoit les jours des malades), & cela par le moyen du quinquina.

En outre , les fièvres tierces & les double-tierces ont été communes : il en a été de même des maux de tête avec fièvre , & des maux de gorge , les uns & les autres du genre inflammatoire.

Il y a eu des atteintes d'apoplexie. J'ai vu mourir , en moins de vingt-quatre heures , deux personnes de cette maladie , dont ils n'avoient pas ressenti auparavant d'atteintes : l'une des deux étoit sujette à la goutte.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, année 1783 , avec l'histoire pour la même année ; in-8°. A Berlin , chez Decker , 1785.

1. Il y a , dans l'histoire pour cette année ,

une section particulière consacrée à la Médecine. Elle contient, 1^o l'analyse des écrits de M. *Samoilowits* sur la peste. Feu M. *Cothenius*, qui avoit été chargé de rendre compte de ces ouvrages à l'Académie, les apprécie avec candeur & avec impartialité. Il regrette particulièrement que M. *Samoilowits* se soit permis de déchirer, dans toute la rigueur du terme, Mr. *DE MERTENS*, dont l'ouvrage l'emporte pourtant de beaucoup sur le sien, tant par la solidité que par la précision.

2^o L'extrait d'une lettre de feu M. *Court de Gibelin*, adressée à M. le Professeur *Castillon*, & datée du 17 Avril 1783. On sait que l'auteur du monde primitif étoit un enthousiaste outré du mesmérisme. Cette lettre contient l'exposé des effets merveilleux que la magnétisation avoit produits sur lui. Nous ne nous y arrêterons pas.

Dans la section destinée à la chimie, on lit le jugement que porte M. *Achard* sur un sel que M. *Becker*, chimiste de Magdebourg, a envoyé à l'Académie, & auquel il a donné le nom de *sel essentiel de l'urine de vache*, quoiqu'il l'ait tiré par la cristallisation de la terre des écuries, de même que de l'urine des chevaux & des excréments solides des chèvres.

Parmi les éloges dont ce volume est enrichi, nous trouvons celui de *Margraf. André Sigismond Margraf*, Directeur de la classe de Philosophie expérimentale dans l'Académie royale des sciences & belles-lettres de Prusse, membre de l'Académie royale des sciences de Paris, & de l'Académie électorale de Mayence; naquit à *Berlin* le 3 Mars 1709, de *Honning Chrétien*, Apothicaire

thicaire de la cour, assesseur du collège de Médecine, & d'*Anne Kellner*, de *Budingen dans la Marche ukerane*. Son père lui donna les premières connoissances chimiques, que *Neumann*, un des membres les plus distingués de l'ancienne société de Berlin, développa ensuite. En 1731, *Marggraf* alla les perfectionner & les augmenter sous *Räfsler*, Apothicaire à Francfort sur le Mein, & sous *Spielmann*, Professeur à Strasbourg. S'étant rendu à Halle en 1733, il fut agrégé parmi les étudiants, & suivit les cours du célèbre *Hoffmann* pour la médecine, & de *Junker* pour la chimie. Au mois d'Août 1734, il se rendit à Freyberg en Saxe, où il s'instruisit sous *Henckel* dans toutes les connoissances minéralogiques, & dans tous les procédés métallurgiques. Dès ce moment, il s'établit entre eux une liaison intime, que la mort seule a pu rompre. *Marggraf* ayant joint à la théorie la pratique sous l'essayeur *Suffmilch*, partit de Freyberg en 1735, visita les mines du Hartz, & retourna à Berlin. Une trop forte application à l'étude dérangerait bientôt après sa santé, qui depuis ce moment est toujours restée foible. La première distinction offerte à ses talens, fut l'apothicairerie ducale de Brunswick, & un emploi dans les mines. Cependant *Marggraf* qui se rendit sur les lieux, ne trouvant pas les conditions assez avantageuses, revint à Berlin. En 1738, il fut agrégé à la société des sciences de cette ville, & il a fourni des mémoires pour les *Miscellanea Berolinensia*, qui ont paru depuis ce temps.

Cette société ayant été renouvelée en 1744 sous le titre d'Académie Royale, il fut placé dans la classe de philosophie expérimentale.

L'Académie lui confia en 1754 le laboratoire. En 1760, à la mort d'*Eller*, il fut élu directeur de cette classe, & le Roi confirma cette élection. S. M. a toujours fait un cas particulier de ses travaux, & a reçu favorablement tous les essais, échantillons ou productions chimiques de divers genres qu'il lui a présentés. L'assiduité au travail, & le peu de sévérité avec laquelle il s'assujettit à un régime convenable, achevèrent de miner sa foible constitution. Il fut sujet pendant plusieurs années à des spasmes qui produisirent des mouvemens convulsifs momentanés. En 1764, il fut frappé d'apoplexie, qui laissa après elle une hémiplegie, qui n'altéra point à la vérité les facultés de l'ame, mais qui l'empêcha néanmoins de se rendre régulièrement aux séances de l'Académie. La dernière à laquelle il assista, fut celle du 31 Octobre 1776. Il mourut le 7 Aout 1782. « Il ne m'appartenait pas, dit le panégyriste ; de fixer les rangs dans aucun genre, encore moins celui de *Marggraf*. Les juges compétens ont prononcé, & il a eu l'avantage rare de jouir de toute sa réputation, & d'en recueillir les fruits. L'Académie des sciences de Paris, en le mettant en 1780 au nombre de ses associés externes, a ceint sa tête d'un de ces lauriers qui ne se flétrissent jamais. L'encyclopédie l'a souvent cité, & toujours comme un maître dont l'autorité devoit être respectée. Il n'a guère paru depuis vingt à trente ans, d'ouvrages de chymie, dont les auteurs n'aient reconnu les obligations que cette science lui avoit, & les progrès qu'elle avoit faits entre ses mains. *M. Pott*, il est vrai, avoit obtenu avant lui les mêmes suffrages, & joui des mêmes honneurs, & il faut lui laisser la prérogative d'a-

voir répandu des clartés dans plusieurs routes que *Marggraf* a suivies; mais, si j'ose le dire, ces clartés avoient encore quelque chose de sombre, & ne dissipoient pas suffisamment l'obscurité dans laquelle la chimie avoit été plongée pendant tant de siècles. *Stahl*, précurseur de *Pott*, avoit beaucoup conservé du langage des adeptes. Il falloit un phosphore dans ce genre, & notre illustre défunt l'a été. Rien de plus simple & de plus facile, de plus net & de plus intelligible, que ses procédés & la manière dont il les exposoit. Il ne cherchoit qu'à pour découvrir, & il ne découvroit que pour instruire sans réserve, sans l'ombre du mystère; c'est ce dont tous ses écrits font foi: ils sont répandus dans les volumes de l'ancienne société, & dans nos mémoires; ils ont été recueillis & publiés en allemand, & M. *De Machy*, notre digne confrère, les a traduits en françois, & en a donné une édition à Paris en deux volumes in-8°. C'est dans ces monumens que subsistera pour nos neveux un éloge de ce grand chimiste, fort supérieur à ceux des académies. On y verra qu'absorbé dans les travaux de son laboratoire, M. *Marggraf* a, durant quarante ans, prouvé par un zèle infatigable, par des découvertes utiles & présentées sans faste, par des observations constantes & dépouillées de tout préjugé, qu'il étoit digne des distinctions & de la réputation qui sont venues, pour ainsi dire, le trouver. En effet il n'y a guère de savans, qui aient aussi peu fait pour leur fortune; parce qu'il y en a peu qui préfèrent, comme lui, un travail assidu aux occasions de se produire & de parvenir. Il associoit à la plus rare sagacité, une modestie plus rare encore.»

Cet éloge est terminé par le résumé des travaux de *Marggraf* emprunté de M. *De Machy*.

Le premier mémoire de ce volume contient *des expériences faites dans la vue de déterminer s'il y a production d'air, lorsque différens fluides réduits en vapeurs élastiques, passent par des tuyaux échauffés jusqu'à rougir* ; par M. *Achard*.

Dans un mémoire antérieur, l'auteur avoit exposé les raisons qui rendent douteuses l'opinion que l'eau est le produit de la combustion des airs déphlogistiqué & inflammable, en même tems qu'elles semblent établir que l'air résulte de la combinaison de l'eau avec la matière ignée, & que par conséquent la décomposition de l'air doit fournir de l'eau, parce que celle-ci est une partie constitutive du mélange d'air, qui a éprouvé la combustion. Ces expériences avoient été faites avec des tuyaux de pipe d'argile. Dans le mémoire que nous analysons, M. *Achard* en rapporte une dans laquelle il a substitué aux premiers un tuyau métallique. Il résulte de cette expérience, que la quantité de fluide élastique, doué d'une élasticité permanente fournie par l'eau, est moindre en se servant de tuyaux de cuivre, que lorsqu'on emploie des tuyaux d'argile. « Peut être, dit l'Académicien, cela vient-il de ce que le tuyau de cuivre dont j'ai fait usage, ayant bien plus de diamètre interne que le tuyau d'argile, son espace intérieur ne s'échauffe pas autant que peut le faire la colonne, bien moindre, de vapeurs qui est dans le tuyau de pipe : peut-être aussi l'air commun produit par la combinaison de l'eau avec la matière ignée, est-il changé en air fixe par sa combinaison avec l'air phlogistiqué qui émane des parois intérieures du tuyau

de cuivre rougi, dans lequel on remarque des signes très-marqués de calcination. Cet air fixe passant alors par l'eau, peut en être en partie absorbé, enforte que la quantité d'air obtenue & conservée, est d'autant moindre : cet air paroît même encore contenir une portion d'air fixe, puisqu'étant mêlé avec de l'eau de chaux, il la trouble & en occasionne la précipitation : il est aussi phlogistique jusqu'à un certain point, puisque les corps enflammés ne peuvent continuer à y brûler, & qu'étant mêlé avec une quantité égale d'air nitreux, il subit une diminution de $\frac{15}{100}$ moindre que celle que subit l'air commun qui reste dans la cornue au commencement de l'expérience. »

Il nous est impossible d'entrer dans le détail de toutes les expériences rapportées dans ce mémoire. Nous n'en indiquerons que ce qui nous paroît le plus essentiel.

Les vapeurs de l'esprit de sel ammoniac fournies par la simple ébullition, ont donné de l'air dans lequel une chandelle n'a pu brûler, qui n'a pas troublé l'eau de chaux, & qui, mêlé à parties égales d'air nitreux, a diminué de $\frac{63}{100}$, par conséquent qui jusqu'à un certain point a les propriétés de l'air phlogistique. Ces mêmes vapeurs passées par le tuyau de pipe rougi, donnent une quantité bien plus considérable d'air. Cet air est d'ailleurs inflammable, trouble sensiblement l'eau de chaux, & diminue avec l'air nitreux de $\frac{36}{100}$, ce qui prouve que c'est un mélange d'air inflammable, d'air phlogistique & d'un peu d'air fixe.

L'huile de vitriol donne, à l'aide du tuyau de pipe rougi, un air qui trouble très-fort l'eau de chaux, éteint sur le champ une chandelle allu-

mée, fait mourir de même un oiseau, & diminue avec l'air nitreux de $\frac{18}{200}$. Comme on pourroit supposer que les vapeurs de l'huile de vitriol auroient peut-être agi sur l'argile des tuyaux de pipe, M. *Achard* détruit cette supposition par la considération de la quantité d'air qui s'est formée.

Les expériences faites avec l'acide marin, & les réflexions qu'elles lui ont suggérées, portent l'académicien à croire que l'air obtenu par ces procédés n'est uniquement que l'eau contenue dans cet acide, & que les parties salines acides n'y entrent pour rien.

Afin de changer les vapeurs de l'acide nitreux en un fluide d'une élasticité permanente, il faut tenir en incandescence le tuyau de pipe à travers lequel elles passent. Dans l'air qu'on obtient de cette matière, une chandelle brûle beaucoup mieux que dans l'air commun; & tandis que celui-ci ne diminue avec l'air nitreux, que de $\frac{17\frac{1}{2}}{200}$, le premier diminue de $\frac{80}{200}$. C'est le seul cas, dit l'auteur, où l'air produit de cette façon par la combinaison d'un fluide réduit en vapeur élastique, avec la matièreignée, est moins phlogistique que l'air atmosphérique.

Le vinaigre très-concentré ne donne de l'air que lorsque les vapeurs qui s'élèvent en bouillant, passent par un tuyau de pipe rougi; mais alors il fournit un air beaucoup plus phlogistique que celui qui provient de l'eau en pareilles circonstances. M. *Achard* conclut de là, que sa production ne sauroit être attribuée uniquement à l'eau du vinaigre, mais que les parties salines, ou peut-être encore plutôt les parties huileuses, dont les acides végétaux ne sont

jamais entièrement dégagés, produisent également de l'air en passant par le tuyau rouge, ou altèrent l'air que produit l'eau.

L'acide des fourmis a présenté à peu près les mêmes phénomènes que l'alkali volatil.

L'air atmosphérique passé vingt fois à travers un tuyau de pipe rouge, trouble l'eau de chaux, éteint une chandelle allumée, & ne diminue que de $\frac{55}{1000}$ avec l'air nitreux, quoique avant cette manipulation, il ait diminué de $\frac{71}{1000}$. Cette phlogification & ce changement en air fixe, paroissent provenir de ce que l'air en passant par le tuyau rouge, se combine avec la matière ignée. Pour s'en assurer, l'Académicien a tenté des expériences, qui seront détaillées dans un autre mémoire.

Le deuxième mémoire porte pour titre : *Sur les altérations qui reçoivent les terres & les chaux des métaux, par leur fusion avec l'alkali végétal*; par M. Achard, premier mémoire. L'objet de l'Académicien est de connoître les altérations que subissent les terres de toute espèce & même les chaux métalliques, lorsqu'on les fond avec quatre fois leur poids d'alkali végétal, à l'imitation de la terre vitrifiable, qui par-là devient dissoluble dans l'eau, & conserve cette dissolubilité tant qu'elle reste unie à l'alkali. Les sujets des expériences dont il est rendu compte dans ce premier mémoire, sont : la terre de l'alun, la terre calcaire, celle du sel amer, celle qui se volatilise, lorsqu'on traite le fluor de spath avec les acides minéraux par voie de distillation. Le second mémoire contient les expériences faites avec les chaux des métaux imparfaits & des demi-métaux. Tous ces essais ont été faits dans des creusets de fer forgé.

Il fuit des expériences sur la terre d'alun, qu'elle n'est point dénaturée par sa fusion ou plutôt sa calcination avec l'alkali ; qu'elle se combine par voie de fusion assez intimement avec ce sel, pour pouvoir être dissoute dans l'eau ; mais qu'il faut plus que le quadruple de son poids d'alkali, pour la rendre entièrement dissoluble ; enfin, qu'elle séparée de l'alkali, elle reprend toutes les propriétés qu'elle avoit avant sa fusion.

L'auteur a employé aux expériences avec la terre calcaire, une terre qu'il s'est procurée en dissolvant du marbre blanc dans l'acide marin, en faisant évaporer cette solution jusqu'à siccité, en calcinant le résidu, le lessivant ensuite, & en précipitant la terre dégagée de cette lessive, au moyen de l'alkali, de toute substance étrangère. Cette terre ne se combine (que très-imparfaitement avec l'alkali, cependant il paroît qu'elle a été en partie dénaturée par la fusion avec ce sel, & réduite à l'état de terre vitrifiable.

La terre du sel amer traitée comme les précédentes, présente divers phénomènes curieux qu'il faut lire dans l'ouvrage même, & que M. *Achard* se propose de considérer dans un mémoire particulier. Quant à l'objet de ses recherches actuelles, nous remarquerons qu'il n'y a qu'une très-petite quantité de cette terre, que la fusion avec l'alkali rend dissoluble dans l'eau.

« J'ai obtenu, dit l'académicien, la terre du fluor de spath, dont j'ai fait usage dans les expériences suivantes, en le distillant avec de l'huile de vitriol affoibli avec de l'eau : le fluide qui passa dans la distillation, fut précipité avec de l'alkali-fixe. Ce précipité bien édulcoré & séché,

est la substance que j'ai employée sous le nom de terre volatile de fluor de spath. Cette terre ne devient point soluble dans l'eau par l'intermède de l'alkali, auquel elle s'unit pour la fusion; mais elle est changée de façon qu'elle perd ses propriétés & en prend d'autres. L'auteur a fait plusieurs expériences qui conduisent à cette conclusion, & remarque en même tems que si la terre volatile du fluor de spath ne provenoit que de la destruction du verre opérée par l'acide spathique, elle devrait présenter dans sa fusion avec le sel de tartre, les mêmes phénomènes que la terre vitrifiable; ce qui néanmoins est contraire à l'expérience, & prouve, ce semble, d'une manière décisive, que cette terre est d'une nature particulière, & point du tout le résultat de la destruction du verre.

Dans le troisième mémoire, qui est une suite du précédent, M. *Achard* rend compte des expériences qu'il a faites avec les chaux du fer, du cuivre, du plomb, de l'étain, du bismuth, du régule d'antimoine & du zinc. Il les a fait fondre comme les terres, avec quatre fois leur poids d'alkali fixe végétal, dans des creusets de fer forgé. Les changemens que la chaux de fer a subis par cette fusion, lui ont paru mériter de nouvelles recherches, dont il promet de s'occuper dans la suite.

La chaux du cuivre fondue avec l'alkali, perd sa propriété de reprendre par la fusion avec le flux réductif la forme métallique, & de colorer en vert les acides dans lesquels on la dissout.

Quant à la chaux d'étain, une partie devient dissoluble dans l'eau, & conserve cette propriété tant qu'elle reste unie à l'alkali; elle diffère en cela entièrement des chaux des autres

métaux : elle perd de plus la faculté de reprendre sa forme métallique , en la fondant avec des corps capables de lui fournir le phlogistique nécessaire à sa réduction. Deux points essentiels restent néanmoins à éclaircir à ce sujet : savoir, 1°. si la partie de cette chaux qui s'est dissoute , diffère essentiellement de celle qui est réfractaire ; ou 2°. si par l'addition d'une plus grande quantité d'alkali , elle deviendrait également soluble dans l'eau. L'académicien se propose d'examiner dans la suite ces deux questions.

La chaux du plomb a été réduite en partie , tandis que l'autre est devenue dissoluble dans l'eau par la fusion avec l'alkali. L'auteur croit que c'est le phlogistique fourni par le fer , qui a opéré cette réduction.

Les chaux du bismuth & du régule d'antimoine , ne sont que peu ou point dénaturées par la fusion avec l'alkali , & il s'en est toujours réduit une portion.

La chaux du zinc , sans devenir dissoluble dans l'eau , cesse encore d'être réductible par les procédés ordinaires. Comme dans ces expériences les creusets de fer ont été constamment attaqués , & que la terre martiale paroît s'être intimement unie aux autres corps , il reste beaucoup d'incertitude sur le produit de ces fusions , que M. Achard va dissiper , en remplaçant dans de nouveaux essais les creusets de fer par des creusets d'argent , ne pouvant point employer ceux d'argile , sur lesquels l'alkali en fusion a trop d'action.

Dans le quatrième mémoire , on lit les expériences faites dans la vue de déterminer les circonstances sous lesquelles il se fait une production d'air lorsque l'eau , soit comme fluide , soit comme vapeur

élastique, est mise en contact avec des corps de différente nature, échauffés jusqu'à rougir ; par M. Achard.

Plusieurs chimistes modernes, à la tête desquels sont MM. *Meusnier & Lavoisier*, ont pensé que, puisqu'en brûlant de l'air déphlogistiqué avec de l'air inflammable, on obtient de l'eau, ce fluide pourroit bien être un composé formé au moyen de la combustion, & que cette supposition, pour être changée en certitude, ne demanderoit que des expériences par lesquelles, à l'aide de la décomposition de l'eau, on désuniroit & dégageroit ces deux parties intégrantes. M. *Achard* a saisi leur idée, & a présenté à l'eau des intermédiaires qui, par leur plus grande affinité avec un de ces principes que celle qui les unit entre eux, auroit pu opérer leur désunion. Mais avant de décrire ses propres expériences, il rend compte des tentatives de M. *Lavoisier* sur le même sujet, & fait à leur occasion une remarque très-importante, qui influe beaucoup sur le degré de confiance qu'on peut avoir dans les résultats du célèbre chimiste de Paris. « Je l'ai fait bouillir d'abord (l'eau) pendant plusieurs heures, dit M. *Achard*, & j'en ai fait usage pendant qu'elle étoit encore bien chaude, & par conséquent avant qu'elle eût pu attirer de l'air. Il semble que M. *Lavoisier* n'ait pas pris cette précaution, puisqu'il dit dans son mémoire que j'ai cité, que l'air incombuustible que lui a fourni l'extinction de l'or, de l'argent, des creusets vides & des cailloux rougis, éteint celui que l'eau tient naturellement en dissolution. »

L'académicien de Berlin décrit ensuite un appareil, qui est non-seulement très-commode pour les expériences où l'on a pour but de recueillir

l'air qui se dégage des corps pendant leur extinction dans un fluide plus léger, mais encore pour celles sur l'air qui émane des végétaux exposés à la lumière. Nous ne pouvons rapporter que le précis des conclusions que M. *Achard* tire de ses expériences. Elles ont pour objet de confirmer la supposition que l'eau réduite en vapeurs élastique est capable de s'unir avec la matière ignée & le phlogistique, & que de cette union il résulte un fluide aériforme d'une élasticité permanente, un véritable air.

« Le sable, les argiles, la topaze, le cuivre, échauffés jusqu'à rougir, étant éteints dans l'eau, dit-il, produisirent un air non inflammable, semblable à l'air commun plus ou moins phlogistique, mais toujours plus chargé de phlogistique que l'air atmosphérique. Supposera-t-on, pour expliquer cette production de l'air, que l'air phlogistique entre dans la composition de l'eau? Ce seroit une supposition dénuée de toute preuve. Si, au contraire, on suppose que l'eau puisse se combiner avec la matière ignée, & que de cette combinaison il résulte un fluide aériforme d'une élasticité permanente, on verra que dans cette extinction toutes les circonstances nécessaires à sa production, se rencontrent : car au moment où ces corps pénétrés de matière ignée entrent dans l'eau, celle qui touche leur surface se change en vapeurs élastiques ; ces vapeurs, se combinent avec la matière ignée, & il en résulte de l'air.

Parlant ensuite de l'air inflammable qu'il a recueilli à la suite de l'extinction du fer de forge incandescent, du fer de fonte, du zinc, & du cuivre en fusion, il remarque qu'au moment où ces corps entrent dans l'eau, il se produit par la combinaison de l'eau avec la matière ignée

dont ils sont pénétrés, un air commun plus ou moins phlogistique: » Cet air qui se forme à leur surface, dit-il, n'étant pas encore aussi chargé de phlogistique qu'il faudroit qu'il le fût pour ne plus pouvoir en recevoir, permet à ces corps de continuer à brûler encore pendant quelques instans sous l'eau: ce qu'on remarque par la rougeur que quelques métaux, & principalement le fer de fonte, conservent pendant près d'une demi-minute sous la surface de l'eau. Pendant cette combustion des métaux sous l'eau, il s'en dégage une partie considérable d'air inflammable, & beaucoup de phlogistique, qui saturant entièrement l'air, le change en partie en air fixe, qu'on trouve aussi toujours mêlé en petite quantité avec l'air qui a été produit. Donc l'air inflammable qu'on obtient par l'extinction des métaux, soit rouges, soit en fusion dans l'eau, n'est pas un air qui entroit dans sa combinaison, mais un air qui s'est dégagé des métaux mêmes, ou peut-être aussi, ce que je ne puis décider avec certitude, un résultat de la combinaison du phlogistique qui émane des corps sous l'eau avec l'air commun, phlogistique produit par la combinaison de l'eau avec la matière ignée dont ces corps étoient pénétrés lorsqu'ils y ont été plongés. Tout ce que je viens de dire sur l'air inflammable produit par l'extinction des métaux, s'applique également à celui qui est produit par l'extinction du charbon embrasé, & par le passage des vapeurs élastiques de l'eau par des tuyaux de fer rougis. »

Une nouvelle preuve que l'air produit par ces expériences est un résultat de la combinaison de l'eau avec la matière ignée, est tirée de ce que l'eau étant réduite en vapeurs, & pas-

fant par des corps non échauffés, qui d'ailleurs ne peuvent lui fournir ni matière ignée, ni phlogistique, ne conserve point son élasticité, mais se réduit en eau par le refroidissement, sans qu'il y ait la moindre production d'un fluide aériforme d'une élasticité permanente. Tandis que si l'eau réduite en vapeurs passe par des tuyaux chauffés jusqu'à rougir, par conséquent bien pénétrés de matière ignée, & qui ne puissent pas leur fournir de phlogistique, on obtient toujours une quantité d'air phlogistiqué jusqu'à un certain point, qui est plus considérable lorsque le feu agit plus immédiatement sur les corps rougis par lesquels les vapeurs de l'eau passent.

Pour expliquer la formation de l'air inflammable produit dans les expériences faites avec l'esprit de vin, l'auteur remarque que cette liqueur contient de l'eau, que cette eau étant réduite en vapeurs, devient, dans les circonstances indiquées, air phlogistiqué; & que cet air se combinant de nouveau avec les parties inflammable de l'esprit de vin, se change en air inflammable.

« L'air commun étant, d'après mes expériences, dit-il en terminant son Mémoire, le résultat de la combinaison de la matière ignée avec l'eau, elle doit être une partie constituante de l'air déphlogistiqué. Il n'est donc pas étonnant qu'en le décomposant par son inflammation, avec l'air inflammable, on obtienne une quantité considérable d'eau : cela doit même nécessairement arriver, & l'on n'est pas autorisé à en conclure que l'eau soit un composé d'air inflammable & d'air déphlogistiqué. Concluons plutôt des phénomènes que nous présentent les

expériences que j'ai rapportées, que l'eau ne peut jusqu'à présent être regardée comme un corps composé, & que de sa combinaison avec la matière ignée, à laquelle elle donne les qualités du phlogistique, en le fixant pour ainsi dire, il résulte de l'air.»

(*La suite de cet Extrait au Journal prochain.*)

Sammlung auserlesener abhandlungen
zum gebrauch praktischer ærzte, &c.
C'est-à-dire, *Recueil d'opuscules choi-*
sies à l'usage des médecins cliniques,
Vol. IX. Grand in-8°. A Leipsick,
chez Dyck, 1784.

2. Les médecins allemands ont jugé ce Recueil : le volume que nous allons faire connoître n'est pas inférieur aux précédens. Il est divisé en quatre sections. Parcourons les articles qu'elles contiennent.

PREMIÈRE SECTION. 1°. Observation sur une maladie vénérienne, par *G. van Lit.*

Le virus caché depuis plusieurs années avoit occasionné de grands ravages, qui ont cédé à une salivation douce, excitée par l'usage interne & externe du mercure, & entretenue jusqu'à parfaite guérison.

2°. De l'efficacité de l'antimoine crud dans une métastase de matière arthritique. L'antimoine crud réduit en poudre, associé aux yeux d'écrevisse, & à la racine de *calamus aromaticus* pul-

verifiés, ont déplacé de l'estomac la matière morbifique qui s'y étoit fixée.

3°. Sur l'utilité du musc chez un malade attaqué d'un ris sardonique opiniâtre ; par *J. Roebel*.

Cette affection spasmodique, précédée de divers autres accidens nerveux, avoir été l'effet de la frayeur.

4°. Quatre hémorrhagies différentes, guéries avec la liqueur stiptique de l'auteur ; par *P. J. Loof*.

Voici la composition de cette liqueur :

Prenez, *Pierre sanguine*, }
 Sel ammoniac, } parties égales.

Sublimez dans une retorte ; réduisez en poudre le sublimé & la masse terreuse d'un rouge brun que vous trouverez au fond de la retorte ; mêlez ensemble & sublimez de nouveau : répétez une seconde fois le même procédé, après quoi vous laisserez tomber en défaillance dans une cave le *caput mortuum*. La liqueur que vous obtiendrez sera d'un jaune foncé, sans odeur, d'un goût d'encre, très-âcre & très-astringent. On en donne quelques gouttes dans deux ou trois cuillerées d'eau.

5°. Guérison d'une goutte sereine, au moyen de la poudre sternutatoire de Kleber, par *J. Kragting*.

L'auteur présente trois différentes formules. La première porte :

Prenez, *Mercuré doux*, dix grains.
 Camphre, }
 Résine de Gaïac, } de chaque 5 grains.

Sucre candi, demi-gros.

Quinquina en poudre, un scrupule.

Mêlez : divisez en vingt portions égales, pour en employer une par jour.

La seconde formule donne une poudre plus active.

Prenez, *Mercure doux* , un scrupule.

*Camphre ,
 Réfine de gaïac ,* } de chaque 10 grains.

Sucre candi, deux scrupules.

Quinquina en poudre, un scrupule.

Huile essentielle de cloux de girofle, deux gouttes.

Mêlez, pour en faire le même usage que de la précédente.

Voici la dernière formule, qui est la plus active.

Prenez, *Mercure doux* , deux scrupules.

*Camphre ,
 Réfine de gaïac ,* } de chaque 10 grains.

Sucre candi, deux scrupules.

*Quinquina ,
 Ellébore blanc ,* } de chaque 10 grains.

Huile de Cajeput, cinq gouttes.

Mêlez, & servez-vous-en comme des précédentes.

Pour en retirer le succès désiré, il faut en continuer long-temps l'usage.

Ces poudres font rejeter beaucoup d'humeurs ténues aqueuses, par les violens éternuemens qu'elles excitent.

6°. Réponse à la question suivante : Jusqu'à quel point la phthisie pulmonaire est-elle curable ? & quels sont les signes qui annoncent la possibilité de la guérir ? par *C. L. Curtius*.

L'auteur établit d'abord que la pulmonie doit son origine à une disposition des poumons qui les porte à l'inflammation, ou à la suppuration, ou aux affections catarrhales. Il cherche ensuite à indiquer les signes auxquelles on reconnoît ces dispositions, & trace enfin le plan curatif adapté à chacune de ces dispositions & de leurs suites. Sa dissertation est partagée en quatre sections.

Dans la première, *M. Curtius* s'occupe de la phthisie pulmonaire commençante, susceptible de guérison, & des signes qui la font connoître. L'objet de la seconde est d'exposer les secours qu'offre l'art de guérir contre la pulmonie, & d'examiner ce qu'on peut en espérer. L'auteur considère dans la troisième dans quel cas la phthisie pulmonaire peut devenir curable par accident, & quelles conséquences pratiques on peut tirer de pareils évènements. Il recherche dans la quatrième section les circonstances dans lesquelles la nature seule peut guérir, & quelles sont les voies qu'elle emploie.

7°. Description d'une fièvre scarlatine épidémique à Rotterdam, pendant les années 1778 & 1779, par *L. Bicker*.

Cette maladie, qui s'est déclarée au commencement de septembre 1778, a duré usqu'au mois d'août suivant ; elle a enlevé deux cent quatre-vingt-trois personnes ; ce fut durant le mois de décembre qu'elle se montra avec le plus de violence.

II^e. SECTION. 1^o. Sur l'usage de l'écorce d'orme, par M. *Banau*.

2^o. De quelques moyens curatifs efficaces & familiers contre divers symptômes dangereux qui surviennent dans les varioles & rougeoles malignes, par M. *de Laffone*.

3^o. Mémoire sur la graisse dans le corps humain, sur ses effets, les vices & les maladies qu'elle cause, par *Lorry*.

4^o. Sur l'hydrôcéphale interne ou l'hydropisie des ventricules du cerveau, par M. *Odier*.

Ces derniers articles sont très-connus en France.

5^o. Observation sur une hydropisie, guérie au moyen d'un écoulement des eaux par la langue, par C. *Baggers*.

Le malade avoit été attaqué de convulsions; la langue s'étant trouvée entre les dents pendant l'excès du spasme, fut blessée; il s'est formé ensuite vers le milieu de cette partie, une ouverture, par laquelle il s'est écoulé, dans l'espace de vingt-quatre heures, au-delà d'un seau d'eau glaireuse très-féide. Cette évacuation s'est soutenue environ huit jours, au bout desquels elle a diminué. La santé de l'hydropique se rétablissoit en proportion de l'écoulement.

III SECTION. 1^o. Observation sur une maladie hystérique, accompagnée d'accidens spasmodiques extraordinaires, & d'un mutisme complet, par *Jacques von der Haut*.

Cette maladie, dont l'exposé seroit trop long; a été causée par une frayeur.

2°. Sur l'usage du chou, coupé menu, pour faire rejeter une épingle pliée, par *G. von Lit.*

Ce médecin ayant été appelé au secours d'une personne qui avoit avalé une épingle pliée, a ordonné de lui faire manger autant qu'il lui seroit possible de choux frisés; & sans attendre que ce légume fût digéré, il a prescrit une infusion d'ipécacuanha, laquelle en excitant des vomissemens a fait rejeter le chou & l'épingle.

3°. Observations sur les chancres à la lèvre supérieure.

M. Leendert Steller en rapporte trois : deux malades ont été guéris, & le troisième a péri.

4°. Observations tendant à confirmer l'utilité de la colophane dans le traitement des tumeurs blanches aux articles, par *Jacques von Lit.*

5°. Observations sur quelques ulcérations particulières, par *le même.*

6°. Observation sur une hernie complète étranglée très-considérable, guérie par la réduction, par *G. ten Haaff.*

L'observateur a reconnu dans ce cas, comme dans plusieurs autres, les inconvéniens qui résultent de l'usage des émolliens. L'étranglement en question a cédé aux fomentations antiseptiques, aux lavemens irritans, à l'usage interne du sel cathartique & au taxis.

7°. Sur le traitement de la surdité & du tintement des oreilles, avec les injections dans la trompe d'Eustachi par la bouche, par *le même.*

Ces injections sont praticables, mais elles causent souvent des accidens qui doivent en faire proscrire l'usage.

8°. Remède contre l'inflammation de la conjonctive, par *G. J. von Wy*.

Comme cette inflammation, suivant *M. von Wy*, consiste dans une espèce de fongosité, il faut, dit-il, la réprimer avec l'eau rose, aiguillée par l'esprit de sel.

9°. Remarques sur les suites fâcheuses qui résultent de l'extraction trop précipitée de l'arrière-faix, par *Jacques von der Haar*.

D'après le principe qu'il ne faut jamais prescrire la nature dans les opérations, mais seulement la suivre, *M. von der Haar* blâme fortement ces soins pressés d'extraire le placenta aussitôt la sortie de l'enfant, à moins que quelque raison prépondérante ne l'exige. On ne peut qu'approuver la doctrine de *M. von der Haar*; mais on desireroit qu'il eût indiqué les cas qui exigent cette manœuvre prompte.

10°. De l'efficacité de l'air déphlogistiqué dans l'asthme; par *M. Soll*.

Le malade, dont il est ici question, après avoir respiré pendant seize jours l'air vital, s'est trouvé considérablement soulagé. On ignore néanmoins les suites de ce traitement, qui n'étoit pas encore terminé au moment que *M. Soll* a rédigé ce mémoire.

11°. Observation sur une démence qui revenoit tous les trois jours.

Ce dérangement d'esprit avoit déjà duré neuf ans & demi, lorsque l'observateur rédigea cet article; le malade étoit alors âgé de quatre-vingt-un ans.

12°. Considérations pathologiques sur le cœur, par *Hermann Boerhaave*.

Le traducteur assure que ces considérations ont été écrites en 1736, dans un cours que le célèbre professeur de *Leyde* donnoit alors à ses élèves ; & que le manuscrit a été comparé avec plusieurs autres. On ne trouve ici que la partie pratique. La première, qui contient l'anatomie & la physiologie du cœur, a été supprimée.

IV^e SECTION. 1^o. Considérations chirurgicales & anatomiques sur les meilleurs moyens d'arrêter le sang, par *J. van den Hespel*.

L'auteur donne la préférence à la ligature pour les gros vaisseaux, sur tous les autres moyens d'arrêter le sang. Ses motifs sont les inconvéniens qu'entraînent les bandages serrés, & la compression absolument nécessaire avec l'usage de l'amadou, &c.

2^o. Sur une nouvelle manière de composer les pilules scillitiques contre l'hydropisie & d'autres maladies analogues, par *J. M. Regnaudot*.

Ces pilules ont l'avantage de conserver toutes les vertus de la scille fraîche, de ne point exciter de vomissemens, quoiqu'on les donne à fortes doses, & de réunir les propriétés apéritives & atténuantes. Pour les préparer, on pile ensemble dans un mortier de marbre ou de verre une partie de racines fraîches de scille, avec trois parties d'*arcamum duplicatum*, jusqu'à ce qu'ils fassent une masse ou pâte homogène: on en forme ensuite des bols de douze grains. On donne à un adulte, deux fois par jour, quatre ou cinq, rarement six, de ces bols. L'auteur les a administrés à des malades chez lesquels l'irritabilité étoit portée à un très-haut point, sans

qu'il en soit résulté aucun inconvénient. Il remarque que l'on réussit mieux à préparer ces pilules, lorsqu'on partage en deux la portion de skille, & qu'on n'ajoute la seconde qu'après que la première est bien incorporée avec l'arcanum duplicatum.

3°. Sur la possibilité de guérir le cancer, soit interne, soit externe, tant occulte qu'ouvert, par *M. A. Balthazar*.

Dans cet écrit, purement spéculatif, on suppose que le médecin peut gouverner & faire agir la nature à son gré.

4°. Observation sur la guérison d'une hydro-pisie universelle, chez un malade qui avoit plusieurs fois subi la ponction, par *Ant. Laurillard*, dit *Tallot*.

Ces sortes de guérison dépendent ordinairement de circonstances qui échappent à l'observateur, plutôt que de l'efficacité des remèdes auxquels il l'attribue.

5°. Observation sur une métastase de lait sur la jambe, chez une nourrice, par *A. Balthazar*.

Cette nourrice avoit plus de lait que l'enfant ne pouvoit en consommer; & le dépôt ouvert à la jambe fournissoit par intervalles une matière laiteuse. On fit donc sevrer l'enfant, & dès que la sécrétion du lait fut tarie, l'ulcère commença à prendre une meilleure tournure. Il fut solidement cicatrisé deux mois après.

6°. Sur la meilleure méthode de guérir les maladies catarrhales épidémiques, par *M. Saillant*.

Ce mémoire, peu susceptible d'être abrégé, mérite d'être médité tout entier.

7°. Observations qui constatent l'utilité de l'huile de noix contre les taches aux yeux : on a joint quelques remarques sur l'usage du même remède dans les ophthalmies sèches, par *G. J. van Wy.*

Ce morceau est composé pour accréditer l'usage de ce topique, & pour en faire connoître l'efficacité dans les inflammations sèches des yeux.

8°. Sur un remède contre la gangrène qui survient aux plaies, par *Rempelner.*

Voici la formule de ce topique :

Prenez, *Alun*, une livre.

Vitriol bleu, }
Vitriol vert, } de chaque demi-livre.

Salpêtre, }
Sel de cuisine, } de chaque un quarteron.

Mêlez le tout ensemble, placez dans un pot de terre ; ajoutez :

Vinaigre ordinaire, quantité suffisante.

Faites bouillir sur un feu doux, jusqu'à consistance de miel : incorporez-y ensuite,

Céruse, trois onces.

Bol d'Arménie, une once,

Encens, } de chaque deux onces &
Myrrhe, } deux gros.

Remuez soigneusement le mélange jusqu'à ce qu'il soit réduit en masse. Pour en faire usage, on en prend une, deux, ou trois onces, qu'on met en poudre fine ; on fait macérer cette poudre dans huit, dix, ou douze onces de vinaigre commun : on humecte de cette liqueur un linge, qu'on applique à froid sur la plaie : on renouvelle

velle ces pansemens toutes les quatre , *fix* où huit heures, selon les circonstances.

9°. Sur la difficulté ou l'impossibilité d'avalier , par *J. Beuland*.

Cette affection se rencontre assez fréquemment depuis quelque temps , & mérite l'attention des médecins.

10°. Deux observations sur des ulcères skirrheux à l'estomac , avec des remarques sur cette maladie , par *J. Vægen van Engelen*.

An account of the late epidemic ague , &c. C'est-à-dire , *Description de la dernière fièvre épidémique qui a régné dans les environs de Bridgnorth en Shropshire en 1784 , & de la méthode curative qui a eu les plus heureux succès. On y a joint quelques observations sur la dysenterie qui régnoit en même temps ; par GUILLAUME COOLEY, chirurgien à Bridgnorth , in-8°. A Londres , chez Murray , 1785.*

3. Il suffit d'indiquer cet écrit en faveur des observateurs qui font une étude particulière des maladies épidémiques.



Lettre au sujet de l'inoculation de la petite-vérole des enfans de M. DE LA CHAPPELLE DE CONDRIEU, adressée à M. PRESSAVIN, docteur en médecine, membre du collège royal de chirurgie de Lyon, & démonstrateur en matière médico-chirurgicale ; par M. JOUD, docteur en médecine & en chirurgie à Beaurepaire, & actuellement à Condrieu.

4. Tout ce que l'auteur de cette lettre dit sur l'inutilité des préparations dans l'inoculation, lorsque le sujet se porte bien ; sur le danger des vomitifs dans l'orgasme des maladies aiguës, sur les mauvais effets des cordiaux dans la petite-vérole, sur la crainte mal fondée qu'on peut avoir d'une récidive après la petite-vérole inoculée, est conforme aux principes des inoculateurs les plus célèbres, & trop connu pour être mis ici sous les yeux de nos lecteurs.

Essai en forme de Lettres à un ami, sur l'usage des lézards, nouveau spécifique apporté du Mexique pour la guérison des maladies vénériennes, de la lèpre & du cancer ; traduit de l'italien de JEAN-BAPTISTE OLLEO, prêtre, doyen de la Société de médecine, & premier médecin-physicien du grand hôpital de Pa-

*lerme ; par M. MARTINET, médecin.
A Palerme, chez Bentivenga, près de
la place Vigliena ; & se trouve à Paris,
chez Gastelier, libraire, Parvis Notre-
Dame, n° 15, 1785. Brochure de 44 p.*

5. Cette brochure renferme deux lettres. La première contient un extrait du traité que dom *Joseph Florès*, médecin à Guatimala au Mexique, a publié sur les propriétés médicinales du lézard. On y voit que la pratique des Indiens de Saint-Christoval, consiste à couper la tête ; la queue & les pieds du lézard, à lui ouvrir le ventre, pour en tirer les intestins, à lui enlever la peau, & à faire manger au malade le tronc tout cru, tout palpitant. Ils pensent qu'un seul lézard par jour suffit. Quand le remède répugne, on peut le réduire en petites pilules. La chair des lézards est de la même nature que celle de la vipère ; & il y a lieu de croire que celle-ci, mangée crue, produiroit le même effet.

Lorsque l'extrait de l'ouvrage de dom *Joseph Florès* fut connu dans Palerme, on s'empressa de faire l'essai de son remède, les uns pour le mal vénérien, les autres pour le cancer ; ceux-ci pour la cécité, ceux-là pour l'hydropisie, pour l'épilepsie, pour les convulsions. Ces tentatives, dit-on, alloient au-delà des promesses du médecin espagnol : l'auteur de cette petite brochure assure que ce remède a réussi contre le mal vénérien, la lèpre & le cancer. C'est aux médecins à répéter ses expériences, & à déterminer jusqu'à quel point on peut compter sur ce nouveau remède.

Traitement local de la rage , & de la morsure de la vipère ; par M. LE ROUX, chirurgien-major militaire , & de l'hôpital général de Dijon , correspondant de la Société royale de médecine à Edimbourg ; & se trouve à Paris , chez Théophile Barrois le jeune , quai des Augustins , n° 18 , 1785. Brochure in-12 de 82 pag.

6. Cette petite brochure est l'ouvrage d'un auteur ombrageux & sensible , qui croit que MM. Enaux & Chauffier ont , dans le discours préliminaire de leur *Méthode de traiter les morsures des animaux enragés &c.* , attribué à d'autres & à eux mêmes ce qui peut lui appartenir dans la manière de traiter ces maux. M. Le Roux a été couronné par la Société royale de Médecine , en 1783. Voilà un titre public incontestable , qui vaut mieux que toutes les réclamations qu'il pourroit faire. Que lui importe la méthode & les opinions de quelques particuliers ? Il est certain que le public lui doit beaucoup d'avoir renouvelé & même perfectionné la méthode des anciens à l'égard du traitement local de la rage ; mais peut-être donne-t-il aussi trop d'importance aux accessoires qu'il y a ajoutés. *Dioscorides* scarifioit profondément la plaie , y appliquoit une ventouse pour en extraire le sang corrompu , & ensuite un fer ardent. D'autres après lui , pour ménager la foiblesse des malades , ont substitué le cautère au fer ardent. On

a très-peu ajouté à ce traitement, & il n'y a pas en effet beaucoup à ajouter. Les modifications qu'on peut y apporter dépendent des circonstances, & sont subordonnées à l'adresse, au jugement de celui qui opère, & aux moyens qui sont en son pouvoir. Mais le fond de la méthode reste toujours le même.

Le Médecin philosophe, ouvrage utile à tout citoyen, dans lequel on trouve une manière de guérir, puisée dans les affections de l'ame & la gymnastique; par M. DOPPET, docteur en médecine de la Faculté de Turin. A Turin; & se trouve à Paris chez Le Roi, libraire, rue Saint-Jacques. broch. de 74 pages. Prix 1 liv. 10 sols.

7. On ne trouve point dans le corps de cette brochure la philosophie que l'auteur promet dans le titre. Ce qu'on y trouve de meilleur est une réflexion d'*Aristote* sur les pleurs des enfans, qui, quand même elle ne seroit pas vraie, n'en annonçeroit pas moins les grandes vues & le génie profond de ce philosophe ancien. « Ceux qui par la menace & la correction, dit-il, » interdisent les sanglots & les pleurs aux enfans, agissent contre les lois de la nature, » puisque ces mouvemens sont quelquefois nécessaires au corps, en contribuant à son accroissement : ne voit-on pas que la plupart » des ouvriers se soulagent dans leur travail,

» en retenant leur respiration, & lui donnant
 » ensuite un libre cours ? » La dernière partie
 de ce passage d'*Aristote* porte sur un faux prin-
 cipe ; car les ouvriers ne retiennent point leur
 respiration pour se soulager, mais pour mettre
 le corps en état de faire les efforts dont ils ont
 besoin ; & la nécessité de respirer les force,
 après un certain temps, de donner un libre
 cours au mouvement naturel de la poitrine.

*Manuel pour le service des malades, ou
 Précis des connoissances nécessaires aux
 personnes chargées du soin des malades,
 femmes en couches, enfans nouveau-
 nés, &c. par M. CARRERE, conseiller-
 médecin ordinaire du Roi, professeur
 royal émérite en médecine, censeur
 royal, ancien inspecteur-général des
 eaux minérales du Roussillon & du comté
 de Foix, -ci-devant directeur du cabinet
 d'histoire naturelle de l'université de
 Perpignan, de la Société royale de mé-
 decine, des Académies de Toulouse,
 de Montpellier, des curieux de la na-
 ture, &c. A Paris, chez Lamy, li-
 braire, quai des Augustins, 1786. Broch.
 in-12, de 205 pages.*

8. La destination de cet ouvrage le rend

très-recommandable, quoique M. *Mai*, médecin allemand, en ait publié un sur le même sujet depuis quelques années. Car celui-ci, outre qu'il est peu connu en France, y seroit peut-être inutile, parce que les préceptes y portent sur une manière de vivre & des usages qui ne sont point les nôtres. Un pareil ouvrage devoit être clair & précis, & ces qualités se trouvent dans celui de M. *Carrere*. Il n'y a rien omis de ce que doivent savoir les personnes qui sont chargées du soin des malades; il y indique les qualités qu'elles doivent avoir; il y trace le plan de conduite qu'elles doivent suivre, les soins dont elles doivent s'occuper, eu égard aux malades, aux maladies & aux accidens, les observations qu'elles doivent faire; il leur prescrit des règles nécessaires sur l'administration des remèdes ordonnés par les gens de l'art, sur la préparation des remèdes qu'on peut faire dans les maisons particulières sans avoir recours aux apothicaires; ainsi que sur celle des alimens; enfin il leur indique les précautions qu'on peut employer pour se garantir des maladies contagieuses.

Le choix d'une garde-malade intelligente, instruite & attentive, est de la plus grande importance pour le salut des malades, & l'on doit savoir gré à M. *Carrere* d'avoir réuni & publié de bonnes notions à ce sujet.

Traité des maladies des enfans; par
M. UNDERWOOD, D. M., membre
du Collège royal des médecins de Lon-
dres; auquel on a joint les observa-

tions pratiques de M. ARMSTRONG, D.M., premier médecin de l'hôpital des pauvres enfans de Londres, & celles de plusieurs autres médecins; traduit de l'anglois. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, libraire, quai des Augustins, n°. 18; 1786. In-8° de 486 p.

9. Ce traité est moins l'ouvrage de M. Underwood, qu'un résultat mélangé des principes, des réflexions & des préceptes de plusieurs autres auteurs, rassemblés & réunis par le traducteur, qui y a aussi joint ses idées particulières. En prenant de chaque auteur ce qu'il a dit de plus solide sur un point de doctrine, & en les rectifiant l'un par l'autre, le traducteur met le lecteur en état de juger & de choisir le parti le plus sûr. Ce traité supplée à ce qui manque à ceux de Harris & de Rosen. M. Underwood, ci-devant chirurgien de l'hôpital des femmes en couches à Londres, & par conséquent obligé par état d'être parmi les enfans du premier âge, a été à portée de bien observer leurs maladies, d'en étudier la marche, & d'en pénétrer les causes. Aussi trouve-t-on dans son Traité beaucoup de choses dont les Traités de ceux qui l'avoient devancé dans cette carrière ne font pas mention. Ses vues ne se bornent point aux maladies de l'enfance; il a cru devoir consacrer une partie de son ouvrage à la manière de les élever.

Le traducteur oppose souvent les principes de M. Armstrong à ceux de M. Underwood, qui avoit

été long-temps à la tête de l'hôpital des *pauvres enfans* de Londres, lorsqu'il rendit sa pratique publique par un ouvrage qui a servi de base à ce que les Anglois ont écrit sur le même sujet depuis plus de vingt ans. Il a même balancé s'il ne prendroit pas pour texte l'ouvrage de ce dernier, qui lui sert de commentaire. Quelquefois il se substitue à l'auteur principal. A l'article de l'hydrocéphale interne, il a ajouté un chapitre de *M. Armstrong. M. Underwood* dit qu'il est difficile de dire si cette maladie a jamais été guérie par aucun remède. *M. Armstrong* rapporte dans ce chapitre plusieurs exemples de guérisons opérées par le *me. cure* . L'enfant qui fait le sujet de la première observation, prit dans l'espace de sept à huit jours vingt grains de calomélas, & on lui insinua un gros du plus fort onguent mercuriel par les frictions sur les jambes & sur les cuisses. La dose du calomélas étoit un grain mêlé dans un peu de sucre. Dans l'espace de quarante-huit heures, le malade eut une haleine forte; ses gencives s'enslèrent, rougirent; quarante-huit heures après, la salivation s'établit, & la maladie déclina insensiblement.

Enfin, le traducteur s'est quelquefois mis lui-même à la place de *M. Underwood* , qui ne lui a pas paru s'élever avec assez de force contre l'usage du bain froid pour les enfans qui viennent de naître; il a inséré dans le texte un chapitre de sa façon, où il a réuni l'autorité des anciens & des modernes, pour proscrire cette pratique. Elle a pu, selon lui, n'avoir pas d'inconvéniens dans les pays chauds, où l'eau est tempérée: elle n'en avoit peut-être même point pour les enfans des anciens Gaulois, qui, participant à la constitution vigoureuse de leurs

pères , étoient en état de supporter une épreuve aussi rude ; mais elle pourroit être fatale à nos enfans , trop délicats , & déjà affoiblis par la mollesse de leurs parens , sans compter qu'on ne veut pas , comme Thétis , les rendre invulnérables , & que la situation des choses ne met pas dans le cas de désirer d'en faire des Spartiates. L'auteur de ce chapitre présume que l'angine membraneuse , dont les enfans sont atteints dans certains pays , pourroit bien être l'effet de l'usage du bain froid. Cette conjecture n'est pas certainement appuyée des preuves qui pourroient la rendre probable ; mais nous croyons comme lui que la pratique du bain froid n'a point été indiquée par la nature ; qu'elle n'a point préparé les enfans à passer d'une douce chaleur à un froid pénétrant , & que rarement elle s'accoutume de ces extrêmes.

C'est pour cette dernière raison que nous désapprouvons avec M. *Underwood* l'usage du vin antimonie récommandé par M. *Armstrong* , pour faire rendre le *méconium*. Il est très-rare que la nature évacue cette humeur par la bouche ; pourquoi l'art prendroit-il cette voie ? Le vomissement opéré par les antimoniaux paroît peu convenable à un être aussi délicat & aussi sensible qu'un enfant qui vient de naître ; sur-tout lorsqu'il est si aisé d'évacuer le *méconium* par des moyens modérés , & par une voie que la nature suit elle-même.

Le traducteur tâche de rassurer sur les craintes qu'on pourroit concevoir au sujet des effets des acides qui dominent ordinairement dans les enfans. Il pense que les acides sont nécessaires dans l'économie animale des enfans , pour réduire & assimiler tous les principes qui doivent for-

mer leurs solides, & produire leur accroissement; parce que, dit-il, *le principe acide phosphorique prépare toutes les molécules de la matière à l'aggrégation.* Cette théorie, si incertaine & si vague dans les systèmes généraux des chimistes, doit le devenir encore bien davantage lorsqu'on l'applique à l'économie animale. Il y a certainement des causes finales dans la nature, mais elles ne sont pas toujours où on les place, & c'est ce qui les a si fort décréditées. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que les enfans sont souvent incommodés par les acides, & que les absorbans & les purgatifs les soulagent alors sensiblement. Les toniques sur-tout leur conviennent; car les acides paroissent plus ou moins développés, en raison de la foiblesse de l'estomac & du vice des digestions. Les adultes sont à cet égard dans le même cas que les enfans; les aigreurs & les acidités qu'ils éprouvent, sont toujours le résultat d'une digestion imparfaite. Elles n'ont jamais lieu, lorsqu'on digère bien. Si la nature acescente de la nourriture des enfans les rend plus sujets aux acides, c'est un inconvénient nécessaire, qu'il ne faut pas aggraver par la mauvaise éducation & un régime vicieux, & qu'on doit au contraire corriger, lorsqu'il est porté trop loin.

Anleitung zur bildung æchter Wund
 ærzte, &c. C'est-à-dire, *Introdu-
 ction à l'art de former de véritables
 chirurgiens; par le D. JEAN-JAC-
 QUES KOHLHAAS, troisième volume,*

*philosophie théorétique ; in-8° de 218 p.
non compris la table. A Parisbonne ,
aux dépens de l'auteur, 1786.*

10. Après avoir discuté dans la préface , s'il est nécessaire que le chirurgien étudie la philosophie , M. *Kohlhaas* donne une introduction abrégée , mais solide & adaptée à la capacité de ses lecteurs , dans la philosophie & dans les sciences philosophiques en général : cette introduction est suivie de la logique , de quelques prénotions psychologiques & de la métaphysique. Par-tout fidèle à son plan , l'auteur choisit les exemples & les éclaircissemens de ses principes , dans la médecine , ou dans la chirurgie , ou dans les sciences qui y sont relatives.

*Remarks on morbid retentions of urine ,
&c. C'est-à-dire , Remarques sur les
rétentions d'urine ; par CHARLES-
BRANDON TRYE , membre de la
corporation des chirurgiens de Lon-
dres , & chirurgien de l'infirmerie gé-
nérale de Gloucester ; in-8°. A Lon-
dres , chez Murray , 1785.*

11. M. *Trye* rapporte les rétentions d'urine aux causes suivantes : 1°. le défaut de ton dans les fibres musculieuses de ce réservoir , qui le met hors d'état de se contracter ; 2°. une affec-

tion paralytique de la vessie, qui détruit la disposition à se contracter; 3°. l'inflammation ou le spasme des fibres musculieuses du sphincter, ou de celles qui sont distribuées dans l'urèthre; 4°. l'impuissance du canal de l'urèthre à se dilater, à cause de l'inflammation, ou du spasme, du resserrement ou de la compression qui se rencontrent; 5°. la présence de quelques corps étrangers, tels que les pierres qui bouchent l'ouverture de l'urèthre, ou logent dans ce canal; 6°. le déchirement partiel ou la rupture des parois de la vessie. L'auteur apprécie les remèdes qu'on a proposés dans les différens cas de rétention d'urine, & propose un instrument particulier, pour évacuer l'urine d'une vessie paralysée; c'est une espèce de pompe aspirante: elle est représentée sur une planche qu'il faut avoir sous les yeux pour bien entendre la description qu'on en donne.

The remarkable effects of fixed air in mortifications of the extremities, &c.

C'est-à-dire, *Effets remarquables de l'air fixe dans les mortifications des extrémités. On y a joint l'histoire de quelques maladies vermineuses; par JEAN HARRISON, chirurgien; in-8°. A Londres, chez Baker & Galabin, 1785.*

12. Il s'agit dans la première observation; d'une femme âgée de quatre-vingt-dix ans, attaquée de la gangrène des vieillards, *gangrena*

senilis. On appliqua , le vingt février , sur la partie mortifiée , un cataplasme composé de fleur de farine , de levain & de miel , au moment qu'il étoit en pleine fermentation ; & quoique la plaie fût diminuée d'un cinquième , & ne paroissoit point menacer de retomber en mortification , la malade mourut le huit mars , suivant.

- Le sujet de la deuxième observation est un homme âgé de soixante-dix ans , attaqué de la même gangrène , & à l'égard duquel le même cataplasme a opéré une parfaite guérison.

- Le tems & des expériences répétées décideront si l'air fixe a réellement produit ces effets heureux : en attendant , il paroît qu'on peut les lui attribuer , sur-tout si l'on réfléchit que l'eau saturée d'air fixe conserve non-seulement les viandes , mais rétablit encore celles qui ont déjà contracté un commencement de dissolution putride.

On trouve ensuite l'histoire de deux maladies vermineuses guéries par l'usage de remèdes secrets.

Traité du Charbon , ou Anthrax , dans les animaux ; par M. CHABERT , directeur & inspecteur général des écoles royales vétérinaires de France , correspondant de la Société royale de médecine , &c. A Paris de l'imprimerie royale , 1786. In-8º , de 140 pages.

13. C'est pour la sixième fois que cet ouvrage

de M. Chabert a été remis sous presse en France. M. Roussel en donne une notice dans ce Journal, tome lxj, pag. 548, cahier de mai 1784, & on peut consulter pour ces différentes éditions ce que nous en avons dit dans le tome lxij, pag. 325, cahier de septembre suivant. Cette dernière ne diffère point de celle qui a été publiée en 1783.

Le charbon, ou anthrax, a fait quelques ravages, pendant cette année (1786), dans plusieurs de nos provinces, telles que le Quercy, le Languedoc, le Poitou, la Normandie, &c. Ce qui a donné lieu à plusieurs écrits sur cette maladie, que nous ferons incessamment connaître.

Traité d'anatomie & de physiologie, avec des planches coloriées, représentant au naturel les divers organes de l'homme & des animaux, dédié au Roi; par M. VICQ D'AZYR, docteur-régent, & ancien professeur de la Faculté de médecine à Paris, de l'Académie royale des sciences, secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine, &c. &c. . . Tome 1. A Paris de l'imprimerie de Franç. Amb. Didot l'aîné, 1786. Très-grand in-folio.

14. Nous avons sous les yeux les deux pre-

mières livraisons de cet ouvrage , dont le prospectus, qui parut en 1785, fut annoncé dans notre Journal du mois d'octobre de la même année , (tom. lxx. 347.) On peut se convaincre aujourd'hui que l'exécution répond à l'idée que nous en avions conçue , & au plan magnifique que l'auteur en avoit donné lui-même.

A la tête de l'ouvrage est un discours sur l'Anatomie en général , & sur la manière dont elle y sera traitée.

« L'Anatomie (dit M. Vicq d'Azyr) est peut-être , parmi toutes les sciences , celle dont on a le plus célébré les avantages , & dont on a le moins favorisé les progrès : c'est peut-être aussi celle dont l'étude offre le plus de difficultés. »

Ces deux propositions sont vraies sans doute ; mais l'histoire nous apprend que les premiers Asclépiades avoient senti le besoin de connoître les parties constituantes de l'homme. On chercha le moyen de s'en instruire. On crut l'avoir trouvé en disséquant des brutes ; il parut suffisant. On ne pouvoit point s'appercevoir alors que l'analogie donnoit de faux résultats. Il est néanmoins probable que de temps en temps il s'est trouvé quelques occasions de rectifier ces erreurs , sur des hommes grièvement blessés , remis entre les mains de la Médecine. Ce qui ne l'est pas moins , c'est que des cadavres restés sans sépulture , donnèrent de la charpente osseuse une connoissance , à la vérité , plus directe , sans être pour cela fort exacte , parce que ces pièces osseuses ne furent pas examinées avec assez de soin , & qu'il étoit impossible d'y voir, après leur dénudation , les véritables attaches des muscles , ni de pressentir par conséquent

leurs fonctions & leur mécanisme. On ne put donc pas étendre la science anatomique ; elle fut même insensiblement négligée ; car *Galien* observe que le célèbre *Hippocrate* en a été un des restaurateurs. A son exemple, plusieurs de ses disciples s'en occupèrent. Cependant ce qui nous reste de ces temps reculés , ne présente point, il faut en convenir , une haute idée des connoissances anatomiques du maître & des disciples.

Avant eux , & après eux encore , un des plus grands obstacles à l'anatomie & à ses progrès , fut le respect pour les morts , commandé par la religion , entretenu par les loix , perpétué par les mœurs , & conservé par la superstition. Mais *Alexandre* , en faisant la conquête de l'*Egypte* , prépare dans les esprits une révolution plus étonnante peut-être. *Ptolémée* qui en devient souverain , y porte & y fait fleurir les sciences & les arts de la Grèce. Les *Egyptiens* deviennent un peuple nouveau. Bientôt l'anatomie trouve un protecteur dans une contrée qui avoit été le centre de la superstition. Ses rois permettent à *Hérophile* de se livrer ouvertement & sans crainte à l'anatomie. *Galien* , qui parle souvent de ce médecin ; & qui relève même ses erreurs , reconnoît qu'il a disséqué des cadavres humains ; mais il ne le représente , ni comme un boucher , ni comme un bourreau. Rejetons donc pour toujours cette tradition populaire , trop légèrement accueillie & conservée par *Tertullien* (a), qu'*Hérophile* enfonça

(a) *Lib. de animâ*. *PLINE* , qui écrivoit près de 120 ans avant *Tertullien* , s'exprime ainsi (*lib. xiv*, cap. 5) : *In Ægypto regibus corpora mortuorum ad scrutandos morbos infecantibus*. Ceci signifie que les

son scalpel dans la poitrine des hommes vivans & que pourvu d'une ame atroce & insensible aux cris déchirans de la douleur, il a osé s'instruire de l'organisation humaine sur un corps dont le sang jaillissoit de toutes parts, sur des entrailles fumantes, sur des membres palpitans. La seule chose vraie, c'est qu'il eut la liberté d'inciser les cadavres des criminels qui avoient subi la mort due à leurs forfaits (a).

Après sa mort, quelques esprits superstitieux, jaloux peut-être, lui ont fait un crime d'avoir triomphé de l'horreur qu'inspire naturellement la vue d'un cadavre; ils le décrièrent par une accusation invraisemblable; & vingt siècles écoulés depuis sa mort, ont à peine suffi pour réhabiliter la mémoire d'un homme qui a jeté les seconds fondemens d'une science utile.

Cependant il communiqua ce qu'il avoit découvert; il transmit ses connoissances à ses disciples; une succession d'anatomistes se continua parmi les médecins grecs, jusque dans

rois d'Egypte, pour reconnoître les maladies, ouvrir, ou disséquer les corps des morts. On sent bien que ce n'étoit point l'occupation des rois, mais celle des médecins. Il y a certainement faute dans le texte, qui probablement portoit autrefois *infecari fluentibus*.

(a) Galien dit expressément que plusieurs médecins ont eu la liberté d'ouvrir ou de disséquer les cadavres de ceux qui avoient été condamnés, ou qui avoient été exposés aux bêtes, ou les cadavres des brigands restés sans sépulture. *In eorum qui mortis erant damnati aut feris expositi, corporibus multi sapè, quod ipsi liberet, celeriter conspexerunt, ad hæc in latronibus qui in montè jacerent inhumati. De administr. anatom. lib. iij, cap. 5.*

le second siècle. *Galien* en nomme plusieurs, qu'il appelle avec complaisance, *très-savans anatomistes*, & qui furent les maîtres. Il cultiva lui-même l'anatomie avec zèle ; il auroit sans doute contribué plus qu'il n'a fait à ses progrès, s'il fût resté en Asie, ou s'il eût trouvé à Rome la protection & l'encouragement qu'*Hérophile* avoit trouvés en Egypte.

Galien semble avoir été le dernier d'entre les grecs qui ait cultivé l'anatomie. Quelle en est la cause ? Point d'autre que la division des médecins en différentes sectes, dont les principales la rejetoient comme inutile. Ainsi négligée d'abord, d'autres causes contribuèrent ensuite à la faire presque entièrement oublier ; telles sont les longues agitations de l'empire, les secousses qui l'ébranlèrent, sa chute totale, l'ignorance & la barbarie qui en furent les suites.

« Ce ne fut qu'au commencement du XIV^e » siècle, dit M. *Vicq d'Azyr*, qu'au grand étonnement du monde entier trois corps humains furent disséqués dans l'amphithéâtre de Milan, » en 1306 & en 1315, par *Mundinus*. »

C'est dans les ouvrages de *Galien* que *Mundinus* avoit puisé ses premières connoissances en anatomie ; il est regardé comme le restaurateur de cette science ; mais sans *Galien* il n'eût rien été. Cependant soixante-neuf ans avant cette époque, on s'occupoit très-certainement de l'anatomie dans l'école de Salerne ; car dans la célèbre Constitution de l'empereur *Frédéric*, donnée en 1237, il est dit, art. iij : *Il faut que le chirurgique ait principalement appris l'anatomie du corps humain dans les écoles.....* On avoit donc repris, même avant l'an 1237, l'étude de l'anatomie, puisqu'il y avoit des mé-

decins capables de la démontrer. Qui pourroit même douter que la démonstration des parties (quelle qu'elle fût) ne se fit sur un cadavre humain ?

Malgré ce que nous avons observé, il ne nous paroît guère probable que l'anatomie de l'homme ait été absolument négligée : nous sommes même tentés de croire que successivement les médecins s'en occupoient secrètement, pour eux & pour l'instruction de leurs élèves ; c'étoit rarement, à la vérité, parce qu'il ne leur étoit pas aisé d'avoir des cadavres, même ceux des criminels mis à mort, & qu'ils ne pouvoient s'en procurer qu'en les enlevant à la faveur des ténèbres, & avec précaution, pour ne point effaroucher la populace, & pour ne pas être accusés, comme *Hérophile* (a), comme *Erasistrate* même, de disséquer des hommes ou des enfans vivans. Il n'est donc pas surprenant qu'exercée peu souvent, & toujours d'une manière presque mystérieuse, l'anatomie n'ait pas fait de progrès ; c'est même beaucoup qu'elle ne se soit pas perdue.

Après avoir indiqué les obstacles que plusieurs siècles de préjugés ont mis à l'avancement des connoissances anatomiques, *M. Vicq d'Azyr*

(a) PLINIE dit encore qu'*Hérophile* est le premier qui ait cherché à reconnoître ou à découvrir les causes des maladies.... *Causas morborum scrutari prior Herophilus instituerat*, lib. xxvj, c. 3. Comme on y parvient quelquefois par l'ouverture des cadavres, il est naturel de croire qu'*Hérophile* en faisoit autant qu'il pouvoit. De-là encore cette qualification odieuse qu'on lui a donnée, & la fable qui est venue jusqu'à nous, tandis que ses écrits ont disparu.

indique ceux qui naissent de la nature même de ces recherches. Il montre les difficultés de la dissection ; celles des expériences que l'on tente sur les animaux vivans ; celles de l'observation exacte des phénomènes.

C'est au milieu des écueils que repose la physiologie. Cette science, dit M. *Vicq d'Azyr*, au commencement de ce siècle, n'étoit encore qu'un vain assemblage de systèmes. C'est *Haller* qui les a dissipés : il a jeté les fondemens d'une science qui n'a de commun que le nom avec l'ancienne. Offrons à ce grand homme (ajoutet-il) l'hommage de notre reconnoissance, & témoignons - lui notre respect en suivant sa méthode, & en nous efforçant de marcher sur ses traces.

M. *Vicq d'Azyr* passe ensuite à l'exposition des objets dont il s'occupera essentiellement dans son ouvrage, & au développement de la méthode qu'il suivra.

On sent bien que son travail n'embrasse point la description anatomique de tous les animaux ; mais il se propose de faire voir les rapports suivis, croissans ou décroissans, des différentes fonctions dans toutes les classes des corps organisés ; on les verra se réunir, se diviser ensuite, & la vie attachée à un petit nombre d'organes, se réduire, pour ainsi dire, à ses élémens dans quelques espèces, & paroître d'autant plus assurée qu'elle devient en même temps plus simple.

Comme l'homme peut être nommé le roi des animaux, puisqu'il les subjugué, & qu'il leur commande, sa description sera faite la première, & sera la plus étendue. Le corps humain sera considéré dans tous ses âges, & dans

les diverses circonstances où il peut se trouver ; toutes ses parties examinées , l'histoire de leurs phénomènes écrite.

Mais l'homme isolé ne paroît point aussi grand ; on ne voit point aussi bien ce qu'il est ; les animaux sans l'homme semblent être éloignés de leur type , & on ne fait à quel centre les rapporter. Les différens corps organisés & vivans seront donc réunis dans cet ouvrage , comme ils le sont dans la nature.

» Celui , dit *M. Vicq d'Azyr* , qui veut s'élever à la connoissance des animaux , doit considérer avec soin & comparer ensemble deux espèces d'organes , dont les uns sont placés à la surface , & les autres dans les grandes cavités. On peut regarder les premiers comme les instrumens immédiats de leurs mouvemens , & les seconds comme les ressorts cachés de la nutrition , de la sensibilité ; de la reproduction & de la vie. Ces organes se correspondent ; ils forment , en quelque sorte , les deux extrémités du système animal ; & les uns ne peuvent éprouver de grands changemens , ni de grandes variations , sans que les autres y participent. Ainsi les espèces qui se nourrissent de chair , parmi les quadrupèdes & les oiseaux , ont les doigts aigus & les mâchoires fortement armées , mais leurs estomacs sont peu robustes ; toute la résistance de la proie se fait au dehors : la chair se ramollit & se digère aisément. Les animaux dont les alimens se tirent des substances végétales , ont au contraire les extrémités des doigts enveloppées d'ongles épais ; leurs dents sont applaties dans leurs faces supérieures , formées par des feuillets , & dépourvues d'angles saillans & de pointes ; mais leurs estomacs &

leurs intestins sont plus musculeux & plus étendus. Il semble qu'il y ait une opposition entre les organes extérieurs & les intérieurs destinés à ces usages; que plus les uns ont de fatigue à effuyer, moins il reste aux autres de travail à faire, & qu'ainsi, par une sorte de compensation, cette fonction exige à-peu-près dans tous, en égard à leur volume, une même somme d'efforts & de mouvemens. »

C'est en comparant ainsi les viscères, les différens organes & les os des animaux entr'eux, & avec ceux de l'homme, que *M. Vicq d'Azyr* conclut que la nature paroît suivre un type ou modèle général, non-seulement dans la structure des divers animaux, mais encore dans celle de leurs différens organes; & que l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de l'abondance avec laquelle ses formes paroissent variées, ou de la constance & de l'espèce d'uniformité qu'un œil attentif découvre dans l'immense étendue de ses productions.

En finissant ce discours, *M. Vicq d'Azyr* passe en revue les différentes planches anatomiques qui ont été publiées; il les apprécie en connoisseur éclairé & en juge impartial. Dans son recueil seront admises celles dans lesquelles il reconnoîtra le plus d'exactitude & de fidélité. Toutes seront accompagnées de descriptions.

Ces deux parties, la description & les planches, peuvent suffire à ceux qui cultivent l'anatomie pour elle-même; mais les personnes qui ne s'occupent de cette science que pour connoître ses rapports avec la médecine ou avec la philosophie, ont besoin qu'on leur présente les résultats des descriptions, les usages connus & le jeu des organes, les rapprochemens des faits,

& la comparaison de la structure de l'homme avec celle des animaux. Les discours physiologiques qui termineront l'histoire de chaque région , seront destinés à remplir ces vues.

» D'un côté (déclare M. *Vicq d'Azyr*), l'importance du sujet ne me permettra point de rien omettre d'essentiel ; de l'autre, l'étendue de la matière me fera toujours sentir la nécessité d'apporter la plus grande précision dans chaque article. Je ferai en peu de mots le tableau des erreurs , c'est-à-dire , des systèmes ; & l'application des sciences physiques à l'anatomie fera le sujet principal de mes réflexions. »

On sent déjà combien est grand , & combien sera utile le travail dont M. *Vicq d'Azyr* commence à nous faire jouir. Il falloit l'étendue de ses connoissances , pour former ce vaste plan ; il falloit son courage & son zèle pour l'exécuter.

Les douze planches qui ont été distribuées , sont toutes relatives au cerveau. On ne peut bien en juger qu'en les voyant ; ceux qui ont étudié la nature , conviendront sans peine qu'on l'a rendue avec la plus grande vérité.

Que pourrions-nous dire des descriptions qui accompagnent ces planches ? Elles sont tracées par un anatomiste profond. Mais quelle sagacité , quelle érudition anatomique on y rencontre , ainsi que dans les *Réflexions sur les planches* !



Physiologie de M. CULLEN, D. M., traduite de l'anglois, sur la troisième & dernière édition; par M. BOSQUILLON, écuyer, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, lecteur du Roi, & professeur de langue grecque au collège royal de France, censeur royal, & associé honoraire de la Société d'Edimbourg, &c. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, libraire, quai des Augustins, n°. 18, 1785; in-8°, de 207 pages. Prix broché, 2 liv. 8 sous.

15. » Cette physiologie a été composée pour
» servir de livre élémentaire aux étudiants en
» médecine d'Edimbourg. En conséquence elle
» ne renferme que les objets principaux qui
» servent de base à la science de l'économie
» animale, & que l'auteur avoit coutume d'e
» développer dans ses leçons. On y trouvera u
» infinité d'idées neuves, qui ont été adoptées
» avec empressement des médecins. » Malheu
» reusement pour les lecteurs qui n'ont point eu
l'avantage d'entendre M. Cullen expliquer &
développer lui-même ses idées, ils n'en per
vent tirer que très-peu de fruit, parce que le
style aphoristique dans lequel elles sont rendues,

n'offre à l'esprit qu'une suite de notions abstraites , difficiles à saisir , & qu'en cela l'obscurité naturelle de la matière se trouve jointe avec celle de la forme sous laquelle elle est présentée.

Dans la première section l'auteur considère les *solides simples* : car les parties solides du corps vivant lui paroissent de deux espèces. Les propriétés du *solide simple* qu'il distingue du *solide vital* , ne lui paroissent pas différer dans les corps animés , de celles que l'on remarque dans plusieurs corps inanimés. On doutera peut-être s'il existe dans le corps des solides dénués de toute vitalité , & réduits à leurs seules qualités physiques , & si ce n'est point là une pure abstraction. Les *solides vitaux* constituent , selon M. Cullen , la partie fondamentale du système nerveux. Ce célèbre médecin est le premier qui ait bien senti toute l'importance d'étudier les loix de ce système , dans lequel réside véritablement l'essence de l'animal. Il divise ce système , qui est l'objet de sa seconde section , en quatre parties , qui sont , 1°. la substance médullaire , contenue dans le crâne & dans la cavité vertébrale , dont l'ensemble paroît formé de fibres distinctes , sans être séparées par aucune membrane sensible qui leur serve d'enveloppe ; 2°. les nerfs proprement dits , dans lesquels se continue la substance médullaire , mais où elle est divisée en fibres séparées les unes des autres , enveloppées d'une membrane qu'ils tirent de la pie-mère ; 3°. les parties des extrémités de certains nerfs , qu'il appelle *extrémités sentantes* des nerfs , dans lesquelles la substance médullaire est dépouillée de la membrane que les nerfs tirent de la pie-mère , & tellement située qu'elle est exposée à l'action de certains corps externes ,

& peut-être même constituée de manière qu'elle est affectée uniquement par l'action de certains corps ; 4°. certaines extrémités des nerfs, dont la structure est telle qu'elles sont susceptibles d'une contractilité particulière, & qu'en conséquence de leur situation & de leurs attaches, elles peuvent, en se contractant, mouvoir la plupart des parties solides & fluides du corps. Il donne à ces extrémités, communément appelées *fibres musculaires*, le nom d'*extrémités motrices* des nerfs.

M. Cullen suppose que le *fluide nerveux* rend la substance médullaire propre à propager le mouvement ; supposition qui nous paroît inutile, puisqu'elle n'explique pas mieux les fonctions des nerfs, que l'opinion qui leur attribue une faculté active inhérente. Il considère chaque phénomène de la pensée comme une affection de l'ame seule. Mais cette partie immatérielle & pensante de l'homme est tellement unie avec la partie matérielle, & particulièrement avec le système nerveux, que les mouvemens excités dans ce dernier produisent la pensée, & la pensée donne lieu à de nouveaux mouvemens dans le système nerveux. Voici l'ordre dans lequel les phénomènes du système nerveux se présentent communément : l'impulsion des corps externes agit sur les *extrémités sentantes* des nerfs, & cela donne lieu à la perception & à la pensée, qui, quand elle commence à naître dans l'esprit, porte le nom de sensation. Celle-ci produit la volition ou le desir de parvenir à certaines fins qui exigent le mouvement de certaines parties du corps ; & cette volition détermine la contraction des fibres musculaires, ou *extrémités motrices* des

nerfs, de laquelle résulte le mouvement que doit exécuter une partie. Ainsi, en général, dans l'économie animale le mouvement commence par la sensation, & les derniers effets de ce mouvement sont des actions qui dépendent de la contraction des fibres motrices, qui communiquent avec les extrémités sentantes par le moyen du cerveau. Ce jeu du système nerveux présente par conséquent trois choses à considérer : 1°. la sensation, & avec elle la fonction générale des *extrémités* sentantes ; 2°. l'action des *extrémités motrices* ; 3°. la fonction du cerveau.

Nous ne suivrons point M. Cullen dans l'exposition qu'il fait, dans deux chapitres, des phénomènes & des conditions de la sensation & du mouvement musculaire. Quoique ces deux chapitres présentent des idées lumineuses & profondes, nous préférons d'exposer ce qu'il dit des fonctions du cerveau.

Le cerveau est le *sensorium*, ou l'organe corporel le plus immédiatement uni avec l'ame ; & en tant qu'il agit, comme organe corporel, toutes les opérations de la pensée, occasionnées par les sensations, sont des opérations du cerveau ; & se modifient suivant les différens états où se trouve cet organe. L'action de cet organe peut être excitée par différentes causes, telles que la volonté, les passions, l'imitation, les appétits, les penchans, les impressions internes qu'éprouvent nos organes, différentes impressions fortuites des corps externes, & divers états accidentels du système. La connexion établie par le Créateur entre ces différentes causes & les mouvemens qui s'ensuivent, est propre à remplir les divers objets de l'économie

animale , & destinée à maintenir le système ; & à écarter ce qui pourroit lui nuire , ou le détruire. Cette constitution de l'économie animale s'appelle *nature* , & on y remarque partout les forces *conservatrices* & *medicatrices* de cette *nature* , si justement célébrée dans les écoles de médecine. On n'apperçoit nullement le mécanisme qui rend le cerveau propre à exécuter ses différentes fonctions , & il y en a un très-petit nombre qui s'exécutent sans sensation & sans volition : d'où l'on peut conclure que le mécanisme du cerveau ne suffiroit pas pour remplir l'objet auquel il est destiné, s'il n'étoit uni avec un principe sensitif, c'est-à-dire , avec l'ame , qui est continuellement présente dans le système vivant. Mais l'on a prétendu avec peu de probabilité que l'administration des fonctions corporelles étoit entièrement dirigée par l'ame ; que l'on supposoit agir indépendamment du corps , & être douée d'une intelligence capable d'appercevoir le but vers lequel tendent les impressions , & de prévenir par des efforts bien concertés les effets nuisibles de toutes les causes qui agissent sur le corps.

Nous devons observer que M. *Cullen* , en établissant plus haut la nécessité de la présence de l'ame dans le système vivant , s'est beaucoup rapproché de l'opinion de *Stahl* ; & qu'il ne le combat ici que d'après une fausse interprétation des idées de ce médecin , auquel on ne peut raisonnablement imputer d'ignorer que l'ame des enfans & des animaux , qui est dépourvue d'intelligence , ne s'acquitte pas moins bien de ses fonctions corporelles , que celle de l'homme adulte.

L'action du cerveau, selon M. *Cullen*, est

souvent déterminée & dirigée par la coutume & l'habitude. Cet organe paroît aussi disposé par sa constitution aux états alternatifs de repos & d'activité ; ce qui est prouvé par les états de sommeil & de veille, & par la nature des causes qui les produisent : les causes du premier de ces deux états, sont le froid, l'absence des impressions, l'attention, l'accomplissement des desirs véhémens, les sensations & les impressions sédatives, les évacuations, les relâchemens, l'exercice. Les causes qui favorisent le deuxième état, ou la veille, sont un certain degré de chaleur ; toutes les sensations d'impression, les sensations qui donnent lieu à la pensée & à l'action, l'augmentation de l'impétuosité du sang. Les premières de ces causes sont évidemment de nature à diminuer le mouvement du cerveau, & les autres au contraire de nature à l'augmenter ; de sorte qu'il est probable que le fluide nerveux, ou le cerveau, est susceptible de différens degrés de mobilité, auxquels M. Cullen donne les noms d'*excitement* & de *collapsus*. L'*excitement* du cerveau paroît être à son plus haut point dans les maniaques qui sont doués d'une vigueur extraordinaire, qui résistent à la force de la plupart des impressions, & qui ne s'endorment qu'avec la plus grande difficulté. Le degré d'excitement est moindre dans l'état ordinaire de la veille dans l'homme en santé.

Il survient un degré de *collapsus* dans le cas du sommeil naturel. Ce collapsus du cerveau est partiel dans le délire, qui est un état intermédiaire entre le sommeil & la veille. Il en est de même dans les songes. Un degré de collapsus plus grand est la syncope, puisqu'il s'étend aux fonctions vitales. Enfin, si le collapsus est en-

être plus complet, & impossible à détruire, il constitue l'état de mort. Ainsi la vie, autant qu'elle est corporelle, consiste dans l'excitement du système nerveux, & spécialement du cerveau, qui en réunit les différentes parties, & en forme un tout. Mais quelques autres fonctions du corps sont nécessaires pour soutenir cet excitemment; de sorte que les causes de la mort peuvent être de deux espèces: l'une agit directement sur le système nerveux, en détruisant son excitemment; l'autre produit indirectement le même effet, en détruisant les organes & les fonctions nécessaires à la vie.

Ces fonctions sont l'objet des deux dernières sections de l'ouvrage de M. Cullen. Il examine dans la troisième, 1°. le cours du sang; 2°. les puissances qui lui donnent le mouvement; 3°. les lois & les circonstances générales de la circulation; 4°. la respiration en tant qu'elle est nécessaire à la circulation. Il traite dans la quatrième section, des fonctions naturelles, telles que la digestion, la sanguification, les sécrétions, & la nutrition. Tous ces différents objets sont traités avec profondeur: mais les idées de M. Cullen sur le système nerveux sont la partie la plus brillante de sa Physiologie, & il faut avouer que cette manière d'envisager l'économie animale est aussi nouvelle qu'ingénieuse, & qu'on doit savoir gré à M. Bosquillon de nous l'avoir fait connoître.

CAROLI LINNÆI, botanicorum principis, systema plantarum Europæ, exhibens characteres naturales generum,

caracteres essentielles generum & specierum, synonyma antiquorum, phrasés spécifiques recentiorum Halleri Scopoli, &c. Descriptiones rariorum, necnon Floras tres novas, Lugdunæam, Delphinatē, Lithuanicā, non omiffis plantis exoticis in hortis Europæ vulgò obviis : *Le système des plantes Européennes de CHARLES LINNÉ, &c. Edition publiée par les soins de M. JEAN - EMMANUEL GILIBERT, docteur en médecine, professeur de Botanique, premier médecin de la province du Lyonnais pour les épidémies, médecin de l'hôpital général de Lyon, de l'Académie des sciences de la même ville, &c. A Genève, chez Pieftre & de la Molliere; A Nanci, chez Beaurain fils; & à Paris, chez Didot le jeune, libraire, quai des Augustins, 1785; in-8°. quatre volumes. Prix broché, 24 liv.*

16. De tous les botanistes qui ont paru jusqu'ici, le chevalier de Linné est sans contredit celui dont on peut le moins se passer. Mais ses ouvrages font volumineux; il est assez difficile

de les rassembler , & on ne le peut sans une grande dépense ; d'un autre côté , ce qui regarde les plantes étrangères , qu'on ne voit presque jamais en Europe , est inutile pour la plupart des amateurs. M. *Gilibert* en a donc fait un choix. Il ne donne au public que les genres & les espèces qu'on rencontre dans nos contrées , soit à la campagne , soit dans les jardins. Les espèces , exposées comme dans l'édition de *Reichard* , forment le troisième & quatrième volume. Les caractères naturels des genres composent le second. Toute la *Philosophie botanique* auroit pu entrer dans le premier. Cependant , malgré l'excellence de ce traité , comme le commun des amateurs n'a besoin que de l'explication des termes techniques , l'Éditeur n'a fait réimprimer que cette partie. Au lieu du reste , il publie trois nouvelles Flores.

Dans sa préface , M. *Gilibert* , expose le plan de son ouvrage , en démontre l'utilité , rend à *Linné* un juste tribut d'éloge , & fait l'histoire des trois Flores. On trouve par-tout des observations & des anecdotes qui en rendent la lecture utile & agréable. A l'exemple de *Boerhaave* , d'*Ant. de Jussieu* , de *Sauvages* & de *Durand* , M. *Gilibert* a cultivé la botanique , sans négliger la pratique de la médecine.

Dans l'espace de onze années , il a fait , en herborisant , une collection de douze cents espèces , toutes bien déterminées par lui-même , ou par M. *Gouan*. En 1774 , il se rendit avec cette richesse botanique , ses livres & son cabinet , à Grodno en Lithuanie , les laissa à Wilna , avec une foule d'autres plantes qu'il avoit recueillies dans les Alpes , dans les Pyrénées & en Espagne : de retour enfin dans sa patrie , l'ou-

vrage que nous annonçons est le premier fruit de ses loisirs.

M. *Gilbert*, qui, en 1772, avoit fait un voyage à Montpellier, y acheta les figures gravées des plantes de *Richer de Belleval*, à la mémoire duquel M. *Broussonet* s'intéresse avec tant de zèle. Il recouvra en même temps un manuscrit de la main de l'auteur. M. *Gouan* y ajouta un commentaire d'un travail immense, où sont déterminées toutes les espèces de *Richer*, avec des remarques curieuses, & une synonymie complète. M. *Gilbert* a déposé ce trésor dans le Muséum de l'Université de Wilna, où il est encore; s'il peut le recouvrer, comme il l'espère de la justice du Roi de Pologne, le public ne tardera pas à en jouir.

Pendant son séjour en Lithuanie, M. *Gilbert* ne négligea pas la botanique. C'est à ses recherches que nous devons la Flore de cette province, qui paroît ici la première fois. On n'y trouve encore que trois cent quatre-vingt-deux espèces, y compris quelques variétés remarquables, mais toutes ornées de descriptions & d'observations exactes; ce sont les monopétales & les polypétales disposées selon la méthode de *Ludwig*. Il remet à un autre temps un travail pareil sur les apétales. Il ajoute, en attendant, une liste de toutes les plantes qu'il a observées en Lithuanie, & rangées selon le système du Chevalier de *Linné*.

La Flore de Lithuanie est suivie de celle du Lyonnais, intitulée *Chloris Lugdunensis*; celle-ci a pour auteur M. de la *Tôrrette*, qui depuis long-temps s'occupe de la Flore du Lyonnais. Il ne donne ici que l'énumération des plantes que cet écrit contiendra. On y trouve des notes

très courtes , mais très- utiles , & on y admire le grand nombre de cryptogames que M. de la Tourrette a su déterminer , tandis que cette classe si curieuse & si intéressante de la botanique est trop négligée par les botanistes François. Entre le genre des lichens & celui des tremelles , il a placé deux espèces d'éponges d'eau-douce , qui paroissent effectivement appartenir plutôt aux végétaux qu'aux animaux , parmi lesquels Linné les avoit rangées. On trouve encore dans cette riche Chlore Lyonnoise beaucoup d'espèces omises ou confondues avec d'autres par le Chevalier de Linné.

La dernière Flore contenue dans ce volume est le catalogue des plantes du Dauphiné , communiqué à M. Gilibert par M. Villar lui-même. On connoît les travaux de ce botaniste qui a parcouru le Dauphiné avec tant de succès. Le premier volume de la Flore du Dauphiné a déjà vu le jour , & l'on attend les autres avec impatience. Il ne donne ici que le nom des plantes du Dauphiné , l'indication du lieu où elles croissent , & quelques courtes observations propres à les faire mieux connoître.

*Œuvres de M. l'abbé SPALLANZANI ,
contenant, 1^o. ses opuscules de physique
animale & végétale ; 2^o. son Traité de
la digestion ; 3^o. ses expériences sur la
génération. Le tout traduit de l'italien
par M. SENNEBIER, bibliothécaire
de la république de Genève, 3 vol. in-8^o*

avec figures. A Paris ; chez Pierre Duplain, libraire, cour du commerce, rue de l'ancienne Comédie françoise. Prix 15 liv. broch. 18 liv. reliés les trois vol.

17. Les Opuscules de physique animale & végétale sont précédés d'une introduction très-philosophique faite par le traducteur , où l'on expose l'histoire du microscope & des premières observations microscopiques , les découvertes qu'on leur doit , & leur influence sur la physique & la médecine. Mais peut-être y exagère-t-on un peu leurs avantages ; on a aussi manqué de parler des illusions qui sont propres à ce genre d'observations.

Dans la première partie, M. l'abbé *Spallanzani* commence par une exposition des nouvelles idées de M. *Néedham* sur le système de la génération , qui , comme on sait , admet dans la matière une *force végétatrice* , & qui regarde les animalcules des infusions, comme des êtres *vitaux* , plutôt que comme de vrais animaux. Il fait ensuite voir , contre deux objections qui lui avoient été faites par M. de *Néedham* , que les animalcules des infusions végétales naissent après la torréfaction & l'ébullition des semences, employées pour ces infusions. Rien n'est plus important que les expériences qu'il a faites pour déterminer le degré de chaleur que les œufs, les animaux, les grains & leurs plantes peuvent supporter. Il résulte de ces expériences, que les œufs des animaux résistent plus à l'action du feu , que les animaux eux-mêmes. Les tétards & les grenouilles périssent au trente-cinquième degré de chaleur , & les œufs ne sont détruits

qu'au quarante-cinquième. Il y a presque le même rapport à cet égard entre les plantes & leurs graines , qu'entre les animaux & leurs œufs. Par des inductions tirées de ces faits & de plusieurs autres analogues , *M. l'abbé Spallanzani* croit pouvoir établir que les germes des animalcules pourront facilement résister à l'action de l'eau bouillante. Il a observé des différences considérables dans les degrés de froid qui ôtent la vie aux différentes espèces d'animalcules ; il a trouvé des espèces singulières qui naissent & se multiplient malgré le froid de la glace qu'on leur fait éprouver ; & il prouve par des expériences très-curieuses que l'engourdissement de certains animaux par le froid , n'est point produit par la coagulation du sang , comme le pense *M. de Buffon*. Mais les animalcules n'ont pas résisté aux impressions de l'odeur du camphre , de l'huile de térébenthine , de la fumée du tabac & du soufre ; l'urine , l'électricité , les liqueurs huileuses , spiritueuses & salines les ont fait périr ; ils n'ont pu vivre dans le vuide. Cependant les uns y vivent plus long-temps que les autres. C'est ainsi que parmi les animaux , un oiseau périt bientôt dans le vuide , tandis que les grenouilles , les reptiles le supportent plus long-temps , & les insectes encore davantage. Mais il n'en résulte pas moins des expériences de *M. l'abbé Spallanzani* qu'aucun être vivant connu ne peut exister sans l'influence de l'air. Ce naturaliste a vu les animalcules se multiplier ; les uns par une division transversale , & les autres par une division longitudinale. Enfin il a cru voir que ces animalcules se dévorent les uns les autres , que quelques espèces sont ovipares , d'autres vivipares , & toutes hermaphrodites.

Dans la seconde partie, M. l'abbé *Spallanzani*, après avoir observé les vers spermatiques de l'homme, ceux du cheval, du taureau, du chien, du lapin, du bétail, des poissons, des salamandres aquatiques & des grenouilles, établit la parfaite conformité de ses observations avec celles de *Leuwenhoek*. Il combat sur-tout les observations de M. de *Buffon*, & tâche de démontrer que ce naturaliste a confondu les petits vers spermatiques avec les animalcules d'infusions, ou bien avec les animalcules putréfactifs de la semence. Il fait voir la différence essentielle qu'il y a entre les petits vers spermatiques & les animalcules putréfactifs de la semence. Il pense qu'on ne connoît pas encore l'usage des petits vers spermatiques ; car il ne croit pas qu'ils concourent à l'œuvre de la génération, & que la qualité prolifique de la semence dépende de ces petits vers.

On regarde comme une règle générale que tous les animaux & les végétaux forcés à respirer l'air des vases fermés, périssent. On croit également que les graines n'y germent point, & que les œufs n'y éclosent pas. M. l'abbé *Spallanzani* croit que ses observations à cet égard ne s'accordent point avec l'opinion reçue ; il a trouvé que l'air des vaisseaux clos n'étoit point un obstacle à la naissance des plantes & des animaux, que les plantes y croissent beaucoup, que quelques animaux y propagent même leur espèce, & que ceux qui subissent quelques métamorphoses, les y éprouvent successivement. Cependant il a trouvé que, lorsque ces animaux étoient renfermés dans de petits vaisseaux, ils mourroient, ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de l'opinion qu'il prétend combattre. La mort de

ces animaux est accélérée par la chaleur, & retardée par le froid, & elle est d'autant plus prompte, qu'ils sont en plus grand nombre. M. l'abbé *Spallanzani* ne croit pas, avec raison, que la mort de ces animaux dépende de l'affoiblissement de l'élasticité de l'air. Il pense qu'elle est occasionnée par les exhalaisons produites par la respiration des animaux enfermés, & que ces exhalaisons agissent sur le système nerveux, qu'elles vicient; ce qui est assez conforme aux découvertes des physiciens modernes sur les diverses sortes d'airs, desquelles il résulte que la respiration des animaux devient plus difficile, à mesure que cette partie de l'air atmosphérique, qu'on appelle *air vital*, est absorbée; de sorte que quand celui-ci manque tout-à-fait, l'animal meurt, si l'air qu'il respire n'est point renouvelé.

On trouvera encore dans les opuscules de M. l'abbé *Spallanzani* des observations & des expériences sur quelques animaux surprenans, tels que le rotifère & le tardigrave, & qu'on peut à son gré faire passer de la mort à la vie. Ses observations & ses expériences, sur l'origine des petites plantes des moisissures ne sont pas moins intéressantes; mais l'ouvrage de M. l'abbé *Spallanzani*, où le génie de l'observation brille le plus, où il montre une justesse d'esprit égale à une sagacité inépuisable en ressources, c'est ses expériences sur la digestion de l'homme & des différentes espèces d'animaux. Ici l'objet est évident, les moyens sont de la même nature & les résultats incontestables. Il n'en est pas de ces expériences sur la digestion, comme des observations microscopiques sur les animalcules, qui laissent toujours après elles un doute inévitable.

On examine ces prétendus animalcules avec un verre qui peut donner lieu à mille illusions ; ils nagent dans un milieu dont on ne connoît point la nature , ni les mouvemens intérieurs , qui , communiqués aux particules isolées de la substance qui forme la liqueur , peuvent leur donner l'apparence d'animaux ; & les mouvemens qu'affectent ces particules sont presque la seule raison sur laquelle on se fonde pour les mettre dans la classe des animaux. Ces prétendus animaux ne présentent aucune trace d'organisation , & n'exercent aucune fonction animale. Ils se propagent , dit M. l'abbé *Spallanzani* , en se divisant. Les globules d'une liqueur , qui se divisent par l'effet de ce mouvement intestin qui agit toujours les substances animales & végétales , peuvent-ils donner l'idée d'une vraie fécondation ? Et peut-on dire qu'ils se nourrissent en se dévorant les uns les autres , parce que , lorsqu'ils se trouvent en contact , ils se réunissent comme les globules de mercure ? Il est certain que toute matière végétale & animale , privée de l'influence qui la faisoit végéter & vivre , tend continuellement à sa dissolution ; les élémens réunis pour former leur partie muqueuse & gélatineuse , tendent à rompre les liens qui les retiennent ; les parties qui , par leur réunion , formoient des fibres , viennent , par leur division , à n'être plus que des globules isolés , auxquels le mouvement général de la liqueur où ils sont contenus , imprime différentes directions. L'ébullition des graines , bien loin de tuer les *animalcules* qu'elles doivent produire , en favorise le développement. Ne seroit ce point en macérant ces substances , & en les disposant à ce mouvement fermentatif qu'elles doivent subir ?

Le camphre , les liqueurs huileuses , spiritueuses , l'électricité ; le défaut d'air font mourir les *animalcules*. Ces substances sont anti-septibles , c'est-à-dire , qu'elles empêchent , arrêtent ou suspendent le mouvement de fermentation dans les corps auxquels on les applique. Enfin les objets microscopiques sont vus à travers trop de voiles qui peuvent à nos yeux en altérer la forme , & environnés de trop de circonstances qui nous sont absolument inconnues , pour ne pas permettre des doutes fondés à tout homme qui réfléchit.

Les expériences de M. l'abbé *Spallanzani* sur la digestion n'ont pas le même inconvénient. Ses observations à cet égard sont précises , péremptoires , & la gloire de l'observateur est solide comme elles. Il résout de la manière la plus claire l'ancien problème de la digestion , agité si long-temps par les médecins , dont les uns prétendoient qu'elle s'opéroit par la trituration , & les autres par la fermentation. Ce naturaliste leur apprend que la digestion n'est qu'une simple dissolution des alimens , opérée par les sucs gastriques ; que ces sucs sont un dissolvant qui n'est ni acide , ni alkalin , & qui a sur-tout éminemment la propriété d'empêcher la putréfaction. Le détail des procédés & des expériences de M. l'abbé *Spallanzani* , se lit avec le plus vif intérêt , & on est frappé de la lumière qu'ils répandent sur beaucoup d'objets relatifs à l'économie animale. En un mot , il semble y avoir porté l'art d'interroger la nature à son plus haut période.

Ses expériences pour servir à l'histoire de la génération des animaux & des plantes , ne sont pas moins propres à piquer la curiosité , &

leur hardiesse & leur succès surprennent également. Ses fécondations artificielles des œufs de grenouilles, qu'il a étendues jusqu'aux quadrupèdes, paroissent favoriser le système qui admet la préexistence des germes; elles font voir aussi que les facultés actives de la semence doivent se concevoir autrement que celles qui résulteroient d'un assemblage de ce qu'on appelle *molécules organiques*; car M. l'abbé *Spallanzani* a trouvé que la semence dépourvue de ces molécules n'étoit pas moins féconde que celle qui en contient le plus. M. l'abbé *Spallanzani* a un talent supérieur pour forcer la nature à s'expliquer; il semble lui arracher ses secrets les plus cachés, & quand il a examiné un objet, on croit que celui-ci n'a plus rien à vous offrir. Il seroit à désirer que les observateurs de sa trempe fussent plus communs, & prissent la place des nomenclateurs & des faiseurs de systèmes.

Mémoires biographiques sur LINNÉ, traduits de l'anglois de M. COXE; par M. WIL... médecin à Nancy.

18. *Charles Von Linné* ou *Linnaeus*, comme les étrangers l'appellent souvent; naquit le 24 Mai 1703 à Ræshult, dans la province de Saint-Maland. Son père, qui étoit théologien, aimoit à cultiver des plantes & des fleurs dans le jardin de son presbytère. C'est parmi ces fleurs que se déterminâ la pente que *Linnaeus* devoit suivre irrésistiblement. L'impression de ces pre-

miers objets de l'amusement de son enfance, s'empara tellement des facultés de son âme, qu'ayant été envoyé en 1717 à l'école à Wekis, & en 1724 au collège de la même ville, il y montra si peu d'aptitude pour les lettres, que son père proposa de le mettre en apprentissage chez un cordonnier. Mais un médecin voisin, frappé du goût qu'avoit le jeune *Linnaeus* pour la botanique, prédit qu'il deviendrait un jour habile dans une science à laquelle il étoit si naturellement porté, & détermina le père à lui confier l'éducation de son fils. Il le prit dans sa maison, lui fournit des livres de botanique, & l'instruisit des premiers élémens de la médecine.

Le génie de *Linnaeus*, qui faillit à être étouffé avant d'éclorre, rendu ainsi au véritable objet qui devoit l'exercer, ne parvint cependant à la grande révolution qu'il devoit opérer dans l'histoire naturelle, & sur-tout dans la botanique, qu'en luttant continuellement avec le plus grand courage contre les fatigues, les besoins & les obstacles que les préjugés & l'envie lui suscitoient. Il auroit même quitté sa patrie pour toujours, si le comte de *Tessin*, premier ministre, ne l'eût recommandé, de la manière la plus honorable, au roi & à la reine de Suède. Alors les récompenses & les distinctions qu'il méritoit ne furent qu'un nouvel aiguillon pour son activité, & un motif de se livrer avec plus d'ardeur à des travaux qui devoient immortaliser son nom & honorer sa patrie.



PRIX EXTRAORDINAIRE,

Proposé par l'Académie royale des sciences & belles-lettres de Nancy.

La Lorraine se ressent du dépérissement général des forêts ; la cherté du bois augmente chaque jour , & tout fait craindre pour l'avenir la disette de cette matière de première nécessité. Il n'est pas difficile d'assigner les causes de ce malheur ; il est la suite nécessaire du luxe & de la multiplicité des forges , des verreries , des faïenceries , des salines , &c. , qui , en produisant une immense consommation de bois , épuisent nos forêts.

Pour obvier aux inconvén'ens qui peuvent en résulter , M. de la Porte , intendant de la province , a remis à l'Académie de Nancy , le fonds d'un prix extraordinaire , dont le but est d'inviter les savans à la recherche d'un combustible propre à suppléer au bois en Lorraine.

L'Académie , empressée de seconder les vues patriotiques & bienfaisantes de ce magistrat , propose pour sujet de ce prix les questions suivantes :

1°. *Y a-t-il des signes certains de l'existence d'une mine de houille ou charbon de terre , dans un terrain quelconque ?*

2°. *Quels sont les cantons de la Lorraine , où l'on peut présumer qu'il existe de ces mines ?*

3°. *Quelle seroit la méthode la plus facile & la moins dispendieuse d'en constater la découverte ?*

L'énoncé du programme doit faire sentir que l'on desire que les auteurs s'attachent principalement à indiquer des observations relatives à notre province, à désigner les lieux où ils auront fait leurs observations, & où ils croiront avoir de bonnes raisons de soupçonner qu'il existe une houillère,

L'Académie doit prévenir qu'elle ne regardera point comme un indice sûr de la présence du charbon minéral, cette terre argileuse, noire & feuilletée, ni les couches de schiste calcaire, bitumineux & inflammable, qu'on rencontre en Lorraine, presque par-tout. Elle n'attachera pas plus d'importance à la découverte du bois minéralisé ou bitumineux, tel que celui qui se trouve dans les environs de *Mirecourt* & de *Pont-à-Mousson*, & qui existe vraisemblablement dans bien d'autres endroits; cette substance minérale a un caractère particulier qui ne permet pas de la confondre avec les houilles ou charbons de terre; elle porte encore les empreintes d'un végétal; les fibres ligneuses dont elle a été composée, ne sont pas encore entièrement effacées. La cassure du bois fossile est lisse & brillante comme celle du jayet; il acquiert de la légèreté par la dessiccation, & s'exfolie; il brûle avec flamme, en répandant une forte odeur bitumineuse, & se réduit en cendres.

La houille n'a plus aucun caractère qui la rapproche de l'organisation des végétaux; c'est une matière bitumineuse, &, à ce qu'il paroît; le résidu des bois enroulés & altérés par les acides. Quelques naturalistes ont même pensé qu'elle avoit été formée dans la mer, par le dépôt & l'altération des matières huileuses ou

graisseuses des animaux marins. Quoi qu'il en soit de cette question qui ne doit point entrer dans le problème proposé, la houille est assez généralement friable & d'un tissu écailleux; elle est moins pure que le bois fossile, & ne perd point de son poids à l'air; elle semble se ramollir au feu, & brûle avec flamme, en laissant un résidu plus ou moins abondant & plus ou moins compacte.

Le bois bituminisé se trouve ordinairement çà & là, dans des terrains calcaires, entre des couches d'argile pyriteuse de diverses couleurs. La houille est disposée par veines ou filons, dans une direction plus ou moins inclinée; elle est, le plus ordinairement recouverte d'un schiste bitumineux & alumineux très-dur, portant des empreintes de végétaux.

Tels sont les principes sur lesquels les concurrents se dirigeront pour discuter la question proposée.

Ce prix, de la valeur de vingt-cinq louis, sera décerné dans la séance de l'Académie, du 8 Mai 1788; les Mémoires doivent être envoyés avant le premier février de la même année, à M. de la Porte, intendant de Lorraine, à Nancy. Les savans de tous les pays seront admis à concourir; les autres conditions sont les mêmes que pour toutes les Académies.

N^{os} 1, 2, 3, 10, 11, 12, 19, M. GRUNWALD.

4, 5, 6, 7, 8, 9, 15, 17, 18, M. ROUSSEL.

13, M. HUZARD.

14, J. G. E.

16, M. WILLEMET.

Fautes à corriger dans le cahier de novembre 1786.

- Page 262, dernière ligne, café, lisez casse.
 Page 276, ligne 16, mosca, lisez moxa.
 Page 316, ligne 17, des, lisez der.
 Page 324, ligne 23, ten, lisez tea.
 Page 325, ligne 3, vinglever, lisez ving lever.
 Page 329, ligne 12, troisième, lisez cinquième.
 Page 339, ligne 3, ee, lisez ce.
 Page 346, ligne 12, ajoutez au commencement und.
 Page 348, ligne 14, soufre, lisez soufre.
 Ibid. ligne 16, subite, lisez subite.
 Ibid. ligne 31, ajoutez à la fin des guillemets.
 Page 352, ligne 30, cordialgie, lisez cardialgie.
 Page 360, ligne 13, trumb, lisez trumb.
 Page 361, ligne 1, soutenu, lisez contenu.
 Ibid. ligne 3, Wus, lisez Wes.
 Ibid. ligne 16, feuerlusft, lisez feuerlusft.

Pour rendre compte de l'ouvrage de médecine-pratique de M. Stoll, (*cahier de décembre, pag. 502*) nous nous sommes servis de l'édition faite à Paris; c'est de cette édition que nous avons dit (*p. 505.*): *On n'y a rien négligé du côté de la partie typographique, &c...* Elle se trouve chez Duplain, cour du Commerce; les deux parties sont reliées ou brochées en un seul volume; il se vend 7 liv. 10 s. relié, & 6 liv. 10 s. broché.

T A B L E.

Q <u>U</u> ESTIONS faites dans le département des hospitaux civils, année 1787, n° 1. Typographie médicale de Compiègne. Par M. Bida, méd. Page 1	
Réflexions,	14
Extrait des registres du bureau de l'hôtel-dieu d'Etampes. Première délibération,	31
Réponse au mémoire à consulter, sur une perte sper-	

matique involontaire & habituelle. Par M. Gal-	
lot, <i>méd.</i>	64
Réponse au mémoire à consulter, sur le même sujet.	
Par M. Mazars de Cazeles, <i>méd.</i>	71
Réponses aux questions d'un anonyme, faites à l'oc-	
casion d'un mémoire à consulter,	79
Empoisonnement par l'arsenic, suivi de la mort. Par	
M. Laborde, <i>méd.</i>	89
Métastase purulente au cerveau. Par le même,	96
Observation sur une maladie scrophuleuse, accompa-	
gnée de carie aux deux bras. Par M. Carrere,	
<i>médecin,</i>	80
Réflexions sur la distillation des plantes inodores. Par	
M. De Lunel, membre du collège de pharm.	103
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois	
de novembre, 1786,	110
Observat. météorologiques faites à Montmorenci,	114
Observations météorologiques faites à Lille,	117
Maladies qui ont régné à Lille,	118

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie,	119
Médecine,	135
Chirurgie,	155
Vétérinaire,	158
Anatomie,	158
Physiologie,	169
Botanique,	175
Histoire naturelle,	179
Biographie,	186
Prix proposés par l'académie royale des sciences &	
belles-lettres de Nancy,	188

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de janvier
1787. A Paris, ce 24 décembre 1786.

Signé, POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1787.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1787.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N^o 2.

*Topographie de l'Hôtel-Dieu de Pontoise ;
par feu M. BRECHOT, chirurgien de
cet hôpital.*

PONTOISE, ancienne ville de France,
est située dans le Vexin François, sur les
Tome LXX. 1

bords de l'Oise. La position heureuse de cette ville est la première cause du bon air qu'on y respire ; mais les soins que l'on prend depuis plusieurs années , pour y faire régner la propreté , & l'usage généralement établi de rendre les habitations commodes & plus aérées , ont concouru à rendre ce séjour aussi agréable que sain. On doit encore ajouter à ces causes le genre de vie du peuple de cette ville , qui trouve dans son travail de quoi se procurer des alimens de bonne qualité.

Il n'y a aucune maladie endémique à Pontoise ni dans les environs. On trouve cependant deux ou trois villages sur les bords de la rivière , dans lesquels il y a plusieurs familles attaquées de scrophules. Dans l'un de ces villages , on pourroit en trouver l'origine dans les eaux de puits dont les habitans font usage ; mais dans les deux autres , on ne peut recourir à cette cause , parce que c'est dans la rivière d'Oise où chacun puise sa boisson. Cette maladie , qui n'est pas générale dans ce pays , ne seroit-elle pas due à un virus vérolique communiqué aux enfans par l'allaitement ?

Le prieuré royal hospitalier de Saint-Nicolas de Pontoise a été fondé par S.

Louis, pour les femmes en couches & pour les soldats; ces malades y sont reçus de préférence à tous autres.

Cet hôpital est situé sur la rive droite de l'Oise. Au sud sont le jardin, des terrasses & différens appartemens nécessaires pour les différens offices de l'hôpital. L'église est au nord, sur la rue; & à côté de l'église, au nord-ouest, on trouve les dortoirs & infirmeries des religieuses, & deux salles destinées aux malades, l'une pour les hommes, & l'autre pour les femmes. L'ensemble compose un fort long bâtiment.

Il y a dans chacune des salles vingt lits placés sur deux rangs, & les malades y sont couchés seuls.

La salle des hommes est beaucoup plus basse que la rue. Le courant d'air y est entretenu par trois croisées opposées, & on y fait du feu dans une cheminée.

La salle des femmes est au dessus de celle des hommes. La distribution y est la même que dans l'étage inférieur; mais son élévation lui donne plus de clarté & de sécheresse.

On reçoit dans l'hôpital de Pontoise des maladies de tous les genres, excepté les maladies vénériennes, & l'on

y pratique toutes les opérations de chirurgie , à l'exception de la taille. Au défaut des soldats & des femmes en couches , pour lesquels cet hôpital est spécialement fondé, les malades pauvres y sont admis ; & de plus , il sert d'asile aux étrangers malades & indigens qui y viennent demander l'hospitalité & des secours.

Les religieuses qui composent la communauté, sont actuellement au nombre de vingt, auxquelles il faut ajouter cinq sœurs converses, qui sont chargées plus particulièrement de prendre soin des malades le jour & la nuit.

Il y a, outre cela, un hôpital général à Pontoise pour les pauvres valides & infirmes du lieu. Cet établissement n'offre aucune observation particulière. Il est placé sur la même ligne que l'Hôtel-Dieu; & comme il est moderne, il est plus salubre que ce dernier.

Les maladies que l'on observe le plus communément à Pontoise, sont des fièvres continues ardentes, des dysenteries malignes, des fièvres éruptives, telles que des fièvres rouges ou miliaires & des petites véroles. Cette dernière maladie devient souvent funeste par les préjugés & par l'ignorance, qui ont fait

adopter aux gens du peuple un traitement incendiaire, & qui les empêchent de demander du secours, quand il pourroit encore leur devenir utile.

Le charbon est une maladie rare à Pontoise & dans les environs. En 28 ans, je n'ai eu que quatre malades qui en fussent attaqués, & j'ai eu bien peu de succès, puisque trois en sont morts. Les trois malades qui ont succombé à cette cruelle maladie, avoient le charbon au visage, & étoient dans un état presque désespéré, quand ils ont été confiés à mes soins. Dans le quatrième, le siège du mal étoit sur les muscles fessiers; & il a fallu toute la longueur & la sagesse d'un traitement méthodique, pour que la suppuration s'y établît d'une manière avantageuse.

R É F L E X I O N S.

La cause à laquelle M. *Brechet* attribue l'origine des scrophules qu'il a observés dans trois villages des environs de Pontoise, a été admise par plusieurs médecins recommandables, parmi lesquels on peut citer M. *Lieutaud*. Mais l'on convient généralement aujourd'hui que la nature du levain scrophuleux est encore inconnue,

& que l'analogie de ce virus avec le vice vénérien n'est point du tout prouvée. En effet, il suffit, pour en être convaincu, de comparer ensemble les écrouelles & la maladie vénérienne.

Les écrouelles sont très multipliées dans des pays où la maladie vénérienne est très-rare, tandis que dans les grandes villes, où les affections siphilitiques sont si communes, on rencontre fort peu de maladies scrophuleuses. Les écrouelles sont une maladie qui affecte particulièrement l'enfance; la maladie vénérienne s'observe dans tous les âges. La maladie vénérienne héréditaire se fait connoître peu de jours après la naissance, ou au moins dans les premiers mois de la vie; les scrophules ne commencent à paroître que vers l'âge de trois ans, & croissent jusqu'à la septième ou huitième année. La maladie vénérienne, soit acquise, soit héréditaire, ne se guérit presque jamais spontanément & sans aucun secours; tout le monde sait que les scrophuleux guérissent pour la plupart sans remède, aux approches de la puberté. La maladie vénérienne cède presque toujours aux préparations mercurielles, lorsqu'elles sont sagement administrées; les écrouelles exigent en outre des remèdes d'une

autre nature, tels que les fondans salins et résineux, et les toniques. Enfin ceux qui admettent que les écrouelles sont le produit de la maladie vénérienne dégénérée, sont obligés de convenir qu'il est des causes naturelles propres à faire naître, dans certaines circonstances, le vice scrophuleux. Tels sont, suivant M. *Lieutaud*, les alimens de mauvaise qualité et les eaux bourbeuses; & cet aveu est une preuve suffisante de l'inutilité de recourir à une autre cause.

Le vice scrophuleux est une affection de la lymphe due à une acrimonie particulière, dont la nature nous est, & nous sera peut-être toujours cachée. Mais sans pénétrer jusqu'à la cause prochaine de cette maladie, nous savons qu'elle a une grande connexion avec une certaine période de la vie, avec une certaine manière de vivre. Ce vice se communique par la naissance, soit que les parens aient été affectés eux-mêmes de cette maladie, soit qu'en ayant acquis les principes, ils en aient, pour ainsi dire, insinué le germe à leurs descendans. Il naît & se développe chez les enfans dont les coctions sont foibles, & l'expérience a prouvé que la nature des alimens, de l'air et des boissons étoit souvent la cause de

cette foiblesse , qui prive chaque organe du degré d'énergie qu'il devoit avoir. Dans les grandes villes , ce sont les enfans de la dernière classe du peuple qui sont attaqués de scrophules ; & dans les provinces , on rencontre particulièrement cette maladie dans les pays de montagnes , où l'on fait usage de mauvaises eaux , de pain mal fermenté , d'alimens grossiers , & où il règne un air humide.

Il y a tout lieu de croire que quelques individus , qui ont autrefois éprouvé l'influence de ces causes physiques dans l'un des trois villages dont parle M. Brechot , auront eu des enfans scrophuleux ; que ce vice se sera transmis ensuite d'un village à l'autre par les mariages , & ensuite s'y sera perpétué.

Sans connoître l'espèce de dépravation des humeurs qui produit les écrouelles , on peut dire que le vice scrophuleux est une sorte de cachexie , qui , par ses causes éloignées , comme par son développement , a beaucoup de rapport avec le rachitisme , autre maladie de l'enfance , dont la cause prochaine est encore un problème , & dont il faut aussi chercher la cure prophylactique dans

le bon régime & dans l'usage des toniques.

Cullen, en faisant voir l'analogie qui existe entre les scrophules & le rachitis, présente quelques idées bien judicieuses, que nous avons cru devoir rapporter ici, parce qu'elles sont propres à faire voir que la maladie scrophuleuse peut se former dans les pays les plus salubres, & comment le germe de cette maladie, qui ne s'est pas développé dans le premier sujet qui l'a contracté, devient très-sensible & se propage, lorsqu'un père d'une constitution foible & épuisée, engendre des enfans encore plus foibles que lui.

« Cette maladie, dit *Cullen*, en parlant des scrophules, affecte d'ordinaire les enfans d'un tissu de chair mou & relâché, qui ont une belle chevelure & des yeux bleus. Elle attaque plus spécialement ceux qui ont la peau souple, les joues couleur de rose, & la lèvre supérieure gonflée, avec une grosseur au milieu. Cette maladie est quelquefois jointe avec le rachitis, ou en est précédée; & quoiqu'elle paroisse souvent dans des enfans qui n'ont point eu le rachitis à un degré considérable, cependant elle attaque souvent ceux qui, par la protubérance du front, par leurs articulations

gonflées & par leur abdomen tuméfié, font voir qu'ils ont quelque disposition rachitique. *Dans les parens qui, sans avoir eu la maladie eux-mêmes, semblent produire des enfans scrophuleux; on peut en trouver beaucoup qui ont l'habitude du corps, & la constitution que nous venons de décrire.* Médec. pratiq. liv. 3, §. 741.

OBSERVATIONS faites dans le dépôt de mendicité de Rouen, sur des maladies peu communes, & sur des maladies vénériennes; par M. MARC, chirurgien de ce dépôt, sous la direction de M. LE PECQ DE LA CLOTURE, médecin de cette maison.

MALADIES PEU COMMUNES.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Mort très-prompte produite par plusieurs désordres dans divers organes.

Marie Requit, âgée de 42 ans, fut apportée à l'infirmerie avec tous les symptômes apparens d'un asthme ou d'une suffocation hystérique. Elle éprou-

voit la plus grande difficulté à respirer ; le pouls étoit peu sensible, & quelquefois même il disparoissoit entièrement ; ou la malade paroissoit prête à étouffer, ou, si les accidens étoient moins forts, elle étoit prise d'une toux convulsive, qui n'étoit suivie d'aucune expectoration. Quand on l'amena dans l'infirmerie, elle étoit sans connoissance depuis une heure ; mais elle avoit cependant l'air de souffrir beaucoup ; & elle ne fut capable de parler que deux heures après son arrivée.

Ma première question fut de lui demander si elle s'étoit déjà trouvée dans un état semblable à celui d'où elle sortoit, & elle me répondit que sa santé ne s'étoit trouvée dérangée que depuis le temps où elle avoit été arrêtée & renfermée dans le dépôt. Cette époque étoit antérieure de six mois à l'accident que cette femme venoit d'éprouver. Quant aux symptômes qui lui avoient fait connoître qu'elle étoit malade, elle ne s'en rappeloit pas d'autre qu'un malaise général survenu peu de jours après sa détention. Ce malaise avoit été suivi d'une difficulté de respirer qui avoit augmenté graduellement, & dont elle s'appercevoit sur-tout par la gêne

qu'elle éprouvoit en montant les escaliers. Enfin, dans les derniers temps, elle avoit ressenti à la région épigastrique une douleur qui étoit devenue si vive, qu'elle l'empêchoit souvent de manger.

Il y avoit à peine trente-six heures que cette femme m'avoit entretenu de ses souffrances, lorsqu'elle retomba dans un état pire que le premier. Je crus plusieurs fois qu'elle alloit perdre la vie, tant à cause de la violente oppression qu'elle éprouvoit, que des syncopes répétées dans lesquelles elle tomboit. Ce dernier paroxisme ne dura pas moins de six heures. La malade parloit avec peine, & sembloit attribuer la cause de cette difficulté de prononciation à un embarras qui étoit dans le gosier. Au défaut de la parole, ses gestes étoient expressifs : elle portoit la main à la gorge, & paroissoit vouloir enlever l'obstacle qui l'empêchoit de rendre des sons bien articulés. Le soir, la respiration fut beaucoup plus facile, & la malade s'énonçoit assez librement. Elle me dit avoir ressenti dans les deux accès une chaleur à la région hypogastrique, qui se portoit ensuite vers les côtés de la région lombaire ; qu'elle avoit éprouvé ensuite un serrement à la poitrine, suivi de pal-

pitations de cœur, après quoi elle avoit perdu connoissance. En finissant ces détails, la malade ajouta qu'elle se trouvoit alors fort à son aise, & qu'elle espéroit dormir d'un bon sommeil.

Son espoir fut trompé : elle mourut dans cette nuit même, sans agonie bien sensible, puisque l'infirmière, qui couchoit à côté de cette malade, ne s'aperçut de sa mort que le lendemain matin.

Je fis l'ouverture du corps de cette femme, pour chercher à découvrir la cause d'une mort si prompte.

Les viscères du bas ventre paroissoient tous sains au premier coup-d'œil ; mais en les examinant particulièrement, je trouva le volume de la matrice plus considérable qu'à l'ordinaire, & la dissection de cet organe me fit voir qu'il existoit dans son intérieur une tumeur charnue de la grosseur d'une orange, & qui étoit adhérente à la membrane interne de ce viscère.

A l'ouverture de la poitrine, les poumons ne paroissoient pas altérés à leur surface ; mais en promenant le scalpel dans chacun d'eux pour connoître quelle étoit leur texture, mon instrument fut arrêté par un corps dur, situé à l'endroit

de la division des bronches. Ce corps étoit une concrétion pierreuse, grosse comme une noix muscade, qui étoit convexe d'un côté; & aplatie de l'autre.

Il y avoit de plus à la paroi interne de la crosse de l'aorte, plusieurs petites lames osseuses, séparées par un intervalle peu considérable.

R E M A R Q U E.

On trouve dans *Morgagni* des exemples répétés de concrétions pierreuses, formées dans les poumons; mais ces concrétions étoient venues à la suite de phthisie tuberculeuse, scrophuleuse, ou de répercussion d'un virus scabieux ou vérolique. (*Voy.* lett. 15, n°. 25; lett. 21, n°. 36; lett. 48, n°. 38.). On y voit aussi l'histoire d'un homme mort d'affection de poitrine, dans lequel on trouva les poumons remplis d'une matière tartareuse, & les glandes bronchiales grosses, dures, pierreuses & comprimant l'œsophage. Mais les malades dont *Morgagni* rapporte l'histoire, avoient été tous gravement opprimés long-temps avant leur mort (lett. 17, n°. 19). Il y a donc lieu de croire que la malade qui fut le sujet de l'observation de M. *Marc*, portoit depuis long-temps le

germe de la maladie dont elle est morte, & que la mobilité de ses nerfs a accéléré la fin, en rendant beaucoup plus dangereux les effets de la compression opérée par la tumeur pierreuse qui s'étoit engendrée à la partie supérieure de la poitrine.

II^e O B S E R V A T I O N.

Gangrène sèche.

Un insensé avoit infructueusement travaillé à s'évader du lieu où il étoit renfermé. Dans les tentatives qu'il avoit faites pour briser la porte de sa loge, il s'étoit servi de ses pieds long-temps & avec force. Accablé de fatigue, il se coucha sur de la paille, en éprouvant, entre autres sensations, une forte chaleur aux deux pieds. Après dix heures de sommeil, il se trouva réveillé par un sentiment de froid général, mais qui étoit beaucoup plus fort aux pieds qu'ailleurs. Rien ne put réchauffer ces extrémités refroidies; mais malheureusement le malade ne s'en plaignit pas, & resta quatre jours sans en parler à personne.

Quand il me fit voir ses pieds, ils étoient de couleur plombée; le bas de la jambe étoit très-gonflé; il y avoit sur

sa surface plusieurs escars, & les orteils étoient entièrement noirs. Je scarifiai jusqu'aux os les orteils; mais le malade n'éprouvoit aucune douleur: je fis encore des taillades sur les pieds, après quoi j'enveloppai toutes ces parties avec des cataplasmes que j'eus soin d'arroser avec des lotions spiritueuses. Le dégorgement de la jambe eut bientôt lieu. Comme la putréfaction s'étoit tout-à-fait emparée des orteils, je pris le parti de les emporter; il y eut peu de sang répandu. Je recouvris le tout de charpie, que j'arrosais plusieurs fois dans le jour avec un mélange d'eau & d'eau-de-vie camphrée, saturée de sel ammoniac. Insensiblement les pieds furent moins enflés, & la suppuration détacha toutes les escars. Au bout de huit jours, la charpie qui recouvroit les orteils, se trouva détachée d'elle-même; les plaies avoient un bon caractère, & la guérison auroit été prompte, si nous n'eussions pas été contrariés par le froid, qui étoit alors excessif. Pendant tout le temps que dura cette température rigoureuse, la nature resta dans une espèce d'inertie. L'air étant devenu plus doux, pendant cinq ou six jours, le progrès vers la guérison fut très-sensible. Mais la gelée reprit, &

tant qu'elle dura , nous restâmes stationnaires. Enfin , après deux mois d'un froid presque continuel , le temps se relâcha , & la nature fit & acheva en quatorze jours ce qu'elle n'avoit fait qu'ébaucher en deux mois & demi. Je crus pendant long-temps que cet homme ne pourroit s'aider de ses pieds pour marcher , tant il avoit peine à se soutenir ; mais au bout de deux mois , il couroit aussi vite qu'aucun de ses camarades. Le seul souvenir qu'il ait de son accident , c'est que , dans les changemens de temps , il éprouve à l'extrémité des pieds des douleurs sympathiques , qui lui font dire que les orteils lui sont revenus.

R E M A R Q U E.

C'est une observation malheureusement fort commune dans les pays froids , que la gangrène des extrémités , produite par l'action de l'atmosphère glacée ; & l'on y remarque constamment que les personnes les plus susceptibles de cet accident , sont celles qui , après un violent exercice , s'exposent à la rigueur de l'air , & y restent sans faire de mouvement. A la retraite de Prague , il y eut un grand nombre de soldats qui eu-

rent les pieds gelés, pour s'être endormis dans la neige, après avoir marché. Le mouvement extraordinaire que l'homme dont il est question dans cette observation, opéra avec ses pieds, & le sommeil auquel il s'abandonna ensuite dans un lieu froid & humide, ont produit sur ses pieds le même effet, par le passage rapide d'une grande chaleur à un grand froid. On voit une observation semblable dans *Lamothe* (tom. ij, p. 302). L'homme dont parle *Lamothe*, avoit été frappé de gangrène aux pieds en sortant de curer un puits très-froid, dans lequel il avoit eu les jambes plongées pendant tout le temps de son travail. En comparant l'observation précédente & celle de *Lamothe*, on voit avec bien de la satisfaction une preuve des progrès qu'a faits la chirurgie dans ce siècle. Du temps de *Lamothe*, l'amputation étoit pratiquée dans ces circonstances, & presque toujours sans succès. On sait aujourd'hui que la meilleure manière de traiter ces sortes de gangrène, est de laisser la nature agir, & séparer par un travail lent, mais sûr, la partie désorganisée de celle qui a conservé sa vie & sa chaleur.

III^e OBSERVATION.

Maladie cutanée semblable à une affection lépreuse, guérie par des moyens simples.

Dans les premiers jours de carême de l'année 1784, une femme de 34 ans, qui avoit eu plusieurs enfans, se trouva tout-à-coup percluse de tous les membres. Cette espèce de paralysie l'avoit frappée en remontant d'une cave très-froide où elle étoit descendue dans un moment où elle étoit baignée de sueur. Après avoir passé deux jours sans pouvoir se remuer, cette femme commença à ressentir une forte démangeaison sur les parties voisines de l'anus ; bientôt après un semblable prurit se fit sentir à toute la surface du corps, & il fut suivi de l'éruption d'une quantité considérable de boutons, qui, par l'habitude où étoit la malade de se gratter, ne tardèrent pas à s'ulcérer. L'apparition des boutons apporta une grande diminution dans la difficulté de mouvoir les mains & les pieds ; & quand l'éruption fut complète, la malade recouvra la liberté du mouvement qu'elle avoit perdue depuis quelques jours. En peu de temps son corps fut couvert de croû-

tes plus ou moins épaisses ; & c'est dans ces circonstances qu'elle fut arrêtée & conduite au dépôt de Saint-Denis.

Les remèdes que la malade y prit pendant trois mois, n'apportèrent pas une grande amélioration dans son état. Ayant été ensuite transférée dans le dépôt de Rouen, elle fut conduite à l'infirmerie, où j'appris d'elle l'histoire de sa maladie. Au premier aspect, la vue de cette femme me rappela un malade que j'avois remarqué à Caen, quelques années auparavant, & qui, couvert de croûtes comme elle, étoit traité depuis dix-huit mois pour la lèpre.

Je commençai le traitement de cette femme par l'usage des suc de plantes, édulcorés avec le syrop des cinq racines, auquel je joignis l'extrait de ciguë. Il y avoit déjà plus de quatorze jours que la malade prenoit ces remèdes, sans en tirer aucun avantage ; je supprimai les pillules d'extrait de ciguë ; on y substitua les bols faits avec l'antimoine cru pulvérisé, l'æthiops minéral, l'aloès pur, les fleurs de soufre, le savon blanc & le syrop des cinq racines. Ces nouvelles pilules ne tardèrent pas à produire un changement avantageux dans l'état de la malade : elle éprouva plus de tranquillité ; les croûtes

diminuèrent ; mais il lui survint une forte démangeaison. Frappé de ce nouveau symptôme, je la questionnai, afin de savoir si elle n'avoit pas eu la gale. Quoiqu'elle m'assurât bien que non, je me décidai à la faire frotter avec la pommade mercurielle simple, unie au soufre lavé. A peine avoit-elle fait quatre frictions, que les croûtes commencèrent à se détacher, & après les avoir continuées pendant seize jours, elle se trouva complètement guérie. Pendant tout le cours de ce traitement, je purgeai plusieurs fois la malade, & je ne manquai pas de diriger le régime & les autres moyens auxiliaires de manière à favoriser les indications que je voulois remplir.

Quoique l'on ait vu plusieurs fois des gales critiques survenir au milieu des affections aiguës & chroniques, & être très-favorables aux malades, il y a tout lieu de croire que la femme qui a été le sujet de cette observation, n'a pas été véridique dans l'histoire de sa maladie, & qu'elle a été aussi peu sincère lorsqu'elle a répondu à M. Marc qu'elle n'avoit jamais eu la gale. Cette maladie n'avoit aucun des symptômes caractéristiques de la lèpre, tels que des tubercules d'un rouge pâle, environnées d'é-

cailles farineuses , la dépilation des cheveux & des sourcils , le nez écrasé , l'haleine puante , les yeux effrayans , la voix rauque & la respiration embarrassée. C'étoit , à l'aspect , une gale dartreuse & croûteuse , qui ne pouvoit être guérie que par un traitement méthodique , mais dans laquelle tous les médicamens internes , quoique parfaitement indiqués , auroient été insuffisans ; si l'on n'y avoit pas joint des frictions propres à attaquer le virus qui étoit la cause de la maladie.

MALADIES VÉNÉRIENNES.

PREMIERE OBSERVATION.

Maladie vénérienne traitée sans méthode dans son principe.

Un jeune garçon affecté d'une gonorrhée virulente considérable , donna sa confiance à un charlatan , qui lui administra , dès les premiers instans , le mercure en frictions à fortes doses ; à la troisième friction , les glandes parotides , maxillaires , & toutes celles de l'intérieur de la bouche se tuméfièrent considérablement. La salivation devint d'au-

tant plus orageuse, que, malgré ces nouveaux symptômes, l'on faisoit continuer au malade l'usage du mercure. Mais en peu de jours, les souffrances du malade furent portées à un tel degré, qu'il ne voulut plus prendre aucun remède. La salivation cessa par degrés ; mais les glandes parotides & maxillaires restèrent dures & gonflées, & la gonorrhée persévéroit toujours. Les choses étoient encore dans cet état, huit mois après le premier accident, lorsque le malade fut remis entre mes mains. Je commençai par lui faire prendre des bains. Ensuite je lui fis faire usage du petit lait légèrement nitré, & des bols composés avec la panacée mercurielle, le kermès minéral & l'æthiops martial. Le lait & les légumes étoient la seule nourriture dont il faisoit usage. Au bout de quinze jours, je lui administrai des frictions mercurielles, à la dose d'un gros par jour, sans cesser de lui faire prendre les bains, & sans discontinuer les bols fondans que j'avois prescrits. A la cinquième friction, le malade éprouva une légère salivation, qui dura six jours, ce que j'attribuai, en partie, au froid qu'il avoit supporté pendant un certain espace de temps qu'il avoit été exposé à l'air. Je fis cesser toute

espèce de remède, tant que dura la salivation, & je me contentai des lavemens & d'un gargarisme.

Après quelques jours de repos, je recommençai l'usage des bains, des pilules & des frictions, & le malade n'avoit pas encore employé quatorze gros de mercure, lorsque je m'apperçus que les glandes étoient non-seulement moins dures, mais que leur volume étoit sensiblement diminué. Le mouvement du cou, qui avoit été fort gêné jusqu'alors, & ceux de la déglutition, qui avoient été embarrassés, se firent avec beaucoup plus de facilité. J'augmentai la dose du spécifique, lorsque le malade fut parvenu à la dix-huitième friction, & je la portai à un gros & demi d'onguent mercuriel double par jour, sans que le malade éprouvât de salivation.

Quelques jours après, j'examinai les gencives, & en les pressant avec mon doigt, je m'apperçus que je les faisois saigner. Le malade n'en parut pas surpris : il m'assura que long-temps avant sa maladie, il avoit eu une disposition au scorbut, & que depuis un voyage qu'il avoit fait sur mer, les gencives saignoient, pour peu qu'il y touchât avec un peu de force. Dès ce moment, je crus qu'il étoit nécessaire

cessaire d'avoir recours aux fucs antiscorbutiques, tels que ceux de creffon, de fumeterre, de bourrache & de cerfeuil, édulcorés avec le syrop de violette; mais je ne discontinuai pas pour cela les remèdes antivénériens, dont j'ai donné plus haut le détail. L'engorgement des glandes céda à l'usage combiné de ces remèdes. Il y avoit encore un reste d'écoulement gonorrhoïque, mais dont la couleur & la consistance étoient très-louables. Je purgeai plusieurs fois le malade; mais le flux ne céda qu'à l'usage d'une tisanne faite avec les bois sudorifiques, & à une potion dans laquelle je faisois entrer quelques gouttes d'huile de succin rectifiée, & de la liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann*. La quantité d'onguent mercuriel employée dans ce traitement a été portée à trois onces & demie.

II^e OBSERVATION.

Maladie vénérienne avec différentes complications.

Une fille d'environ trente ans étoit depuis plusieurs années très-gravement affectée de la maladie vénérienne. Les principaux symptômes étoient une go-

norrhée, des chançres aux grandes lèvres, des crêtes & des gerçures à l'anüs, d'où sortoit un pus très-fétide. Mais ce n'étoit pas là ce qui tourmentoît le plus cette malade. Elle éprouvoit dans le bas-ventre des douleurs qui ne lui permettoient pas de prendre de repos. Ces douleurs avoient principalement leur siège vers la fosse iliaque droite, & la forçoient d'aller à la selle plusieurs fois dans la journée. Je crus d'abord devoir combattre l'accident le plus pressant, & je travaillai à calmer les douleurs du bas-ventre par les boissons les plus adoucissantes, par l'usage fréquent des lavemens émolliens & par un régime approprié à cette indication. Mais après avoir prodigué ces secours pendant plusieurs jours, sans que la malade en ressentît le plus léger soulagement, je pris le parti de lui administrer des remèdes anti-vénériens, propres à corriger le vice des humeurs & à fondre le noyau qui paroissoit être dans le canal intestinal. J'employai pour cet effet les remèdes mercuriaux sous différentes formes. La panacée, les frictions, des lavemens dans lesquels je faisois dissoudre quelques grains de sublimé corrosif, furent tout-à-tour mis en usage,

& parurent avoir tant d'efficacité sur les accidens qui s'étoient manifestés aux parties génitales , qu'ils furent tous dissipés. Une dartre considérable que la malade avoit au sein , & qu'elle m'avoit cachée lors de mes premières visites , fut également guérie par les mêmes moyens ; mais les douleurs de ventre persistoient toujours dans toute leur intensité.

La malade se trouva cependant si contente d'être débarrassée d'une partie de ses maux, qu'elle me pria de la renvoyer avec ses compagnes, où elle resta pendant trois mois , soumise au même régime & s'occupant des mêmes travaux que toutes les autres. Ce fut après ce temps qu'elle revint à l'infirmerie ; les douleurs de ventre étoient devenues infiniment plus aiguës , & les déjections qui étoient aussi plus fréquentes, étoient mêlées de pus. Cette nouvelle qualité des matières excrémentitielles annonçoit l'existence d'un ulcère & d'un foyer purulent dans la capacité du ventre , ce qui étoit confirmé par le marasme & la fièvre lente de la malade , ainsi que par les douleurs aiguës qu'elle éprouvoit toutes les fois qu'elle étoit obligée d'aller à la garde-robe. Dans l'impossibilité de

pouvoir trouver des moyens de guérison dans un état si fâcheux & si désespéré , je travaillai à diminuer les souffrances de la malade , & à soutenir ses forces par l'usage du lait & des farineux. Elle vécut encore deux mois.

Je fis l'ouverture de son cadavre pour connoître la nature du désordre qui s'étoit opéré dans le bas-ventre. Tous les viscères étoient en bon état , & le siège du mal étoit dans le cœcum. Je trouvai d'abord que cet intestin étoit très-adhérent dans la fosse iliaque par un tissu cellulaire très-dense. Ses membranes avoient acquis beaucoup d'épaisseur & la consistance du cartilage. La surface interne étoit ulcérée dans une portion à peu près de la grandeur d'un écu de trois livres, & l'on voyoit de plus entre les rides formées par la membrane veloutée une infinité de glandes obstruées , desquelles découloit une sanie d'une puanteur insupportable.

L'ovaire du côté gauche étoit skirrheux & la moitié plus volumineux que celui du côté opposé. Celui-ci avoit plusieurs hydatides qui lui donnoient de la ressemblance avec une grappe de raisin.



III^e OBSERVATION.

Maladie vénérienne compliquée avec une affection de poitrine alarmante.

Une femme âgée de vingt - six ans étoit attaquée de la maladie vénérienne la moins équivoque. Des chancres considérables rongeoient les grandes lèvres : il y avoit par la vulve un écoulement virulent très-fétide , & l'anüs étoit parsemé d'excroissances & de rhagades qui faisoient beaucoup souffrir la malade. A ces symptômes d'une vérole ancienne & confirmée , se joignoient plusieurs signes qui donnoient lieu de présumer que la poitrine étoit en fort mauvais état. En effet, cette malade étoit fort épuisée ; sa toux étoit sèche & fréquente ; elle avoit une extinction de voix qui empêchoit de l'entendre , & elle crachoit du sang.

Je commençai par m'occuper des accidens de la poitrine & je parvins à les dissiper en peu de temps par le moyen de la saignée , des boissons adoucissantes & béchiques , auxquelles je joignis le régime le plus sévère.

Ensuite , je fis laver les chancres

avec la solution mercurielle , & je fis injecter plusieurs fois par jour la même liqueur à l'entrée du rectum.

Dès que la poitrine me parut calme , & en meilleur état , je fis prendre à la malade des pilules de panacée , en continuant toujours les mêmes lotions.

Quelque temps après , je fis commencer les frictions avec la pommade mercurielle double , à la dose de deux gros de deux jours l'un. A la fin de la première semaine , je m'apperçus que la bouche commençoit un peu à s'échauffer , & je suspendis pendant trois jours , l'usage de l'onguent mercuriel. Ce repos mit la malade en état de supporter ensuite les frictions à la même dose sans aucune interruption , jusqu'à la fin du traitement , que je terminai après avoir employé quatre onces d'onguent mercuriel. Dès les premières frictions les chancres avoient disparu. Vers l'époque de la douzième , j'enlevai des crêtes que la malade avoit à l'anüs & qui la gênoient beaucoup. Les rhagades , qui jusqu'alors n'avoient pas cessé d'être douloureuses & de fournir un peu de suppuration , se cicatrisèrent très-promp-tement , & tous les symptômes de la maladie vénérienne étoient disparus avant

la fin du traitement. Je ne parle point des purgatifs & de quelques autres moyens auxiliaires qui furent mis en usage ; mais ce qu'il est essentiel de remarquer , c'est que la poitrine de la malade ne souffrit aucunement pendant le cours du traitement , & que sa voix est devenue de jour en jour plus forte & plus sonore.

IV^e OBSERVATION

Faite au dépôt de mendicité de Soissons,
par M. COLOMBIER, Chirurgien-
Adjoint de l'Hôtel-Dieu de cette ville,
& chirurgien du dépôt de mendicité.

*Maladie vénérienne confirmée, compliquée
pendant le traitement, d'affection de poi-
trine & d'anasarque.*

Une fille âgée de vingt-trois ans , & très-maigre , entra le 7 août 1783 dans le dépôt de mendicité de Soissons , & fut admise aussitôt dans les infirmeries pour y être traitée d'une maladie vénérienne très-ancienne dont elle étoit affectée. Les symptômes de cette maladie étoient aussi graves que multipliés. Il y avoit un écoulement virulent considérable ; les grandes lèvres étoient tu-

méfiées , phlogosées & recouvertes d'ulcères chancreux. L'aîne droite présentoit une glande engorgée & dure de la grosseur d'une noix , & l'on voyoit à l'aîne gauche une cicatrice difforme qui étoit la suite d'un bubon qui s'étoit ouvert spontanément en cet endroit un an auparavant. Cette malade avoit encore des accidens plus manifestes & plus hideux. C'étoit un ulcère à la partie supérieure du cartilage de l'aile gauche du nez , pénétrant dans l'intérieur , & un autre ulcère au palais avec carie, dont le diamètre avoit environ un demi-pouce. Le voisinage de ces deux ulcères faisoit que lorsque la malade vouloit boire ou manger , une partie de ce qui étoit dans sa bouche sortoit par l'ulcère du nez , à moins qu'elle ne bouchât avec son doigt le trou de cet ulcère. Tous les os du sternum étoient exostosés ; la respiration étoit difficile & laborieuse , & il y avoit des douleurs nocturnes très-vives.

L'ancienneté de la maladie & la nature des symptômes dont cette fille étoit affectée , me firent adopter les remèdes antivénériens les plus propres à produire un effet prompt & efficace. Voici quelle fut ma manière de pro-

céder dans le traitement de cette maladie.

Je tirai d'abord deux palettes de sang du bras , & le lendemain je nettoyai les premières voies par le moyen d'un purgatif. Dès le troisième jour je commençai les bains chauds que je renouvelai ensuite si fréquemment, qu'en dix-huit jours la malade en avoit pris vingt-cinq , & je commençai en même temps la solution du sublimé corrosif, que je continuai d'administrer d'une manière prudente & graduée. Dès le sixième jour du traitement, les chancres commencèrent à prendre une couleur plus vive & plus naturelle, & la malade ressentoit déjà un calme qu'elle n'avoit pas éprouvé depuis long-temps. Les bains sur-tout la soulagèrent si sensiblement qu'elle les prolongeoit jusqu'à trois ou quatre heures. Dans l'intervalle des bains, on faisoit des fomentations & des injections à l'entrée du vagin avec l'eau de guimauve qui tenoit en dissolution seize grains de sublimé corrosif par pinte, ou bien l'on appliquoit sur les parties malades des linges trempés dans cette liqueur.

Au bout de quinze jours je m'aperçus que la respiration devenoit plus,

laborieuse qu'elle n'étoit même lors de l'arrivée de la malade. Elle se plaignit en même temps d'une grande difficulté d'uriner , avec de vives douleurs dans le bas-ventre. Ayant examiné attentivement son état, je reconnus qu'elle avoit la poitrine plus large du côté droit que du côté opposé, & qu'elle ne pouvoit rester couchée que difficilement sur le côté gauche, ce qui me fit soupçonner une disposition prochaine à l'hydrothorax.

Dès ce moment je supprimai les bains, & je donnai pour tout remède anti-vénérien les pillules de *Belloste*. Néanmoins l'oppression augmenta encore, les urines ne couloient qu'en très-petite quantité. Le ventre devint très-gros , les jambes & les bras s'œdématisèrent. Le bras droit sur-tout étoit très-gonflé, le visage étoit bouffi & luisant.

Quoique les bains me parussent avoir beaucoup contribué à ce relâchement général & aux accidens qui menaçoient la poitrine, je crus cependant que le déplacement du virus vérolique, son union avec les humeurs & son transport sur le poumon, étoient une des causes de la cachexie de la malade; & en conséquence, sans discontinuer l'usage

des pilules de *Belloste*, je lui fis administrer des frictions mercurielles.

Le succès des frictions fut aussi prompt que remarquable ; dès la septième, les ulcères chancreux étoient tout-à-fait cicatrisés ; l'œdématie étoit absolument dissipée, & la respiration parfaitement rétablie. En continuant cette marche, le traitement fut terminé en moins de deux mois, avec toutes les apparences d'une guérison radicale. Tous les chancres étoient disparus, sans laisser aucun doute, ni aucun vestige suspect. Il n'y avoit plus aucune trace de la gonorrhée, & les ulcères du palais & du nez étoient parfaitement consolidés, au point de ne laisser appercevoir qu'une cicatrice solide & très-unie. A cette époque la malade sortit du dépôt de Soissons pour être transférée dans celui de Valenciennes. Quoique je n'eusse aucun motif de suspecter sa guérison, je chargeai cette malade d'un mémoire pour les Officiers de santé du dépôt de Valenciennes, contenant la description de la maladie pour laquelle elle venoit d'être traitée, un état motivé des remèdes que je lui avois administrés, & de ceux que je me proposois de lui faire prendre, parmi lesquels les sudorifiques n'étoient pas oubliés.

RÉFLEXIONS sur les quatre Observations précédentes.

Depuis *Bérenger de Carpi*, qui le premier fit usage du mercure dans le traitement des maladies vénériennes, jusqu'à *Deidier*, médecin de Montpellier, qui enseigna l'art de tirer de ce médicament le plus grand avantage, on avoit pu à plusieurs égards improuver un remède dont l'administration indiscrete & peu mesurée avoit souvent l'inconvénient de produire des accidens fâcheux & quelquefois même celui de ne pas guérir la maladie. Mais l'expérience ayant appris que les préparations mercurielles employées d'une manière graduée guérissent les maladies vénériennes les plus invétérées, non-seulement sans produire aucun accident, mais même sans exciter la plus légère salivation, on a lieu d'être étonné de l'empressement & de l'inquiétude avec laquelle on a travaillé à chercher une nouvelle méthode de traiter cette maladie.

Il étoit naturel de voir une certaine classe d'hommes cupides se liguier contre une méthode de traitement qui étoit faite pour anéantir leurs arcanes ; mais ce

que l'on n'avoit pas lieu d'attendre , on a vu des médecins & des chirurgiens fermer les yeux à la vérité pour faire aux préparations mercurielles les reproches les plus injustes , & pour vanter avec enthousiasme des remèdes très-peu efficaces , & qui souvent même n'avoient d'autre mérite que la valeur idéale qu'ils leur accordèrent. Depuis quarante ans il est un grand nombre de substances végétales & minérales qu'on a préconisées comme des spécifiques certains de la maladie vénérienne ; on a tour - à - tour adopté les différentes préparations mercurielles , qui ont eu chacune une réputation brillante , mais une vogue passagère. Cependant, malgré ces erreurs , le mercure a été le médicament le plus généralement employé ; & de toutes les préparations de ce minéral , la plus usitée a été l'onguent mercuriel. Les savans Traités d'*Astruc* & de *Vanswiëten* , les excellens Ouvrages des modernes , tels que ceux de MM. *Dehorne*, *Fabre*, *Vigaroux*, auroient dû dissiper toutes les ténèbres. Mais deux causes ont entretenu & entretiendront peut-être long-temps encore les erreurs sur cet objet ; la première est l'avidité du charlatanisme , qui trouve une trop

riche proie dans la maladie vénérienne pour s'en désemparer ; la deuxième est l'amour du mieux , ou ce desir inquiet de la perfection , qui empêche les hommes de jouir du bien qu'ils possèdent , & qui leur fait méconnoître des vérités utiles pour courir après des merveilles illusoires. Il n'est donc pas de maladie sur laquelle il soit plus nécessaire de recueillir des observations simples en apparence , mais précieuses , en ce qu'elles sont faites pour ramener aux véritables principes qui doivent diriger dans son traitement.

Dans la première des observations sur la maladie vénérienne , M. *Marc* s'est conduit avec bien du discernement , en commençant à faire prendre à la malade des bains & des pilules mercurielles.

En effet , dans ces cas d'engorgement skirrheux des glandes, il convient , avant d'employer les frictions mercurielles , de stimuler la fibre & d'exciter une sorte de travail dans les parties malades. Les bains , en diminuant la sécheresse de la peau , ont fait cesser l'érétisme , & ont disposé le corps à absorber le mercure qui a été administré ensuite sous la forme de friction. C'est à cette prépa-

ration favorable qu'il faut attribuer l'efficacité avec laquelle le mercure a agi, & la raison pour laquelle la salivation n'est point survenue, quoique les frictions aient été très-rapprochées. Quant à l'état où étoient les gencives à la fin du traitement, il n'est pas besoin de recourir à une maladie antérieure pour l'expliquer. L'effet du mercure est de produire du relâchement dans les solides, & ce relâchement commence d'abord à paroître à la bouche. On ne fait pas jusqu'à quel point ce relâchement a rapport avec le scorbut; mais l'expérience a prouvé que les anti-scorbutiques étoient très-propres à le combattre. Les suc d'herbe & les acidules sont les remèdes qui conviennent chez les sujets secs & irritables, tandis que les sudorifiques sont ceux à qui il faut avoir recours chez ceux qui sont mous & empâtés. Dans le premier cas le gargarisme acide prescrit par M. *Marcé*, est fort recommandable; dans le second, il vaut mieux employer pour fortifier les gencives l'eau-de-vie de Gaïac. Mais dans toutes les circonstances, il est une précaution bien essentielle dans le traitement des maladies vénériennes pour prévenir la salivation; c'est d'avoir

soin que les malades respirent toujours un air frais & pur. L'expérience a prouvé que ceux qui ne jouissent pas de cet avantage peuvent à peine supporter une petite quantité de mercure sans que leur bouche s'échauffe, tandis que les autres en prennent une forte dose, en conservant toujours leur bouche dans son état naturel. Ainsi, quoique nous pensions avec M. *Marc*, que l'air a pu être nuisible à son malade, il y a lieu de croire que ce jeune homme n'a été disposé à saliver aussi promptement que pour avoir été tenu trop chaudement. En effet, il est certain qu'on verroit renaître les accidens qui accompagnoient il y a quarante ans le traitement de la maladie vénérienne, si l'on vouloit renfermer les malades dans des chambres inaccessibles à l'air & échauffées comme des étuves.

La femme de la seconde observation, qui avoit dans le cœcum un ulcère incurable, étoit, à ce qu'il paroît, malade depuis fort long-temps. Il est difficile de croire que l'origine de ce désordre dépendît du vice vénérien, soit parce que la malade éprouvoit des douleurs de ventre très-vives depuis fort long-temps, soit parce que le virus vénérien se porte

dans le corps graisseux , se filtre vers les glandes , ou se dépose sur les os. D'ailleurs , les symptômes extérieurs dont la malade étoit affectée , prouvoient évidemment qu'on n'avoit point travaillé à pousser le mal du dehors au dedans par le moyen des répercussifs. Les frictions n'ont pu guérir le foyer ulcéré & purulent ; mais elles ont allégé les souffrances de la malade en faisant disparaître les accidens vénériens dont elle étoit affectée. Il n'est pas aussi évident que le sublimé corrosif fût indiqué.

La troisième observation présente un résultat infiniment plus avantageux , & il en est peu qui puissent mieux démontrer avec quelle efficacité & avec quelle douceur opèrent les frictions mercurielles , lorsqu'elles sont administrées avec les modifications convenables. La poitrine de cette malade paroissoit en fort mauvais état à son arrivée ; mais à peine a-t-elle été soumise pendant quelques jours aux remède anti-phlogistiques & béchiques , qu'elle subit , sans aucun inconvénient , un grand nombre de frictions mercurielles. Les symptômes vénériens & les accidens de poitrine diminuent & disparaissent insensiblement , & en peu de temps la guérison de ces deux maladies

est confirmée. Il est beaucoup question dans cette observation de lotions anti-vénériennes sur les parties ulcérées. Ces lotions, qui sont souvent répercutives, auroient pu avoir du danger, si l'on n'eût pas fait en même temps des frictions fortes & rapprochées : cette pratique est généralement rejetée aujourd'hui, & l'on se contente de baigner les parties ulcérées avec des décoctions émollientes, ou de les enduire de cérat mercuriel, comme il a été dit dans le tableau de l'hospice de Vaugirard. (a)

Dans la quatrième observation, faite par M. *Colombier*, chirurgien adjoint de l'hôpital de Châlons, on voit un exemple des cas dans lesquels il faut avoir recours au traitement mixte. Cette observation pourroit nous donner occasion de parler de la manière d'employer le sublimé, des avantages & des inconvéniens des bains dans le traitement des maladies syphilitiques, du déplacement ou de la métastase du virus vénérien, enfin de l'efficacité des sudorifiques unis aux purgatifs, pour terminer la cure

(a) Voyez le N^o 5 de l'année 1785, où il est question des femmes de Vaugirard.

des affections de ce genre les plus compliquées ; ces réflexions trouveront leur place par la suite.

OBSERVATIONS

On certains pars of the animal œconomy , c'est-à-dire ; *Observations sur certaines parties de l'économie animale, par JEAN HUNTER. Londres, in-4^o ; de 125 pages , avec 18 planches.*

Ce Recueil contient dix-sept articles, dont voici les titres :

Description de la position du testicule dans le fœtus & sa descente dans le scrotum.

Observations sur les glandes situées entre le rectum & la vessie , appelées vésicules féminales.

Description de l'espèce de génisse nommée en anglois FREE MARTIN.

Description d'un faisan extraordinaire.

Description de l'organe de l'ouïe dans les poissons.

Description de certains réceptacles de l'air

dans les oiseaux , qui ont communication avec le poumon & avec la trompe d'Eustachi.

Expériences & observations sur la faculté que quelques animaux ont de produire de la chaleur.

Moyens proposés pour rappeler à la vie les personnes submergées en apparence,

Structure du placenta.

Observations sur le placenta du singe.

*Observation sur le GILLAROO-TROUT ;
(espèce de Truite) appelée communément en Irlande GIZZARD-TROUT -
(Gésier-truite.)*

Quelques observations sur la digestion,

Sur une sécrétion qui se fait dans le jabot des pigeons élevant leurs petits , & qui est propre à la nourriture des pigeon-neaux.

Sur la couleur du PIGMENTUM de l'œil dans différens animaux.

Usage des muscles obliques.

Description des nerfs qui suppléent à l'organe de l'odorat.

Description de quelques rameaux de la cinquième paire de nerfs.

Cet excellent Ouvrage n'a paru à Londres que vers le milieu de novembre 1786. Il est dédié au célèbre *Sir Joseph Banks*, Baronnet, Président de la Société Royale, &c. M. *le Roux des Tillet*s s'occupe maintenant de traduire en françois les observations de M. *Hunter*, dont nous ferons l'extrait lorsque notre littérature médicale sera augmentée de cette traduction. Mais ayant désiré de donner au public une idée de cet ouvrage, nous avons prié M. *des Tillet*s d'insérer dans notre Journal le morceau suivant, qui contient des observations neuves & propres à faire connoître une fonction sur l'explication de laquelle il paroît probable que les physiologistes ont été jusqu'à présent dans l'erreur.

OBSERVATIONS sur les glandes situées entre le rectum & la vessie, appelées VÉSICULES SEMINALES. (a)

Les vésicules qui sont situées entre la vessie & le rectum dans le mâle de quel-

(a) *Note du Traducteur.*

Dans l'essai que nous présentons, nous ne nous sommes proposé que de rendre fidèlement

ques animaux, & auxquelles on donne communément le nom de *vésicules séminales*, ont été considérées comme des réservoirs de la semence séparée par les testicules, de même que l'on a supposé que la vésicule du fiel servoit de réservoir à la bile. Les physiologistes ont été déterminés à adopter cette opinion, parce qu'ils ont observé que dans l'homme les

le sens de l'ouvrage que nous voulions traduire. Après nous être pénétrés des pensées de M. Hunter, nous aurions pu, nous aurions peut-être dû, au jugement de nos lecteurs, mettre dans notre diction toute la précision & tout le goût dont la langue françoise est susceptible ; mais sans croire que le mérite d'un traducteur consiste à se trainer servilement sur les pas de son auteur, nous avons pensé que lorsqu'en écrivant, un homme obéit à son génie plus qu'il ne se livre à son imagination, lorsqu'il a traité un sujet grave, dans lequel l'observation sert de base aux raisonnemens, & lorsqu'il a lui-même négligé l'élégance du style, comme un vain ornement ; nous avons pensé, dis-je, que celui qui essaie de faire passer dans une langue étrangère les vues neuves que présente un pareil travail, doit pousser l'exactitude jusqu'au scrupule, & nous avons tâché de rendre dans notre traduction, ce qu'il nous a semblé voir dans l'original ; c'est-à-dire, l'auteur exprimant ses idées telles que la nature les donne à l'homme de génie.

conduits de ces vésicules communiquent avec les vaisseaux déferens avant de s'ouvrir dans l'urètre. On imagina que cette communication permettoit à la semence, lorsqu'elle n'étoit pas incessamment employée, de passer par une espèce de regorgement des vaisseaux déferens dans ces vésicules. Mais des observations plus exactes sur leur structure & sur l'humeur qu'elles contiennent dans l'homme, & des recherches faites dans les autres animaux sur les parties semblables, que l'on suppose remplir le même but, joint à cela qu'on ne trouve point ces vésicules généralement dans toutes les classes d'animaux, me portèrent à conclure que cette opinion étoit erronée. Pour répandre sur ce sujet autant de lumière qu'il étoit possible, je fis nombre d'expériences, & je profitai de chaque occasion qui s'offrit d'examiner tout ce qui pourroit en quelque manière éclaircir ce point. D'après ce que j'ai été en état de recueillir, on verra, je pense, que l'usage de ces vésicules n'est point de servir de réservoirs à la semence.

Pour procéder régulièrement, en détaillant mes recherches, je commencerai par comparer l'humeur contenue

dans ces vésicules avec la semence, telle qu'elle est lancée de la verge d'un homme vivant. Par cette comparaison il est visible que les deux sécrétions diffèrent beaucoup dans leurs propriétés sensibles de couleur & d'odeur ; & quoique la semence qui constitue la première partie de l'émission soit manifestement différente de celle qui sort la dernière , cependant chacune des parties de cette émission est encore différente du mucus trouvé dans les vésicules.

La semence qui , dans un homme vivant , sort la première , est d'une couleur d'un blanc bleuâtre , d'une consistance approchant de celle de la crème, & semblable à ce qu'on trouve après la mort dans les vaisseaux déférens , tandis que celle qui suit est un peu semblable au mucus ordinaire du nez , mais moins visqueuse. La semence , sur-tout celle qui est sortie la première , devient plus fluide par son exposition à l'air , ce qui est le contraire de ce qui arrive au produit des sécrétions en général. L'odeur de la semence est fade & désagréable , elle ressemble exactement à celle de la farine de châtaigne d'Espagne. Son goût est d'abord insipide , cependant quelques momens après on y distingue un peu de piquant

piquant qui stimule & excite un sentiment d'ardeur dans la bouche. L'humeur que contiennent les vésicules dans un cadavre, est d'une couleur brunâtre, & souvent varie quant à sa consistance dans différentes parties de la vésicule, comme si elle n'étoit pas bien mêlée. Elle ne ressemble pas à la semence par son odeur, & elle ne devient point plus fluide étant exposée à l'air.

Cependant on peut objecter qu'on trouve ordinairement l'humeur des vésicules dans un état putride & qu'elle a, par cette raison, souffert un changement dans ses propriétés sensibles. Mais cette objection est promptement détruite, si l'on compare ce fluide avec celui que l'on trouve dans les vaisseaux déferens, venant des testicules du même cadavre, entre lesquels il ne paroît y avoir aucune ressemblance. Pour être encore plus certain de la nature de l'humeur de ces vésicules, qu'il n'étoit possible de l'être en examinant des sujets morts depuis quelque temps, je saisis l'occasion d'ouvrir, immédiatement après la mort, un homme qui avoit été tué par un coup de canon. Le fluide contenu dans les vésicules étoit d'une couleur plus transparente qu'il ne l'est

ordinairement dans des hommes morts depuis un temps considérable ; mais il n'étoit en aucune manière semblable à la semence, soit pour la couleur, soit pour l'odeur. Dans un autre homme qui s'étoit tué sur le champ en tombant d'un lieu élevé, & dont j'examinai le corps peu de temps après l'accident, je trouvai l'humeur des vésicules d'une couleur de petit-lait un peu clair, n'ayant rien de l'odeur de la semence, & dans un état assez fluide pour couler aussitôt que j'eus incisé les vésicules.

J'ai aussi examiné avec attention un mucus que quelques hommes rendent en faisant effort pour aller à la garde-robe, ou pour exprimer les dernières gouttes de l'urine, action qui exige une forte contraction des parties. On donne généralement le nom de foiblesse seminale à cet écoulement, & je crois que l'on suppose communément que c'est de la semence. Mais dans tous les cas de cette espèce où j'ai été consulté, ce mucus ressembloit presque à l'humeur des vésicules dans le cadavre, quoiqu'il fût peut-être un peu moins foncé en couleur. Je fis de vains efforts pour persuader à un homme qui avoit cette incommodité, que son écoulement n'é-

toit point féminal , jusqu'à ce qu'après avoir examiné sa propre semence & l'avoir comparée avec ce mucus , il fut convaincu de la différence. Cette personne avoit la faculté de rendre de la semence en même quantité que de coutume , immédiatement après la sortie du mucus , ce qui est une autre preuve que ce fluide n'est pas de la semence. (a)

Il se trouve rarement dans ce pays des eunuques que nous puissions examiner. Néanmoins nous avons quelquefois occasion d'ouvrir les corps de ceux qui , soit par maladie , soit par accident , ont perdu un testicule , ou tous les deux , & j'ai examiné après leur mort plusieurs sujets de cette espèce. Les personnes qui n'ont perdu qu'un testicule conviennent mieux à notre dessein que celles qui ont été privées des deux , parce qu'il est à présumer que de tels hommes ont eu depuis habitation avec des femmes , & par conséquent ont fait des émissions qui doivent avoir vidé les

(a) On supposoit avec raison que cet écoulement venoit des vésicules ; d'un autre côté , on imaginoit que ces vésicules contenoient la semence ; en admettant ce raisonnement comme fondé , l'écoulement devoit être féminal.

vésicules du côté qui a subi la castration, si elles contenoient de la semence ; & ne pouvant être remplies de nouveau, on doit les trouver vides après la mort. D'ailleurs un pareil état nous fournit l'occasion de faire des observations comparatives entre les vésicules du côté parfait, & celles du côté qui ne l'est pas. Dans les eunuques, il ne peut y avoir de ces émissiions, parce que la perte des testicules cause celle du stimulus naturel & principal. C'est pourquoi, si dans les eunuques on trouve après la mort les vésicules pleines, on peut supposer que c'est la semence qu'elles ont reçue des testicules avant la castration, & qui depuis y est toujours restée. Mais comme la castration est ordinairement pratiquée sur des enfans, si les vésicules sont pleines, cette circonstance doit plutôt être regardée comme une preuve que ces organes séparent leur propre mucus. Cependant il est probable que les vésicules ne seront jamais ni si grandes, ni si pleines dans les eunuques que dans un homme parfait ; car mon opinion est qu'elles sont dépendantes de la génération, & que si le sujet est privé du pouvoir de la génération, les vésicules n'acquerront pas le même développe-

ment. Mais lorsqu'il n'y a qu'un testicule d'enlevé, cette perte ne nuit en aucune manière à la génération; c'est pourquoi elle ne produit aucun changement dans la vésicule du côté où le testicule est emporté, parce que la sécrétion de l'humeur que contient la vésicule, ne dépend point de l'action du testicule, mais de la constitution du sujet, & de la puissance où il est de procéder à l'acte de la génération.

Un homme qui, dans l'hôpital de Saint-George, étoit confié à mes soins pour une maladie vénérienne, mourut à cet hôpital. On s'aperçut qu'il avoit perdu le testicule droit. Il parut, par la cicatrice que l'on pouvoit à peine découvrir, que ce testicule avoit été enlevé très-longtemps avant la mort, & la maladie pour laquelle cet homme avoit été reçu dans l'hôpital, est une preuve convaincante qu'il avoit eu commerce avec des femmes depuis cette époque.

Je fis l'ouverture du cadavre, en présence de M. *Hodges*, chirurgien de la maison, & de plusieurs élèves de l'hôpital. En disséquant & en examinant les parties contenues dans le bassin, avec la verge & le scrotum, je trouvai le vaisseau déférent du côté droit plus pe-

tit que l'autre & plus ferme dans sa texture, principalement à son extrémité, proche l'anneau abdominal, près de l'endroit qui dans l'opération avoit été coupé en travers. La membrane cellulaire qui enveloppe le conduit de ce côté, n'étoit pas aussi lâche que celle du côté gauche, & les vaisseaux qui se ramifient sur la vésicule droite, n'étoient pas autant remplis de sang; mais en ouvrant les vésicules, elles se trouverent toutes les deux remplies d'une espèce de mucus, semblable à celui que l'on rencontre dans les autres cadavres, & la vésicule du côté droit étoit même plus grande que celle du côté gauche. Quelque puisse être, donc, le véritable usage de ces vésicules, cette dissection nous fournit une preuve que dans le corps humain elles ne contiennent pas la semence.

Un homme qui avoit un bubonocèle, d'un volume considérable, mourut à l'hôpital Saint-George. Du côté de la hernie, le testicule avoit presque perdu sa texture naturelle, par la pression du sac herniaire. En examinant ce testicule avec attention, nous ne trouvâmes point d'apparence de vaisseau déférent, avant d'être parvenus près de la vessie, où ce

vaisseau étoit presque aussi large que de coutume. La vésicule de ce côté étoit aussi pleine que l'autre, & contenoit la même espèce de mucus.

J'extirpai à un François le testicule gauche, qui étoit malade. Cet homme étoit marié, & il mourut environ au bout d'un an de cette opération, après avoir extrêmement souffert pendant plusieurs mois avant sa mort. A l'ouverture du corps, je trouvai les deux vésicules presque pleines, plus spécialement celle du côté gauche, ce qui, je suppose, peut être accidentel. Mais en examinant le vaisseau déférent du même côté à l'endroit où il est placé le long de la vésicule, & où il a la même structure que les vésicules, je le trouvai plein de la même espèce de mucus, ce qui, je crois, arrive toujours, soit que le testicule ait été enlevé, soit qu'il ne l'ait pas été.

Un jeune cocher, qui avoit le testicule gauche malade, vint à l'hôpital de Saint-George, où M. *Walker* lui enleva ce testicule en août 1785. Ce cocher revint à l'hôpital en février 1786, à cause de douleurs extraordinaires qu'il ressentait par tout le corps, ce qui lui fit demander à être mis dans un bain chaud. Mais en allant de la salle, au

bain, il tomba à terre, & mourut presque dans le moment même. On ouvrit son corps pour découvrir la cause de la mort. L'examen que l'on fit des vésicules, offrit celle du côté gauche aussi pleine que celle du côté droit, & la liqueur contenue dans toutes les deux étoit exactement semblable.

En 1755, comme je disséquois un sujet mâle, dans l'intention de voir obliquement les parties contenues dans le bassin, je trouvai sur le côté gauche un sac contigu au péritoine, précisément sur le côté du bassin où les vaisseaux iliaques internes se divisent au-dessus de l'angle de réflexion du péritoine à l'union de la vessie & du rectum. On voyoit le vaisseau déférent gauche s'avancer jusqu'à ce sac, &, ce qui est très-singulier, celui du côté droit, ou côté opposé, croisoit la vessie près de son union avec le rectum, pour se joindre au premier. Je mis à découvert le vaisseau déférent gauche jusqu'au testicule; mais en suivant le droit, à travers l'anneau du muscle oblique externe, j'apperçus qu'environ à un pouce de son passage hors de l'abdomen, il se terminoit tout-à-coup en un point obtus qui étoit impénétrable. En examinant le cordon sper-

matique depuis ce point jusqu'au testicule, je ne pus trouver aucun vaisseau déférent, mais en commençant au testicule même, & en suivant l'épididyme depuis son origine jusqu'à la moitié environ de l'endroit où il est posé sur le testicule; je remarquai que l'épididyme marchoit d'abord en ligne droite, & que bientôt après il paroissoit se terminer en un point. Dans cet endroit le canal étoit assez large pour permettre de le remplir avec du mercure, qui toutefois ne pénétra pas loin, de sorte qu'une portion de l'épididyme n'existoit pas, non plus que le vaisseau déférent, presque dans toute la longueur du cordon spermatique droit; du côté gauche le vaisseau déférent commençoit où ordinairement se termine l'épididyme, & là l'extrémité de ce dernier organe manquoit de presque la longueur d'un pouce. Ensuite je disséquai le sac dont j'ai parlé ci dessus, que je reconnus pour être les deux vésicules; car en soufflant de l'air par un vaisseau déférent, je ne pouvois enfler que la moitié de ce sac, & j'enflais l'autre moitié en soufflant par l'autre vaisseau. Ces vésicules contenoient le mucus qu'on y trouve ordinairement; mais en faisant même l'exa-

men le plus scrupuleux, je ne pus découvrir de conduit allant de ces vésicules à la glande prostate, ni aucun débris d'un pareil conduit.

Il étoit évident que dans ce sujet il n'y avoit point de communication entre le vaisseau déférent & l'épididyme, ni entre les vésicules & l'urètre. Le *caput gallinaginis* avoit l'apparence ordinaire, mais on n'en voyoit point les orifices. Les testicules étoient très-sains & les conduits qui alloient de ces parties à l'épididyme étoient très-apparens & pleins de semence (a).

(a) Comme la semence, à cause de cette conformation vicieuse, ne pouvoit pas être transportée dans l'urètre par la voie ordinaire, je conçus qu'il étoit possible qu'il y eût quelque autre construction contre nature pour suppléer à ce qui manquoit dans le vaisseau déférent; c'est pourquoi je recherchai très-soigneusement s'il n'y avoit point de vaisseau déférent surnuméraire. Ce qui m'engagea plus particulièrement à cette recherche, c'est que souvent j'ai rencontré des parties qui ressemblent à ces vaisseaux dans des endroits où elles ne peuvent remplir aucune espèce de fonction. Par vaisseau déférent surnuméraire, j'entends un conduit grêle qui quelquefois vient de l'épididyme, passe sur le cordon spermatique le long du vaisseau déférent, & ordinairement se termine par une extrémité

De ces recherches il résulte une preuve de présomption que la semence peut être absorbée dans le corps du testicule

imperforée, proche de laquelle ce tube est quelquefois un peu élargi. Je n'ai jamais trouvé qu'il allât jusqu'à l'urètre, mais dans quelques sujets je l'ai vu accompagner le vaisseau déférent aussi loin que le bord du bassin. Il n'y a point de preuve incontestable que cela soit un vaisseau déférent surnuméraire, mais nous trouvons en général que les conduits des glandes sont très-sujets à des singularités, & qu'il y a fréquemment des conduits surnuméraires. On rencontre souvent à un seul rein deux uretères qui sont quelquefois distincts du commencement à la fin, & d'autres fois partant tous les deux d'un seul bassin. Or les conduits dont je parle, venant de l'épididyme, je suis porté à croire, à cause de l'analogie, qu'ils sont d'une nature semblable aux uretères doubles. Ils ressemblent au vaisseau déférent, parce qu'ils sont une continuation de quelques-uns des tubes de l'épididyme; ils sont roulés à l'endroit d'où ils en partent; ensuite ils forment un canal droit, cheminant quelque temps avec le vaisseau déférent lui-même, après quoi ils sont ordinairement oblitérés.

L'idée que ces vaisseaux surnuméraires servent à reporter dans la circulation la semence superflue, est certainement erronée, parce qu'on les trouve très-rarement, & qu'ils sont encore plus rarement prolongés au-delà de la marge du bassin.

& dans l'épididyme, & que les vésicules font la sécrétion d'un mucus qu'elles font en état d'absorber, lorsqu'on ne peut en faire usage. Nous pouvons également conclure de ce qui a été dit, que la semence n'est pas retenue dans des réservoirs après qu'elle est séparée, & n'y est pas gardée jusqu'à ce qu'elle soit employée, mais que la sécrétion s'en fait dans le moment, en vertu de certaines affections de la pensée qui stimulent les testicules à cette action : car nous voyons que si l'imagination porte à des idées lascives, & qu'ensuite on empêche le *paroxysme* d'avoir lieu, les testicules deviennent douloureux & gonflés par la quantité de semence qui est séparée, & par l'action des vaisseaux qui est augmentée. Nous voyons que cette douleur & ce gonflement sont dissipés aussitôt après que le *paroxysme* est produit, & que la semence est évacuée ; mais sans cela, l'action des vaisseaux est encore entretenue, & la douleur dans les testicules continue en général jusqu'à ce que le *paroxysme* ait eu lieu, & que l'évacuation de la semence se soit faite, ce qui rend l'acte complet ; sans quoi, l'action des vaisseaux, qui font la sécrétion ne peut cesser, ni les parties ne

peuvent revenir dans leur état naturel. Pendant que ces choses se passent, on n'éprouve aucune espèce de sensation dans le siège des vésicules séminales. La douleur causée dans les testicules, parce qu'ils sont remplis de semence, & que l'action est incomplète, est quelquefois si considérable, qu'il est nécessaire de procurer une évacuation de la semence pour soulager le malade.

A l'appui de cette opinion, on peut observer que ces vésicules sont aussi remplies de mucus dans les corps très-émaciés, lorsque la personne est morte d'une maladie de langueur, que dans des corps fort robustes, lorsque la mort a été violente, ou qu'elle a été la suite d'une maladie aiguë : d'ailleurs, elles sont presque aussi pleines dans un vieillard que dans un jeune homme ; ce qui, très-probablement, ne seroit pas, si elles contenoient la semence. Ces faits, qu'a fourni l'examen du sujet humain, sont, je pense, suffisans pour établir l'opinion que j'ai présentée ; mais pour la satisfaction des autres, je rendrai compte de faits & d'observations, tels que la dissection d'autres animaux me les a offerts, me bornant à ce qui tend à éclaircir le point en question.

Entre les animaux que j'ai disséqués, je n'ai point trouvé deux genres dans lesquels les vésicules fussent semblables, ni pour la forme, ni pour l'humeur qu'elles contiennent; & ces vésicules diffèrent plus en grandeur, relativement à la grosseur de l'animal, qu'aucune des autres parties dont les usages sont les mêmes dans divers animaux, tandis qu'on peut dire que la semence est semblable dans plusieurs de ceux que j'ai examinés.

L'analogie qui existe entre ces vésicules & la vésicule du fiel dans le corps humain, ne se remarque pas de la même manière, relativement aux autres animaux. Dans le Cheval, ces vésicules sont deux sacs ressemblans à de petites vessies urinaires; elles sont presque lâches & pendantes, avec une tunique partielle qu'elles reçoivent du péritoine, & sous laquelle il y a deux couches de fibres musculaires; vers leur fond ces vésicules paroissent glanduleuses, & leurs tuniques y sont plus épaisses qu'à aucune autre partie. Leurs ouvertures dans l'urètre sont très-larges; mais, quoiqu'elles s'ouvrent près des vaisseaux déférens, elles n'ont point de communication avec eux. La cloison entre les conduits de ces différens organes, n'est pas tout-à-fait prolongée jus-

qu'à l'urètre, de sorte qu'à parler strictement, on ne peut pas dire qu'ils pénètrent séparément ce passage ; mais le conduit commun n'a pas assez de longueur pour pouvoir permettre un regorgement des vaisseaux déférens dans ces vésicules. Ces organes sont plus grands dans le cheval entier, que dans le cheval hongre. Dans ces deux animaux, l'humeur des vésicules est exactement semblable, & presque égale en quantité ; mais elle ne ressemble nullement à la semence lancée dans le coït par le cheval entier, ou que l'on trouve après la mort dans le vaisseau déférent.

Dans le Verrat, ces vésicules sont extrêmement larges, & divisées en cellules d'une étendue considérable, ou bien on peut dire, avec plus de justesse, qu'elles forment des ramifications unies de près les unes avec les autres, & qu'elles ont un large canal ou conduit commun pour le tout. Les conduits contiennent un fluide blanchâtre, très-différent de celui que l'on trouve dans les vaisseaux déférens du même animal, avec lesquels ils n'ont pas la moindre communication.

Dans le Rat, les vésicules sont larges & plates avec des bords dentelés ; elles

sont placées un certain espace dans la cavité de l'abdomen , & elles contiennent un mucus épais , de couleur cendrée , presque d'une consistance de fromage mou , & très-différent de celui que l'on trouve dans les vaisseaux déférens du même animal , avec lesquels ces vésicules ne communiquent nullement.

Dans le Castor , les vésicules sont roulées ; leurs conduits n'ont aucune communication avec les vaisseaux déférens , mais tous les deux s'ouvrent sur le *verumontanum*.

Dans le Cochon d'inde , les vésicules sont composées de longs tubes cylindriques , & sont situées dans la cavité du ventre ; elles sont lisses à leur surface externe , & ne communiquent point avec les vaisseaux déférens. Elles contiennent une substance épaisse , bleuâtre & transparente qui est plus molle près de leur fond , & devient plus ferme vers leurs ouvertures dans l'urètre , où elle est aussi consistante que du fromage commun. D'après cette observation , & d'après ce que l'on remarque dans le cheval , il paroîtroit que c'est le fond des vésicules qui sépare cette substance , laquelle diffère beaucoup en couleur , & en con-

stance, de l'humeur contenue dans les vaisseaux déférens, & souvent se rencontre dans l'urètre en morceaux broyés.

Pour être plus certain que la substance contenue dans ces vésicules n'étoit pas une humeur séparée par le testicule, j'ôtai à un cochon d'inde un des testicules, & six mois après je lui donnai une femelle. Aussitôt que cet animal eut accompli l'acte de la copulation (dans lequel toutes les parties contenant de la semence, auroient dû naturellement se vider,) je le tuai, &, en l'examinant, je trouvai tant du côté parfait que de celui d'où on avoit ôté un testicule, les vésicules toutes deux remplies d'une substance tout-à-fait semblable. Il n'est pas présumable que personne allègue que cette substance étoit contenue dans la vésicule avant l'extirpation du testicule, & il n'étoit pas possible que ce fût de la semence, car la semence doit avoir été éjaculée en entier pendant l'accouplement précédent.

Pour m'assurer que dans l'émission, l'humeur des vésicules n'étoit point portée avec la semence dans le vagin de la femelle, je tuai une femelle de cochon d'inde aussi-tôt que le mâle l'eut abandonnée, & j'examinai avec attention ce

que contenoient le vagin & l'utérus. Dans l'un ni l'autre de ces organes, je ne pus trouver aucune portion de mucus des vésicules, que l'on auroit facilement apperçu, à cause de sa consistance ferme.

Dans le Hérifson, ces vésicules sont très-larges, elles ont le double de la grandeur de celles de l'homme.

Il y a plusieurs animaux dans lesquels il n'y a point de pareilles vésicules, je crois qu'elles manquent dans la plus grande partie de ceux qui font leur principale nourriture de chair; cependant on en trouve dans quelques-uns des animaux de cette classe, & le hérifson en est un exemple. On ne peut appercevoir de différence entre les testicules, les vaisseaux déferens, ou la semence des animaux qui ont des vésicules, & de ceux qui n'en n'ont point, & la manière dont s'opère la copulation, relativement à ces vésicules, est on ne peut pas plus semblable dans les uns & dans les autres.

Dans les Oiseaux, autant que je l'ai observé jusqu'à présent, il n'y a rien d'analogue à ces vésicules; cependant il ne paroît pas y avoir de différence dans la manière de procéder à la copulation entre le canard & le taureau ou le béliet, & il est naturel de supposer,

que si les vésicules étoient les réservoirs de la semence, elles feroient plus nécessaires dans les oiseaux, puisque la possibilité de répéter l'acte de la copulation est chez eux infiniment plus grande que dans les quadrupèdes; & de fait, nous trouvons que dans les oiseaux il y a des réservoirs qui expliquent cette possibilité, car c'est probablement pour remplir cette intention, que les vaisseaux déferens sont dilatés précisément avant de s'ouvrir, dans le rectum. Les oiseaux n'ayant point d'urètre, mais simplement une rainure, comme on l'observe dans le Canard & le Jars (a), & même plusieurs n'ayant point de rainure, comme la volaille commune, il étoit nécessaire qu'il y eût quelque part un semblable réservoir.

Ce que j'ai observé de relatif aux réservoirs dans les oiseaux, est également applicable aux animaux amphibies, & à cet ordre de poissons appelés raies.

D'après les observations, rapportées ci-dessus, je pense que nous pouvons hardiment conclure que ces vésicules ne sont point destinées à contenir la

(a) Oie mâle.

semence ; car la seule circonstance de ce que leurs conduits sont unis à ceux des testicules dans l'homme , ne paroît pas suffisante pour rejeter la multiplicité de faits qui contredisent une telle opinion.

Ayant travaillé à démontrer que l'usage de ces vésicules a été jusqu'à présent mal connu , les observations suivantes tendront à prouver qu'elles servent à la génération , quoique leur usage propre ne soit pas encore découvert , & pour l'intelligence plus parfaite de cette partie du sujet que je traite , j'exposerai d'abord les faits suivans.

Dans les animaux , les sens naturels sont déterminés ou augmentés en proportion de ce que les parties qui s'y rapportent sont formées , & sont en état d'agir , & ce qui dispose ces parties à l'action , est aussi en proportion de leur formation & du stimulus de tels sens. Mais pour que ces sens puissent être convenablement excités , il est nécessaire que l'animal & les parties elles-mêmes soient sains , en bon état , & dans un certain degré de chaleur convenable à la classe à laquelle l'animal appartient. En raison de ce que dans différentes parties du globe , on voit varier la température

des saisons , le froid est dans quelques-unes de ces parties assez considérable pour empêcher dans les animaux ces sensations ou dispositions d'avoir lieu ; & dans plusieurs cas, l'influence générale que le froid produit sur eux , est assez grande pour les priver , le temps qu'elle dure , de ces sens ou dispositions , & les rendre pendant ce temps incapables de procéder à l'acte de la génération (a).

Dans l'hiver le testicule devient petit, chose que l'on observe sensiblement dans les oiseaux, Le Moineau franc peut nous en servir de preuve : car si on tue un moineau mâle dans l'hiver , avant que les jours aient commencé à croître , on trouvera le testicule très-petit. Si l'on examine cet organe en différens temps sur d'autres moineaux , lorsque la température devient plus douce de jour en jour , & si l'on continue cet examen jusqu'au temps de la chaleur de ces animaux , la différence dans la

(a) Il n'est pas nécessaire que la saison propre à la copulation de différens animaux soit également chaude ; car la grenouille s'accouple dans un temps très-froid , tandis que le serpent & le lézard , qui sont aussi froids & des animaux dormans , ne s'accouplent que lorsque la saison est chaude.

grosſeur du teſticule ſera frappante. Cette obſervation n'eſt pas particulière aux oiſeaux , mais elle eſt commune , autant que je l'ai vu juſqu'à préſent , à tous les animaux qui ont leurs ſaiſons marquées pour la copulation. Dans le Cerf, nous trouvons que les teſticules ſont réduits à une très-petite grosſeur pendant l'hiver ; mais dans le Rat des champs, la Taupe, &c., cette diminution eſt encore plus remarquable. Les animaux, au contraire, qui ne ſont point dans l'état de nature n'éprouvent pas un tel changement dans leurs teſticules, & n'étant pas grandement ſoumis à l'influence des ſaiſons, ils ſont conſéquemment toujours bien diſpoſés, & dans cet état auquel les autres animaux, qui ſont abandonnés à eux-mêmes, ne peuvent atteindre que dans une ſaiſon plus chaude. C'eſt pourquoi dans l'homme, lequel eſt dans cet état éloigné de la nature, les teſticules ſont à peu de choſe près de la même grosſeur pendant l'hiver que pendant l'été, & l'on peut faire la même obſervation, quoique d'une manière moins exacte, dans le cheval, le béliet, &c., parce que ces animaux ont un temps marqué pour leurs amours.

Cette variation dont nous venons de parler, n'existe pas seulement dans les testicules, mais elle a lieu aussi pour les parties qui sont liées avec eux. Car dans les animaux qui ont leurs saisons marquées le plus distinctement pour la propagation, tels que le rat des champs, la taupe, &c. il est difficile, pendant l'hiver, de discerner les vésicules, qui sont très-grosses pendant le printemps, variant quant à leur volume de la même manière que le testicule. Toutefois on peut alléguer que si l'on admet que ces vésicules sont les réservoirs de la semence, alors il est naturel de supposer que le changement qui s'y observe ait lieu; mais ce qui arrive à la glande prostate, que l'on n'a jamais supposé contenir de la semence, détruira la force de cette objection, puisque dans tous les animaux qui ont une prostate, & qui ont leur temps marqué pour la propagation, cette glande éprouve un changement semblable à celui des vésicules. Dans la taupe on peut à peine découvrir la prostate pendant l'hiver, mais au printemps cet organe devient très-grand, & est rempli de mucus.

D'après ces observations, il est raisonnable de conclure que dans l'économie animale, l'usage des vésicules doit, en

commun avec plusieurs autres parties, dépendre des testicules. Car la verge, l'urètre & toutes les parties qui leur sont liées, sont dans la dépendance du testicule à tel point, que je suis persuadé que peu de ces parties auroient existé s'il n'y eût pas eu de testicules dans la structure primitive du corps, & que ce peu de parties n'auroient eu que ce qu'il leur auroit fallu pour favoriser l'expulsion de l'urine. Pour jeter du jour sur cette opinion, observons quelle est la différence entre un mâle, ou animal entier, & celui qui a été châtré très-jeune dans un temps où les testicules n'avoient point assez d'influence sur l'économie animale pour opérer le développement des autres parties. Dans le mâle, la verge est grande, parce que les corps caverneux (a) sont

(a) Les cellules des corps caverneux sont musculaires, quoiqu'on n'observe pas une telle apparence dans l'homme. La verge n'est pas en tous temps également distendue pendant l'érection : car en cet état elle est moins volumineuse dans les jours froids que dans un jour chaud, ce qui probablement vient d'une espèce de spasme qui ne pourroit point agir sur elle, si elle n'étoit point musculaire.

Dans le cheval, les parties qui composent les cellules de la verge, paroissent évidemment susceptibles

susceptibles de dilatation. Le corps spongieux est très-vasculaire (a), & cette partie du canal, qui est appelée le bulbe, est considérablement élargie, & forme une cavité ; les muscles accélérateurs de l'urine (ainsi qu'ils sont nommés) sont forts & sains. Dans plusieurs animaux, qui ont de longues verges, ces muscles sont continués jusqu'à l'extrémité du membre, & dans d'autres ils ne s'étendent pas aussi loin, mais ils sont très-gros.

Au contraire, dans l'animal châtré, la verge est petite, & n'est pas capable de beaucoup de dilatation ; le corps spongieux est moins vasculaire, la cavité du bulbe n'est qu'un peu plus large que le canal de l'urètre & les muscles sont blancs, petits, & ont une apparence li-

musculaires à l'œil, & dans les chevaux frais tués, elles se contractent sur elles-mêmes quand on les titille.

(a) Il ne peut pas être mal-à-propos d'observer que le corps spongieux de l'urètre & le gland de la verge ne sont point spongieux ou cellulaires, mais sont formés par un plexus veineux. On distingue cette structure dans le sujet humain, mais elle est beaucoup plus facile à appercevoir dans plusieurs animaux, comme le cheval, &c.

gamenteuse. On peut faire les mêmes observations sur les muscles érecteurs de la verge.

La verge d'un animal entier, lorsqu'elle est en érection, est d'une longueur suffisante pour atteindre le fond du vagin de la femelle. Dans l'animal châtré, la verge est beaucoup plus courte; & comme les érections ne leur sont pas nécessaires, souvent on voit adhérer au dedans du prépuce les parties qui devroient sortir au-dehors. Les muscles érecteurs dans le mâle sont assez vigoureux pour presser tout d'un temps le sang du *crura penis* dans le corps de la verge, de manière à rétrécir le diamètre de l'urètre, & à le contracter instantanément, & les accélérateurs de l'urine (a) ont une force suffisante pour

(a) J'appellerai ces muscles, *expulseurs de la semence*, parce que je pense qu'ils servent réellement à l'expulsion de la semence; ces muscles ont aussi pour usage de faire sortir ces gouttes d'urine qui sont rassemblées dans le bulbe par les dernières contractions de la vessie: ce qui les a fait nommer accélérateurs de l'urine. S'il n'eût pas été nécessaire d'avoir un réceptacle pour la semence, ces muscles n'auroient probablement jamais existé, & les dernières gouttes d'urine auroient été expulsées par l'action de la

lancer la semence qui s'est amassée par degré dans le bulbe, pour servir à l'éjection.

Dans le mâle la prostate (a), les glandes de *Cowper* & les glandes situées le long de l'urètre, dont les lacunes sont les conduits excrétoires, sont grandes & pulpeuses : elles séparent une quantité considérable d'un mucus visqueux & salé au goût, qui très-probablement

veffie & de l'urètre, ce qui arrive en quelque sorte dans l'animal châtré. Il est évident que l'urètre a le pouvoir de se contracter par l'application de toute espèce de stimulus ; car j'ai vu ce canal ne pas permettre à une injection d'entrer, & dans l'endroit où l'injection s'arrêtoit on sentoît une plénitude qui n'alloit point au-delà de ce point : cette contraction existe très-probablement dans la membrane interne.

(a) La prostate ne se trouve pas chez tous les animaux. Elle manque dans le taureau, le cerf & très-probablement, je crois, dans tous les animaux ruminans. Dans cette classe les tuniques des vésicules sont beaucoup plus épaisses & plus glanduleuses que dans les animaux qui ont des prostates : pour cette raison il est naturel de supposer que les vésicules répondent presque au même but que la prostate.

La prostate & les glandes de *Cowper*, aussi bien que les vésicules, manquent dans les oiseaux, dans les amphibiens, & dans les poissons qui ont des testicules, comme tous ceux du genre des raies.

est destiné à lubrifier ces parties, & il n'y est lancé que lorsque tout est disposé pour la copulation ; tandis que dans l'animal châtré ces parties sont petites, flétries, racornies & ligamenteuses, & ne font qu'une petite sécrétion. De ce que nous venons de dire, on peut distinguer à la simple apparence une différence considérable entre les parties qui dans le mâle sont liées avec la génération, & celles qui restent dans l'animal châtré, sur-tout si la castration a été faite lorsque cet animal étoit jeune.

Si l'on objecte que les mêmes changemens n'ont point lieu dans les hommes auxquels on a enlevé un testicule ; on peut répondre que l'opération a été faite dans un âge éloigné de l'enfance, & comme il reste un testicule, cela suffit pour continuer les actions nécessaires, & conséquemment les pouvoirs ne sont point perdus ; c'est pourquoi toutes les parties qui avoient connexion avec ces pouvoirs, en reçoivent encore un stimulus, qui leur conserve l'état parfait.

La différence que l'on apperçoit entre le bulbe & les muscles d'un mâle & ceux d'un animal châtré, sembleroit indiquer que dans le mâle le bulbe est élargi pour fournir un réceptacle à la semence ; car

quoique j'aie soutenu que les vésicules n'étoient point des réservoirs, cependant comme il est nécessaire que la semence soit accumulée en quelque endroit avant l'éjection, je tâcherai de prouver, d'après la manière dont les animaux que nous connoissons le mieux, pratiquent la copulation, que le bulbe est destiné à servir de réceptacle à la semence. C'est pourquoi nous allons donner une description abrégée de différentes parties intéressées dans le coït; & en observant la dépendance où ces parties sont les unes des autres, nous allons voir comment cette preuve sera fournie.

L'érection de la verge est produite par un obstacle qui est mis au retour du sang, & l'obstruction qui en résulte est si complète, qu'aucune compression mécanique, appliquée au corps de la verge, ne peut refouler le sang dans les veines. Cette érection produit deux effets: elle donne à la verge de l'amplitude & de la roideur, & elle rend le canal de l'urètre plus resserré. Par la même cause, le sang remplit le corps spongieux de l'urètre, & le gland qui n'en est qu'une continuation, mais non pas si complètement que le corps de

la verge, puisqu'au moyen de la pression, on peut le refouler de ces parties dans les veines (a).

Cette accumulation de sang dans le corps spongieux, diminue le canal de l'urètre à tel point que toute pression sur une des parties de ce canal produit un effet considérable sur les autres, parce que non-seulement elle rend la capacité du canal plus étroite à l'endroit pressé, mais parce que, comme cette action pousse le sang en avant, les parties au-delà du point comprimé sont encore plus distendues qu'elles ne l'étoient, & conséquemment le canal de l'urètre est rétréci en même proportion.

(a) Au mois d'avril 1760, en présence de M. *Blount*, je mis à nu la verge d'un chien, presque dans toute son étendue; je découvris les deux veines qui viennent du gland (ce qui forme dans ces animaux la plus grande partie de la verge), & je les séparai des artères par la dissection, afin de pouvoir les comprimer à volonté, sans affecter les artères. Effectivement je comprimai alors les deux veines, & je trouvai que le gland & le bulbe, qui est large, se remplissoient & se distendoient; mais lorsque j'irritai les veines, dans l'intention de voir s'il y avoit en elles quelque pouvoir de contraction qui pût dans l'occasion empêcher le retour du sang, je n'observai rien de semblable à cela.

Chez un animal qui reste long-temps dans le coït, la semence (à mesure qu'elle est séparée) est pendant la copulation chassée par degrés le long des vaisseaux déférens dans le bulbe; & lorsque les testicules cessent de faire leur sécrétion, le paroxisme qui doit terminer l'opération, commence; la semence agit comme stimulus sur la cavité du bulbe de l'urètre; les muscles de cette partie du canal sont mis en action; il est probable que les fibres les plus près du bulbe agissent les premières, & qu'ensuite celles qui sont plus en avant se contractant dans une succession rapide, la semence est lancée avec quelque force. La même action pousse en avant le sang qui est dans le bulbe de l'urètre; mais ce sang, exigeant une plus forte impulsion pour être poussé, est un peu plus tardif que la semence sur laquelle il presse par derrière, & le corps spongieux étant plein de sang, agit presque comme une vive ondulation; ce en quoi il est aidé par la constriction correspondante de l'urètre, de sorte que la semence est hâtée dans son cours avec une vélocité considérable.

Des faits que j'ai établis touchant les organes de la génération, des observa-

tions que j'ai faites , & de la suite d'actions que j'ai considérées comme participant à la copulation dans les animaux , je pense que l'on peut en toute sûreté tirer les conclusions suivantes.

Que les sacs appelés vésicules séminales ne sont point les réservoirs de la semence , mais sont des glandes qui séparent un mucus particulier ; & que le bulbe de l'urètre est , à proprement parler , le réceptacle dans lequel la semence est accumulée avant l'éjaculation.

Quoiqu'il semble avoir été prouvé que les vésicules ne contiennent pas la semence , je n'ai pas été en état d'assigner leur usage propre ; toutefois on nous permettra de conclure en général , que de concert avec les autres parties , ces vésicules servent à la génération.



REMARQUES

HISTORIQUES ET CLINIQUES
SUR LES FLEURS DE ZINC;

Par M. BAUMES, docteur de la Faculté de Montpellier, associé regnicole de la Société royale de médecine de Paris; de l'Académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Dijon, de la Société royale des sciences de Montpellier; & médecin à Nîmes.

Les fleurs de zinc ont été employées avec un succès très-inégal. Tantôt elles ont opéré la cure de maladies qui avoient résisté aux autres moyens connus; tantôt elles ont seulement amélioré la situation du malade, ou suspendu les accès & les progrès de son mal; tantôt enfin ce remède a procuré des effets qui ont forcé d'en interrompre l'usage. Cette inégalité dans les succès des fleurs de zinc, n'est point particulière à ce remède, la même chose arrive avec toute sorte de médicamens; ainsi les fleurs de zinc ne doivent être

ni vantées avec enthousiasme, ni décriées avec prévention.

On ne sait si c'est au hasard ou à une de ces traditions qui transmettent les secrets dans les familles, que *Luddeman* dut l'usage avantageux qu'on pouvoit faire des fleurs de zinc, dans les affections spasmodiques ; mais on croit que cet empirique a employé le premier à l'intérieur cette préparation de zinc connue depuis long-temps, & on sait qu'il jouit à Amsterdam & à Leyde d'une haute réputation, en traitant heureusement avec ce remède inconnu toutes les maladies convulsives.

M. *Gaubius*, témoin des bons effets de l'arcane de *Luddeman*, voulut découvrir sa nature, & trouva qu'il n'étoit rien autre que les fleurs de zinc. M. *Gaubius* s'en servit dans les convulsions des enfans, causées par une humeur acide, & dans celles qui dépendent d'une grande foiblesse des nerfs ; il réussit, & publia ses observations dans un ouvrage intitulé, *H. D. GAUBII adversariorum varii argumenti, liber unus, cap. 8, pag. 113.*

M. *Gaubius* écrivit en 1771, & l'année suivante il parut à Leyde une dissertation de M. *J. Hart*, sous ce titre : *De Zinco, ejusque florum usu medico,*

observationibus confirmato, &c. M. *Gaubius* publie dans cette thèse, par l'organe de son disciple, que les fleurs de zinc lui ont réussi contre la coqueluche, le hoquet hystérique & le spasme cynique; qu'il a radicalement guéri avec ce remède une épilepsie héréditaire, & qu'il a mis fin à des convulsions très-violentes, qui étoient venues à la suite d'un violent chagrin. M. *Hart* communique ensuite dans la même thèse une observation de M. *Vandoeweren*, sur la cure radicale d'une danse de Saint Guy; trois observations du docteur *Stolte*; 1°. sur des convulsions si violentes, qu'elles imitoient l'épilepsie, dans une fille de douze ans, qui en fut délivrée en quatre jours; 2°. sur une épilepsie d'une fille de dix-sept ans, guérie en vingt jours; 3°. sur une maladie convulsive très-variée, très-cruelle, causée par une frayeur, considérablement diminuée, & qui ne disparut pas complètement, parce qu'on employa le zinc à trop petites doses; enfin, une observation propre à M. *Hart* sur des convulsions occasionnées par une frayeur très-vive, & qui, après avoir résisté à un très-grand nombre de remèdes, cédèrent enfin aux fleurs de zinc.

En 1778, M. *Hurtlebusch* fit imprimer à

Helmstadt des recherches sur le zinc employé comme remède : *Dissertatio inauguralis zincum medicum inquirens*, &c. ; & il fit connoître des faits nouveaux, qui confirmoient les propriétés antispasmodiques de cette substance. Suivant M. *Hurlebusch*, & d'après ses observations parfaitement détaillées, M. *Bereis*, professeur à Brunswich, a rendu à la santé cinq épileptiques avec les fleurs de zinc ; M. *Crell* a guéri, au moyen de ce remède, 1°. une fièvre intermittente accompagnée d'épilepsie ; 2°. divers spasmes qu'une fièvre bilieuse avoit laissés ; 3°. des convulsions qui avoient succédé à des douleurs vagues de rhumatisme ; 4°. l'épilepsie dont plusieurs enfans étoient atteints. M. *Martini* a complètement délivré un homme dont les mouvemens convulsifs menaçoient de dégénérer en mal caduc. M. *Hagen* a très-utilement employé les fleurs de zinc dans la coqueluche ; enfin cet antispasmodique combiné avec la quassie, a calmé des convulsions hystériques, & procuré du soulagement à un jeune épileptique, qu'une fièvre quarte avoit rendu tel depuis plusieurs années.

En 1780, M. *Martini* publia à Helmstadt de nouvelles observations sur les

fleurs de zinc dans une dissertation particulière, *de zinco medico recentius observata sistens*; dans laquelle on voit que l'épilepsie, la danse de Saint Guy, & plusieurs espèces de convulsions, ont été fructueusement combattues avec les fleurs de zinc, dans des sujets vermineux, quoique leur guérison n'ait pas été assurée par l'expulsion des vers.

Indépendamment de ces traités particuliers sur les fleurs de zinc, nous avons une infinité d'observations isolées, qu'il importe de citer pour compléter l'histoire de cet antispasmodique.

On lit dans le quatrième volume des Mémoires de médecine & de chirurgie, par une société d'Edimbourg, des observations sur les effets des fleurs de zinc. M. *Goodfir*, chirurgien à Largo en Ecosse, qui en est l'auteur, fait l'histoire d'une maladie hystrérique très-violente, pour laquelle les fleurs de zinc ont été employées très-utilement; & il nous apprend que ce remède a singulièrement soulagé un épileptique, dont les accès s'annonçoient par cette vapeur qu'on nomme *aura epileptica*, qui partoît de la partie interne des jarrets. Cette épilepsie avoit résisté à toutes sortes de remèdes, même aux topiques appliqués aux genoux.

M. *Benjamin Bell*, chirurgien à Edimbourg, paroît avoir guéri avec les fleurs de zinc, portées à vingt-quatre grains par jour, & données en deux doses, un épileptique que rien n'avoit pu soulager. *Gazette salulaire*, 1774, n^o xxij.

Dans ses observations sur l'utilité des fleurs de zinc dans les affections nerveuses, M. *Michel de Bialmont*, médecin de Liège, rapporte que ce remède a guéri entre ses mains, 1^o. des mouvemens convulsifs dont la violence paroissoit tenir de l'épilepsie; 2^o. une toux convulsive très-inquiétante; 3^o. un vomissement nerveux, avec cardialgie & contractions spasmodiques de tout le tube alimentaire. *Gazette salut.* 1774, n^o xxxv.

On trouve dans les Commentaires de médecine, publiés à Edimbourg par le docteur *Duncan*, une Lettre adressée à M. *Percival*, dans laquelle on voit, 1^o. que quinze grains de fleurs de zinc, pris chaque jour en trois doses, & continués quelque temps, délivrèrent une jeune femme d'une épilepsie dont les attaques revenoient cinq ou six fois par jour; 2^o. qu'une fille de quatorze ans a été guérie de la danse de Saint Guy, en prenant soir & matin un grain des fleurs

de zinc, après avoir été purgée deux fois; 3°. qu'une épilepsie invétérée & rebelle à toutes sortes de moyens, fut emportée par les fleurs de zinc administrées deux fois par jour, d'abord à la dose de deux grains, & successivement poussées jusqu'à celle de six; 4°. enfin, que dans quelques cas où les fleurs de zinc n'ont pas opéré une guérison parfaite, elles ont produit une diminution considérable des accès. L'auteur ajoute qu'il ne s'est point aperçu que ce remède augmentât aucune espèce d'évacuation, sinon quelquefois à la première dose, qu'il cause un certain mal-être, qui se termine par une selle.

Dans une Lettre à M. *Poissonnier*, conseiller d'Etat, & professeur au collège royal, M. *Desaive*, apothicaire à Liège, annonce que quarante-quatre grains de fleurs de zinc, pris en douze fois, ont radicalement enlevé un spasme périodique très-cruel, qui duroit depuis quatre ans, & qui, partant des premières vertèbres, gaignoit les muscles intercostaux gauches, & se propageoit jusque sur le diaphragme, ensuite sur l'estomac, & redoubloit de violence sur ce viscère. Il est à remarquer que M. *Desaive* ne croit pas que l'usage des fleurs de zinc ait

eu jamais des suites fâcheuses, quand ce remède a été donné à doses convenables.

Feu M. *Maret*, écrivant au docteur *Grunwald*, nous apprend qu'il avoit essayé, en 1775, les fleurs de zinc, ou plutôt la chaux de zinc, sur trois malades; qu'elles n'avoient fait ni bien, ni mal à deux d'entre eux, mais qu'elles avoient été le moyen principal de la guérison d'un épileptique qui en prit deux grains de six en six heures, & en employa un gros. La conséquence que je tire de ces faits, dit M. *Maret*, est, que les fleurs de zinc sont réellement un antispasmodique, mais aussi peu fidèle que ceux qui ont la plus grande réputation: qu'on peut s'en servir sans crainte, que leur usage n'échauffe pas, & que c'est une ressource de plus dans les maladies nerveuses; ressource qui pourra être quelquefois avantageuse, mais à laquelle il ne faut pas donner une confiance illimitée.... Peut-être que ce remède ne convient pas quand l'estomac participe au spasme; mais des expériences plus fréquentes peuvent seules rendre méthodique l'usage de cet antispasmodique.

M. *Rush*, médecin à Philadelphie, fait mention dans une Lettre à M. *Duncan*, d'un marchand, sujet aux accès épilepti-

ques depuis dix à douze ans, pour qui on avoit inutilement essayé, en Europe & en Amérique, tout ce que la médecine offre en pareil cas, & qui doit aux fleurs de zinc une santé parfaite.

Le docteur *Haygart*, médecin à Chester, après avoir employé les fleurs de zinc dans les maladies épileptiques & convulsives, s'aperçut qu'elles avoient affoibli celles qui étoient une suite de l'affection de l'ame, & d'une trop grande sensibilité.

M. *Guillaume Whitt*, médecin à Yorck, a vu cette maladie caractérisée par les convulsions successives de toutes les parties du corps, & à laquelle on a donné le nom d'*hieranosos*, maladie sacrée, céder aux fleurs de zinc, après avoir résisté aux antispasmodiques les plus efficaces.

M. *Dugud*, médecin à Durham, rend compte dans les Mémoires de médecine d'Édimbourg, des succès qu'eurent les fleurs de zinc, chez une jeune fille de neuf ans, d'une fibre lâche & d'une constitution délicate, attaquée depuis environ deux ans, de mouvemens convulsifs très-violens, qui agitoient fort irrégulièrement tout le système musculéux, & finirent par un spasme constant des extrémités inférieures. La dose de ces

fleurs fut portée à quinze grains par jour, donnés en deux fois, le matin & le soir.

Nous lisons dans la dissertation de M. Hinze : *de Febris & variolis verminosis*, &c. à Helmstadt 1780, que M. le professeur *Beireis* a employé avec succès les fleurs de zinc contre les convulsions, & que ce remède, dans le cas en question, n'a opéré que lorsque le malade en a pris dix grains. A la vérité, suivant M. *Hinze*, ce médicament ne réussit pas sur une fille de six ans attaquée de la danse de Saint Guy; mais M. *Grunwald* oppose à cet exemple l'observation d'un garçon de huit ans, attaqué de cette même maladie, que les fleurs de zinc, données toutes les trois heures, à la dose d'un grain, firent disparaître en peu de temps.

Dans une Lettre à M. *Gardanne*, M. *Fouquet* témoigne que, quoique en général il n'ait pas été satisfait des fleurs de zinc, il les a cependant vu réussir sur un jeune enfant de huit ou neuf ans, à qui la frayeur d'une chute avoit laissé de légers mouvemens convulsifs dans le globe des yeux, & un tremblement sensible à une main, qui duroient depuis trois mois. Cet enfant prit jusqu'à deux grains entiers par jour de ces fleurs, & fut guéri

dans moins d'un mois & demi, par l'usage continué de ce remède. (*Gazette de Santé, année 1785, pag. 13.*)

M. Fode, professeur de médecine, & secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine de Copenhague, a reconnu en plus de dix occasions la vertu antispasmodique de ces fleurs: (*Dissertat. inaugur. præstantissimam rationem illustrandi, materiam medicam practicam sistens, &c. auctore J. NIELSEN.*)

M. Home, professeur à Edimbourg, a trouvé ce médicament un excellent antispasmodique, & sur-tout un très-bon anti-épileptique. (*Clinical experimentz, histories and dissections, &c. sect. 11.*)

M. Odier propose les fleurs de zinc contre les convulsions qui surviennent dans l'hydrocéphale interne. (*Mém. de la Société royale de Médec. de Paris, ann. 1779, part. ij, pag. 194 des Mém.*) Les auteurs de la pharmacopée des pauvres, à l'usage de l'institut clinique de Hambourg, prescrivent cette potion contre l'épilepsie :

Prenez de la Fleur de zinc très-blanche,
demi-gros.

De l'eau de fontaine, 8 onces.

Du Syrop diacode, une once.

Mélez pour plusieurs prises, à donner

dans le jour, & à réitérer pendant quelque temps.

Suivant M. *Starck*, un mélange d'une partie de fleurs de zinc & de trois parties de crème de tartre, donné de manière que dans le commencement, les malades prenoient quatre à cinq grains de fleurs de zinc, allant peu à peu en augmentant, jusqu'à ce qu'ils portassent la dose de ces fleurs à un scrupule par jour, a produit de grands effets dans les spasmes, sur-tout des extrémités, dans les affections hystrériques, l'épilepsie; la coqueluche, les maladies vermineuses, la suppression des règles. (*Disposition de l'institut clinique de Jena, &c.*)

M. *Wichmann*, médecin de la Cour à Hanovre, a dissipé avec un mélange de fleurs de zinc & de magnésie blanche, une maladie singulière, provenant d'une frayeur, & caractérisée sur-tout par une grande disposition au spasme, & par une altération de la mémoire. (*Gazette salulaire, 1786, n° xxix.*)

M. *Jean Lind*, fils du célèbre médecin de ce nom, a prouvé par une observation l'efficacité des fleurs de zinc dans l'épilepsie. On commença par cinq grains de ces fleurs, réduits en bol avec de la conserve d'églantier, & on en porta par degrés la

dose jusqu'à dix grains , l'estomac n'en supportant pas davantage. Six semaines de l'usage de ce remède , continué deux fois par jour , suffirent pour terminer la cure. (*Journal de médecine de Londres , traduction françoise , tom. vj , pag. 49.*)

Le Journal de médecine de Paris contient plusieurs faits qui constatent encore les vertus antispasmodiques des fleurs de zinc. On trouve , (cahier de décembre 1779), un Mémoire très-bien fait de M. *de la Roche* , dans lequel sont rapportées dix observations intéressantes , & dont le résultat est , que ces fleurs sont infiniment convenables contre les spasmes & les convulsions des enfans , & même des adultes. On lit dans le cahier de décembre 1781 , que M. *Duchanoy* a guéri la danse de Saint Guy avec les fleurs de zinc , dont il donnoit six pilules par jour , d'un demi-grain chaque , observant que la malade éprouvoit une chaleur brûlante dans la gorge depuis qu'elle faisoit usage du zinc. Dans le cahier de janvier 1783 , M. *Morin* rend compte des succès des fleurs de zinc dans une maladie nerveuse , ajoutant , après avoir employé dans plusieurs autres cas de différens symptômes nerveux , les fleurs du zinc , qu'elles n'ont jamais

occasionné d'accidens, & qu'au contraire leur administration a souvent été suivie des plus heureux succès. Le cahier d'octobre 1783 contient des remarques de M. *Ponché*, sur une épilepsie accidentelle, & sujette à des périodes fixes, guérie radicalement par les fleurs de zinc employées à l'intérieur. Enfin le cahier de décembre 1786 présente quelques réflexions de M. *Meglin*, sur l'usage des fleurs de zinc dans les maladies spasmodiques, dont les conséquences sont, que ces fleurs, dont néanmoins l'auteur a constaté les effets calmans dans les affections vaporeuses hystériques, sont moins utiles que bien d'autres antispasmodiques, & ne méritent d'être adoptées que dans ces cruelles maladies des nerfs, qui mettent le médecin dans la nécessité de nuancer & de varier son traitement de diverses manières. On se rappelle en outre que les fleurs de zinc tentées à l'hospice de Vaugirard pour les convulsions des nouveau-nés, ont moins réussi que les évacuans, les bains & la teinture du camphre. (Cahier de juin 1785.)

J'ai parlé quelquefois des fleurs de zinc, d'après une observation assez étendue, pour me permettre de donner quelques préceptes généraux sur leur appli-

cation. Ce remède est bien loin de m'avoir toujours réussi ; mais je lui dois des cures véritables. J'ai vu des enfans attaqués de convulsions chroniques & d'épilepsie ; j'ai vu des adultes tourmentés par des symptômes nerveux, par des accès épileptiques, par des priapismes, devoir tous leur soulagement ou leur guérison à l'usage méthodique des fleurs de zinc ; mais j'ai vu que, quoique ce remède soit innocent, qu'il fasse souvent du bien, rarement du mal, il ne réussit point, 1°. quand l'estomac pèche par un excès de sensibilité ; 2°. quand les convulsions des enfans sont le symptôme d'une maladie aiguë ; 3°. quand les spasmes & les convulsions sont dues à l'irritabilité morbifique & à la foiblesse du système nerveux.

Quant aux premiers effets de ce remède, ils sont plus ou moins désagréables, si, dans la majeure partie des cas, on n'en commence l'usage par une dose infiniment petite, telle qu'un tiers, un quart ou un cinquième de grain : si, dans le principe, on ne combine avec ce remède un doux stomachique ou un léger calmant, tels que l'extrait de genièvre, de gentiane, de quinquina ; l'extrait de safran, celui des têtes de coquelicot, &c.

En outre j'ai vu, quoique rarement, que ces fleurs excitoient une espèce d'ivresse, qui ne tarδοit pas à se dissiper.

Tels sont les résultats des faits que j'ai détaillés dans un Mémoire sur les accidens de la dentition, couronné par la Société royale de médecine de Paris, & dans un ouvrage sur les convulsions des enfans, couronné par la Faculté de médecine de Paris, qui seront l'un & l'autre bientôt rendus publics; dans un Mémoire sur les vertus des fleurs de zinc, présenté il y a quelques années à l'Académie de Dijon; enfin dans la Gazette de Santé, année 1782, pag. 90; dans le Journal de médecine, cahier de juin 1783, & dans le Journal de médecine militaire, tome xj, pag. 211.

Quand on veut administrer les fleurs de zinc, il est important de s'assurer de la bonté de cette chaux métallique. Les fleurs de zinc sont très-légères, & d'une couleur de blanc sale. On reconnoît les véritables au moyen de l'acide vitriolique & de l'action du feu. Exposées à l'action de l'acide vitriolique, les vraies fleurs ne font point d'effervescence, tandis que les fausses fleurs en font, lorsqu'elles sont traitées de même; exposées au feu ou à la flamme d'une bougie, après

après les avoir répandues sur la lame d'un couteau qu'on a humectée avec de la salive, les fausses fleurs ne changent point de couleur, tandis que les vraies prennent une couleur jaune, tirant un peu sur le vert, & fournissent une flamme pareille à celle du phosphore. Les véritables fleurs de zinc reprennent à-peu-près leurs premières couleurs lorsqu'elles sont refroidies.

Mais comme il est essentiel pour le succès de ce remède, de l'administrer dans son plus grand état de pureté, il convient de traiter ces fleurs par le lavage, puisque c'est le seul moyen d'obtenir une chaux extrêmement divisée, exempte de toute portion de métal non déphlogistiqué, & très-propre pour l'usage que l'on fait à présent de cette préparation en médecine. *M. Desaise* a déjà fait cette réflexion.

D'après ce que je viens de dire dans ces remarques historiques & cliniques sur les fleurs de zinc, j'ai lieu de croire qu'on ne contestera point à ce médicament une vertu réellement antispasmodique. Des auteurs dignes de foi, & des praticiens d'un très-grand nom, ont constaté leurs propriétés éminentes, sans déguiser les petits inconvéniens qui peuvent être

attachés à leur administration ; il nous reste à desirer encore une suite de faits qui nous apprennent dans quelles espèces de convulsions , & dans quels temps de ces maladies il faut principalement les mettre en usage.

O B S E R V A T I O N

Sur une épilepsie traitée avec le cuivre ammoniacal ; par le même.

Mademoiselle B*** étoit affligée d'une épilepsie dont les accès revenoient constamment pendant quatre mois de l'année , mars , avril , mai & juin. Cette maladie cruelle , sujette à cette espèce de périodisme , duroit depuis environ dix ans ; & dès le mois de février , le retour des attaques étoit annoncé par des bruissements d'oreille très-considérables , par une gêne particulière dans le mouvement de la langue , par une pente inusitée au sommeil , & par quelques autres signes propres à l'épilepsie idiopathique , c'est-à-dire , à cette espèce d'épilepsie qui dépend d'une lésion du cerveau , ou du système général des nerfs. Cette demoiselle , âgée d'environ quarante ans , avoit,

à diverses reprises, fait usage des bouillons médicamenteux, du petit-lait, de divers antispasmodiques, & notamment de la valériane; son régime étoit sobre & très-sain; mais toutes ces précautions n'avoient jamais pu supprimer les accès d'épilepsie; tout au plus elles avoient réussi par fois à diminuer leur violence. Je fus consulté en décembre de 1782; je proposai les pilules de cuivre ammoniacal; mais avant de les faire prendre, & pour pouvoir constater leurs effets, je voulus attendre les préludes ordinaires du mal. Ils parurent en effet dans le mois de février suivant, avec cette force progressive qui indiquoit le retour inévitable des accès. Mademoiselle B *** commença le 19 février l'usage du remède: elle le continua constamment pendant soixante-un jours. Les symptômes précurseurs s'affoiblirent par l'usage du remède, & disparurent enfin totalement. Il ne se déclara point d'accès, & depuis ce temps jusqu'à présent (janvier 1787), la santé de cette personne n'a été altérée en aucune manière.

La formule dont je me servis, est celle des pilules bleues de la pharmacopée d'Edimbourg:

Prenez du cuivre ammoniacal , seize grains.

De la mie de pain , quatre scrupules.

De l'esprit de sel ammoniac ,
ce qu'il en faut pour former une masse à diviser en trente-deux pilules bien égales. On commence par une pilule matin & soir , & successivement on en donne deux , trois , & même jusqu'à quatre à-la-fois.

La première pilule produisit sur ma malade une sensation pénible dans l'estomac , qui fut suivie d'un trouble dans la tête ; mademoiselle B*** s'assoupit une demi-heure , & se réveilla pour vomir sans effort quelques gorgées de bile & de suc gastrique. Elle fut parfaitement bien après cela. La pilule du soir ne se fit pas sentir. La première pilule du matin du second jour fit presque le même effet que celle du matin de la veille : cependant il n'y eut pas de vomissement , & la durée du trouble fut moindre. A la première pilule du quatrième matin , la malade ne fut plus incommodée ni de la tête , ni de l'estomac ; à l'exception d'un très-léger pincement qu'elle éprouva dans le ventricule , un peu après avoir pris son remède , mais qui se dissipa très-prom-

ptement. Peu à peu cette petite incommodité disparut, & la malade ne s'aperçut plus qu'elle avoit avalé sa pilule.

Cinq années du calme le plus parfait annoncent une cure radicale. Depuis cette époque, cette demoiselle a éprouvé divers chagrins; elle a passé la période critique, sans avoir éprouvé le moindre ressentiment des atteintes épileptiques.

Quoique l'action toujours redoutable du cuivre ammoniacal, ait porté les médecins à proscrire l'usage interne de ce remède, ou du moins de n'en faire l'essai qu'en tremblant, nous avons déjà des observations trop concluantes, pour ne pas donner place, dans la matière médicale, à une substance énergique, qui, maniée par des mains prudentes, peut opérer les cures les plus difficiles. *Arétée* a donné le cuivre à des épileptiques, dans l'intention de faire sortir par le haut ou par le bas, l'humeur peccante; mais, loin d'obtenir ces effets, le remède, en ne faisant aucune impression sur les premières voies, passoit librement par les secondes, & sembloit porter ses effets sur le système nerveux, en excitant quelques secousses, qui n'étoient rien moins qu'incommodes. *Ettmüller* a fait l'éloge du sel

de Vénus préparé avec le vinaigre , comme d'un médicament qui fortifie l'estomac , est utile contre les intempéries froides de la matrice, guérit la suffocation hyftérique , excite la menstruation , & soulage dans les maladies qui affectent les reins. *Michel & Langelot* ont tiré du verd-de-gris, de la gomme ammoniacque & du soufre mêlés ensemble , & distillés dans une retorte à un feu de sable , un esprit acide très-pénétrant , & une huile très-fétide , dont ils ont vanté les vertus dans les maladies de l'estomac & de la poitrine, qui proviennent d'une humeur visqueuse, acide & tenace. *Basile* a donné le produit de la distillation des cristaux de Vénus, obtenus par la dissolution du verdet dans le vinaigre distillé , comme un remède excellent contre la pierre & l'épilepsie. L'esprit & l'huile de vitriol de Vénus passent , dans la matière médicale de *M. Geoffroy*, comme souverains dans l'épilepsie , à la dose de huit à dix gouttes données dans un bouillon , auquel on recommande de mêler quelques sucres acides , afin qu'il ne fasse pas vomir ; & s'il faut en croire le même *M. Geoffroy*, tous les médicamens tirés du cuivre, réussissent dans les affections convulsives , dont la matrice est le foyer. On sait que *Boyle* &

Mayou recommandent dans la chartre des enfans, & contre les gonorrhées invétérées, l'ens *Veneris* de *Boyle*, à la dose d'un grain, jusqu'à celle de six. *Boerhaave* a conseillé une teinture diurétique & fondante, qui est la dissolution de la limaille de cuivre faite par le sel volatil huileux. *Van-Swieten* prétend avoir vu un médicament tiré du cuivre, préparé par de longs travaux, qui, étant pris intérieurement, ne donnoit aucune nausée, mais qui produisoit dans tout le corps, jusqu'au bout des doigts, une espèce de picotement agréable, semblable au chatouillement qu'occasionnent des fourmis; & cet auteur annonce que ce remède a été d'une utilité évidente chez certains malades affligés d'épilepsie. Je ne dis rien de l'emploi du verdet dans le traitement de certaines maladies cancéreuses, avoué néanmoins par un médecin, (*M. Solier de la Romillais*) qui a vu ses effets sans prévention.

Le cuivre ammoniacal qu'on a consacré au traitement de l'épilepsie, est une préparation particulière de cuivre, dans laquelle la qualité du métal est affoiblie, ou du moins modifiée. Pour l'obtenir, on fait dissoudre dans l'eau une quantité arbitraire de bon vitriol bleu, ou de pur

vitriol de cuivre : on ajoute peu à peu de l'alkali volatil, jusqu'à ce que la liqueur ne se trouble plus par cette addition : après cela, on verse dans cette liqueur transparente autant d'esprit de vin qu'il en faut pour séparer l'eau. On aura de beaux cristaux de couleur de saphir, qui n'offrent aucune partie de cuivre unie avec l'acide marin.

On donne le cuivre ammoniacal depuis un demi-grain, jusqu'à deux, trois grains, & même au-delà, si l'estomac peut le supporter. On en fait des tablettes au moyen du mucilage de gomme adragant, auquel on ajoute une quantité suffisante de sucre ; & l'on a soin que chaque tablette contienne un quart de grain de cuivre ammoniacal. On peut encore réduire ce médicament en pilules, suivant la formule des pilules bleues de la pharmacopée d'Edimbourg ; ou bien on incorpore au moment du besoin la quantité requise de cuivre ammoniacal dans ce qu'il faut de thériaque, d'extrait de têtes de coquelicot, &c.

Les médecins du collège royal d'Edimbourg ont marqué l'idée avantageuse qu'ils ont conçue de ce remède, en l'insérant dans leur pharmacopée, & le recommandant à titre d'anti-épileptique.

M. *Cullen* s'en est servi avec succès. M. *Storer*, médecin à Grantham, a guéri, à l'aide du cuivre ammoniacal, une affection spasmodique des viscères du bas-ventre, & l'hystéricité ; M. *Th. Bland*, chirurgien à Newark, s'en est servi pour opérer la cure radicale d'un épileptique ; & ce même remède, entre les mains de M. *Jean Heysham*, médecin à Carlisle, a combattu très-heureusement, des épilepsies, des dysphagies spasmodiques, & d'autres convulsions particulières, ainsi que le prouvent les observations insérées dans le *Medical commentaries*. M. *Robert Willam*, médecin de Londres, a donné un exemple d'une danse de Saint-Guy, guérie avec le cuivre ammoniacal dans le Journal de médecine anglois, tom. iv, p. 155 de la traduction françoise. Enfin, l'exemple que j'ai présenté dans l'observation que je publie, doit rendre moins timide au sujet de l'usage intérieur du cuivre, & engager les praticiens à faire de sages essais d'un remède utile, & qui promet beaucoup pour la cure de certaines affections convulsives.



OBSERVATION

Sur l'acide gazeux, pris intérieurement dans les maladies putrides : par M. FOULMART, chirurgien-major de l'hôpital du Quesnoy.

Le 30 octobre 1783, je fus appelé à un quart de lieue d'Avesnes en Hainaut, chez le nommé *Jean - Philippe Marié*. Cet homme est à la fleur de l'âge, d'une constitution délicate, & d'un tempérament phlegmatique. Je lui trouvais le pouls serré, & dont les vibrations étoient tellement rapprochées, qu'elles paroissent confondues l'une dans l'autre ; la peau étoit aride & brûlante : la langue sèche & chargée d'un limon jaune & épais ; le bas-ventre tendu sans être très-gonflé. Il y avoit huit jours qu'il étoit malade, & six qu'il étoit alité : il avoit pris un purgatif sans aucune préparation, & depuis vingt-quatre heures il étoit dans un tétanos complet. Tout ceci avoit été précédé de frissons, d'accablement & de beaucoup de foiblesse.

Le malade avoit déjà des momens d'absence ; le spasme général, l'aridité brûlante de la peau, la sécheresse de la

bouche , m'empêchèrent d'employer aucune espèce d'évacuans ; *cùm morbi inchoant, si quid movendum, move : cùm verò consistunt ac vigent, melius est quietem habere.* HIPP. lib. 2, aphor. 29.

Je prescrivis d'amples boissons acidulées avec le vinaigre , de préférence aux acides minéraux , à cause de la tension & de la paresse du bas-ventre ; j'ordonnai des lavemens émolliens & des fomentations du même genre sur tout l'abdomen ; je conseillai de renouveler souvent l'air, & de le purifier, ou au moins de le corriger par des fumigations de vinaigre. (Il n'y avoit que les urines qui coulassent librement.) J'aurois volontiers fait usage d'une forte décoction de kina uni à l'acide vitriolique, afin de réprimer la putridité ; l'éréthisme & la sécheresse générale m'empêchèrent d'employer cet excellent anti-septique.

Mais j'appliquai un large vésicatoire à chaque jambe , qui suppura beaucoup pendant huit jours, sans cependant améliorer l'état du malade. Je cherchai alors un moyen qui pût tempérer & diminuer la raréfaction & l'effervescence des fluides trop exaltés.

Je crus trouver ce remède dans l'acide gazeux tiré de la pierre calcaire par l'in-

remède de l'acide vitriolique. Je fis donc faire deux bouteilles d'eau gazeuse très-chargée de cet acide : chaque jour le malade prenoit une pinte de cette eau , il la buvoit froide : avec l'autre pinte on lui donnoit, aussi à froid, deux lavemens en vingt-quatre heures.

Le quatrième jour de l'usage de ce remède, la langue s'humecta, le cerveau parut moins affecté & le tronc moins roide. Le sixième au matin, qui étoit le vingt-deuxième de la maladie, le ventre étant libre, la peau moins brûlante, la bouche bien fraîche, le pouls plus souple, avec quelques intermittences bien marquées, je crus reconnoître une disposition favorable à une crise par les selles ; en conséquence je fis prendre au malade un léger minoratif, qui lui procura plusieurs selles très-copieuses. Dès-lors il y eut un mieux décidé. Je répétai les minoratifs de deux jours l'un ; la tête se débarrassa entièrement, le pouls reprit du calme. Le trente, il n'y avoit plus de fièvre. La convalescence fut prompte, & la maladie n'eut aucune récidive.

J'eus occasion de traiter dans ce voisinage trois hommes attaqués de la maladie que je viens de décrire. A l'un,

malade depuis un mois, je fis faire usage d'eau gazeuse, suivant la méthode ci-dessus. Il fut guéri promptement sans aucune rechute. Je traitai les deux autres sans cet acide : ils n'eurent que des crises imparfaites ; une fièvre lente les tourmenta pendant deux mois, & dans le courant de l'année ils firent quelques petites maladies, qui enfin leur rendirent la santé ; ce qui est conforme à cet aphorisme d'*Hippocrate* : *Quæ post crissim relinquantur, recidivam facere solent.* HIPP. lib. 2, aphor. 12.

J'ai fait usage de l'acide gazeux dans plusieurs autres maladies de ce genre, & même dans l'esquinancie inflammatoire : l'effet en a toujours été heureux & prompt, quand ce remède a été employé en assez grande dose, & avant la diminution manifeste des forces vitales.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de décembre 1786.

Le mercure dans le baromètre ne s'est soutenu que six jours de 28 pouces à 28 pouces 8 lignes, & cinq jours de 27 pouces 11 lignes à 28 pouces ; il s'est abaissé pendant vingt jours de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 3 lignes, ce qui établit une différence de 17 lignes.

Du premier au quinze le thermomètre a varié au matin de deux à sept, & a marqué sept fois 6, deux fois 7 ; à midi de 4 à 10 ; il a marqué six fois 8, quatre fois 3 ; au soir de 3 à 10 ; cinq fois 5, cinq fois 6, au-dessus de 0.

Du seize au trente-un, il est monté de 1 à 3 au-dessus de 0 au matin, & il est descendu de 0 à $5\frac{1}{2}$, au-dessous du terme de la congélation ; à midi de 1 à 6 au-dessus de 0, & est descendu à 2 degrés au-dessous ; au soir de 1 à 5 au-dessus de 0, il est descendu à 4 au-dessous. La différence a été de 15 degrés $\frac{1}{2}$.

Le ciel a été clair quatre jours, couvert douze jours, & variable quinze ; il y a eu 21 fois de la pluie, cinq fois de la neige, six fois de la bruine, dix fois du brouillard, dont six fois épais & puant ; une fois tempête, orage & tonnerre la nuit du 13 au 14, & la Seine a charié du 22 au 28.

Les vents ont soufflé du premier au quinze, huit jours S., deux jours S-S-O., un jour S-O. matin, S. soir, un jour S-E. matin ; E. soir, & trois jour O. Du seize au trente-un, cinq jours N., deux jours N-E., un jour E., matin ; N-E. soir, cinq jours S-O., deux jours O., un jour S-O. matin, S. soir.

Les vents S-S-O. & O. ont été impétueux, sur-tout le dernier, qui nous a donné la tempête de la nuit du 13 au 14.

L'hygromètre a été presque constamment au-dessous de 0, de - à 1 degré & demi ; du 28 au 31 il est descendu de 2 à $3\frac{1}{2}$ au-dessous de 0 matin & soir. Il ne s'est élevé au-dessus de 0 que de 1 à 1, les six, treize, quatorze, dix-neuf & vingt-six matin & soir.

MALADIES RÉGN. A PARIS. 303

Il est tombé pendant le mois 1 pouces 4 lignes
5 dixièmes d'eau à Paris.

Pendant les six premiers
mois de cette année, il est
tombé 12 po. 2 lig. 7 dixièm.

Pendant les six derniers
mois, il est tombé . . . 11 p. 0 3 dixièm.

Pour l'année entière 23 p. 3 lig. 0.

NOTA Le mois de novembre est celui où il
est tombé le moins d'eau, & le mois de juin
celui où il en est tombé le plus. La chute
moyenne d'eau par année, étant de 18 pouces
9 lignes, cette année 1786, il en est tombé de
plus 4 pouces 6 lignes 0.

La constitution, de ce mois ainsi que celle du
mois précédent, a présenté deux températures
différentes. D'abord douce & printannière, elle
avoit mis en végétation les arbustes aux Tuile-
ries. Les rosiers montroient des feuilles épanouies,
& dans beaucoup de jardins les lilas étoient
prêts à se feuiller; mais du quinze au seize elle
commença à se refroidir par l'O. & le S-O.,
& continua à donner de la gelée chaque matin
jusqu'au dix-neuf; où le vent de N. amena le
froid de la saison; & par le N-E. la Seine charia
du vingt-deux au vingt-huit.

Parmi les maladies régnantes, les catarrhes,
les rhumes, les courbatures, les érysipèles &
les maux de gorge ont été les plus nombreuses.
Les érysipèles & les maux de gorge n'ont rien
présenté de particulier; les catarrhes & les
rhumes se sont jugés facilement par les boissons
adoucissantes légèrement diaphorétiques; la
transpiration soutenue amenoit le calme, &

quelques purgatifs achevoient la curation. Peu de ces affections ont exigé la saignée, mais lorsqu'elles se combinoient avec la rhumatismale, ce qui arrivoit souvent, alors elles prenoient un caractère inflammatoire, les crachats étoient rosés, la fièvre forte, la toux âcre, & la poitrine douloureuse; elles exigeoient des saignées rapprochées, faites dans l'invasion, & une abondante boisson borraginée. Les affections ont été longues, sujettes à récider; plusieurs ont dégénéré en gangrène, & ont fait périr les malades du sept au dix de la maladie.

Les affections rhumatismales qui régner depuis quelques mois, ont été nombreuses. La plupart inflammatoires, les membranes ou gaines des muscles n'ont pas été constamment leur foyer; cette humeur s'est portée sur divers organes: les femmes en couches y ont été sujettes; plusieurs en sont périées. Elles ont exigé des saignées promptes & rapprochées dans l'invasion; & lorsqu'elles n'ont pas été faites dans cette époque, la maladie devenoit ou dangereuse ou au moins très-longue, & souvent dégénoit en fièvre lente.

La goutte vague a été commune; les attaques de paralysie & d'apoplexie ont été fréquentes, & les gouteux ont plus ou moins souffert.

Les fièvres malignes nerveuses, & les méfentériques de Baglivi ont été moins nombreuses, mais plus fâcheuses que le mois précédent; les fièvres malignes inflammatoires & aiguës qui s'étoient manifestées à la fin du mois dernier, continuèrent à se montrer dans la première quinzaine de celui-ci, & heureusement en petit nombre: après quelques jours de mal-aise & de

douleur de tête, l'invasion s'annonçoit par un abattement général, un mal de tête aigu, un pouls dur, gros & très-fréquent, le visage animé, la conjonctive rougeâtre, l'œil sensible à la lumière, tantôt sec, tantôt larmoyant, l'estomac douloureux, la peau sèche & brûlante, la langue aride, & les malades répugnoient à toute boisson. Les urines étoient rares, rouges, & excitoient une douleur âcre au passage. Les malades se plaignoient d'un sentiment de courbature dans les membres, ce qui les rendoit paresseux à se mouvoir; le second jour il survenoit un délire sourd, ils étoient inquiets, agités & plongés dans le *somnolentum vigil*; ils répondoient juste aux demandes des assistans, mais abandonnés à eux-mêmes, ils jabotoient continuellement, & ils se plaignoient de rêves fâcheux. Le troisième jour, la douleur de tête devenoit plus aiguë, ils ne pouvoient supporter la lumière, le ventre restoit constamment ferré, plusieurs eurent des vomissemens symptomatiques; ils rendoient cequ'ils avoient pris; quelquefois mêlé de sang; le pouls se soutenait dur & très-vif. Le quatre, tous les accidens sembloient s'énervier & annoncer un calme salutaire; mais sur la fin du quatre, les accidens reparoissoient avec plus d'intensité, le pouls, de dur & gros, devenoit petit, ferré & très-vif, la tête se perdoit, la respiration devenoit gênée, & le malade périssoit dans le cinq ou au commencement du six.

Les cadavres offroient à l'extérieur la tête ecchymosée en grande partie, & rendoient une quantité de sérosité sanguine par la bouche & par le nez. L'ouverture de la tête présentoit les vaisseaux de la pie-mère gorgés de sang. La por-

tion de la membrane interne de cette méninge qui pénètre dans les anfractuosités du cerveau, étoit d'un rouge intense comme dans l'état le plus inflammatoire ; les processus choroides dans le même état, & les sinus du cerveau engorgés de sang. La substance du cerveau étoit très-ferme, & la médullaire avoit perdu sa blancheur naturelle, par l'engorgement sanguin des vaisseaux propres à cette substance. Chez plusieurs on a observé un épanchement de sérosité sanguine dans les ventricules extérieurs ; cette congélation sanguine de la pie-mère se présentoit dans tous ses prolongemens jusque sur la moëlle allongée, & sur une portion de la moëlle épinière ; le cervelet étoit, ainsi que le cerveau, beaucoup plus ferme que dans son état naturel, ses vaisseaux sanguins volumineux, & la portion de la pie-mère qui le recouvre étoit dans le même état que celle du cerveau. Les autres cavités n'ont rien offert de particulier.

Les saignées du pied rapprochées, étoient l'indication la plus urgente dans l'invasion ; chaque saignée portoit du soulagement aux malades, sans diminuer la dureté du pouls ni sa fréquence, mais le soulagement étoit de peu de durée si on ne les rapprochoit pas. La répugnance & la prévention que le public porte contre ce moyen, a coûté la vie à plusieurs de ces malades, qui cependant ont été saignés sept à huit fois. Ceux qui ont échappé, doivent la vie à ce moyen curatif. M. *** fut saigné deux fois du bras, & huit fois du pied, de l'invasion au trois à midi : dans l'après-midi du trois, & le soir, il fut saigné à la jugulaire ; le quatre les sangsues furent appliquées deux fois aux tempes, & entretenirent toute cette journée, qui fut calme, un écou-

lement sanguin que l'on peut évaluer de quatre à cinq poëlettes. Le cinq, il fut saigné pour la troisième fois à la jugulaire, & on appliqua dans l'après-midi les sangsues aux tempes. Le poulx se soutint tout le cinq; la douleur de tête se dissipa, la moiteur remplaça cette peau brûlante & sèche; le malade but avec plaisir; la bile se manifesta dans les garde-robes, le six. Le calme soutenu permit de lâcher le ventre dès le huit; les vésicatoires appliqués du quatre au cinq, & qu'on fit suppurer long-temps, produisirent de bons effets. La convalescence fut longue; il y eut des accès marqués le quatorze & le vingt-un de la maladie.

Cette espèce de fièvre maligne, presque toujours fâcheuse par les obstacles que rencontre le médecin dans l'administration curatoire des moyens indiqués, est assez commune dans les épidémies. Feu M. *Chaignebron*, chargé de soigner celles de la généralité de Paris; médecin très-distingué dans cette partie par ses succès, l'a rencontrée souvent.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. D E C E M B R E 1786.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du Soleil.</i>	<i>A deux heures du soir.</i>	<i>A neuf heures du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>
1	0,18	3, 5	4,15	27 8, 6	27 10, 7	27 10, 2
2	3, 7	7, 7	4, 5	27 9, 2	27 9,11	27 10, 5
3	2,15	5, 5	7,12	27 8, 9	27 6, 4	27 4, 0
4	6,12	8, 7	7, 2	27 4, 3	27 4, 3	27 3, 1
5	6,10	7, 8	6,15	27 1, 2	27 1, 9	27 3, 6
6	6,10	11, 0	8, 5	27 3, 7	27 2, 5	27 3, 5
7	6, 2	7,16	6, 0	27 4,10	27 5, 4	27 6, 8
8	5, 8	7, 8	6, 5	27 8, 9	27 9, 6	27 9, 6
9	6,10	9, 0	6, 0	27 8, 0	27 8, 1	27 9, 3
10	5,14	7,16	7, 0	27 9, 9	27 9, 9	27 8, 6
11	6,10	6, 6	5, 5	27 5, 3	27 5,11	27 7, 9
12	2,17	7,11	8, 7	27 9,10	27 7, 3	27 6, 3
13	3, 5	8,10	9,16	27 6,11	27 7, 6	27 4,11
14	4, 3	6,18	3, 0	27 7, 1	27 7,10	27 7,11
15	2, 4	3,15	2,13	27 8, 2	27 8, 6	27 8, 3
16	3, 6	3, 4	0,18	27 5, 0	27 6, 2	27 4, 3
17	-0, 2	1,19	1, 9	27 5, 0	27 5, 1	27 5, 6
18	0, 0	1, 0	-0,15	27 5, 5	27 5, 6	27 5, 0
19	-0,10	0,16	-2, 3	27 3, 7	27 3, 7	27 4, 7
20	-0,13	-1, 5	-1,14	27 4,51	27 5, 5	27 6, 7
21	-1,17	-1, 5	-3, 4	27 7,10	27 8, 9	27 10, 2
22	-2,15	-0, 5	-1, 0	27 11, 6	27 11, 7	28 0, 0
23	-5,20	-0,17	-3, 4	27 10, 7	27 9, 6	27 9, 6
24	-5, 2	-2, 0	-5, 0	27 9, 6	27 9, 2	27 8, 9
25	-6,18	-3, 5	-6,18	27 8, 0	27 7, 0	27 6,11
26	-6, 0	-2, 4	-2, 4	27 7, 1	27 7, 4	27 8, 5
27	-2, 0	2, 3	4, 0	27 8, 1	27 8, 3	27 7, 0
28	2,15	5, 0	0,10	27 11, 0	27 11, 6	28 0, 4
29	2, 5	6, 1	6, 3	27 11, 0	27 10, 3	27 11, 5
30	2, 7	5,18	2, 7	28 3, 3	28 4, 4	27 5, 4
31	0,18	2, 6	0, 6	28 5,11	28 5, 6	28 5, 6

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	S-E. nuag. froid.	E. brouil. froid.	E. <i>idem.</i> pluie.
2	O. <i>idem.</i>	N-O. nuag. dou.	S-O. fere. froid.
3	S. couv. froid.	S-O. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i> frai. ve.
4	S-O. <i>idem.</i> froi.	S-O. <i>idem.</i> dou.	S-O. nua. fra. v.
5	S-O. nuag. frais.	S-O. <i>idem.</i>	S O. couv. dou. vent, pluie.
6	S-O. cou. fra. te.	S-O <i>id.</i> temp. v.	S-O. <i>id.</i> doux. v.
7	S-O. <i>idem.</i> frais.	S-O. <i>idem.</i> doux.	S-O. <i>idem.</i> dou.
8	S-O. <i>idem.</i> brou.	S-O. <i>idem.</i> dou.	S-O. <i>idem.</i> frais.
9	S-O. <i>idem.</i> vent.	S-O. <i>idem.</i> pluie.	S-O. <i>idem.</i> frais.
10	S-O. <i>idem.</i>	S-O. nuag. dou.	S-O. cou. do. v.
11	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i> plui.	S-O. <i>idem.</i> frais.
12	S. <i>idem.</i> froid.	S-O. <i>idem.</i> frais.	S-O. <i>idem.</i> vent.
13	S-O. <i>id.</i> te. plu.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
14	S-O. <i>id.</i> fro. plu. tem. ton. grêl.	S-O. <i>id.</i> frai. ve. pluie.	S-O. ferei. froi. vent.
15	O. nuag. froid.	S-O. cou. fro. v.	S-O. cou. fro. pl.
16	S-O. tem. fro. pl.	S-O. <i>idem.</i> vent.	S-O. cou. fro. pl.
17	N. couv. fro. nei.	N. couver. froi.	N-E. co. froi. v.
18	N-E. co. froi. br.	N-E. couv. froi.	N-E. couv. froid.
19	E. cou. froid. ve.	E. <i>idem.</i>	S-E. fere. fro. v.
20	E. cou. froid. ve.	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i> ve.
21	N-O. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i> neige.	N. <i>idem.</i> vent.
22	N. nuage. froid.	N. cou. fro. nei.	N. <i>idem.</i>
23	N. couve. froid.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
24	N-E. fere. fro. v.	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
25	E. ser. très-fr. v.	E. <i>idem.</i> froid.	N-E. <i>idem.</i>
26	N-E. couv. froi.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
27	N-E. <i>idem.</i> bro.	S. <i>idem.</i>	S-E. <i>idem.</i> vent.
28	S-O. brou. froid.	S. nuag. froi. ve.	N-E. bro. aqueu. fétide, froid.
29	N-E. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i> vent.
30	N-E. ser. br. fro.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
31	N. brouil. froid.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur... 9, 16 deg. le 13
 Moindre degré de chaleur... -6, 18 le 25

Chaleur moyenne... 2, 17 deg.

Plus grande élévation du pou. lign.

Mercure... 28, 5, 11, le 31

Moindre élév. du Mercure... 27, 1, 2, le 5

Elévation moyenne... 27, 3, 11

Nombre de jours de Beau... 4

de Couvert. 20

de Nuages.. 3

de Vent... 7

de Tonnerre. 1

de Brouillard 7

de Pluie... 2

de Neige... 3

Quantité de Pluie... 7, 5 lign.

Evaporation... 13, 9

Différence... 6, 4

Le vent a soufflé du N. ... 15 fois.

N-E... 15

N-O... 2

S... 5

S-E... 1

S-O... 42

E... 10

O... 3

TEMPÉRATURE : froide & humide.

MALADIES : quelques rhumes.

Plus grande sécheresse... 33, 0 deg. le 25

Moindre... 3, 4 le 28

Moyenne... 17, 6

À Montmorency ce premier janvier 1787.

J A U C O U R, Prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de décembre 1786;
par M. BOUCHER, médecin.*

Le temps a été doux & pluvieux pendant la première moitié du mois : le vent qui avoit été presque toujours sud du premier au 18, s'étant fixé à l'est depuis ce dernier jour jusqu'au 26, la liqueur du thermomètre descendit à plusieurs degrés au dessous du terme de la congélation ; de sorte que le 26, elle fut observée à 6 degrés au-dessous de ce terme. Le mercure dans le baromètre a été constamment observé au dessous du terme de 28 pouces, jusqu'au 22 du mois : il étoit même descendu jusqu'à celui de 27 pouces 2 lignes le 5 ; mais après le 22, il s'est élevé au terme de 28 pouces, & même au-dessus ; le 31 il étoit monté à celui de 28 pouces 6 lignes. Il est tombé très-peu de neige ce mois ; mais il y a eu quelques jours de forte pluie.

Le 28 au matin, on a vu des éclairs, qui se sont succédés rapidement pendant quelques secondes.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermomètre a été de 6 degrés $\frac{1}{2}$ au dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 6 degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes, & son

312 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

plus grand abaissement a été de 27 pouces 2 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 4 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

6 fois du Nord vers l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

9 fois du Sud.

6 fois du Sud vers l'Ouest.

4 fois de l'Ouest.

5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 26 jours de temps couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

3 jours de neige.

6 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille , dans le mois de décembre 1786.

La gelée qui avoit commencé dès les premiers jours du mois de novembre , & avoit persisté bien avant dans son cours , ayant cessé dans les derniers jours de ce mois , & le temps étant resté au temperé jusqu'après la mi-décembre , il y a eu peu de personnes attaquées de maladies aiguës dans cet espace de temps. Mais le froid aigu causé par les vents de nord-est , qui se fit ressentir vers la fin de ce dernier mois , joint à des brouillards , amena des pleuro-péritonies , des angines & des rhumes de poitrine , qui exigeoient des attentions particulières de la part des ministres de santé. Un certain nombre de personnes est tombé dans la pulmonie

pulmonie ou dans la fièvre hectique, pour avoir négligé de recourir à temps aux secours nécessaires. Nous avons d'ailleurs, dans nos hôpitaux, beaucoup d'autres sujets dans ce cas, à la suite de vieux rhumes ou fluxions de poitrine négligés.

Nous avons aussi dans nos hôpitaux quelques personnes attaquées de rhumatisme inflammatoire goutteux. Les fièvres continues rémittentes & les doubles-tierces ont encore persisté ce mois; mais elles étoient moins répandues. Elles portoient généralement à la tête par l'effet d'une saburra amassée dans les premières voies.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, pour l'année 1783, &c. A Berlin, chez Decker, 1785. In-8°.

DEUXIEME EXTRAIT.

1. Les articles de ce volume, qu'il nous reste à indiquer & à faire connoître, sont:

5°. *Examen du quinquina rouge comparé avec celui dont on s'est servi jusqu'à présent; par M. COTHENIUS.*

Le compte que nous avons rendu des recherches
Tome LXX. O

ches de MM. *Edouard Rigby, Kentisch, Skeete & Irwig*, sur le même sujet, nous dispensent d'entrer dans aucun détail sur ce Mémoire.

6°. *Expériences faites dans la vue de déterminer*, 1°. de quelle manière l'air agit sur les fluides, lorsque par sa pression à leur surface il augmente le degré de chaleur qu'ils prennent en bouillant : si une semblable pression, occasionnée par le poids d'un autre fluide, produit le même effet, où s'il ne résulte que de quelque propriété particulière de l'air & des fluides aériformes élastiques; 2°. quel est le rapport qui se trouve entre la vitesse avec laquelle des corps de même nature, échauffés au même degré, se refroidissent dans différentes sortes d'air, qui ont un degré de chaleur inférieur & égal. Par M. ACHARD.

Les observations barométriques comparées aux variations qu'on remarque dans le degré de chaleur où est l'eau échauffée au point d'entrer en ébullition, prouvent que cette chaleur est constamment en raison des diminutions du poids de la colonne d'air qui soutient le mercure dans le tube du baromètre : d'où il sembleroit suivre que toute pression, qui agit sur la surface d'un fluide, doit le rendre susceptible de recevoir en bouillant un plus grand degré de chaleur. « Si cela est, dit à ce sujet M. *Achard*, il faut, en supposant une colonne d'eau verticale ou inclinée, cylindrique ou d'une autre figure quelconque échauffée jusqu'à bouillir, que les degrés de chaleur des différentes couches horizontales soient différens, puisqu'outre le poids de l'atmosphère qu'elles soutiennent toutes, elles sont encore différemment pressées suivant leur

élévation par les colonnes d'eau auxquelles elles servent de base ; d'où il suivroit que le degré de chaleur de l'eau bouillante, le poids de l'atmosphère restant le même, ne seroit pas un terme fixe, à moins qu'on n'ait en même temps égard à la hauteur verticale de la colonne d'eau qui repose sur la couche dont on détermine le degré de chaleur dans l'ébullition, & qu'on ne la suppose toujours égale ».

« Comme il est fort intéressant de rechercher toutes les circonstances qui peuvent faire varier le degré de chaleur de l'eau bouillante, parce que la construction de toutes les échelles des thermomètres se fonde sur ce que ce degré est fixé par la même hauteur barométrique, & que sans cette condition il n'est pas possible de rendre ces instrumens comparables & correspondans, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de faire des expériences décisives, desquelles on puisse conclure si la pression des couches supérieures d'une colonne d'eau sur les couches inférieures produit, comme cela paroît très-vraisemblable, des variations dans le *maximum* du degré de chaleur que l'eau peut recevoir ».

Pour faire ces expériences, M. *Achard* s'est servi d'un instrument composé d'un tube de trois quarts de pouce de diamètre, sur trente-deux pouces de longueur, fermé en-bas hermétiquement, ouvert en-haut & fixé à une planche dans une position verticale, de façon que l'on puisse l'échauffer à volonté par une lampe à esprit de vin, qu'on place dessous. Ce tube reçoit dans son intérieur un thermomètre à mercure, qui, au lieu de boule, a un cylindre de deux pouces de longueur, & d'un quart de pouce de diamètre : son tuyau a trente-six pouces de

longueur, & le terme de l'eau bouillante est à trente-deux pouces du cylindre. Notre académicien a d'abord fait bouillir, dans le tube, de l'eau à différentes hauteurs; ensuite à une certaine quantité d'eau, il a ajouté plus ou moins, « 1°. d'huile de térébenthine, 2°. d'huile d'olives. Les résultats de ces expériences sont : 1°. que le plus ou le moins de chaleur que le thermomètre a indiqué, ne provient uniquement que de la dilatation du mercure contenu dans le tuyau du thermomètre, laquelle devient plus considérable d'abord en raison de l'étendue de la partie du cylindre plongée dans le fluide, qui augmentoit suivant la hauteur de la colonne qu'il formoit; & ensuite en raison de la chaleur que ce fluide, par sa nature, étoit susceptible de recevoir & de lui communiquer; c'est par cette raison que, dans les expériences faites avec l'eau seule, ou l'huile d'olives, le *maximum* du degré de chaleur est plus considérable que celui que l'huile de térébenthine est susceptible d'acquérir, étant inférieur à celui de l'eau bouillante, & bien plus à celui que peut prendre l'huile d'olives ».

« 2°. Que la pression d'une colonne d'eau ou d'huile sur la surface de ce premier fluide n'influe en aucune manière sur le degré de chaleur qu'il prend en bouillant ». Toutefois les effets du digesteur de Papin, dans lequel la concentration des vapeurs augmente la chaleur au point de fondre l'étain & d'autres métaux, de même que l'augmentation de la chaleur dans les expériences de M. *Achard*, correspondant au degré de l'élasticité ou compression de l'air marqué par le baromètre, concourent à établir que « toute pression produite par un fluide

élastique reposant sur la surface d'une masse d'eau ou d'un autre fluide quelconque d'une composition homogène, le rend susceptible d'acquiescer un plus grand degré de chaleur que celui qu'il pourroit prendre si cette pression n'avoit pas lieu, ou que son effort fût moindre; & que tout fluide, non élastique, soit de même nature, soit de nature différente, qui par son propre poids comprime la surface d'un fluide homogène, soit qu'il puisse se combiner avec lui, ou s'y mêler seulement sans cependant changer sa nature, ne produit aucun changement dans le *maximum* du degré de chaleur qu'il est susceptible de recevoir ».

L'auteur a encore examiné les effets des diverses gravités spécifiques, & densités des corps qui compriment la surface de l'eau en ébullition, & le résultat a confirmé sa théorie, qui est que la seule force expansive & élastique du milieu dans lequel se trouve un fluide, cause les variétés que sa pression peut produire dans le degré de chaleur qu'il est capable de prendre, & non la simple pression, provenant de la gravité, & indépendante de son élasticité.

Ce Mémoire est terminé par l'exposé des expériences que M. *Achard* a faites pour connoître le degré d'avidité avec laquelle les différens airs absorbent la chaleur. Il a trouvé que le refroidissement est le plus prompt dans l'air fixe, qu'il est plus lent, & à peu de chose près égal dans l'air commun, l'air phlogistique & l'air déphlogistique: enfin qu'il se fait avec le plus de lenteur dans l'air inflammable: ce qui porte à présumer « qu'il se trouve entre la propriété des différens airs de conduire la chaleur & de l'enlever aux corps avec lesquels ils sont en contact, le même rapport qui subsiste entre leurs

gravités spécifiques ou leur densités , & par conséquent aussi entre le nombre des points où ils touchent les corps, dont ils absorbent la chaleur ».

« Outre plusieurs applications qu'on peut faire des résultats que fournissent les expériences précédentes , à l'économie animale & végétale , dit ensuite l'académicien , & que le temps ne me permet pas de détailler , je remarquerai seulement que des êtres organisés vivans dont la chaleur est entretenue par un principe vital interne qui en répare constamment les pertes , étant placés dans différentes sortes d'air , de façon qu'il ne touche que la surface de leur corps , sans pouvoir agir sur les organes de la respiration , où ils produisent la plupart des effets meurtriers , se trouveroient , quoique la température réelle fût la même , très-différemment affectés par le froid ; dans l'air fixe ils auroient moins chaud que dans l'air commun , phlogistique ou déphlogistique ; & le froid leur paroîtroit le moindre dans l'air inflammable. C'est par la même raison que le sentiment nous porte à juger qu'un air humide , qui a la même température qu'un air plus sec , est moins chaud ; car en se chargeant d'humidité , il augmente en gravité spécifique , & le nombre des points dans lesquels il touche notre corps & en absorbe la chaleur , augmente dans le même rapport , en sorte que s'il devoit paroître également chaud , il faudroit que les réparations des pertes qui se font à chaque instant de la chaleur , fussent plus abondantes , & en juste proportion de la promptitude avec laquelle ces pertes se font ».

7°. *Expériences sur le bois pourri luisant ; par M. ACHARD.*

L'objet des recherches exposées dans ce Mé-

moire, est de déterminer la nature de la lumière que répand dans l'obscurité le bois pourri, sa cause & les circonstances qui la font paroître & disparaître. Il suit des premières, que toutes les sortes de bois, lorsqu'elles ont acquis un certain degré de putréfaction, & qu'elles sont imprégnées d'une portion convenable d'eau, ont la propriété de luire par eux-mêmes; mais que pour être phosphoriques, il faut nécessairement qu'ils soient pourris à un certain degré, qui est celui où les fibres ligneuses ont perdu presque toute leur cohésion, & où le bois paroît blanc à cause de la destruction de ses parties colorantes, gommeuses & résineuses, & où il est poreux comme une éponge: enfin que la phosphorescence du bois pourri est une suite de la putréfaction qu'il éprouve, & non une suite de l'état dans lequel il a été mis par la putréfaction qu'il a éprouvée. Voici quelques-uns des phénomènes qui se sont présentés à M. *Achard*. Un morceau de bois pourri luisant, mis sous le récipient d'une pompe pneumatique, dans laquelle après l'avoir fait jouer, le baromètre a marqué 27 pouces $\frac{1}{4}$, a continué pendant vingt-quatre heures d'être aussi lumineux que s'il avoit été dans l'air. Parmi les différens fluides aériformes au contact desquels le bois pourri a été exposé, l'air fixe & l'air nitreux ont d'abord affoibli, ensuite plus ou moins promptement éteint sa lumière. L'expérience avec l'eudiomètre a donné une différence de $\frac{70}{300}$ à $\frac{72}{300}$ entre l'air renfermé avec un morceau de bois pourri dans un verre pendant vingt-quatre heures, & le même air tel qu'il étoit avant l'expérience. Toutes les liqueurs spiritueuses, huileuses, & les sels, soit acides,

soit alkalis ou neutres, à l'exception seulement du nitre, privent le bois pourri & luisant de ses propriétés phosphoriques, qui d'ailleurs ne paroissent avoir rien de commun avec l'électricité. Cette lumière se distingue enfin par quelques propriétés particulières. M. *Achard* l'a fait passer par un prisme, sans qu'elle ait donné un spectre coloré : il a regardé le bois à travers le même prisme ; & sa lumière n'a rien perdu de sa blancheur ; enfin il s'est assuré qu'elle ne peut point passer par des milieux diaphanes colorés, quoique le bois employé à ces expériences ait été assez luisant pour que sa lumière se soit étendue à la distance de quinze ou vingt pas, lorsqu'il avoit été retiré des teintures dans lesquelles il avoit été plongé, ou que l'observateur eût ôté les verres différemment colorés, à travers lesquels il l'avoit regardé.

8°. *Sur une nouvelle espèce de pierre flexible ; par M. GERHARD.*

Le père *Jacquier*, l'abbé *Fortis* & M. *Ferber*, font mention d'une pierre élastique qui se trouve à Rome, dans le palais Borghèse. Ce sont plusieurs lames ou plaques de marbre blanc antique, détachées, dit-on, d'un même bloc qui faisoit autrefois partie de la corniche d'un bâtiment antique. M. *de Trebra* donne d'un autre côté dans les Annales chimiques de M. *Crell*, la description d'un grès flexible, qu'on a tiré d'une carrière de la Thuringe. L'une & l'autre diffèrent, essentiellement de celle qui occupe ici M. *Gerhard*, dont M. *Danz* est en possession, & laquelle passe pour être venue d'un canton du Brésil, où l'on trouve les diamans. « Cette pierre, dit l'Académicien, a l'apparence d'une

ardoise , en ce qu'elle présente des tables de l'épaisseur d'un demi pouce. Sa couleur est d'un blanc de lait , tirant un peu sur le paillé clair. Elle est composée de petites parties luisantes , lamelleuses , & si peu cohérentes , qu'on peut les détacher avec les doigts. Les petites lames vues à l'œil , ne semblent être que des lames de mica ; mais si on les examine à l'aide du microscope , on trouvera que ce sont de petites feuilles quartzéuses , très-fines , très-luisantes & parfaitement transparentes , de manière que toute la pierre en est composée , excepté quelques points noirs , qui s'y trouvent par-ci par-là , en très-modique quantité , & qui feroient prendre cette pierre pour un schiste quartzéux.

« Lorsqu'on prend un morceau de cette pierre entre les doigts , on peut la plier en tout sens ; & elle se rétablit parfaitement , si la pression cesse , sans qu'on remarque le moindre grincement ou autre bruit. Cette propriété ne se manifeste pas seulement dans de grands morceaux , mais aussi dans de petits , de la longueur de deux pouces seulement ; & cette flexibilité est si parfaite , qu'elle se manifeste aussi lorsqu'on presse contre le coin d'un morceau. Enfin si l'on tient un morceau de la longueur de quelques pouces par un bout entre les doigts , & qu'on donne à l'autre extrémité le mouvement de pendule , on voit des oscillations , & en même temps on sent dans les doigts comme des articulations dans le morceau avec lequel on fait l'essai.

La gravité spécifique de cette pierre flexible est très-approchante de celle du rubis. Cette pierre résiste au feu qui volatilise le diamant. Aucun des acides minéraux ne l'attaque , lors même qu'on l'y fait bouillir. Six fois son poids

d'acide nitreux très-blanc ayant été distillé sur une partie de cette pierre, n'a produit d'autre effet que quelques tâches jaunâtres, ferrugineuses, dans le résidu duquel l'eau distillée a extrait deux grains de bleu de Prusse, un grain d'un précipité blanc, que l'huile de tartre par défaut a fait déposer, & quarante-six grains de terre vitrifiable. Traitée avec quatre parties d'alkali végétal, elle est devenue dissoluble dans l'eau, &c. &c. En un mot, il paroît par les expériences de M. Gerhard, que le cent pesant de cette pierre est composé de quatre-vingt-douze parties de terre de cailloux, de trois parties de terre d'alun, de deux parties de terre calcaire, & d'une partie de fer; qu'il faut faire de ce fossile un genre nouveau dans l'ordre des pierres vitreuses, & qu'on peut le placer entre les genres du quartz & du caillou.

9°. *Sur une nouvelle fabrication du verre; par M. GERHARD.*

L'auteur présente d'abord des réflexions économiques générales sur la fabrication & le commerce du verre. Il observe ensuite que la dépense de ces manufactures diminueroit considérablement, si l'on s'appliquoit à construire les fourneaux d'une manière plus conforme à la pyrotechnie, & si l'on connoissoit une espèce de verre qui réunissant la dureté, l'élasticité & la transparence à la fusibilité du verre ordinaire, ne demandât point de cendres, ni d'alkali, ni aucun sel pour sa composition. Outre l'épargne qui en résulteroit, on garantiroit encore le verre du défaut d'attirer l'humidité de l'air, de perdre insensiblement sa dureté, sa transparence, & de tomber en morceaux, défaut qui provient de

l'excès des substances salines qui entrent dans sa composition. Après différens essais que nous nous dispenserons de rapporter, l'Académicien a enfin obtenu un verre parfait, transparent, sans bulles & sans ondes, en mêlant une partie de sable avec quatre parties de feldspath, & deux parties de craie, à laquelle il a ensuite substitué avec le même succès la pierre à chaux de Rudersdorff. Il faut avoir soin de calciner ces matières avant la fusion. Le verre qui résulte de ce mélange, est très-net, d'une couleur pure, verdâtre, semblable dans cette nuance aux glaces de miroirs de la fabrique de Neustadt-sur-Dosse, auxquelles il ressemble encore pour la réfraction & même la diffraction des rayons de lumière; enfin pour les effets qu'il produit, lorsqu'il est employé en miroir. Rapportons en faveur de ceux de nos lecteurs qui pourroient prendre intérêt à cette découverte, l'exposé des avantages qu'elle réunit. « Ces avantages, dit M. Gerhard, consistent dans les points suivans. »

« 1°. Il se fond plus facilement, & demande un quart de temps de moins pour sa fusion, d'où il résulte une épargne très-considérable de bois ou d'autres matières, dont on se sert pour la fonte. L'épargne du bois augmente encore, »

« 2°. en ce que dans la composition de ce verre, on n'a besoin ni de cendres, ni de potasse, & qu'il demande un feu plus doux pour le refroidissement. »

« 3°. L'épargne du temps diminue les frais de la main d'œuvre ».

« 4°. Ce nouveau verre est bien plus dur que le verre ordinaire, de manière qu'on peut se servir du premier pour tailler l'autre. »

« 5°. Un quintal de masse pour le nouveau verre, donne dix pour cent plus de produit que la même quantité de masse pour le verre ordinaire. »

« 6°. Il doit entièrement résister à l'air, parce qu'il ne contient point de particules salines, qui avec le temps ternissent le verre ordinaire. »

« 7°. Les matériaux qui servent à la composition de ce verre se trouvent en abondance dans les états du Roi, & sont à très-bon marché. Un quintal de masse coûteroit à peine un écu à Berlin. »

« Il s'ensuit de tout ce que je viens de dire, continue l'auteur, que 8°. le verre de ma nouvelle composition sera moins coûteux que le verre ordinaire. »

Du reste, ce verre a la même pesanteur spécifique que le verre de miroir, & il est très-vraisemblable qu'étant fondu & coulé entre des cylindres de métal, on pourra s'en servir dans les fabriques de miroirs.

M. *Gerhard* remarque enfin, que les chaux métalliques, à l'exception de celle du Cobalt, donnent à son verre des couleurs différentes de celles qu'elles communiquent au verre ordinaire : qu'il n'a point réussi à faire du cristal, & qu'un mélange de trois parties de basalte, sur une de feldspath, donnent la meilleure masse pour le verre noir, dont on fait communément les bouteilles à vin de Bourgogne & de Champagne.

10°. *Extrait des observations météorologiques, faites à Berlin, en l'année 1783 ; par M. BEGUELIN.*

11°. *Sur le degré de confiance qu'on peut donner aux observations météorologiques faites à Berlin par ordre de l'Académie royale des Sciences depuis dix-sept ans ; par M. BEGUELIN.*

Un Académicien avoit avancé que les observations météorologiques faites avec les instrumens de l'académie , étoient toutes fautives , & ne méritoient par conséquent aucune confiance. M. *Beguelin* a apprécié cette assertion , & dit à ce sujet plusieurs choses très-intéressantes , relativement à l'exaëtitude des instrumens nécessaires pour l'objet de ces observations.

Tableau des variétés de la vie humaine , avec les avantages & les désavantages de chaque constitution , & des avis très-importans aux pères & aux mères sur la santé de leurs enfans , de l'un & de l'autre sexe , sur-tout à l'âge de puberté ; où l'on fait voir qu'à cette époque , la plupart des maladies ne doivent point être considérées comme telles , mais bien comme des efforts salutaires de la nature pour le développement des organes ; & que les maladies graves doivent être traitées avec plus de ménagement & de circonspection qu'à tout autre âge ; par M. DAIGNAN , docteur en médecine

de l'université de Montpellier, médecin ordinaire du Roi, consultant des camps, armées, & des hôpitaux de Sa Majesté, ci-devant premier médecin des armées de Bretagne & de Genève. A Paris, chez l'Auteur, rue Bergère, n° 17, 2 vol. in-8°, 1786.

2. M. *Daignan* a été frappé de l'état de détérioration où il a vu l'espèce humaine dans les villes & dans les campagnes. Il a cherché les causes de cette calamité universelle, & il les a trouvées, 1°. dans les mariages prématurés, trop tardifs, ou mal assortis; 2°. dans la misère des peuples; 3°. dans la corruption des mœurs, & dans le venin infame qui attaque l'espèce humaine dans sa source; 4°. dans la mauvaise éducation physique & morale des enfans; 5°. dans les maladies qui en résultent, & dans celles qui sont particulières à l'enfance; 6°. dans la fausse application des préceptes & des secours de la médecine. Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur le développement successif de l'enfant, il examine 1°. ce qui se passe dans l'économie animale à l'âge de puberté en général; ce qui se passe dans l'un & l'autre sexe en particulier; 3°. ce qui en résulte dans chaque tempérament, pour le physique & pour le moral; 4°. ce qu'on doit en espérer ou craindre pour le reste de la vie. Ce que M. *Daignan* dit à cet égard, est le résultat des observations qu'il a pu faire sur les événemens ordinaires de la vie, dans ses différentes époques, dans les différens états & dans les dif-

férentes conditions qui distinguent les hommes dans la société. En rassemblant de même les résultats des recherches des savans , sur la durée de la vie humaine , il a formé différens autres tableaux de comparaison , qui font voir d'un coup-d'œil la différence qu'il y a dans la durée de la vie des hommes de différens pays , états & conditions , comparés les uns aux autres ; & il conclut que s'il n'est pas possible de prolonger la vie des hommes , il seroit au moins facile de la rendre moins précaire & moins malheureuse , en rendant leur santé plus ferme & plus stable , par les changemens qu'il seroit encore plus facile de faire dans leur éducation physique & morale , & sur-tout dans l'application des secours de la médecine , qui ne peuvent être salutaires que lorsqu'ils sont indiqués par la nature même.

Tels sont le plan & l'objet de l'ouvrage de M. *Daignan*. Il a arrêté long-temps ses regards sur la puberté , qu'il estime , avec raison , être une époque décisive. Comme la révolution qui s'opère alors dans les individus , doit les porter à cet état de perfection , qui leur assigne un rang dans leur espèce , en les rendant capables de la propager , il est important qu'ils y parviennent sans efforts dangereux pour leur constitution ; ou que si la nature , toujours mal assurée lorsqu'elle veut , pour la première fois , exercer une fonction qui lui est inconnue , manifeste alors quelques mouvemens irréguliers , on ne les rende pas pires par des soins imprudens , & capables de faire avorter son ouvrage. On se plaît d'ailleurs à contempler ce moment où l'homme reçoit le sceau d'une nouvelle existence. Il semble devenir l'objet d'un nouvel intérêt , à mesure que les êtres qui l'entourent en acquièrent pour lui , & le

lient à eux par de nouveaux rapports. Cette surabondance de vie , qui devient pour lui la source d'un nouveau genre de sensations, d'idées & d'illusions touchantes , & qui imprime à tous ses traits un nouveau caractère , nous plait & nous charme comme la vue d'une campagne que le retour du printemps vient de parer de fleurs & de verdure.

M. *Daignan* , en examinant les nouvelles fonctions de la femme à l'époque de la puberté , ne parait pas porté à croire qu'il y ait des femmes qui conçoivent sans avoir été réglées. Mais il fait une distinction , qui est un aven , en disant que celles qui n'ont pas de règles , doivent au moins être disposées à en avoir. Pour qu'une femme soit disposée à concevoir , il faut que la nature exerce un certain degré d'action sur l'organe destiné à cette fonction , & ce degré d'action est certainement une disposition prochaine aux règles , qui ne se réalise pas toujours par une évacuation sensible ; & si , pour l'ordinaire , les femmes qui ne sont point réglées sont stériles , c'est vraisemblablement parce que ce défaut est fondé sur quelque maladie , ou provient d'une énergie insuffisante des organes de la génération.

Les passions fondées sur des préférences exclusives en amour , qui ont fait tant de malheureux , sont un des objets des recherches de M. *Daignan*. Il rejette l'opinion d'un auteur qui attribue ces passions à l'électricité. Il est fort étrange , il est vrai , qu'on mette là le fluide électrique ; mais l'électricité est depuis quelque temps la ressource de ceux qui n'ont rien de mieux à dire , & sert admirablement à remplir les lacunes que laisse notre ignorance. M. *Dai-*

gnan n'ose pas d'abord décider la question des préférences amoureuses , & il en appelle aux amans , qui devroient être en effet les jurés experts dans cette matière , s'ils n'étoient pas trop préoccupés , & s'ils pouvoient avoir le sang-froid nécessaire pour juger. Cependant *M. Daignan* finit par dire que le besoin est le fondement de ces passions exclusives , qui tourmentent certaines personnes , & qu'une belle femme est *une table bien servie qu'on voit d'un ail bien différent* après qu'avant le repas. Le principe de *M. Daignan* explique bien pourquoi l'on n'a plus d'appétit lorsqu'on a bien diné ; mais non pourquoi on n'a de l'appétit que pour une certaine *table* , à laquelle on voudra exclusivement s'asseoir.

Les effets du développement qui s'opère dans les organes de l'homme & de la femme , à l'âge de la puberté , sont très-bien décrits dans l'ouvrage de *M. Daignan* , & forment un tableau très-intéressant. Cette évolution ne se fait pas toujours avec cette régularité de mouvemens qui seroit convenable ; une sensibilité impétueuse les rend quelquefois trop brusques , comme un défaut d'énergie peut les rendre trop lents. La nature étonnée de ses nouveaux besoins , semble flotter incertaine sur le parti qu'elle a à prendre , suspend son action ; ou ; forcée de se frayer des routes encore inconnues , tombe dans des méprises qui donnent lieu à des déviations plus ou moins remarquables. Ainsi la puberté entraîne quelquefois avec elle des affections plus ou moins graves.

La chlorose ou les pâles couleurs sont certainement dans la femme une de ces affections ; & dans l'un & l'autre sexe , certains engorge-

mens passagers des glandes , qu'il faut distinguer des écrouelles. M. *Daignan* n'a peut-être pas assez bien distingué les affections qui sont essentiellement propres à la puberté , de celles qui appartiennent à d'autres âges. Il semble attribuer à la puberté les hémorrhagies , qui dépendent dans l'économie animale, d'un ordre de causes qui n'a aucun rapport avec cet âge ; le *rachitis* , qui est une maladie de l'enfance ; les écrouelles , qui devancent de beaucoup la puberté ; & le scorbut , qui appartient plus aux âges postérieurs qu'à celui-là. Cependant les règles que M. *Daignan* a établies pour la conduite des jeunes personnes , sont excellentes & de la plus grande importance. Elles ne se bornent point au physique ; il donne aux pères & aux mères de bons avis pour former les mœurs de leurs enfans ; & cette partie de l'ouvrage de M. *Daignan* pourroit passer pour un bon traité d'éducation , s'il avoit pu entrer dans des détails que le plan de son livre lui a interdits.

M. *Daignan* prescrit par-tout le travail , la sobriété , la modération des passions , & l'emploi réservé des remèdes. Il prétend , avec raison , que l'abus de ces derniers produit des maux infinis ; que la nature n'a besoin que de quelques légers secours bien dirigés , puisque le plus souvent elle se suffit à elle-même. Il passe en revue toutes les classes des maladies des sauvages , & fait voir qu'il n'y en a pas une que la nature ne guérisse souvent par ses seules forces , sans en excepter la peste même. Il est certain que la nature a disposé les organes des êtres vivans de la manière la plus avantageuse pour leur conservation ; car , sans cela , elle auroit établi des facultés de médecine chez les Hurons & les

Algonquins. Cependant, chez les peuples policés, la médecine est d'autant plus nécessaire, qu'on a moins de confiance en la nature, & qu'on est plus accoutumé à préférer les secours étrangers à ceux qu'on pourroit attendre d'elle; & parmi ces secours étrangers, il n'y a qu'un médecin instruit qui puisse prononcer sur le choix.

Mais quoi qu'on fasse, dit avec raison M. *Daignan*, avec quelque régularité que l'homme vive, quand il seroit assez heureux pour échapper à tous les périls qui menacent ses jours à chaque instant de sa vie, il n'en succomberoit pas moins sous les efforts même de la nature : ces efforts, à force de se répéter, deviennent impuissans par la destruction des organes qui les exécutent. C'est une nécessité inévitable de finir quand on a commencé. La nature est amenée à ce terme par les vicissitudes qu'elle éprouve dans la carrière qu'elle a à remplir. Ces vicissitudes divisent la durée de la vie en autant d'époques qu'on remarque de différences sensibles survenir successivement dans le physique & dans le moral des hommes qui vivent au-delà d'un siècle. Tous les sept ans, il s'opère un changement sensible dans leur constitution, qui forme une époque; & M. *Daignan* compte quinze époques dans la vie d'un homme qui vivroit plus d'un siècle.

M. *Daignan* a dressé de nouvelles tables des probabilités de la vie, qui diffèrent de celles qu'on connoissoit. Déjà on est un peu étonné de lui voir établir qu'un enfant qui vient de naître n'a aucune espérance fondée de vivre un tems déterminé quelconque; car si une probabilité est un motif de crédibilité, fondé sur le cours ordi-

naire des événemens, il y a à parier qu'un enfant vivra un temps déterminé, puisque tous les enfans ne meurent pas en naissant. *M. Daignan* ne s'est point borné à calculer les probabilités de la vie humaine en général; il a examiné aussi les hasards des mois & des saisons, comparés sur les quatre points différens du nord au midi; & il résulte de ses recherches, que dans les pays septentrionaux la mortalité est plus grande dans les saisons froides que dans les saisons chaudes; & que dans les pays méridionaux elle est plus grande dans les saisons chaudes que dans les saisons froides; que, dans le nord, l'excès de la perte dans les saisons froides porte sur les cacochymes & sur les vieillards, tandis que dans le midi, dans les saisons chaudes, cet excès porte sur les enfans & sur les jeunes gens.

Dans un autre tableau, *M. Daignan* tâche de déterminer les hasards des différens états & conditions. Comme il faudroit une masse immense d'observations, que l'auteur n'a eu ni le tems ni la commodité de faire, il a été forcé de se réduire à des approximations plus ou moins justes. Néanmoins son travail est très-considérable, & son ouvrage en général mérite les plus grands éloges, & fait supposer que *M. Daignan* a bien vu & approfondi tous les phénomènes de la vie & de la condition humaine.

A. CORNELII CELSI medicinæ libri octo,
ex recensione LEONARDI TARGÆ;
accedunt notæ variorum, item quæ
nunc primum prodeunt, J. L. BIAN-
CONII. Dissertatio de CELSI ætate, &

GE. MATTHIÆ LEXICON CELSIANUM. *Grand in-4° de 678. p. A Leyde, chez Samuel & Jean Luchtmans, 1785:*

3. Cette édition n'a d'autre mérite que celui du luxe typographique.

Theoretisch practischer versuch über die entzündungen, &c. C'est-à-dire, *Essai théoretico-pratique sur les inflammations, leurs terminaisons, & plusieurs autres maladies du corps humain, fondé sur la force musculaire des vaisseaux capillaires; par HENRI VON BOSCH. In-8° de 383 pag. A Munster & Osnabruck, 1786.*

4. On trouve dans cet essai plusieurs bonnes choses, mais on desireroit que l'auteur les eût exposées avec plus d'ordre, & qu'il se fût étendu davantage sur divers sujets du plus grand intérêt. Eloigné des principaux centres de la librairie & des sièges des sciences, privé par conséquent des moyens de se mettre à temps au courant de l'état actuel de la littérature médicale, M. Van Bosch a ignoré, en livrant son manuscrit à l'impression, que M. Richter avoit déjà publié une théorie de l'inflammation en tout conforme à la sienne. Il l'a reconnu depuis; mais il étoit trop tard. Au reste, il a du talent, & mérite d'être encouragé.

NICOLAI'S, &c. Theoretische und praktische abhandlungen, &c. C'est-à-dire, *Traité théorique & pratique sur l'inflammation, la suppuration, la gangrène, le skirrhe & le cancer, comme aussi sur les méthodes curatives de ces maladies; par le docteur ERNESTE-ANTOINE NICOLAI, conseiller de la Cour, & professeur; premier vol. In-8° de 556 pag. A Jena, chez Kroecker, 1786.*

5. L'auteur expose & apprécie d'abord les différentes théories qu'on a avancées jusqu'ici sur l'inflammation, dont il considère les diverses terminaisons, c'est-à-dire la résolution, la suppuration, le skirrhe & la gangrène; il examine si elles ne peuvent point avoir encore d'autres terminaisons; s'il peut se former du véritable pus sans inflammation, & si la gangrène peut survenir à une partie qui n'a pas été préalablement enflammée? Il s'occupe ensuite du carcinome, qui doit assez régulièrement son origine à un skirrhe; quelquefois on le voit néanmoins provenir d'autres causes. Il paroît que le peu de progrès qu'on a fait dans la véritable méthode curative du cancer, vient de n'avoir pas assez étudié la nature & les causes de cette affreuse maladie; que d'ailleurs on s'est trop livré à l'empirisme, comme si tous les carcinomes étoient de même espèce, & que la constitution parti-

culière du sujet n'eût absolument aucune influence sur le mal même & sur les indications curatives.

A treatise on the venereal disease, &c.
C'est-à-dire, *Traité sur la maladie vénérienne*, par JEAN HUNTER. In-4°.
A Londres, 1786.

6. M. *Hunter* s'est déterminé à publier cet ouvrage, 1°. parce qu'il a cru que diverses observations qu'il contient pouvoient être utiles; 2°. parce qu'il a voulu assurer & conserver son droit sur certaines assertions que des auteurs peu délicats ont données pour être les leurs.

Il se propose d'indiquer, dans cet ouvrage, toutes les formes sous lesquelles se montre la maladie vénérienne. Ce plan est si vaste, qu'on ne sauroit s'attendre à y voir toutes les parties traitées avec le même soin.

Dans l'introduction, M. *Hunter* avance quelques opinions relatives à l'économie animale, qu'il dit lui être particulières, & qu'il convenoit d'exposer d'abord, à cause de l'application fréquente qui en est faite dans le corps de l'ouvrage. On y trouve encore les doctrines de pathologie générale de M. *Hunter*, qui servent de principes pour rendre raison des symptômes & du traitement de cette maladie, comme aussi de l'action des remèdes propres à la combattre. Il ne semble pas que ces doctrines méritent d'être introduites: au contraire, il est à craindre qu'en adoptant les changemens que l'auteur propose, on ne retarde les progrès de la science. Souvent & sans aucune

nécessité, M. *Hunter* changeant la valeur de termes clairs & intelligibles, les a employés dans une signification que personne, avant lui, ne leur avoit donnée, & a rapporté certains faits à des causes inadmissibles. Il met, par exemple, sur le compte de la *sympathie*, non-seulement ces affections qui attaquent certaines parties éloignées du corps, en conséquence de l'état morbifique d'un organe ou d'un viscère éloigné de la partie souffrante; mais il comprend encore parmi les affections sympathiques, celles qui sont intimement liées aux maladies primitives, ou en dérivent naturellement: telles que la fièvre hectique qui survient à un ulcère; l'étendue que gagne une érysipèle par les seuls progrès de la maladie.

Il considère la nature & les effets du virus d'une manière très-détaillée, neuve & digne de toute l'attention du médecin. Il rend ici raison de plusieurs faits inexplicables jusqu'ici.

Quant à la méthode curative, il lui a donné toute l'étendue convenable. Les médecins instruits n'y trouveront rien de nouveau ou d'essentiellement différent des méthodes ordinaires; mais il faut convenir que l'on y rencontre tout ce qu'il est nécessaire de savoir, & les explications de la manière d'agir des remèdes sont très-judicieuses.

M. *Hunter* rapporte plusieurs expériences faites dans la vue de constater les effets & les progrès du virus; elles sont vraiment neuves & propres à répandre beaucoup de jour sur un sujet assez négligé. On y lit l'histoire d'une inoculation dont l'auteur décrit les symptômes avec beaucoup de soin, désigne le temps où ils ont paru, & les effets de divers remèdes particulièrement adaptés & destinés à les pallier ou à les guérir radicalement. Cette partie est aussi curieuse qu'instructive.

L'expérience

L'expérience , depuis l'insertion jusqu'à l'entière guérison , a demandé trois ans.

L'auteur a porté un œil très-attentif sur ces maladies qui ont certaines ressemblances avec le mal vénérien , & ses remarques contribueront à rendre le diagnostic plus certain. Il classe parmi les affections censées véroliques celles qui proviennent de la transplantation des dents.

Il auroit été à souhaiter que l'auteur eût mis plus d'ordre dans l'exécution de ce traité : ses observations , précieuses à bien des égards , auroient été vues dans un plus beau jour.

Nous pensons que la médecine françoise feroit une très-bonne acquisition par la version de cet ouvrage.

Observations on the new opinions of
JOHN HUNTER, &c. C'est-à-dire,
Observations sur les nouvelles opinions
de JEAN HUNTER, exposées dans
son dernier Traité sur la maladie véné-
rienne ; par JESSE FOOT , chirurgien.
In-8°. A Londres, chez Becker, 1786.

7. M. Foot relève les erreurs que M. Hunter lui paroît avoir avancées dans son traité. Plus de modération & de concision auroit rendu cet écrit d'un avantage plus réel & d'une lecture moins pénible.



Medical cautions for the consideration of invalids, &c. C'est-à-dire, *Précautions médicales proposées à la considération des personnes valétudinaires, principalement de ceux qui se rendent à Bath : contenant des essais sur les maladies à la mode, sur les effets dangereux des lieux chauds & remplis de monde ; l'exposé des préceptes diététiques ; des recherches sur l'emploi des remèdes durant l'usage des eaux minérales, & un essai sur les charlatans, les remèdes empiriques & de bonnes femmes, avec une appendice contenant une table de digestibilité relative des alimens, & des observations explicatives : ouvrage publié au profit de l'hôpital général de Bath, par JACQUES MACKITRICK ADAIR, docteur en médecine, membre de la Société royale & du collège des médecins d'Edimbourg. In-8°. A Londres, chez Doddsley, 1786.*

8. La solidité des préceptes, présentés d'un style simple & familier, rend cette brochure intéressante. Le but de l'auteur est de compenser, par

cette production, les erreurs nombreuses *dans lesquelles il croit avoir dû tomber pendant près de quarante ans d'une pratique très-étendue.*

JOSEPHI LIEUTAUD, reg. Gall. archiatror. com. historia anatomico-medica fistens numerosissima cadaverum humanorum extispicia quibus in aprium venit genuina morborum sedes, horumque referuntur causæ, vel patent effectus. Recensuit quondam, suas observationes, numero plures adjecit, uberrimumque indicem nosologico ordine concinnavit ANTON. PORTAL, D. M. & soc. scient. Monsp. nec non anatom. prof. recudi curavit, corréxit & supplementis locupletavit, JO. CHRIST. TRAUGOTT SCHLEGEL, M. & Chir. D. Med. apud Langensalienfes, *Vol. 1. Grand in-8º de 534 p. A Langensalze, chez Zolling, 1786.*

9. Il suffit d'annoncer cette nouvelle édition d'un ouvrage suffisamment connu en France, & d'ajouter que M. Schlegel se propose d'en former trois volumes in-8º, & d'y joindre une table raisonnée.



The extraordinary case and perfect cure of the gout, &c. C'est-à-dire, *Fait rare, & guérison parfaite de la goutte, au moyen de l'usage de la ciguë & de l'aconit, tels qu'ils ont été exposés en françois par le malade M. l'abbé MANS, membre de la Société impériale des sciences & belles-lettres de Bruxelles, avec la traduction angloise, par PHIL. THICKNESSE. In-8°. A Londres, chez Stockdale, 1784.*

10. Cette observation isolée est incapable d'ébluir les propriétés anti-goutteuses des deux végétaux dont M. l'abbé Mans a fait un usage si heureux. Cependant elle doit engager les médecins à réitérer les essais, pour prononcer s'il faut mettre le sceau de la propriété anti-goutteuse à la ciguë & à l'aconit.

A further account of abbe MANS case of the gout, &c. C'est-à-dire, *Détails ultérieurs sur la parfaite guérison de la goutte de M. l'abbé MANS, par PHIL. THICKNESSE. On y a joint des extraits de lettres de sir JEAN DUNTZE BARONET, qui a fait usage des mêmes*

remèdes. In-8°. A Londres, chez Debrel, 1785.

11. D'après les extraits de lettres contenus dans cette brochure, la ciguë & l'aconit, dont M. Duntze a porté les doses jusqu'à 120 grains dans l'espace de vingt-quatre heures, & qu'il a continués un temps considérable, ne l'ont pas délivré de la goutte, bien que ses accès lui semblent avoir perdu de leur violence.

Delectus opusculorum medicorum antehac in Germanicæ diversis academiis editorum, quæ in auditorum commodum collegit, & cum notis hic inde ausa recudi curavit J. P. FRANCK, D. M. &c. Grand in-8° de 384 pag. A Pavie, chez Galeati, 1785.

12. L'éditeur, Allemand de nation, & actuellement professeur de médecine pratique à Pavie, veut répandre dans sa nouvelle patrie les opuscules intéressans publiés en Allemagne: il espère hâter, par-là, les progrès de la médecine en Italie, & présenter à ses élèves une partie des richesses de ses anciens compatriotes. Le recueil qu'il se propose de former ne contiendra que des dissertations sur des objets de médecine & de chirurgie pratique, ainsi que de médecine légale; mais seulement celles qui n'ont pas été insérées dans les collections publiées sous la direction de MM. Baldinger, Gruner, Sandifort, Witwer, &c. Il ne s'attachera à aucun période fixe, & ne borne

point le nombre des volumes. Les notes qu'il ajoutera à ces écrits académiques seront marquées par un astérisque.

Le volume que nous avons sous les yeux contient, 1°. *GATTENHOFF*, *Dissertatio de Hypochondriaci*.

2°. *SCHÆNMEZEE*, *Dissertatio : An sectio anatomica in cadaveribus de autocheiria suspectis ?*

3°. *LUDWIG*, *Programma de suffusionis per acum curatione.*

4°. *WIENHOLT*, *Dissertatio de inflammationibus viscerum hypochondriacorum occultis.*

5°. *FRANCK*, *Programma de larvis morborum biliosis.*

6°. *SCHÆRTLICH*, *Dissertatio de usu opii in febribus intermittensibus.*

M. *Franck*, dans les notes qu'il a mises à cette dissertation, parle de l'usage de l'opium dans les affections vénériennes : mais comme il n'a pas encore été à portée de se convaincre des effets de ce narcotique dans ces maladies, il se propose d'en faire des épreuves dans l'institut clinique de Pavie. Nous engageons M. *Franck* à remplir promptement cette promesse, & à publier le résultat de ces épreuves.

7°. *MUNCH*, *Dissertatio de belladonna.*

8°. *FRANCK*, *Epistola invitatoria ad eruditos, de communicandis quæ ad politiam medicam spectant, principum ac legislatorum decretis.*

JOS. QUARIN sac. cæs. reg. apost. maj.
conf. aul. archiatri, &c. Animadver-

siones practicæ in diversos morbos.
*Grand in-8° de 336 pag. A Vienne ,
 chez Græffer , 1786.*

13. Cette nouvelle production de M. *Quarin* roule sur les maladies chroniques ; savoir l'apoplexie, l'épilepsie, l'hémoptysie, la phthisie, l'asthme, les écrouelles, l'hydropisie, la colique des peintres, les obstructions dans le bas-ventre, le scorbut, la jaunisse, la cardialgie, la constipation, les affections arthritiques & rhumatismales, la maladie vénérienne. Le mérite de M. *Quarin* est connu, & nous estimons que, malgré plusieurs assertions hasardées, cet ouvrage aura un accueil favorable, & pourra contribuer aux progrès de l'art.

Heelkundige mengelstoffen, &c. C'est-à-dire, Mélanges de Médecine ; par GENRIT-JEAN VAN Wy, deuxième volume, première partie ; grand in-8°, de 120 p. avec fig. A Amsterdam, 1785.

14. L'auteur ayant vu dans un ouvrage de M. *Martinet* les éloges de l'esprit de sel ammoniac fait avec la chaux (a), il a commencé à en essayer les propriétés en le combinant avec le quinquina. Il a donc fait bouillir dans seize onces d'eau, deux onces de cette écorce, & dans la colature il a ajouté depuis une once jusqu'à deux, d'esprit de sel ammoniac caustique. L'usage de ce médicament a calmé les douleurs, arrêté les hémor-

(a) Le lecteur trouvera des remarques sur cette liqueur, vol. xlix, pag. 97 & 381 ; vol. lvj, p. 551 & 560 ; vol. lx, pag. 607.

rhagies, corrigé la puanteur : les ulcères cancéreux se sont nettoyés & aplatis ; le pus qu'ils ont fourni est devenu louable ; & , si au moment de la rédaction de ses observations il n'a pas encore obtenu , dans ce genre , de guérison parfaite , il a du moins eu la satisfaction de s'assurer que , de tous les palliatifs connus du cancer , c'est le plus efficace , & qu'il produit de bons effets dans tous les ulcères de mauvaise qualité , tels que les ulcères scorbutiques , scrophuleux , vénériens , &c. Afin de gagner en faveur de ce remède la confiance de ses lecteurs , *M. Van Wy* donne le détail de plusieurs cas très-remarquables dans lesquels il a eu le plus heureux succès. Nous ferons mention de deux.

Une personne de trente ans avoit le visage , le cou & les épaules couverts d'ulcères malins qui , en partie , pénétroient jusqu'aux os , & avoient résisté à tous les efforts de l'art ; *M. Van Wy* la mit à l'usage interne de la décoction de quinquina aiguillée d'alkali volatil caustique , d'abord à la dose d'une once par jour , & peu-à-peu à celle d'une once & demie : il pansa en même tems les plaies avec un mélange d'eau & d'esprit de sel ammoniac , fait à la chaux , d'abord avec excès d'eau , & ensuite à parties égales. Ces moyens réussirent : ils furent également avantageux sur une personne attaquée d'ulcères vénériens très-anciens qui occupoient principalement le visage.

Dans la correspondance entre un jeune Médecin d'Over-lisel & l'auteur , rapportée dans ce recueil , on voit que le même esprit de sel ammoniac est d'un usage très-efficace contre l'hydrocèle. On s'en est servi avec fruit pour un enfant de trois ans : cependant comme vers

la fin de la curation, le scrotum du malade a commencé à s'excorier, il a fallu la terminer au moyen des fomentations faites avec une décoction d'écorces de grenades & de chêne. Dans deux autres cas, on a fait la ponction & appliqué un emplâtre vésicatoire sur l'ouverture.

On lit ensuite une observation sur un staphylome survenu à la suite d'une petite vérole. *M. Van-der-Wy* a dilaté l'ouverture de la cornée, & après avoir réduit l'uvéa, il a pansé avec l'eau végeto-minérale.

Les détails suivans regardent l'*hydrostison*, c'est-à-dire, une espèce d'hydropisie des extrémités des os longs, principalement du fémur. Dans cette maladie, la moëlle dégénère en un ichor aqueux, & les cellules médullaires, ainsi que les feuillerts osseux, se gonflent. Cette maladie attaque le plus souvent le genou, ou le coude, & se trouve souvent compliquée avec l'hydarthros. Peut-être que ces deux affections sont une suite l'une de l'autre. *M. Van-der-Wy* a retiré de très-bons effets de l'usage externe de l'alkali volatil fluor, & des douches tièdes faites avec de l'eau aiguillée du même alkali. Il a encore eu lieu de reconnoître l'effic cité du moyen curatif proposé par *M. Vander-Haar* contre le fungus des articles, les ankyloses, le *spina ventosa* naissant, les écronelles, les duretés dans le sein, les testicules, &c. Ce moyen consiste à donner avec la pointe mouillée d'un coupon de drap, des coups très-modérés, mais répétés plusieurs fois par jour, & portés chaque fois jusqu'au nombre de cent, plus ou moins.

L'article qui suit confirme l'utilité du cylindre de coton, brûlé sur une partie douloureuse, d'après le conseil de feu *M. Pouteau*. Avec

ce moyen répété deux fois , *M. Van-Wy* a dissipé une douleur fixe de tête , qui provenoit d'une cause vénérienne.

Il expose ensuite les effets avantageux de l'eau de Goulard dans les durétés aux seins chez les nouvelles accouchées ; il donne différens conseils relatifs à la guérison d'un ulcère gangréneux aux environs du tendon d'Achille , & ayant probablement pour cause un principe vénérien ; enfin il nous apprend que dans des cas pareils il a employé avec utilité l'esprit de sel ammoniac en topique , & particulièrement l'opium intérieurement. Il a prescrit ce suc à doses graduées , & les a quelquefois portées jusques à vingt grains & plus par jour. Il confirme que ce narcotique administré de cette manière , & uni au mercure , a guéri radicalement des affections vénériennes , quoique d'après son expérience , l'opium seul ait toujours été insuffisant pour opérer une cure radicale ; en sorte que lors même qu'il avoit pallié les accidens , il a fallu avoir recours au mercure pour obtenir l'extinction totale du levain vérolique.

Le sujet de la dernière observation est un enfant de sept ans , qui , en tombant de haut en bas d'un escalier , s'est presque entièrement coupé la langue à un pouce & demi de la pointe : cette portion ne tenoit plus au corps que par quelques fibres : l'hémorrhagie étoit très-considérable. *M. Van-Wy* a pratiqué trois points de suture , & a fait humecter souvent la langue avec un mélange de vin blanc & de miel-rosat. Au bout de huit jours la réunion a été très-avancée : bientôt après les points de suture sont tombés , & la guérison n'a pas tardé d'être complète.

Archiv fur ærzte , wundærzte und apotheker , &c. C'est-à-dire , *Archives pour le médecin , le chirurgien & l'apothicaire , deuxième volume avec une planche ; in-8° de 310 pages. A Leipzig , dans la librairie de Weygand , 1786.*

15. Nous nous contenterons d'indiquer les titres des articles renfermés dans ce deuxième volume :

Ce sont, 1°. Observations remarquables de médecine , faites pendant les années 1779-1783.

2°. Observations sur une maladie convulsive épidémique , qui a régné en Suède , l'an 1745 , par M. *Evrard Rosenblad.*

3°. Remarques sur l'Électricité médicinale , par M. *Caney* , docteur en médecine ; traduction libre des nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences de Dijon.

4°. Observations de chirurgie , par M. *Adolph-Friedrich Læfster.* Ces observations concernent , l'utilité des injections dans la vessie ; la guérison d'un spasme du sphincter de la vessie urinaire par des injections ; les injections de l'eau de chaux dans la vessie , & leurs propriétés lithontriptiques ; une fracture de l'humerus chez une femme enceinte ; l'utilité des ulcères artificiels ; une amputation faite dans l'articulation ; la catalepsie ; un osselet à l'articulation du coude ; l'extirpation des polypes ; un dépôt laiteux ; un resserrement du vagin ; la manière d'appliquer les sangsues ; une

hernie ; l'utilité des vésicatoires dans la paralysie ; quelques accouchemens ; la cicatrisation d'un ancien ulcère ; une tumeur au milieu du gras des jambes ; la réduction des hernies ; l'utilité des fomentations froides ; le skirrhe ; une cause singulière d'hydropisie ; une blessure à l'oreille ; une crampe périodique ; l'opération de la hernie ; un anus artificiel ; l'utilité de la toile cirée ; un uterus renversé ; la section du filet de la langue ; un remède contre l'esquinancie ; l'utilité du musc dans une paralysie ; la saignée ; le dragonneau ; une conformation singulière des parties de la génération ; la *framboesia* ; la *boesia* ; une obstruction incurable ; une grossesse soupçonnée ; une insensibilité ou engourdissement des pieds , de cause interne ; une maladie extraordinaire au cou ; un nouvel instrument pour l'extirpation des polypes ; des sujets divers.

5°. Recherches sur les signes de l'empoisonnement, par M. *Retz*, traduites en Allemand.

6°. Sur l'absurdité de quelques médicamens composés, par *Hallerius*.

7°. Analyse du Wolfram, par M. *J. J. & J. de Luyart*.

8°. Analyse de la pierre pesante, par *Scheele*, avec des additions par *Bergman*.

9°. Sur les ustensiles des chymistes, & des erreurs dont ils font la cause, par M. *Leonhardi*.

10°. Remèdes nouveaux.

11°. Topographie médicale de la ville de *Koenigsberg*.



EDUARDI FRYER, Angli-Britanni, Dissertatio inauguralis, cogitationes quasdam physiologicas de vita animantium & vegetabilium complectens. *In-8º.*
A Leyde, 1785.

16. Tous les corps organisés jouissent de la force vitale ; c'est une prérogative inhérente à leur essence , tandis que la faculté sensitive & les facultés de l'ame sont réservées aux animaux plus parfaits , pourvus d'un cerveau & de nerfs.

La force vitale se manifeste principalement en ce qu'elle doue la partie animée , de la faculté de s'agiter par l'impulsion d'un stimulus , soit que ce stimulus agisse du dehors , soit que le principe sensitif produise un effet analogue. C'est cette irritabilité qui est la source des mouvemens automatiques aussi bien que des mouvemens volontaires , & qui fournit un caractère assuré de la vie.

Cette force virale est-elle un être particulier , ou consiste-t-elle seulement dans une modification déterminée des corps dans lesquels nous la découvrons ? Nous n'en savons rien ; pas plus que nous ne connoissons la nature de la lumière & de la vertu magnétique. Tout ce que nous pouvons faire est d'observer certains phénomènes qui sont propres à cette force , ou qu'elle a de communs avec les autres propriétés des corps. Il paroît qu'elle n'est que foiblement inhérente aux corps organisés , & qu'une fois

défunie, elle ne se combine plus avec eux. Analogue à la vertu magnétique, elle semble exiger un arrangement particulier, qu'on doit appeler *structure organique*, & qui nous est aussi peu connue que la nature de la force vitale même. Nous pouvons seulement avancer qu'elle ne réside pas dans la construction visible des fibres de certaines parties, attendu que cette construction ne se rencontre pas dans le sang, les œufs, &c. qui pourtant sont certainement animés. On peut encore prouver facilement qu'elle n'a pas exclusivement son siège dans le gluten.

On remarque également qu'elle a plus d'affinité avec certains corps qu'avec d'autres; que dans les premiers elle est en plus grande abondance, & qu'elle est accordée avec plus d'économie aux autres; que cette diversité admet une graduation infinie dans les corps organisés, & varie dans les différens corps, depuis l'homme, qui est l'animal le plus vivant, jusqu'au végétal, qui forme le dernier échelon de cette classe; enfin, qu'elle est plus intimement liée avec les corps dans lesquels elle est en raison inférieure pour la quantité, qu'avec ceux dans lesquels elle abonde.

Le cœur & les vaisseaux sanguins semblent avoir le plus de vie dans les animaux; mais ce qui fait conclure que le système nerveux n'est point le siège propre & exclusif de la force vitale, c'est que plusieurs parties manquent absolument de nerfs, sans qu'elles soient privées de vie; que plusieurs animaux & tous les végétaux sont dans le même cas; que la force vitale ne cesse point d'exister, bien que le cerveau & les nerfs soient détruits, & qu'elle sub-

fiste même dans la tortue , plusieurs semaines après qu'on lui a coupé la tête ; qu'il y a des exemples de fœtus qui , sans cerveau , ont vécu dans le ventre de leurs mères ; que dans l'apoplexie les fonctions des nerfs sont suspendues , sans que la force vitale soit anéantie ; que les parties dont les nerfs ont été détruits conservent néanmoins souvent la vie , &c. &c.

Les fluides des corps organisés sont , selon M. *Fryer* , également doués de force vitale ; il tire cette conclusion des altérations promptes que les poisons & la foudre produisent sur eux. Il seroit impossible de rendre raison de ces phénomènes d'après les loix chimiques , ni par l'action que les solides exercent sur eux. Dans les personnes frappées de la foudre , le sang est extrêmement atténué , & passe subitement à la putréfaction : cependant l'action des solides cesse aussitôt que la foudre a frappé , & il seroit absurde de lui attribuer les changemens opérés dans les fluides. L'hypothèse de la force vitale des fluides présente d'ailleurs la plus grande facilité pour expliquer le mécanisme des sécrétions & des excrétions ; c'est elle qui empêche les corps inanimés d'agir sur ceux qui sont animés d'après les loix chimiques ; c'est elle qui empêche qu'il ne se fasse aucune espèce de décomposition des humeurs au moyen d'une fermentation étrangère à la nature de celle des corps animés , tant qu'elle y reste unie ; & c'est par elle que , selon l'observation de *Guillaume Hunter* , le suc gastrique peut devenir véritablement corrosif , sans qu'il produise d'autres changemens dans le corps vivant , que ceux qui dépendent de l'irritation.

La chaleur animale ne reconnoît pour cause que cette même force vitale ; c'est en contractant

les solides, qu'elle produit le frottement d'une quantité infinie de ces parties : de-là la chaleur ; & comme cette contraction se répète à chaque instant dans la machine animée , elle devient une source féconde & non interrompue de chaleur, qui varie dans les différens corps, suivant la quantité & la vivacité des frottemens.

Pour répondre à l'objection que les frottemens des solides avec les liquides ne sauroient engendrer la chaleur, *M. Fryer* observe que les élémens des solides doivent indispensablement se toucher ; parce que sans cela ils ne pourroient point composer un tout , & que par conséquent il y a assez de points de contact pour que les frottemens entre les solides, nécessaires pour la génération de la chaleur, puissent avoir lieu. Il avance ensuite qu'à l'aide de cette hypothèse, on explique d'une manière très-plausible un grand nombre de phénomènes dont on ne sauroit rendre compte d'après la théorie de *M. Crawford*. Il place parmi ces phénomènes l'échauffement qui survient pendant un exercice vif des muscles, la rougeur & la chaleur dont se couvre le visage, ou tout le corps, à l'occasion de certaines passions de l'ame, &c. Cependant il ne paroît pas que ce système puisse se soutenir.

Lorsque la sensibilité se trouve réunie à la force vitale, on voit éclore les actions animales. Les considérations qu'offre ce sujet, engagent *M. Fryer* à prouver que la faculté sensitive réside bien dans le système nerveux, mais non pas exclusivement dans le cerveau.

Il passe enfin à la recherche des principales conditions pour entretenir la force vitale dans les corps organiques. Il en établit quatre : savoir, 1^o la chaleur ; 2^o la lumière ; 3^o l'air ; 4^o la nourriture.

Il déclare que le froid ne détruit point les corps organisés par la coagulation des liquides, laquelle anéantiroit leur circulation, & que la congélation de ces liqueurs ne peut avoir lieu qu'après la mort; en sorte qu'elle est une suite, & non pas une cause de l'extinction de la vie. Jamais corps animé ne gèle: un œuf dont le germe n'est pas encore mort, peut supporter un froid au dessous de trente-deux degré du thermomètre de Fahrenheit, sans se geler: le sang des marmottes ne se gèle pas pendant l'hiver; le défaut de chaleur réduit seulement leur vie & leur circulation au plus petit degré. (Est-il bien prouvé que la diminution de la chaleur de l'air est la seule cause de l'engourdissement des animaux, qui passent les hivers dans le sommeil?)

La lumière ne stimule pas exclusivement les yeux: il est probable qu'elle produit sur toute la surface du corps une certaine irritation. Cette impression n'est pas sensible à tous les hommes; il n'y a que certains individus qui s'en apperçoivent: tels étoient les aveugles qui essayoient une sensation particulière lorsqu'ils étoient exposés à la lumière de la lune, sensation différente de celle qui les affectoit, lorsqu'ils étoient soustraits à l'influence de cet astre. Des phénomènes qu'on observe dans les végétaux, l'auteur tire les preuves de la nécessité de l'influence de la lumière: cependant il ne pense pas que ce soit comme agent chimique qu'elle exerce son pouvoir sur les corps organiques; il est au contraire bien plus vraisemblable, selon lui, qu'elle remplit ses fonctions en excitant un certain degré d'irritation.

Il estime que l'air est pour les fluides, ce que

la lumière & la chaleur sont pour les solides. Il se sépare de ce composé, dans les poumons, une partie qui est peut-être de l'air déphlogistiqué; cette partie se mêle au sang, & en stimule la force vitale. La vivacité de la couleur que le sang acquiert dans les poumons, prouve cette supposition. Il seroit absurde de vouloir attribuer ces effets à une décomposition chimique, ou au dégagement du phlogistique, ou à l'absorption de la matière du feu.

L'auteur explique, d'après les mêmes principes les effets pernicioeux de l'air méphitique; il ne veut point que, ce soit en portant son action sur le cerveau par le moyen des nerfs olfactifs qu'il exerce sa propriété délétère, mais bien en étouffant la force vitale. La congestion du sang dans le cerveau, de laquelle des auteurs très-respectables veulent déduire l'action immédiate de l'air méphitique, il l'attribue à ce que la cessation des mouvemens vitaux commence dans les poumons, & que, par conséquent, le sang doit s'accumuler dans la tête.

Plus l'air est pur, plus il anime la force vitale; en sorte qu'en respirant constamment l'air empirée, on donneroit à cette force la plus grande énergie, & l'on pourroit prolonger la vie bien au-delà du terme ordinaire. Le même stimulus de l'air est essentiel aux végétaux, bien qu'à un degré inférieur; raison pour laquelle ils peuvent vivre encore long-temps dans des airs trop corrompus, ou même mortels pour les hommes.

M. *Fryer* ne sauroit se persuader que les végétaux aient besoin pour vivre de cette espèce d'air, qui est destructeur pour les animaux. (Mais conçoit-il plus facilement que les plantes, pour végéter avec vigueur, ont besoin d'être

nourries de substances en putréfaction, d'excrémens des animaux ?) Il ne conteste pas l'observation de M. *In enhoufz*, que les plantes purifient l'air ; mais il croit que la transpiration des végétaux décompose l'air, & en précipite le phlogistique. Il est d'ailleurs bien loin de penser que la conformité des forces vitales des animaux & des végétaux, autorise à leur supposer des loix si contraires.

La nourriture, en rétablissant les pertes, porte dans le sang & dans tout le corps un nouveau stimulus qui entretient la force vitale. Rien ne prouve mieux cette assertion que l'état du sang des personnes mortes de faim ; ce sang est dissous & putrescent, ainsi que celui des sujets morts par le poison, ou étouffés par l'air méphitique.

Canoni pratici intorno all' uso de bagni minerali, delle stufe sudatorie & delle arene de Pozzuoli, &c. C'est-à-dire, *Préceptes pratiques concernant l'usage des bains minéraux, des étuves & des bains de sable de Pozzuoli. In-8°. de 29 pag. A Naples, chez les frères Raimond, 1785.*

17. L'auteur, *M. Baldani*, sans rien ajouter à ce qui a été dit avant lui sur ces divers sujets, présente un manuel utile à ceux qui veulent faire usage de ces bains.



Differtatio de clematide vitalba LINN.
 ejusque usu medico. *Differtation sur la
 clématite de LINNÉ, & de ses usages
 en médecine; par JEAN-ABRAHAM-
 THÉOD. MUELLER de Königsberg,
 docteur en médecine. A Erlangue, chez
 Kunstmann; & se trouve à Strasbourg,
 chez Kœnig, 1786. In-8° de 28 pag.*

18. M. Mueller, à l'imitation de M. Stoerck, a voulu faire de nouvelles expériences sur la clématite vulgaire, dont le nom trivial est *herbe aux gueux*.

Cette plante étoit connue des anciens; ils en prescrivoient la semence pour évacuer la bile & la pituite. *Nicolas Chesneau* se servoit de cette espèce en place de vésicatoire, en appliquant ses feuilles broyées sur les pieds des gouteux. Nous avons vu en hiver des gens du peuple s'appliquer de la tige sur des endroits attaqués de rhumatismes, ce qui formoit un exutoire; mais ce remède excite des douleurs cruelles. Nous avons encore vu des mendiants se procurer, par l'application des feuilles récentes pilées, des ulcères artificiels, afin d'attirer la commisération du public; c'est de-là que lui vient le nom d'*herbe aux gueux*. Les habitans des isles hébrides, en font le même usage pour remédier aux douleurs de tête & à celles des membres; ils s'en servent aussi pour se purger; mais ils ont soin d'avaler beaucoup de beurre, pour se prémunir contre les effets de son âcreté; car elle est si forte, qu'elle

passe dans l'eau qu'on en distille ; aussi peut-on l'employer utilement dans les cas où la circulation se fait avec trop de lenteur.

Dans les préliminaires de cette dissertation , M. *Mueller* invite les médecins à faire des tentatives sur les plantes indigènes , pour les employer de préférence aux exotiques. Il assure que M. *Délius* , premier professeur à Erlangue , a obtenu des feuilles & des racines du grand liferon des haies , un extrait qui possédoit exactement les mêmes propriétés que la scammionée. Il dit avoir vu donner avec un grand succès la fleur de caille-lait jaune , soir & matin , pendant plusieurs semaines , contre l'épilepsie (a).

A l'égard de la clématite vulgaire , après en avoir donné les noms latins , allemands , françois & anglois , M. *Mueller* indique les principaux livres de botanique où il est traité de cette plante ; il en donne une description particulière , indique les contrées où elle naît spontanément. Elle se trouve , dit-il , dans toute l'Allemagne , à l'exception des provinces les plus boréales. C'est dans les haies , sur les bords des bois & principalement dans les endroits pierreux , rocailleux , ainsi que sur les rochers exposés au soleil. La clématite fleurit en juin , juillet & quelquefois au mois d'août.

Lorsqu'on voudra employer en médecine ses feuilles , il faut les cueillir avant la fleuraison , les faire sécher à l'ombre , & les conserver dans un lieu sec ; elles n'ont aucune odeur remarquable.

(a) J'ai vu une demoiselle épileptique en faire usage pendant plus de huit mois , sans qu'elle en ait éprouvé aucun avantage. Note de M. J. G. E.

M. *Mueller* les a analysées ainsi que les racines. Il en a obtenu une eau distillée âcre , qui ressemble assez à celle qu'on retire de la coquelourde. Il ne s'est pas contenté de la distillation de cette plante ; il s'est encore occupé des extraits & de l'huile empyreumatique.

Dans le paragraphe seizième sont exposées les diverses propriétés de la clématite vulgaire & celles des autres espèces du même genre , lesquelles ont beaucoup d'analogie entre elles. Dans les paragraphes suivans, il est fait mention des expériences de M. *Mueller* avec cette clématite , sous la direction de M. le professeur *Wendt* , à l'institut clinique d'Erlangue. Il consiste , par plusieurs bonnes observations , que des affections vénériennes qui avoient résisté au mercure , ont été guéries avec le simple usage théiforme des feuilles de cette plante. La même infusion , continuée durant quelques semaines , a également réussi dans les affections rhumatismales opiniâtres & invétérées.

Quoique plusieurs simplistes aient mis la clématite vulgaire dans la liste des plantes suspectes , cependant on mange ses jeunes pousses en salade dans plusieurs pays. *Pallas* dit avoir vu en Sibérie une clématite à six pétales , très-différente de la nôtre , que le peuple recueilloit non-seulement pour la manger en salade , mais encore pour la prendre au lieu de thé.

Notre clématite , cuite dans l'huile , est un excellent antispasmodique.

M. *Schaffer* a obtenu , des aigrettes de ses fleurs , un espèce de papier.



Antigoulard in wahrnehmungen uber mißbrauch und unsicherheit des bley extraits, &c. C'est-à-dire, *Anti-Goulard, ou Observations sur l'abus & l'incertitude de l'extrait de Saturne ; rédigées par des chirurgiens d'armée autrichiens. Premier essai publié par JEAN-ADAM SCHMIDT, secrétaire , pour le département des affaires impériales royales de médecine & de chirurgie militaire, de M. DE BRAMBILLA, chevalier de l'Empire, &c. Grand in-8° de dix-neuf feuilles. A Vienne, chez Herling, 1785.*

19. A la suite des réflexions sur l'usage médicinal & chirurgical du plomb , on trouve , sur les mauvais effets qui ont suivi son application , un recueil d'observations rédigées par divers chirurgiens d'armée , autrichiens , distingués dans leur corps.

Pharmacologie chirurgicale , ou science des médicamens externes & internes, requis pour guérir les maladies chirurgicales ; suivie d'un traité de Pharmacie, relatif à la préparation & à la

composition des médicamens ; par M. PLENCK , professeur royal de chirurgie , d'anatomie & de l'art des accouchemens , à Bude. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune , libraire, quai des Augustins , n^o. 18 , 1786 ; in-8^o de 536 pages. Prix , relié 6 liv.

20. Le nom de M. *Plenck* , avantageusement connu , doit faire bien augurer de son ouvrage ; & il nous suffit de dire , pour prouver combien il peut être utile à la chirurgie , que M. *Spielman* & les autres Rédacteurs du Dispensaire d'Edimbourg , s'en sont approprié plusieurs formules & plusieurs procédés. On a ajouté quelques notes au texte , pour mettre des limites & des restrictions aux principes de l'auteur , lorsqu'il en fait une application trop étendue.

Versuch einer Schmelzkunst mit Feuerluft ; &c. C'est-à-dire , Essai d'une méthode d'employer l'air du feu , pour fondre les corps ; par FR. LOUIS EHRMANN ; in-8^o de 252 pages. A Strasbourg , chez Treuttel , 1786.

21. Après avoir disserté sur la manière de se procurer l'air vital le plus abondamment & aux moindres frais possibles , l'Auteur présente une longue série d'expériences faites avec presque toutes les différentes substances minérales. Plusieurs

seurs de ces expériences ont donné des résultats différens de ceux qu'on a obtenus jusqu'ici, même avec le miroir ardent, ou auxquels on ne se feroit point attendu d'après les phénomènes observés jusqu'ici. Si l'on excepte les terres & les pierres calcaires pures, rien n'a pu résister à l'action du feu animé par l'air déphlogistiqué, & le cristal de roche même est entré en fusion. Nous renvoyons à l'ouvrage même pour y lire la description de l'appareil, & pour y voir les détails des expériences.

BECKER's, &c. Chemische untersuchung der pflanzen, &c. C'est-à-dire, *Analyse chimique des plantes, & de leurs sels; avec d'autres recherches qui y sont relatives; par JEAN-PHIL. BECKER, apothicaire à Magdebourg. In-8° de 286 pag. A Leipfick, chez Kummer, 1786.*

22. Les chimistes ne sont pas encore d'accord sur la nature des sels que les végétaux contiennent naturellement. Personne, par exemple, n'a avancé avant M. *Becker*, que dans l'extrait du concombre sauvage il existe un acide nitreux, réduit en cristaux au moyen du phlogistique. Il nous donne néanmoins la manière de se le procurer. Selon lui, l'alkali est une production du feu, & on peut retirer de l'acide nitreux de tous les végétaux. Les expériences que M. *Becker* présente dans cet opuscule, roulent, dans la première partie, sur le concombre sauvage, les

Tome LXX,

tiges des citrouilles , les gramens , la fanne du céleri , le sucre , le moût de pomme , le jus de melon , le tan , l'alkali volatil , la suie des cheminées , la craie , l'acide végétal , le salpêtre , l'action des alkalis sur les métaux , le rapport de l'acide nitreux & des alkalis , le phosphore d'urine , la partie inflammable du nitre , les os & le sang de bœuf , le jaune & les coquilles d'œuf , l'eau des pédiluves , le mucilage gélatineux. Les expériences de la seconde partie ont pour sujets le fiel & la craie , le fiel & les cendres de bois , le cerveau , les cristaux de tartre extraits de l'urine à l'aide de l'acide nitreux , les cristaux de tartre soumis à différens essais , les preuves qu'il n'existe point d'alkali dans le tartre avant l'incinération , l'alkali de la paille , les huîtres , les pierres d'écrevisses , les mouches cantharides , l'huile d'anis , le beurre frais , le fromage , le suif de bœuf , la farine , le gluten , la noix de galle ; la gomme copal , l'indigo , le camphre , les tamarins , les chenilles , les fourms , les eaux des fumiers , & l'alkali qu'on en extrait.

Deliciæ Floræ & Faunæ insubricæ , seu novæ aut minus cognitæ species plantarum & animalium quas in Insubria austriaca tam spontaneas , quàm exoticas vidit , descripsit , & æri incidi curavit JOANNES-ANTONIUS SCOPOLI ; pars I. *Grand in-fol. A Pavie, 1786.*

23. Il y a déjà quelque temps que M. Scopoli a

annoncé cet ouvrage, très-intéressant pour l'histoire naturelle. Dans cette première partie il a été au-delà de ce qu'il a promis. Il nous est impossible d'entrer dans le détail des articles qu'elle renferme : une simple énumération des sujets, représentés sur 25 planches & expliqués dans le discours, seroit trop vague & trop sèche. Il suffira de dire que l'on trouve par-tout un esprit observateur qui ne laisse rien échapper & s'étend même sur des objets accessoires.

Continuacion, &c. *Continuation de la Flore espagnole, ou l'Histoire des plantes d'Espagne ; par Don JOS. QUER ; tom. V & VI. In-4°. A Madrid, chez Ibarra.*

24. Ce que nous allons dire de cet ouvrage est extrait de la Gazette des Savans de Gottingue.

Après la mort de don Quer, la continuation de cette Flore a été confiée à don *Castimir Gomez de Ortega*, directeur du jardin de botanique de Madrid ; il a suivi l'ordre alphabétique adopté par don Quer. Dans la préface, le continuateur témoigne qu'il désapprouve le plan de son prédécesseur, & sur-tout un attachement si grand au système de *Tournefort*, qu'il s'est permis de fréquentes sorties contre le chevalier de *Linné*. Par-tout néanmoins, il avoit ajouté les noms individuels employés par le naturaliste Suédois dans son *Species plantarum*, & même ceux de la treizième édition publiée par M. *Murray* de Gottingue, & mis à la fin une table systématique

de toutes les espèces contenues dans la Flore espagnole. Outre la synonymie de *Tourneort*, de *Liné*, de *C. Bauhin*, on trouve dans les deux nouveaux volumes, comme dans les précédens, des descriptions détaillées, l'indication des propriétés, sur-tout médicinales de chaque plante, souvent d'après *Dioscoride* & *Geoffroi*. L'usage de la digitale pourprée contre l'épilepsie & les scrophules, est indiqué d'après *Parkinson*; la vertu drastringue de la gratiole, l'est d'après *Lobel*, *Boulduc*, & d'après les auteurs les plus modernes. Pour l'*uva ursi*, *M. Ortega* a nommé de *Haen* & *don Quer*, & il cite les observations postérieures de *Giraldi* & de *Murray*. On a eu quelque attention aux plantes cryptogames, & particulièrement aux grandes espèces de fougères; mais pour les petites mousses, il est certain qu'on n'en a que très-peu décrit. Les planches sont très-médiocres, & ne représentent que des plantes connues.

Mémoires d'agriculture, d'économie rurale & domestique, publiés par la Société royale d'agriculture de Paris. A Paris, chez Buiffon, libraire, rue des Poitevins, hôtel de Mesgrigny, n°. 13, avec des planches entaille-douce. In-8°, de 112 pages. Prix 2 liv. 8 s. broché; 3 liv. 10 s. relié.

25. La société royale d'agriculture établie par arrêt du Conseil d'Etat du Roi du premier mars 1761; devoit s'occuper de tout ce qui est rela-

tif à l'économie rurale & domestique. Elle publia, bientôt après son institution, un volume qui renfermoit l'extrait des délibérations prises dans ses diverses séances depuis le 12 mars jusqu'au 10 septembre 1761, & plusieurs mémoires sur divers objets d'agriculture. Elle s'étoit proposé de donner ainsi les divers mémoires qui, après avoir été lus dans ses assemblées, auroient été jugés dignes de son approbation. Mais l'effet de son zèle ayant été suspendu par diverses circonstances, elle s'est bornée jusqu'à présent à donner plusieurs prix sur différens sujets d'agriculture, & à composer des mémoires en forme d'instructions, rédigés par plusieurs de ses membres, & que M. l'intendant de la généralité de Paris a bien voulu se charger de faire imprimer & distribuer aux cultivateurs. Le desir de répandre d'autant plus promptement les connoissances, qu'elles sont dirigées vers des objets plus utiles, a déterminé la société à s'imposer la loi de publier, à la fin de chaque saison, un volume qui renfermera les différens-mémoires lus dans ses séances, & un résumé des observations rurales & météorologiques qui, dans le courant de la saison, auront été faites dans la généralité de Paris.

Le volume que nous annonçons contient les mémoires, 1°. *sur le chaulage considéré comme préservatif de plusieurs maladies du froment*, par M. Parnentier; 2°. *sur la manière de cueillir les feuilles des arbres, de les conserver & de les donner à manger aux bestiaux*, par M. le baron de Servièrès, communiqué par M. Broussonnet; 3°. *sur les causes de la fermentation vineuse, & sur les moyens de perfectionner les vins*, par M. le marquis de Bullion; 4°. *sur la manière de cultiver &*

d'employer le maïs en foinage, par M. Parmen-
tier; 5°. *sur la culture des turneps ou gros navets, sur
les différentes manières de les conserver & sur les
moyens de les rendre propres à la nourriture des be-
stiaux*, par M. Brouillonnet; 6°. *sur la manière de
préparer les prunes de Brignoles*, par M. d'Ardoïn,
correspondant de la société, à Salernes en Pro-
vence; 7°. *sur les moyens d'augmenter la valeur
réelle des bleds mouchetés dans le commerce, &
d'en faire du pain de bonne qualité*, par M. Par-
mentier. Ce volume contient aussi un *Extrait
des observations faites dans les différens cantons
de la généralité de Paris, pendant les mois de juillet,
août & septembre 1785, sur les diverses branches
de l'économie rurale*, par MM. Thouin & Brouf-
fonnet.

ROESSIG's *œkonomisch-physicalische ab-
handlung über das Mutterkorn, &c.*
C'est-à-dire, *Traité économique &
physique de l'ergot, son origine, ses
principes constitutifs, avec des régle-
mens de police qu'il seroit bon de por-
ter à ce sujet*; par le docteur CHAR-
LES-GOTTLÖB ROESSIG, in-8°. de
76 pages. A Leipsick, chez Schnei-
der, 1786.

27. L'année 1785 avoit produit une quantité
excessive d'ergot, dans la patrie de l'auteur, &
les appréhensions des médecins sur son insalu-
brité avoient jeté l'alarme parmi ses concitoyens.

Ces circonstances l'ont engagé à soumettre cette production à un nouvel examen, & à apprécier ce qu'en ont dit les physiciens & les médecins. Il résulte de ces observations, que l'ergot se rencontre plus souvent dans les fonds que sur les hauteurs; que dans les cantons où il abonde, l'épi est maigre; que c'est dans les années humides qu'il est le plus commun. L'analyse par la voie sèche, a fourni un acide concentré, une huile altérée, une farine privée de son gluten nutritif. *M. Roessig* pense que la partie mucilagineuse sucrée, contractant un certain vice par la trop grande humidité attirée par quelque lésion, déchire ses réservoirs, entre en fermentation acide, & corrompant ainsi le gluten, ne laisse qu'une terre inerte, incapable de nourrir. Il s'attache ensuite à déduire de cette théorie tous les phénomènes que présente l'ergot, & avance qu'il est beaucoup moins à craindre pour la santé, que le *lolium temulentum*. Il propose ensuite quelques moyens pour empêcher qu'il ne s'engendre, & termine sa brochure par les réglemens de police qu'il seroit avantageux d'établir & de suivre dans des cantons particuliers & dans des provinces entières. Nous estimons que l'opinion de *M. Roessig* trouvera bien peu de partisans.

Almanach fur aertze und nichtaertze
auf das jahr, 1787: *Almanach pour
les medecins, & pour ceux qui ne le
sont pas; par M. CHRISTIAN GOTT-
FRIED GRUNER. A Jena, chez les*
Q iv

héritiers de Chrétien-Henri Cuno, 1787. Petit in-8° de 288 pag.

27. Les pièces qui composent ce recueil annuel pour 1787, sont fort mêlées.

On y trouve les nouvelles médicinales, les promotions qui se sont faites dans l'année, les prix de médecine, les biographies, &c. Il y a un article de M. le docteur *Kausch*, médecin de *Militsch*, dans lequel il décrit la manière dont les cadavres se conservent incorruptibles dans les tombeaux de *Freyhan*, petite ville de la S.ésie polonoise.

Les vies contenues dans ce volume sont celles de *Pringle*, président de la Société royale de Londres; de *Harmant*, président du collège royal des médecins de Nancy; de *Hunter*, membre du collège royal des médecins de Londres; de *Sanchès*, ancien premier médecin de l'impératrice de Russie, & de *Jean Fothergill*, président de la Société de médecine de Londres; traduites de M. *Vicq-d'Azyr*.

Ces articles sont entremêlés de pièces plus ou moins badines, qui ont cependant toujours quelque rapport avec la médecine, & dans lesquelles l'ironie se remarque quelquefois.

On lit dans le *coup-d'œil sur la littérature médicale*, depuis la S. Michel 1785, jusqu'à Pâques 1786.

« La récolte des productions littéraires a encore été fort abondante cette année. Auteurs & éditeurs, c'est à qui fera mieux. Tout le monde écrit; un jeune homme se sent assez fort, dès qu'il a acquis l'esprit de sa mère ou de son école. . . . Journaux, magasins, collections; ce sont toujours eux qui occupent la plus

grande partie de la littérature médicale. Encore si la critique étoit constamment vraie , le ton décent , la censure fondée & le choix passable! . . . La chimie & l'histoire naturelle continuent de faire les délices des savans & des ignorans , des nobles & des bourgeois. On trouve ici moins d'ivraie parmi le bon grain ; le fanatisme & la chicane y sont plus rares , l'examen philosophique y est plus commun. »

Dans la petite pièce suivante , M. *Gruner* s'exprime ainsi :

« Après un long séjour dans la Sibérie septentrionale , un médecin Allemand revint dans sa petite ville natale. Tous ses vieux amis , tous ceux qui le connoissoient & même qui ne le connoissoient pas , accoururent l'embrasser ; c'étoit à qui lui demanderoit des nouvelles de la chasse des zibelines , de la condition des prisonniers d'état , de l'apparition du capitaine Cook , de la galanterie des dames de Sibérie , &c. Il satisfaisoit à toutes leurs questions du mieux qu'il pouvoit. Le plus ancien médecin de la ville vint aussi le voir : après les premiers témoignages d'amitié , il le tira à part , & lui dit : Ami , comment va la médecine en ce pays-là ? — Fort bien. Tout y va comme la souveraine le desire , & il s'y trouve assez de médecins pour suffire aux besoins. — Ah ! ah ! il n'y manque pas de docteurs , qui , comme les cicognes , passent d'Allemagne en Russie ? — Il est assez triste , répliqua le voyageur , que les princes d'Allemagne les laissent ainsi aller , au lieu de les placer eux-mêmes dans leurs états , avec des honoraires convenables. L'Allemagne a ses solitudes , où les hommes vivent sans médecins , aussi bien que la Russie ses déserts , où l'on relègue les nouveaux débarqués.

Il est vrai que parmi eux on peut trouver du rebut ; mais il s'y rencontre aussi de bonnes têtes qui abandonnent leur patrie, pour aller chercher la toison d'or, mais sans la trouver. — Eh ! comment cela ? reprit vivement le vieux citadin. Parce que quatre ou six cents roubles, répondit l'autre, ne suffisent pas pour remédier à la disette de tout. La plus grande partie des habitans ne connoît point l'argent, & reste sauvage & grossière. Nos nouveaux envoyés sont placés dans des régions où la peste, le climat, la manière de vivre, empoisonnent à chaque instant leurs jours, & bien peu ont le bonheur de revoir leur patrie. Le vieux médecin changea plusieurs fois de figure, & resta quelque temps plongé dans de profondes réflexions. Ami, s'écria-t-il enfin, plaignons les malheureux qui sont obligés de poursuivre la fortune dans ces climats éloignés ; mais méprisons les médecins mercenaires, qui abandonnent volontiers leur patrie, & qu'un foible salaire engage à s'exiler. On peut ici vivre content & heureux si on le veut. Viens, suis-moi, qu'une bouteille de vingt-huit ans nous fasse oublier que dans le siècle éclairé de la philosophie, un si grand nombre de nos confrères sont en proie à l'indigence, tandis que tant de comédiens, de chanteurs & de danseurs sont l'objet de la plus grande munificence des princes. »



PRIX distribués & proposés par la Société royale de médecine, dans sa Séance publique tenue au Louvre le mardi 27 février 1787.

P R I X D I S T R I B U É S.

I.

La Société royale de médecine a tenu le 27 février 1787, sa Séance publique au Louvre, dans l'ordre suivant. Le secrétaire a dit :

La Société royale de médecine avoit proposé dans sa Séance publique du 30 août 1785, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer, dans quelles espèces, & dans quel temps des maladies chroniques, la fièvre peut être utile ou dangereuse, & avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement.

Ce sujet a été traité par un grand nombre de concurrens. Trois Mémoires ont sur-tout fixé l'attention de la compagnie, qui leur a distribué des prix dans l'ordre suivant :

Elle a adjugé le premier prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 300 livres, à M. Pujol ; docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin des hôpitaux à Castres, auteur du Mémoire envoyé avec cette épigraphe : *Ipsa febris quod maximè mirum videri potest, sapè præsidio est.* Cels. de med. lib. 2, cap. 8. M. Pujol a déjà été couronné plusieurs

fois dans nos concours. Le second prix, consistant en une médaille d'or, de la valeur de 150 livres, a été décerné à M. *Dumas*, docteur en médecine de l'université de Montpellier, résident à Lyon, auteur du Mémoire ayant pour épigraphe cette phrase de Bacon : *Multa pertransibunt, & scientia augebitur.*

Le Mémoire latin envoyé avec l'épigraphe suivante : *A duplici errore cavere oportet ; neque vires naturæ spernere , neque nimis religiosè colere ;* Greg. in conspect. Med. a paru devoir mériter à son auteur le troisième prix ; mais à l'ouverture du cachet, la Société a trouvé que deux médecins s'étoient réunis pour la rédaction de ces recherches : cette circonstance imprévue a donné lieu à une délibération, d'après laquelle nous offrons à chacun d'eux une médaille d'or de la valeur de 100 livres. Les deux auteurs de ce Mémoire, sont MM. *Van-Leeuwen & Van-Der-Eem* ; docteurs en médecine à Amsterdam.

L'*Accessit* a été partagé entre M. *Mezler*, docteur en médecine & physicien de la ville impériale de Gengenbach, près de Strasbourg, auteur d'un Mémoire écrit en latin, avec cette épigraphe, *Morbosam materiam motam impedire, &c. peccatum est ; sed sopitam experiescere, magistri est ;* & M. *Moublot-gras*, docteur en médecine à Tarascon en Provence, auteur du Mémoire envoyé avec l'épigraphe suivante :

*Consule quid veterum scriptis inventa recentum
Addiderint, &c. Anti-Lucr. lib. 8.*

II.

La Société avoit annoncé qu'elle distribueroit dans cette séance des prix, aux auteurs des

meilleurs Mémoires sur la topographie médicale des différens cantons & provinces. Parmi ceux qu'elle a reçus, elle en a distingué six, aux auteurs desquels elle a décerné des prix de la valeur d'un jeton d'or, dans l'ordre suivant :

A M. *Garnier*, docteur en médecine à Neuf-Château en Lorraine, auteur d'un Mémoire sur la topographie médicale de cette ville, & sur les maladies qui y sont endémiques ; à M. *Ycard*, docteur en médecine à Bagnols en Gévaudan, auteur d'un Mémoire sur l'Histoire naturelle des lieux de Laudun, Orsan & Caudoulet ; à M. *Gerard*, docteur en médecine à Cotignac en Provence, qui nous a envoyé des Recherches sur la topographie médicale de cette ville ; à M. *Daquin*, docteur en médecine à Chambéry, auteur d'un Mémoire sur la topographie médicale de cette ville ; à M. *le chevalier de la Courdraye*, qui nous a présenté des observations sur l'Histoire naturelle des sables d'Olonne ; à M. *Tudeusc*, docteur en médecine à Cette, auteur d'un Mémoire sur la topographie médicale de cette ville.

La Société regrette de n'avoir pas un plus grand nombre de prix à distribuer, dans cette Séance, aux médecins & aux physiciens qui la secondent avec un grand zèle dans le projet qu'elle a formé d'après les ordres du Roi, de dresser un tableau topographique & médical de toute la France.

La Compagnie ayant été très-satisfaite de plusieurs autres Mémoires, a cru devoir les citer avec éloge. Ces Mémoires contiennent la topographie médicale & la description des maladies endémiques ;

De la Subdélégation de Lamballe , par M. *De-lavergne* , docteur en médecine , résidant à Lamballe , en Bretagne ; de la ville de Clermont-Ferrand , & de quelques endroits de la Limagne d'Auvergne , par M. *Delarbre* , docteur en médecine , & curé de la cathédrale de Clermont-Ferrand ; du Puy-de-Dôme & des environs , par le même ; du bailliage de Mirecourt , par M. *Didelot* , maître en chirurgie à Remiremont en Lorraine ; de Saint-Saturnin , diocèse d'Apt en Provence , par M. *Empereur* , docteur en médecine résidant dans cette ville ; de la ville de Montauban , par M. *Moulet* , docteur en Médecine , qui y réside ; du Val de Miège , par M. *Besuchet* , maître en chirurgie à Nozeroy en Franche-Comté ; de la ville de Montaigu , & des paroisses circonvoisines , par M. *Richard de la Vergne* , docteur en médecine à Montaigu ; de la ville de Gueberviller , dans la haute Alsace , par M. *Méglin* , docteur en médecine , résidant à Soultz ; de la ville de Chaillé-les-Marais , & des marais circonvoisins , par M. *Tillier* , maître en chirurgie à Chaillé ; de la ville de Saint-Malo & du canton du Clos-Poulet , par M. *Chisoliau* , docteur en médecine à Saint-Malo ; de la ville de Castelnaudary & de ses environs , par M. *de Coffinière* , docteur en médecine à Castelnaudary ; de la province du Cambresis , & particulièrement de la ville de Cambrai , par M. *Trecourt* , docteur en médecine à Cambrai.

La Société continuera de distribuer des prix aux auteurs des meilleurs Mémoires qui lui seront envoyés sur la topographie médicale.



III.

Parmi les Mémoires de médecine-pratique, adressés depuis la dernière Séance publique, la Société royale en a distingué deux, dont elle a arrêté qu'il seroit fait aujourd'hui une mention honorable. Ces Mémoires sont, l'un, de M. *Rebière*, maître en chirurgie à Brive en bas Limousin, sur la rage, avec un journal du traitement fait à dix-sept personnes mordues par un loup enragé; l'autre, de M. *Pujol*, docteur en médecine à Castres, sur une fièvre puerpérale, suivie d'un épanchement laiteux dans l'épiploon, & d'un dépôt terminé par une fistule au nombril.

IV.

La Société informée que plusieurs médecins ont fait, sur les maladies nerveuses, & en particulier sur l'hystéricisme & l'hypocondriacisme, qui ont été le sujet d'un de ses prix, des recherches très-étendues, & qui n'ont point été achevées assez tôt pour être envoyées au concours, elle les invite à les lui faire parvenir: elle leur donnera, si elle en est satisfaite, des marques publiques de son estime.

PRIX PROPOSÉS.

I.

La Société propose, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres fondé par le Roi, la question suivante:

Déterminer, 1^o, *s'il existe des maladies véritablement héréditaires, & quelles elles sont*; 2^o. *S'il est au pouvoir de la médecine d'en empêcher le développement, ou de les guérir après qu'elles se sont déclarées.*

Ce prix sera distribué dans la Séance publique de la fête de Saint Louis 1788 : les Mémoires seront remis avant le premier mai de cette année ; ce terme est de rigueur.

I I.

La Société propose, pour sujet d'un second prix de la valeur de 600 livres, dû à la bienfaisance d'une personne qui n'a pas voulu se faire connoître, la question suivante :

Déterminer par l'observation, quelles sont les maladies qui résultent des émanations des eaux stagnantes & des pays marécageux, soit pour ceux qui habitent dans les environs, soit pour ceux qui travaillent à leur dessèchement, & quels sont les moyens de les prévenir & d'y remédier.

Plusieurs classes de citoyens sont nécessairement exposées aux exhalaisons des eaux croupissantes & des pays marécageux : tels sont, 1°. les ouvriers qui travaillent dans les ports, ou qu'on emploie pour nettoyer les égoûts ; 2°. les payfans qui doivent curer les rivières, les canaux & les fossés ; 3°. ceux qui fauchent les prés ou qui font faner le foin ; 4°. les laboureurs ou journaliers qui cultivent les terrains voisins des marais ou des eaux dont le cours est lent, ou des rivières qui débordent ; 5°. les habitans des pays marécageux. Les concurrens s'appliqueront sur-tout à rechercher quels sont les moyens propres à prévenir les fièvres intermittentes & les autres maladies qui naissent ordinairement dans de semblables circonstances.

Ce prix sera distribué dans la Séance publique du carême de 1789. Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier de cette année ; ce terme est de rigueur.

Les Mémoires qui concourront à ces prix , seront adressés , francs de port , à M. Vicq-d'Azyr , secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine , rue des Petits-Augustins , n° 2 , avec des billets cachetés , contenant le nom de l'auteur , & la même épigraphe que le Mémoire.

III.

Le traitement & la description des maladies épidémiques , & l'histoire de la constitution médicale de chaque année , étant le but principal de notre institution , & l'objet dont nous nous sommes le plus constamment occupés , nous invitons les gens de l'art à nous informer des différentes épidémies ou épizooties régnantes , & à nous envoyer des observations sur la constitution médicale des saisons. La Société distribuera des prix d'encouragement aux auteurs des meilleurs Mémoires ou observations qui lui seront envoyés sur ces différens sujets , dont la connoissance lui est spécialement attribuée par l'arrêt du Conseil de 1776 , par les lettres-patentes de 1778 , & par un nouvel arrêt du Conseil de 1786.

IV.

La Société croit devoir rappeler ici la suite des recherches qu'elle a commencées ; 1°. Sur la météorologie ; 2°. sur les eaux minérales & médicinales ; 3°. sur les maladies des artisans. Elle espère que les médecins & physiciens rëgnicoles & étrangers voudront bien concourir à ces travaux utiles , qui seront continués pendant un nombre d'années suffisant pour leur exécution. La Compagnie fera dans ses Séances publiques une mention honorable des observations

378 PRIX PROPOSÉS

qui lui auront été envoyées, & elle distribuera, comme elle a fait jusqu'ici, des médailles de différentes valeurs aux auteurs des meilleurs Mémoires qui lui seront envoyés sur ces matières.

ORDRE des lectures qui ont été faites dans la Séance publique de la Société royale de Médecine.

DU 27 FÉVRIER 1787.

Après la distribution & l'annonce des prix par le secrétaire, M. Crochet a lu une notice des essais faits, d'après les ordres du gouvernement, à Mousseaux, sur l'allaitement artificiel des enfans nouveau-nés, par les commissaires de la Société royale de médecine.

M. Vicq-d'Azyr a lu l'éloge de M. Serrao, premier médecin du roi de Naples, ancien secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de la même ville, & associé étranger de la Société.

M. Desperrières a lu un Mémoire sur les causes des maladies des gens de mer.

M. de la Guerenne a lu un Mémoire sur les effets de l'opium en général, & sur ses propriétés dans le traitement des fièvres intermittentes.

La Séance a été terminée par la lecture que M. Vicq-d'Azyr a faite de l'éloge de M. Scheele, membre de l'Académie de Stockholm, associé étranger de la Société.

TABLEAU contenant la suite de tous les Programmes ou sujets des Prix proposés par la Société royale de médecine, avec les époques auxquelles les Mémoires doivent être remis.

PREMIER PROGRAMME.

Prix de 600 liv. dont la distribution a été différée, proposé dans les Séances des 31 août 1784, & 30 août 1785. *Déterminer quels avantages la médecine peut espérer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air par les différens eudiomètres.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1787.

DEUXIEME PROGRAMME.

Prix de 800 liv. dû à la bienfaisance de M. Lenoir, conseiller d'Etat, bibliothécaire du Roi, associé libre de la Société royale de médecine, proposé dans la Séance du 11 mars 1783, & dont la distribution a été différée dans celle du 15 février 1785. *Exposer, 1°. quelles sont parmi les maladies, soit aiguës, soit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses; par quels moyens chacune de ces maladies se communique d'un individu à un autre: 2°. quels sont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1787.

TROISIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles*

380 PRIX PROPOSÉS

sont les maladies dont le système des vaisseaux lymphatiques est le siège, c'est à-dire, dans lesquelles les glandes, les vaisseaux lymphatiques & le fluide qu'ils contiennent sont essentiellement affectés; quels sont les symptômes qui les caractérisent, & les indications qu'elles offrent à remplir. Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.

QUATRIEME PROGRAMME.

Prix double de 1200 livres proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Rechercher quelles sont les causes de la maladie aphteuse, connue sous les noms de Muguet, Millet, Blanchet, à laquelle les enfans sont sujets, sur-tout lorsqu'ils sont réunis dans les hôpitaux, depuis le premier jusqu'au troisième ou quatrième mois de leur naissance; quels en sont les symptômes, quelle en est la nature, & quel doit en être le traitement, soit préservatif, soit curatif. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1787.*

CINQUIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles sont les circonstances les plus favorables au développement du vice scrophuleux, & rechercher quels sont les moyens, soit diététiques, soit médicaux, d'en retarder les progrès, d'en diminuer l'intensité, & de prévenir les maladies secondaires dont ce vice peut être la cause. Les Mémoires seront remis avant le premier janvier 1788.*

SIXIEME PROGRAMME.

Prix de 400 liv. proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles sont, relativement*

à la température de la saison & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver la santé d'une armée vers la fin de l'hiver, & dans les premiers mois de la campagne; à quelles maladies les troupes sont le plus exposées à cette époque, & quels sont les meilleurs moyens de traiter ou de prévenir ces maladies. Les Mémoires seront remis avant le premier mai 1787.

SEPTIEME PROGRAMME.

Prix double de 1200 livres fondé par le Roi; proposé dans la Séance du 15 février 1785, & dont la distribution a été différée dans celle du 29 août 1786. Déterminer, par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chèvre, d'ânesse, de brebis & de jument. Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1788.

HUITIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres fondé par le Roi, & proposé dans la Séance du 27 février 1787. Déterminer, 1°. s'il existe des maladies vraiment héréditaires, & quelles elles sont; 2°. s'il est au pouvoir de la médecine d'en empêcher le développement, ou de les guérir après qu'elles se sont déclarées. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1788.

NEUVIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres proposé dans la Séance du 27 février 1787, & dû à la bienfaisance d'une personne qui n'a pas voulu se faire connoître. Déterminer par l'observation quelles sont les maladies qui résultent des émanations des eaux sta-

382 P R I X P R O P O S É S , &c.

gnantes , & des pays marécageux , soit pour ceux qui habitent dans les environs , soit pour ceux qui travaillent à leur dessèchement , & quels sont les moyens de les prévenir & d'y remédier. Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.

Ceux qui enverront des Mémoires ou Observations pour concourir aux prix d'émulation , relativement à la constitution médicale des saisons , aux épidémies & épizooties , à la topographie médicale , à l'analyse & aux propriétés des eaux minérales , & autres objets dépendans de la correspondance de la Société , les adresseront à M. *Vicq-d'Azyr* , par la voie ordinaire de la correspondance , & ainsi qu'il est d'usage depuis l'établissement de cette Compagnie ; c'est-à-dire , avec une double enveloppe ; la première à l'adresse de M. *Vicq-d'Azyr* ; la seconde , ou celle extérieure , à l'adresse de *Monseigneur le Contrôleur-Général des Finances , à Paris* , dans le département & sous les auspices duquel se fait cette correspondance.

Il est essentiel de détruire ici l'erreur où sont quelques médecins , physiciens & chirurgiens qui ne correspondent point avec la Société , parce qu'elle a déjà des Associés ou des Correspondans dans les lieux qu'ils habitent. La Compagnie est bien éloignée d'avoir adopté ce principe ; elle desireroit avoir tous les gens de l'Art pour correspondans ; elle sera parvenir à tous ceux qui lui écriront les feuilles ou annonces qu'elle est chargée de distribuer.



- N^{os} 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12,
 13, 14, 15, 16, 17, 19, 21, 22,
 23, 26, M. GRUNWALD.
 2, 20, 25, M. ROUSSEL.
 18, 24, 27, M. WILLEMET.

Fautes à corriger dans le cahier de décembre 1786.

Cotez la page 309.

Page 419, ligne 8, au lieu d'altère, lisez altèrent.

Page 443, ligne 25, on, lisez ont.

Page 468, ligne 9, argineuses, lisez angineuses.

A la Table du Cahier de janvier, page 192, ligne 11;
 Carrere, p. 80, lisez Crabere, 98.

T A B L E.

O BSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1787, n ^o 2. Topographie de l'hôtel-dieu de Pontoise. Par feu M. Brechot, chirurgien,	Page 193
Réflexions,	197
Observations faites dans le dépôt de mendicité de Rouen. Par M. Marc, chirur. Maladies peu com- munes. Première Observation, &c.	202
Maladies vénériennes. Première Observat. &c.	214
Observations sur certaines parties de l'économie ani- male. Par Jean Hunter, méd.	235
Observat. sur les glandes entre le rectum & la vessie. Par le même,	237
Remarques historiques & cliniques sur les fleurs de zinc. Par M. Baumes, méd.	273

<i>Observ. sur une épilepsie. Par le même,</i>	290
<i>Observ. sur l'acide gazeux, &c. Par M. Foulmart,</i> <i>chirurgien,</i>	298
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois</i> <i>de décembre, 1786,</i>	301
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorenci,</i>	308
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	311
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	312

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	313
<i>Médecine,</i>	325
<i>Physiologie,</i>	349
<i>Matière médicale,</i>	355
<i>Pharmacologie,</i>	359
<i>Chimie,</i>	360
<i>Botanique,</i>	362
<i>Agriculture,</i>	364
<i>Economie,</i>	366
<i>Histoire littéraire,</i>	367
<i>Prix distribués & proposés par la Société royale de</i> <i>médecine,</i>	371
<i>Ordre de lectures qui ont été faites dans la Séance</i> <i>publique de la Société royale de médecine,</i>	378
<i>Tableau de tous les sujets de prix, &c.</i>	379

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de février
1787. A Paris, ce 24 janvier 1787.

Signé, POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1787.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1787.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 3.

*Topographie de la ville & des hôpitaux
de Joigny.*

PREMIERE PARTIE.

*Topographie de la ville de Joigny ; par
feu M. BOURDOIS DE LA MOTHE,
médecin des hôpitaux de cette ville.*

JOIGNY, en Champagne, est situé à mi-
côte, sur le flanc d'une montagne, dont
Tome LXX.

R

l'élévation perpendiculaire est d'environ cent cinquante toises. Cette ville est bâtie en amphithéâtre , & est exposée au plein midi dans toute sa longueur. Sa position sur le globe est de 21 degrés de longitude & de 47 de latitude ; la distance de Paris est de 73600 toises. La montagne à laquelle la ville est adossée , la défend contre les vents du nord ; mais celui de l'est & celui de l'ouest y ont un libre accès. Auprès de cette montagne , & dans la direction du levant au couchant , coule la rivière d'Yonne qui porte bateau ; elle prend sa source dans les montagnes du Morvan , & va se jeter dans la Seine à Montereau. Une plaine de 6 à 7 lieues de longueur , sur une & demie de largeur , que cette ville commande , offre à l'œil le tableau le plus agréable & le plus intéressant. Un mélange heureux de prés , de terres labourées , de jardins , de plantations , d'arbres , &c. remplit ce vaste bassin , traversé par les routes de Champagne , de Bourgogne & de l'Orléanois , dont l'enceinte est fermée par des montagnes , la plupart couronnées de bois , placées à la distance que l'œil peut desirer pour se reposer agréablement. Cette rivière , des ruisseaux qui serpentent dans cette

plaine & qui la fécondent, & quelques sources d'eaux minérales, abreuvent cette contrée & la fertilisent.

L'air y est pur & vif, & ne contribue pas peu à la gaieté du caractère & à la bonté du tempérament de ses habitans.

Le sol sur lequel cette ville est bâtie, ainsi que celui des montagnes placées à son nord, est calcaire; beaucoup de *silex* sont interposés dans ses craies; on y rencontre fréquemment des ourfins, des cornes d'Ammon, des peignes, des tellines pétrifiées, &c. C'est sur ce sol, dans toute l'étendue du flanc de ces montagnes, que croissent, à grands frais, les vignes qui produisent le meilleur vin du pays. Des bois épais, faisant partie de la forêt d'Othe, en couronnent le sommet.

La situation de Joigny pourroit faire craindre qu'un terrain aussi sec, aussi élevé, aussi bien garanti des vents du nord, & aussi ouvert aux rayons brûlans du midi, ne la rendît plus chaude & plus incommode qu'une autre; mais une observation constante prouve le contraire. La forêt qui domine les montagnes, les vignes plantées sur leur penchant, qui sont toujours en végétation pendant les chaleurs de l'été; cette plaine immense,

couverte d'arbres & de plantes , dans laquelle l'air circule avec liberté , &c. entretiennent nécessairement l'atmosphère dans une fraîcheur & une pureté bien capables de combattre les inconvéniens qu'un soleil trop ardent pourroit y occasionner , & la rivière qui baigne les murs du côté du midi , diminue considérablement , par ses exhalaisons , l'intensité de la chaleur.

L'hiver n'y offre aucun phénomène particulier à observer. Les hommes & les végétaux y subissent la loi imposée à ceux qui vivent sous le même degré , quoique les vents du nord se fassent sentir à peine à tout ce qui est adossé à la montagne. Mais le voisinage immédiat de la forêt & de la rivière détruit en partie les avantages qui résulteroient de cette position , en fournissant continuellement à l'air des molécules froides & humides.

La température du printemps & de l'automne présente des détails plus singuliers à observer que les deux saisons précédentes ; il semble que c'est sur-tout dans ces deux tems de l'année que tout ce qui respire éprouve d'une manière plus sensible les avantages d'une exposition heureuse , ou les inconvéniens

d'une situation défavorable. Pendant l'été, rien ne résiste à l'action pénétrante des rayons du soleil ; & le repos & l'inertie sont le triste apanage de la nature pendant l'hiver. Mais lorsqu'au printemps la douce chaleur du soleil se fait sentir, que la vie se réveille, que les hommes & les végétaux tendent à prendre un nouvel essor, c'est alors qu'une exposition favorable jouit avec usure du bienfait de cette première chaleur. Tel est le précieux avantage que donne à Joigny son heureuse position ; le soleil y exerce son action en pleine liberté ; ses premiers rayons, en dardant sur la plaine déjà couverte d'herbes tendres, en forme un vaste laboratoire, où l'air s'épure de plus en plus au profit des habitans & de leurs possessions. Aussi l'expérience prouve-t-elle que la nature est plus précocce à Joigny que dans les contrées voisines ; & les jouissances que l'automne procure, soit en vin, soit en fruit, soit en légumes, &c., y sont plus parfaites & plus salutaires que par-tout ailleurs. Cette saison, si triste en général pour tous les pays environnés de forêts, si dangereuse pour ceux qui sont situés sur le bord des rivières, est presque toujours agréable à Joigny. Les

brouillards, toujours légers, ne s'y font sentir que pendant quelques heures de la nuit ; aux premiers rayons du soleil ils font bientôt dissipés ; la terre qui les reçoit étant très-poreuse, l'humidité se trouve promptement absorbée ; & pendant le jour, l'atmosphère est parfaitement pure. Dans ce pays les mauvais tems ne commencent presque jamais avant le mois de Décembre.

De tous les vents, celui qui règne le plus est celui du nord au nord-est. Voici comment on peut partager à-peu-près leur existence annuelle : ce vent dure trois mois ; celui du nord-est à l'est, un mois ; le vent de l'est au sud-est, un mois ; celui du sud-est au sud, un mois ; celui du sud au sud-ouest deux mois ; celui du nord-ouest au nord, un mois ; celui du sud-ouest à l'est, un mois.

C'est au sud-ouest que sont ordinairement attachés les orages & les inondations. Ceux qu'amènent les autres vents, ne troublent pas ordinairement la tranquillité des cultivateurs. Il est très-rare qu'un orage poussé par un autre vent que celui du sud-ouest, ait laissé des traces de son passage ; aussi Joigny semble-t-il jouir du privilège consolant d'être moins exposé que les

pays voisins , aux désastres cruels de la foudre & de la grêle. Ce n'est pas cependant que les fastes ne conservent la mémoire de quelques malheurs dont la foudre a été la cause. A deux fois différentes , une des paroisses de la ville a été frappée du tonnerre ; mais cette église, bâtie dans le lieu le plus escarpé de la ville , est surmontée par une flèche si élevée , qu'il est presque impossible que dans un temps orageux elle n'atteigne les nuées qui se trouvent sur la direction ; aussi presque toujours , lorsque le temps est fort électrisé , voit-on jaillir, des parties métalliques les plus élevées de cette flèche , des étincelles vraiment électriques.

Les aurores boréales sont les mêmes que celles qu'on remarque à Paris ; il est rare qu'on n'en voie pas une ou deux par an.

Les autres météores aériens , la pluie , la neige , la grêle , &c. , ne se font pas redouter pour l'ordinaire par leur trop grande abondance : les deux premiers y tombent plus souvent au profit des cultivateurs qu'à leur détriment ; & lorsque la grêle menace , elle cause communément plus de frayeur qu'elle ne fait de mal réel.

Les vignes sont la principale richesse du pays. Les vins qu'elles procurent tiennent de la qualité du Champagne & du Bourgogne; mais leurs principes constitutifs ont moins de feu que les vins renommés de Champagne, & n'offrent pas ordinairement à l'odorat & au goût ce parfum & cette saveur exquise des vins fameux de la haute Bourgogne. Celui de Joigny ne surabonde point en principes spiritueux, ce qui le rend peu propre à former de l'eau-de-vie. Il diffère de ceux du Rhin, qui, pour devenir potables, ont besoin du secours des années; & de ceux de Bordeaux, qui ne sont dépouillés de leur saveur amère, pour ne pas dire styptique, qu'après avoir souffert, pendant un certain temps, le tourment de la mer. C'est sans doute à la combinaison heureuse de leurs principes que les vins de Joigny doivent leur qualité inappréciable de ne pas surcharger l'estomac, de ne pas procurer d'ivresses longues & dangereuses, & d'avoir un effet, je dirois presque spécifique, pour accélérer l'action des reins & de la vessie. Ce qui prouve davantage les qualités bienfaisantes des vins de ce pays-ci, c'est que ceux même qui se permettent de les boire purs, ne

sont pas plus sujets à la goutte & à la pierre , que ceux qui les coupent avec de l'eau.

Les blés y sont de très-bonne qualité, mais n'y croissent pas en assez grande quantité pour suffire à la nourriture des habitans ; ils sont obligés d'avoir recours aux provinces voisines pour y suppléer. Les menus grains n'y sont guère plus abondans que le blé ; mais la récolte du vin & la fécondité de la prairie, dédommagent ordinairement cette ville de la modicité de cette récolte. Les fruits, les légumes, suffisent ordinairement pour le besoin & le luxe des habitans , & deviennent quelquefois la source des maladies épidémiques de cette province.

Le bœuf, la vache, le veau, qui servent à la nourriture des habitans de ce pays, y sont plus ou moins bons, suivant le lieu où ils ont été élevés & nourris. Le mouton, ainsi que le gibier, qui habitent sur les montagnes, ont un goût exquis, qui les fait aisément distinguer de ceux qui n'ont pas quitté la plaine , & sur-tout les endroits marécageux.

Les plantes des environs de Joigny sont à-peu-près les mêmes que celles qu'on trouve dans ceux de Paris. J'en donnerai dans un autre Mémoire un

détail exact, que la longueur de celui-ci me fait retrancher.

Les eaux qui abreuvent cette contrée sont celles de la rivière d'Yonne, de l'Armançon, du Tallon, du Vrin; mais la facilité que les habitans de cette ville ont d'avoir des puits dans leurs maisons, fait qu'ils préfèrent pour leur usage l'eau qu'ils ont à leur portée à celle de la rivière, quoique cette dernière soit infiniment meilleure & moins chargée de parties terreuses & calcaires que celle des puits. La transparence de ces deux espèces d'eaux paroît être la même; celle de la rivière est beaucoup plus légère, & n'a aucune saveur, excepté lorsqu'on la puise dans le temps des débordemens, où elle se rapproche pour le goût de celle des puits. Les substances tenues en solution dans cette dernière, sont une vraie sélénite, & une petite quantité de terre nitreuse. J'observerai à ce sujet, que rien n'est plus commun que de trouver de cette substance dans les caves, dans les carrières, dans les fouilles faites dans les montagnes pour le passage des routes, dans les ravins creusés par les pluies de l'hiver. Enfin, l'expérience prouve que la vertu dissolvante de ces deux espèces d'eaux est bien différente,

puisque les légumes cuisent moins bien dans l'eau de puits, & que le savon a beaucoup plus de peine à s'y dissoudre que dans celle de la rivière.

Parmi les eaux minérales qui se trouvent dans l'élection de Joigny, celle qui mérite le plus d'attention est sans difficulté celle des Echarlis. Cette source est située au sud ouest de cette ville, & n'en est éloignée que de quatre lieues & demie; elle est renfermée dans la cour des Bernardins de ce nom; elle coule de l'est à l'ouest, sur un terrain argileux. *Louis VI*, dit *Le Gros*, a fait usage de ces eaux avec un succès qui leur a donné pendant longtemps beaucoup de célébrité. Quoiqu'elles n'aient rien perdu de leurs vertus, celles de Passy, celles de Forges, auxquelles elles ressemblent beaucoup, les ont presque fait tomber dans l'oubli. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles conviennent très-bien dans les obstructions des viscères, dans les coliques d'estomac, dans les affections bilieuses, dans les maux de reins, dans les douleurs néphrétiques, &c.

Une autre source encore moins connue que celle des Echarlis, mais non moins utile pour ceux qui en font usage à propos, est celle de la paroisse de

Neuilly, située au sud de cette ville, dont elle n'est éloignée que de cinq quarts de lieue. Cette fontaine, qui coule dans un pays plat, au milieu d'une prairie, dépose comme celle des Echarlis, un sédiment roux foncé sur les rives, & laisse voir une couleur grise à la surface; comme les autres eaux minérales, elle ne gèle jamais. Les eaux de Neuilly sont beaucoup moins âpres que celles des Echarlis; &, quoique les principes soient à-peu-près les mêmes pour la qualité, il est certain qu'ils sont ici bien moins abondans. Je les conseille avec succès dans les maladies d'estomac, de reins, de vessie, de matrice, qui dépendent de quelques engorgemens, & demandent l'usage des remèdes légèrement martiaux, &c. Tels sont les secours que la nature a ménagés aux habitans de cette province, lorsqu'ils sont attaqués des maladies chroniques dont nous venons de parler, qui résisteroient peut-être à l'usage des remèdes ordinaires, s'ils n'étoient pas secondés par celui de ces eaux, dont j'ai très-souvent eu occasion depuis trente-huit ans d'éprouver l'efficacité.

La ville de Joigny, préservée par sa position des effets dangereux de l'intempérie de l'air, a cet avantage que les ha-

bitans, 1°. respirent constamment un air pur & bienfaisant, renouvelé sans cesse par le courant d'une rivière qui baigne les murs de son quai, qui est un des plus agréables du royaume.

2°. Que les alimens y sont d'excellente qualité.

3°. Qu'on y boit de très-bons vins, & des eaux pures.

4°. Qu'on y jouit ordinairement d'une santé brillante, & que plusieurs habitans arrivent à la plus heureuse vieillesse.

Cette ville ne connoît pas de maladies endémiques, si ce n'est que les habitans paroissent plus sujets que ceux des pays voisins, à avoir l'ouïe dure, sans cause déterminante. Je pense seulement que cette ville étant située au midi & à mi-côte, ils transpirent davantage; mais que les vents du nord au nord-est, qui y règnent trois mois de l'année, & la rivière qui baigne ses murs, les exposent souvent aux suites qui résultent de la répercussion de l'humeur de la transpiration, dont la surdité pourroit bien être l'effet.

Les maladies épidémiques y sont fort rares, si l'on en excepte la rougeole, la petite-vérole & la fièvre automnale. Ces maladies n'y règnent que tous les cinq ou six ans, & ne sont pas ordinairement

meurtrières, à moins qu'elles ne soient ou négligées, ou compliquées avec quelques autres maladies, comme fièvres putrides, vermineuses, pourpreuses, &c. ce qui est fort rare. De soixante-neuf maladies épidémiques que j'ai traitées depuis trente-cinq ans dans différentes paroisses, tant de cette élection, que des voisines, où j'ai été envoyé par Messieurs les Intendans de cette généralité, aucune n'a laissé des traces funestes de son passage, lorsque les malades ont été traités méthodiquement, & qu'ils ont commencé à jouir des secours de toute espèce que MM. *de Sauvigny & Bertier* se sont toujours fait un devoir de procurer aux indigens, dont plus de six mille de ma connoissance doivent leur conservation & celle de leur famille, à ces magistrats aussi humains que patriotiques.

Les maladies sporadiques se font sentir ici comme ailleurs ; mais ce qui mérite d'être observé, c'est que les convalescences y sont communément rapides. On trouve peu à Joigny de ces malades qui, accablés sous le poids de leurs infirmités, traînent une vie misérable & languissante. Quoique la boisson ordinaire de la plupart des habitans de cette

DES HÔPITAUX CIVILS. 399
ville soit le vin du pays, je n'y ai jamais
traité de gouteux.

On compte un très-grand nombre
d'années avant que d'y rencontrer un ha-
bitant attaqué de la pierre.

DEUXIEME PARTIE.

*Topographie des hôpitaux & prisons de
Joigny ; par M. BERTHO , médecin
actuel de la ville & des hôpitaux de
Joigny.*

Il y a à Joigny deux hôpitaux, l'hôtel-
dieu, qui s'est formé de la réunion de
divers petits établissemens dus à la piété
des habitans de la ville, & un autre hos-
pice fondé par les seigneurs de Joigny,
& qui est connu sous la dénomination
d'hôpital du Pont.

HÔTEL-DIEU.

Le premier fondateur de l'hôtel-dieu
est un citoyen de Joigny, *Etienne Por-
cher*, qui fut ennobli en 1368 par le roi
Charles V pour les services qu'il avoit
rendus à l'État. En 1692, la fondation
d'*Etienne Porcher* fut augmentée par la
réunion des biens de la confrérie de la

Charité. Par arrêt du conseil rendu en 1695 , contradictoirement avec l'ordre de S. Lazare , on y réunit encore les biens de plusieurs petits hôpitaux & maladreries , tels que ceux de l'hôpitalité de S. Antoine , & de la maladrerie de S. Jacques , ceux des hôpitaux ou charités de S. Denis de l'Echère , Neuilly , Chanoi , Villers , S. Benoît , S. Aubin , Chateauneuf ; & depuis 1700 , ceux d'Ailland & de Ladres.

A l'époque de cette réunion , les malades furent transférés à l'hôpital de Saint-Antoine , rue Saint-Jacques. Peu de temps après , l'hôtel-dieu fut agrandi par l'acquisition d'une maison voisine , qui avoit été bâtie par *Jean Ferrand* , natif de Joigny , mort archidiacre de Sens , vers le milieu du seizième siècle. Cet hôpital aura par la suite une plus grande étendue par les bienfaits de mademoiselle *Thibault* , qui a fait don après sa mort d'une maison qui se trouve enclavée dans son territoire. Cette nouvelle augmentation donnera à l'hôtel-dieu un emplacement d'environ vingt toises de face sur la rue Saint-Jacques.

C'est dans cette rue qu'est placée l'entrée de cet hôpital. Une cour assez grande conduit au corps de logis , dont l'expo-

sition est au midi. Au nord sont les murs de la ville ; à l'orient, on trouve une rue étroite & très-habitée, & l'occident est borné par un groupe de maisons entassées dans un petit espace. Il y a au nord un jardin d'environ un arpent, dont le sol est une couche légère de terre végétale sur un fonds de craie.

L'hôtel-dieu de Joigny contient deux salles de malades, l'une pour les hommes, & l'autre pour les femmes. Ces salles sont contiguës : on monte dix à douze marches pour y arriver ; elles donnent d'un côté sur le jardin, & de l'autre sur la cour, & sont éclairées par quatre grandes croisées placées en opposition du nord au midi. La salle des hommes a trente-trois pieds six pouces de large, & contient douze lits ; celle des femmes a sept pieds de largeur, & on y place sept malades de ce sexe. La salle des femmes est échauffée par une grande cheminée. Les hommes n'ont point de feu dans leur salle, mais on a disposé à côté un chauffoir dans lequel il y a un poêle.

Sur les douze lits d'hommes, il y en a quatre qui sont destinés par un usage très-ancien, à recevoir en tout temps quatre soldats de la garnison ; & , lorsque le nombre des soldats malades devient

plus considérable, on en admet autant que le local peut permettre de placer des lits en les serrant de très-près.

Outre les douze lits d'hommes & les sept lits destinés aux femmes, il y en a huit pour des orphelins que l'on élève dans cet hôpital depuis l'âge de six ans, jusqu'à celui de dix-huit.

Les bâtimens destinés aux personnes attachées au service de la maison & aux différens offices, sont, comme il est aisé de le voir par l'histoire de cet hôpital, composés de pièces qui ont peu de rapport les unes avec les autres, & l'on conçoit que des maisons particulières qui n'avoient point été bâties pour former un hôpital, ne peuvent pas présenter l'ensemble d'un édifice qui auroit été construit dans ce dessein.

Il y a dans cette maison deux puits, un dans le jardin pour les arrosemens, & un autre dans la cour d'entrée, qui sert pour les usages de la maison.

Six sœurs de la communauté de Sainville font le service de cet hôpital, & sont occupées à soigner les malades, à conduire la pharmacie, & à instruire les orphelins. Il n'y a que trois domestiques, un jardinier, un homme destiné aux gros ouvrages, & une domestique; & lorsque

le nombre des malades est plus considérable , on prend une garde , qui ne reste que pendant le temps où l'on a besoin d'elle.

L'administration est conforme à la déclaration de 1698 ; c'est un bureau composé de M. l'archevêque de Sens , du Bailly, ou Prévôt de la ville , du Procureur fiscal , d'un des Curés , du Maire , du premier Echevin , d'un officier de chacun des corps de la ville , tels que le bailliage , l'élection & le grenier à sel , d'un marchand & d'un représentant de la famille du fondateur. Tous les trois ans ce bureau rassemblée , nomme un administrateur particulier pour gérer cette maison.

HÔPITAL DU PONT.

Cet hôpital , destiné comme l'hôtel-dieu à recevoir des malades , a été fondé par le prince *Charles de Valois* , frère du roi *Philippe VI* , & *Jeanne* , comtesse de Joigny , son épouse. Ils eurent deux objets en vue dans cette fondation , l'office divin & l'hospitalité ; & pour les remplir , ils formèrent en 1330 , de l'agrément du Roi , du souverain Pontife , & de l'archevêque de Sens , une communauté de six chanoines réguliers sous la règle de

S. Augustin, indépendans de toute autre congrégation, & dont le prieur, en qualité, & sous le nom de maître, est comptable de sa gestion en présence de MM. les curés de la ville.

Cette maison est sous la juridiction immédiate des archevêques de Sens, qui donnent aux prieurs leurs provisions & leurs instructions. Cet hôpital fut dévasté par les Anglois sous le règne de *Charles VII*; & après avoir été sans existence pendant plus de quarante ans, il se releva de ses ruines. De nouveaux malheurs vinrent l'affaillir dans le temps de la ligue, pendant lequel il fut pillé & incendié. Depuis ce désastre, il n'a pu recouvrer qu'une foible partie des biens qu'il possédoit; & ceux qu'il a acquis depuis ont, pour la plupart, été légués à titre d'obit, de messes & de prières.

Le nom de cet hôpital désigne son emplacement : il est situé à l'issue du pont d'Yonne, à gauche en allant à Auxerre, & il n'est séparé de cette rivière du côté du nord que par cinq ou six maisons sur son terrain, & dont il tire des loyers. Au levant & au midi, on rencontre un jardin assez grand, environné & clos de fossés, qui sont très-souvent remplis d'eau. Cette eau est

fournie par un petit ruisseau, qui donne une autre branche qui va vers le couchant arroser des tanneries. Ces tanneries ne sont séparées de l'hôpital que par la grande route; & comme les vents du couchant règnent à Joigny plusieurs mois de l'année, ils portent souvent vers l'hôpital du pont, & la partie de la ville dans laquelle il est situé, une odeur très-désagréable.

Depuis la construction & l'élévation de la grande route de Joigny à Auxerre en 1752, les eaux de l'Yonne, qui dans leurs débordemens se répandoient autrefois dans toute l'étendue de la plaine à une grande lieue de largeur, se trouvent maintenant murées par cette route, & se répandent à présent dans le jardin de cette maison, où elles laissent après cette inondation passagère une odeur marécageuse qui est long-temps à se dissiper, & qui rend moins pur & moins salubre l'air qu'on y respire.

Cette nouvelle route à l'issue du pont ayant été dirigée sur les cours, bâtimens, & partie occidentale du jardin de l'hôpital, donna lieu en 1762 à la démolition de ses anciennes église, sacristie; salle de malades, granges & étables; mais le Roi a fait reconstruire à neuf ces édifices

sur d'autres parties du terrain de cette maison.

Le corps de logis est situé entre cour & jardin, & il s'étend du levant au couchant. Au rez-de-chaussée, il y a des pièces humides qui servent de celliers; & dans celles qui sont sèches, on a placé différens offices, tels que la cuisine & la salle à manger.

La salle des malades se trouve aussi au rez-de-chaussée; mais elle est disposée d'une manière bien plus salubre que les pièces qui lui sont contiguës. Son sol est plus élevé que la petite cour d'entrée qu'elle a au nord, & que le petit parterre qu'elle a au midi; elle est éclairée par quatre croisées opposées, dont deux sont du côté de la cour, & deux autres du côté du jardin. En hiver on l'échauffe par un poêle de faïence; & quand il fait beau, les malades peuvent descendre se promener dans le parterre.

Les malades sont gouvernés par une fille exercée à ce genre de soin: elle est aidée par deux filles domestiques, auxquelles on joint dans le besoin une garde-malade. On y entretient une petite pharmacie, sous l'inspection & sous les ordres du médecin. Les administrateurs de cette maison sont deux chanoines,

dont l'un a le titre de Prieur. Leur travail consiste à veiller au bon ordre de cette maison, à examiner les comptes, & à régir les biens de la manière la plus avantageuse & la plus profitable.

On reçoit dans cet hôpital les pauvres malades étrangers à la ville, tels que ceux des villages voisins, les compagnons de divers métiers, & les payfans : cependant on y admet aussi les citoyens malades & les militaires, lorsqu'il n'y a pas de place à l'hôtel-dieu.

Les prisons de Joigny sont des prisons seigneuriales, & elles sont situées dans l'enceinte du château, qui est le lieu le plus élevé de la ville. Elles sont aussi salubres que peut le permettre une construction convenable à la sûreté, & ont une cour assez belle, où les prisonniers peuvent se promener. Les cachots sont fort mal sains, soit à cause de l'épaisseur des murs, soit à cause du peu d'air qui y circule. Heureusement les prisonniers n'y restent jamais bien long-temps, parce qu'ils sont promptement transférés dans les prisons royales.

R É F L E X I O N S.

La topographie de la ville de Joigny a déjà été imprimée dans le premier

cahier des épidémies de la généralité de Paris , qui a paru en 1784 ; mais comme cet ouvrage , destiné à exciter l'émulation & à répandre des lumières dans une province particulière , est devenu fort rare , & que le mémoire de *M. Bourdois de la Mothe* étoit de nature à mériter la plus grande publicité , nous avons cru devoir le réimprimer dans les feuilles du département des hôpitaux civils , comme nous avons fait l'année dernière , pour celui de *M. Rose* , sur la ville de Némours.

La topographie de Joigny est un tableau vif & animé qui représente une situation agréablement variée , & une nature riante & féconde , embellie par les soins actifs de la culture. On s'arrête avec plaisir sur la description des saisons , parce qu'on y trouve des couleurs vraies & des raisons physiques qui expliquent leur heureuse influence sur les habitans & sur les productions de cette contrée. La chimie , moderne dans les étonnantes métamorphoses , nous a fait connoître comment les forêts , l'agriculture & le voisinage des rivières navigables sont si propres à entretenir dans l'atmosphère cette juste combinaison de principes & de mouvement nécessaire à la salubrité.

L'observation

L'observation avoit appris à M. *Bourdois de la Mothe* à saisir tous ces avantages , & sans en développer les causes , il en a justement exprimé les effets , en faisant voir , dans la description de l'été , combien de choses concourent à entretenir la pureté de l'air que l'on respire à Joigny. Quand il parle du printemps & de l'automne , il remarque , avec bien de la vérité , que l'exposition de Joigny donne à ces deux saisons un caractère de douceur & de constance , qui rend dans cette contrée les maladies moins fréquentes , & les convalescences plus heureuses. En effet , l'on conçoit qu'un terrain défendu des vents humides , & exposé en amphithéâtre , qu'un sol où tous les rayons du soleil viennent se réunir , & , pour ainsi dire , se réverbérer , doit être à l'abri des brouillards , & de ces émanations moins visibles , mais plus dangereuses , qui rendent l'habitation des lieux humides & marécageux si meurtrière.

Après avoir entendu M. *Bourdois de la Mothe* parler avec une sorte d'enthousiasme de la beauté de la végétation des environs de Joigny , on est étonné de lui voir attribuer la cause des épidémies qui se renouvellent de temps en temps dans les campagnes environnantes , à

l'usage des légumes & des fruits ; mais cette contradiction n'est qu'apparente ; & il est facile de montrer que l'observation de M. *Bourdois de la Mothe* peut conserver toute sa justesse , sans attaquer en rien la nature du sol dont il a fait l'éloge.

On ne sauroit douter que le régime purement végétal , auquel sont soumis les plus pauvres des habitans de la campagne , ne soit chez eux la source d'un grand nombre de maladies. Que les Indiens , sur les bords du Gange , puissent vivre de végétaux , cela n'est point étonnant dans un pays où l'on jouit , pour ainsi dire , d'un printemps perpétuel , où la nature prodigue dans toutes les saisons des fruits savoureux , & où l'on trouve des arbres qui distillent sans cesse des suc propres à nourrir & à restaurer. Mais dans nos climats septentrionaux , où nous avons si souvent à lutter contre l'intempérie des saisons , & où les végétaux sont rares & peu succulens , l'homme énérvé de fatigue & de travail , comme le cultivateur , ne peut trouver dans des graines , dans des racines , ou dans des fruits arrachés à l'arbre avant leur maturité , de quoi réparer ses forces , & entretenir dans ses humeurs la disposition néces-

faire à la santé. A peine l'adolescence est-elle expirée qu'on s'apperçoit sur la figure desséchée du plus grand nombre des jeunes gens de la campagne, combien le régime austère qu'ils observent leur est contraire. A mesure qu'ils avancent en âge, ils perdent de la bonne constitution qu'ils avoient dans leurs premières années; bientôt leur sang n'a plus l'énergie dont il a besoin pour atténuer les germes des maladies vermineuses & putrides dont ils sont environnés, & déjà ils sont dans la disposition la plus propre à éprouver des maladies épidémiques; en un mot, ce n'est peut-être point errer que de croire que les habitans de la campagne doivent une partie de leurs maladies à la privation de viande, dont l'abus produit dans les villes des maux d'un autre genre. Le vin dont les pauvres habitans des campagnes peuvent faire usage dans les environs de Joigny, concourt sans doute avec la sécheresse de ce pays, à rendre les maladies épidémiques moins fâcheuses que dans beaucoup d'autres cantons.

M. Bourdois de la Mothe éprouva long-temps sur lui-même l'heureuse influence de l'atmosphère, dans laquelle il vivoit. Il lui dut la force qui lui étoit

nécessaire pour subvenir à la fatigue que lui donnoit l'exercice de sa profession, & pour fournir au zèle qui l'animoit dans l'étude de son art. On voit dans la description topographique qu'il a tracée, combien il aimoit sa patrie : les services qu'il a rendus à ses concitoyens pendant le cours d'une vie longue & laborieuse, & les regrets que sa mort a excités parmi eux ont prouvé à quel point il en étoit chéri, & la justice qu'ils rendoient aux qualités de son cœur & de son esprit.

M. *Bertho* a mis le complément à la topographie de Joigny, en nous adressant la description des hôpitaux de cette ville, qui est faite avec beaucoup de soin & d'exactitude. L'hôpital de Joigny est, après l'hôtel-dieu de Paris, un des premiers hôpitaux civils sur lesquels on rencontre des renseignemens précis dans l'histoire de la législation des hôpitaux. *Philippe VI*, nommé *Philippe de Valois*, donna en 1336, au mois de février, des lettres-patentes portant règlement pour les privilèges de l'hôpital de Joigny, dit l'hôpital du Pont, fondé, six ans auparavant, par le prince *Charles de Valois* son frère (a). C'est à l'imitation de cet hô-

(a) Voyez vol. xj des Ordonnances de *Charles IX*, cott. 2 D, fol. 238.

pital que l'hôtel-dieu de cette ville fut établi dans le même siècle ; & l'émulation de charité & de bienfaisance qui existe aujourd'hui entre ces deux maisons , est une image des vertus qui les ont fondées & qui les ont soutenues dans des temps de troubles & d'anarchie , où tant d'autres hôpitaux ont été détruits.

Il paroît que l'hôtel-Dieu de Joigny est un des hôpitaux civils où l'on a admis le plus anciennement des soldats. L'empressement avec lequel on les reçoit aujourd'hui , lorsque les maladies deviennent communes dans la garnison , en multipliant autant qu'il est possible les lits de l'hôpital , prouve que le zèle hospitalier , bien loin de diminuer , n'a fait que s'accroître dans cette maison. Mais en rendant le plus grand hommage aux motifs qui ont déterminé cet usage , nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer que cette manière de recevoir & de placer les malades , peut avoir des inconvéniens très-fâcheux.

S'il est dangereux de réunir un grand nombre de malades dans un petit espace , c'est sur-tout lorsqu'ils sont affectés de maladies graves , qui exigent une masse d'air plus pure , plus considérable , & plus facile à renouveler que

dans l'état ordinaire. Ainsi , bien loin d'augmenter le nombre des malades dans la salle des hommes , lorsque les maladies sont plus fréquentes dans la garnison , il faudroit au contraire le diminuer , en plaçant les soldats malades dans une salle particulière , où ils fussent convenablement isolés les uns des autres , & où ils ne pourroient pas communiquer la maladie dont ils sont affectés aux pauvres qui sont dans la salle bourgeoise. On a lieu d'être surpris qu'un arrangement si convenable au bien des pauvres citoyens , & à la prompte & sûre guérison des militaires , n'ait pas encore été exécuté , sur-tout quand on considère , qu'il auroit pu l'être facilement & à peu de frais , dans quelqu'un des différens corps de logis dont l'hôpital est composé. Mais différentes raisons , qu'il est inutile de détailler ici , nous portent à croire que les motifs qui ont pu retarder une réforme aussi utile ne subsistent plus , & que l'administration de cet hôpital va s'occuper des moyens de n'être plus exposé désormais aux malheurs que peut entraîner l'entassement d'une trop grande quantité de malades dans une même salle.



OBSERVATIONS DIVERSES

SUR

LES MALADIES NERVEUSES.

PREMIERE OBSERVATION.

*Convulsions produites par la peur ; par
M. DUFOUR, médecin de l'hôtel-dieu
de Noyon.*

Une jeune fille , âgée de dix-sept à dix-huit ans , fut apportée à l'hôtel-dieu le 9 février 1780 , avec les symptômes suivans : tous les membres étoient roides ou contournés , les dents étoient serrées , les yeux fixes , & elle pouffoit des cris ou plutôt des hurlemens épouvantables. Elle ne pouvoit désigner le siège de son mal ; les organes de l'ouïe & de la vue ne paroissoient pas exercer leurs fonctions ; en un mot , l'état convulsif étoit caractérisé d'une manière non équivoque , & il paroissoit même poussé à un degré menaçant. Les perquisitions que je fis pour découvrir la cause de cette maladie , me firent con-

noître qu'elle devoit son origine à une peur, que la malade avoit éprouvée deux jours auparavant , par l'apparition de plusieurs masques qui s'étoient présentés brusquement à elle dans le moment où ses règles commençoient à paroître.

Comme cette jeune personne avoit été saisie de frayeur à la suite d'un repas où elle avoit beaucoup mangé , & qu'elle avoit d'ailleurs tous les signes de pléthore humorale , je crus devoir commencer par lui administrer deux grains de tartre stibié, dans quatre onces d'eau de fleur d'orange.

Pendant que ce remède opéroit , les convulsions augmentèrent & devinrent si violentes , qu'on craignit un moment que la malade n'y succombât. Les vomissemens furent très-copieux & de nature bilieuse : il y eut ensuite plusieurs autres évacuations par en-bas , après lesquelles le calme commença à succéder à l'orage. En peu d'heures les convulsions se ralentirent très-notablement , & la progression en mieux fut continue & assez rapide.

Les évacuations étant terminées , j'ordonnai des infusions antispasmodiques à forte dose , & je fis envelopper la malade depuis les pieds jusqu'aux reins ,

dans un cataplasme fait avec les oignons, les navets, la mie de gros pain & le saindoux. Peu de temps après, il survint une sueur abondante qui fut suivie d'un bon sommeil. La malade s'éveilla au bout de quelques heures sans aucune convulsion; elle étoit seulement brisée comme on l'est par une forte courbature.

Pendant cinq ou six jours qu'elle resta encore à l'hôpital, on lui continua l'usage des antispasmodiques & des délayans, qui furent suivis d'un purgatif; & elle sortit parfaitement rétablie de son accident.

II^e OBSERVATION.

Danse de Saint-Guy; par le même.

Dans le mois de mai 1780, il entra à l'hôpital une jeune fille de quatorze ans, attaquée de l'espèce de maladie convulsive à laquelle on donne le nom de danse de Saint-Guy. Cette maladie, qui est assez commune dans ce pays parmi les jeunes filles qui approchent de la puberté, fut traitée comme la plupart de celles que j'ai eu occasion d'observer. La saignée, un émético-cathartique furent d'abord employés pour préparer le

sujet, en dissipant la pléthore sanguine, & en disposant les premières voies à être plus sensibles aux impressions des remèdes propres à combattre directement cette maladie. Ensuite je prescrivis les boissons antispasmodiques, les sudorifiques & un opiat préparé avec la poudre de valériane sauvage & de contrayerva, le camphire, l'aloës succotrin & le sirop de fleur d'orange. Par ces moyens, la fille dont il est question fut guérie en un mois.

III^e O B S E R V A T I O N.

Catalepsie produite par la métastase d'une humeur dartreuse ; par le même.

Une femme de soixante-dix-neuf ans avoit une humeur dartreuse très-ancienne, qui disparut tout-à-coup ; & produisit, en se portant à l'intérieur, les symptômes les plus fâcheux. La malade étoit immobile ; elle avoit les yeux fixes, la respiration étoit lente, le pouls foible, petit & inégal ; il y avoit de temps en temps quelques soubresauts dans les tendons. Une potion cordiale & calmante, aiguillée avec le tartre stibié, produisit un effet très-heureux, en

faisant rejeter par le vomissement une assez grande quantité d'alimens qui surchargeoient l'estomac depuis vingt-quatre heures, & qui étoient mêlés de matières glaireuses & bilieuses. Un lavement purgatif, donné ensuite, procura deux selles copieuses. Pour réveiller plus efficacement le système nerveux, je fis respirer à la malade des poudres sternutatoires, qui ne produisirent d'autre effet que la sortie de quelques gouttes de sang par les narines. Le lendemain la malade étoit beaucoup mieux qu'au moment de son arrivée. Tous les symptômes étoient considérablement diminués; mais comme la potion émétisée avoit produit peu d'effet par les selles, je prescrivis une infusion de séné sous la forme de tisane royale, dont la malade fit usage deux jours de suite.

Le quatrième jour, je ne trouvai pas un changement aussi avantageux que je l'avois espéré. Je proposai l'application des vésicatoires; mais la malade, qui avoit déjà rejeté ce moyen, ne voulut pas s'y soumettre. Dans ces circonstances, je lui fis faire des frictions sèches sur toutes les parties charnues, pour servir de préparation à d'autres frictions qui furent faites avec un baume composé

de savon , d'huile de laurier & d'esprit volatil de sel ammoniac.

Ces frictions eurent un succès bien prompt ; la peau , dans les endroits frottés , se couvrit d'une espèce d'érysipèle , & la maladie , à compter de ce moment , prit la tournure la plus avantageuse. Cependant l'âge de la malade , & la quantité de l'humeur qui se porta à la peau , exigèrent des soins continus & attentifs, Mais les bouillons dépuratifs , les suc de cresson & de fumeterre , le petit-lait & les pilules de *Belloste* , achevèrent le traitement , & complétèrent la guérison.

IV^e OBSERVATION.

Affection convulsive, appelée communément danse de Saint-Guy; par M. FOLLAIN, médecin de l'hôpital de Granville.

Une jeune fille , âgée de dix à douze ans , qui avoit toujours joui d'une bonne santé , & qui étoit grande pour son âge , se trouva incommodée au commencement du mois de juin dernier. Elle commença par perdre l'appétit , & ses fonctions devenans de plus en plus lentes , elle tomba dans un assoupissement dont

elle ne se réveillait que pendant des intervalles très-légers. Tant que duroit cette espèce de sommeil, elle avoit des mouvemens convulsifs légers, particulièrement dans le bras gauche. Les parens de cet enfant consultèrent d'abord un chirurgien, qui crut reconnoître dans cette maladie une fièvre vermineuse mal développée, & qui, d'après ce diagnostic, prodigua à la petite malade les anthelmenthiques dont on fait usage en pareille circonstance. L'enfant, loin d'obtenir du soulagement de tous ces remèdes, allant toujours de plus mal en plus mal, on la confia à mes soins.

Elle étoit dans un assoupissement très-profond & comme léthargique, remuant continuellement le bras & la main gauche ; la cuisse & la jambe de ce côté étoient de même fort souvent agitées ; de plus, il y avoit des mouvemens convulsifs légers à la face vers les muscles canins & la commissure des lèvres ; la parole étoit entrecoupée & difficile. Quand on vouloit faire boire cette enfant, elle portoit le verre à sa bouche en faisant beaucoup de gestes & de grimaces, & lorsque le vase touchoit le bord des lèvres elle le serroit avec force & le yidoit avec avidité.

D'après tous ces symptômes , il ne me fut pas difficile de caractériser la maladie , & de la regarder comme cette espèce d'affection convulsive , désignée dans les auteurs sous le nom de *scélotyrbe* , danse de Saint-Guy, ou de Saint-Wit.

Pour en avoir la preuve complète , je fis lever cette jeune malade , & je vis , comme je l'avois prévu , qu'elle ne pouvoit se tenir debout , & qu'en marchant elle sautoit , & traînoit la jambe gauche.

Je commençai le traitement de cette maladie par une saignée du bras , qui me parut indiquée par la force & la plénitude du pouls. Je prescrivis une tisane antispasmodique avec les racines de valériane sauvage & de pivoine mâle. Le lendemain je lui fis donner un vomitif qui procura d'amples évacuations. Le surlendemain , je lui prescrivis un purgatif , auquel je joignis les anthelminthiques , & l'effet de ces deux remèdes fut très-considérable , par la quantité des évacuations qu'ils produisirent.

Malgré ces moyens , que *Sydenham* avoit reconnu si souvent comme les plus efficaces dans le traitement de cette maladie , la jeune enfant étoit toujours dans le même état. J'insistai sur les potions

antispasmodiques , auxquelles je joignis le camphre ; mais je ne fus pas plus heureux.

Le peu de succès des antivermineux, l'inutilité des antispasmodiques chauds , me firent présumer que cette affection convulsive dépendoit plutôt de la sécheresse générale de la fibre que d'un agacement nerveux local , ou d'un relâchement dans tout le genre musculaire. En conséquence, je me déterminai à essayer les bains domestiques. Les quatre premiers ne produisirent aucun bien sensible , mais la malade fut moins agitée dans le cinquième. Le bien-être augmenta au sixième , & ensuite les progrès en mieux furent si rapides & si manifestes , qu'au quinzième bain la jeune enfant n'éprouvoit plus aucuns mouvemens convulsifs ; les jours suivans elle marchoit sur la jambe gauche comme si elle n'eût jamais été malade , & depuis ce temps, elle n'a pas cessé de jouir d'une santé parfaite.



V^e OBSERVATION.

Délire maniaque dégénéré en phrénésie, & terminé par une fièvre quarte ; par M. FERRUS, médecin de l'hôpital de Briançon, 1786.

Un jeune homme de trente ans , d'un tempérament mélancolique , après avoir entendu un sermon sur le jugement universel , se retira chez lui fort rêveur & fort inquiet. A compter de ce moment , il ne prit aucun repos ; rechercha la solitude , & refusa toute nourriture. Il parloit souvent ; mais ses propos étoient sans suite , & sa prononciation peu distincte. Les seuls mots bien exprimés qui sortoient de sa bouche étoient ceux-ci : je suis damné. Ce fut cinq à six jours après le commencement de sa maladie , que ce jeune homme fut soumis à mes soins.

Je le trouvai triste , abattu & taciturne , mais sans fièvre. Sa langue étoit épaisse & limoneuse ; il demandoit fréquemment à boire ; & comme il portoit fort souvent la main à sa tête , on pouvoit présumer que cette partie étoit très-douloureuse. Quelques heures après ce

premier examen, l'agitation me paroissant plus vive, le délire étant manifestement plus violent, & le pouls plus dur, je fis faire une saignée du pied, qui apporta un peu de calme.

Le lendemain matin la tête étoit un peu plus tranquille qu'elle n'avoit été les jours précédens. Je fis prendre un vomitif, dont l'effet fut très-copieux. Le troisième jour le malade fut purgé, & l'amélioration fut encore plus sensible. Les jours suivans il fut baigné, & mis à l'usage du petit-lait, qui forma presque sa seule nourriture. Il paroissoit plus tranquille qu'il n'avoit encore été; mais on voyoit bien cependant qu'il n'étoit pas dans son état naturel.

Outre un embarras permanent dans les idées, il étoit perpétuellement dans un état fébrile qui présentoit des inégalités dont je cherchai à démêler le caractère; je m'aperçus bientôt que les nuits les plus mauvaises se répondoient après trois jours d'intervalle, & le type de la triple quarte se manifesta d'une manière plus sensible pendant l'espace de quelques jours que j'employai à préparer le malade à la purgation. Le lendemain de la médecine, je lui prescrivis le quinquina en substance, dont il prenoit une

forte dose le matin, & une autre vers le soir, deux heures avant son redoublement; c'est à ce dernier remède longtemps continué qu'il a dû son rétablissement; car nous avons vu l'appétit & le sommeil se rétablir par degrés dans l'ordre naturel, à mesure qu'il en faisoit usage, & les idées renaître dans la même proportion que la fièvre déclinait.

VI^e OBSERVATION.

Tétanos survenu à un jeune homme, peu après avoir été saisi de froid; par M. DUVAL, médecin de l'hôpital de Senlis, 1785.

Un jeune homme de trente ans, qui n'avoit d'autre profession que de braconner, s'étoit luxé le pouce, & avoit eu recours au père *Théodose* pour se le faire remettre. Huit jours après cet accident, il éprouvoit encore une douleur très-sensible à cette partie, mais il n'y faisoit autre chose que de la baigner avec de l'urine. Sur le soir de ce même jour où cet homme m'avoit montré son pouce, il fut se poster dans une garenne pour attendre le gibier, & il y resta assez longtemps, quoique dès les premiers momens

qu'il y entra il fût saisi d'un froid considérable. En rentrant chez lui, il ressentit une roideur dans le cou, qui ne l'empêcha pas de souper.

Pendant la nuit cette roideur ne fit qu'augmenter; la mâchoire se ferra, le spasme s'étendit bientôt aux extrémités, & devint général. Le lendemain au matin, ce malade fut confié à mes soins. Son pouce ne lui faisoit plus de mal; mais il éprouvoit des douleurs considérables dans le cou & le long de l'épine du dos, & ne pouvoit rester couché autrement que sur le ventre. Au reste, le poulx étoit agité & la tête très-saine.

A ces signes, je ne pus méconnoître un véritable tétanos, le froid ayant, à ce qu'il me parut, été la cause déterminante de cette maladie. Je fis mettre ce jeune garçon dans un bain chaud, & je lui prescrivis différens antispasmodiques, tels que l'eau de tilleul, & une potion dans laquelle entroit la liqueur minérale anodyne d'Hoffmann. Le malade n'ayant pu supporter longtemps le bain, je lui fis mettre autour du cou un cataplasme émollient, avec ordre de le renouveler très-fréquemment. Le soir, il survint des sueurs, qui ne diminuèrent en rien les fâcheux symptômes qui avoient lieu.

L'état du malade me parut alors d'autant plus dangereux, que j'avois déjà vu périr en vingt-quatre heures un homme qui avoit été frappé des mêmes accidens pour avoir été pénétré du froid en allant pêcher pendant une forte gelée. J'eus recours à la saignée, qui n'apporta pas plus de soulagement que les autres remèdes. La tension spasmodique & les douleurs ne firent qu'augmenter; il s'établit en outre d'instans en instans des saccades convulsives qui augmentoient la roideur des bras & des jambes, & qui entraînoient la tête en arriere, & le malade mourut à trois heures du matin, trente heures après le commencement de la maladie.

VII^e OBSERVATION.

Tétanos survenu par l'effet d'un saisissement, & guéri par une éruption miliaire; par M. LUCQ, médecin de la maison des pauvres de Maubeuge, 1786.

Le fils d'un pauvre artisan, âgé de vingt-quatre ans, d'une constitution solide & robuste, éprouva le plus grand saisissement à l'occasion d'un coup de fusil qui fut tiré sur lui, mais qui ne l'atteignit pas. J'ignore quels furent les pre-

miers effets de ce saisissement ; mais voici en quel état étoit ce jeune homme , six jours après lorsqu'il fut confié à mes soins. Il avoit beaucoup de peine à se soutenir sur un bâton & sur les bras de sa mère. Il étoit courbé comme un vieillard ; tous les membres étoient agités de tremblement , & il se plaignoit d'une douleur à l'estomac , qui étoit , disoit-il , si aiguë , qu'il lui sembloit qu'on lui perçoit le dos : il avoit peine à ouvrir la bouche. Le poul. étoit plutôt foible & déprimé , que fébrile , & la physionomie indiquoit aussi un affaïssement qui ne me permettoit pas de songer à la saignée.

La douleur persévérante de l'estomac & l'état de la langue qui paroïssoit fort chargée , me déterminèrent à commencer par un évacuant ; & n'ayant osé donner à ce malade un vomitif , je le purgeai avec une dose moyenne de la poudre universelle de la boîte des remèdes qui se distribuent dans les provinces. L'effet de la médecine fut assez copieux ; mais la disposition convulsive du malade ne diminua pas : au contraire , deux jours après ce purgatif les convulsions furent portées au degré du tétanos. Tout le corps du malade étoit roidé comme une planche , excepté les bras qui avoient une cer-

taîne liberté. De temps à autre les convulsions redoubloient, ce qui étoit manifeste par une augmentation dans la roideur, ou par l'agitation des membres : il y avoit ensuite un relâchement un peu marqué dans le spasme général, dans les muscles du cou & des mâchoires, qui n'éprouvoient aucune rémission. La douleur d'estomac étoit continuelle, mais devenoit plus forte à chaque faccade convulsive. Dans ces momens les dents ne pouvoient s'ouvrir que pour laisser passer le bout d'une cuiller, & la respiration étoit si étranglée, qu'il falloit promptement mettre le malade sur un fauteuil. Quant aux autres symptômes, c'étoit de temps en temps un peu de fièvre, quelquefois des sueurs abondantes. Les urines étoient quelquefois naturelles, d'autres fois elles étoient rouges, & déposaient beaucoup.

Quelques jours après l'administration du purgatif, j'eus recours aux bains tièdes, dans l'indication de calmer le spasme général dont le malade étoit affecté ; mais comme je soupçonnois des vers, je crus devoir faire prendre auparavant vingt grains d'ipécacuanha, & donner pendant l'usage des bains plusieurs doses de poudre vermifuge.

Au bout de six jours le pouls s'éleva , & l'état fébrile n'étoit plus équivoque ; mais ce qui nous surprit davantage , fut de voir survenir presque en même temps une éruption miliaire. La maladie étoit au onzième jour. La fièvre devint aiguë , accompagnée de sueurs ; il s'établit du délire , principalement pendant la nuit , & l'éruption fut des plus abondantes. Cet état fébrile & inflammatoire dura jusqu'au 16. A cette époque les convulsions avoient déjà des rémissions plus sensibles. Le 22 , la fièvre cessa , sans que le spasme parût plus diminué qu'il n'étoit les jours précédens. Le 23 , je fis passer un purgatif qui produisit une ample évacuation de matières stercorales & vermineuses. Le 24 & les jours suivans , les convulsions parurent encore diminuer , & je restai tranquille spectateur ; il sortit encore une nouvelle quantité de boutons qui tournèrent en suppuration ; ensuite les boutons s'affaiblirent , les convulsions diminuèrent en même temps. Enfin avant le quarantième jour , l'éruption étoit dissipée , & l'affection convulsive absolument détruite. Pendant cette dernière période de la maladie , je ne prescrivis d'autre médicament qu'une potion purgative, mais j'eus

soin de faire observer une diète tempérante ; enfin , pour assurer la convalescence, je tins pendant long-temps le malade à l'usage de l'eau de veau, du petit-lait & de la limonade ; ce qui lui a procuré une guérison radicale.

VIII^e OBSERVATION.

Gangrène au doigt , occasionnée par une piqure de crabe, & terminée par la mort ; par M. TUDESQUE , médecin de l'hôpital de Cette.

Un sous-brigadier du poste de Frontignan, âgé de quarante-trois ans , d'une taille au dessus de la moyenne, d'un embonpoint ordinaire, robuste & fort alerte, d'un tempérament sanguin, ayant voulu, le 25 du mois de mai 1785, couper un gros crabe avec son couteau, s'enfonça dans la partie moyenne de la deuxième phalange de l'*index* droit, une des pointes dont cet animal est hérissé. Aussitôt cet homme essaya d'arracher l'épine osseuse dont il venoit d'être blessé, & il s'y prit avec tant d'adresse, qu'il la tira toute entière, sans qu'il parût en rester un atome dans le doigt. Néanmoins, à compter de ce moment, il parût triste, abattu ;

abattu ; & en peu de jours , l'extrémité du doigt fut parsemée de points gangréneux.

Le malade consulta alors une personne qui lui conseilla de tremper la partie blessée dans une décoction émolliente ; ce qu'il fit sans succès. Voyant ensuite que le sommeil & l'appétit se perdoient , & que son doigt noircissoit de plus en plus , cet homme se décida à se rendre dans l'hôpital de cette ville ; il y vint à pied.

Dans le trajet , qui n'est que de trois milles , il se trouva mal cinq ou six fois ; sa tête s'égara ; & ce fut dans cet état qu'il entra à l'hôpital le premier juin au soir.

Le doigt étoit sphacélé au point que les scarifications les plus profondes ne firent éprouver au malade aucun sentiment de douleur , & il mourut dans le délire le 3 du mois de juin au matin , sans avoir éprouvé le moindre soulagement des moyens multipliés que nous mîmes en usage pour le secourir.

On observe, 1°. que le malade , à compter du moment où il entra dans l'hôpital , eut le pouls foible & déprimé.

2°. Que la piqure n'avoit fait enfler ni le doigt , ni la main , & que la gangrène

n'alloit pas plus loin que depuis la dernière phalange jusqu'à l'articulation de celle du milieu.

3°. Que cette partie de doigt étoit diminuée de plus de la moitié de ce qu'elle étoit dans son état ordinaire ; enforte qu'on auroit dit qu'elle avoit été grillée & calcinée au feu.

4°. Qu'après la mort du malade , le doigt ayant été disséqué , & soigneusement examiné , on s'assura qu'il n'y étoit resté aucun corps étranger.

5°. Que la première phalange , c'est-à-dire celle qui s'articule avec le métacarpe étoit saine , ainsi que la main.

D'après ces résultats , on présume que les accidens , détaillés dans cette observation , ne dépendoient que de la piqure d'un nerf dont l'irritation aura fait une vive impression sur le cerveau , & que le malade a succombé à l'inflammation de ce viscère. On observe enfin que le crabe n'est point venimeux ; c'est un crustacée fort commun sur nos côtes , excellent à manger ; & s'il produit des accidens nerveux , ce phénomène ne peut dépendre que d'une irritation absolument semblable à celle qu'occasionneroit tout autre corps étranger.

Cette observation prouve d'ailleurs ce

qu'on ne sauroit assez faire connoître au public, que les causes les plus légères ont souvent les suites les plus funestes, faute de se précautionner à temps contre le mal, en appelant à son secours les personnes expérimentées dans l'art de guérir.

R É P O N S E

A U

MÉMOIRE A CONSULTER (a),

Fait par M. DESGRANGES, agrégé au collège des chirurgiens de Lyon, sur une vérole qui a résisté à plusieurs traitemens anti-vénériens, avec quelques observations sur des maladies vénériennes; par M. DE LAUDUN fils, docteur en médecine de l'université de Montpellier.

L'histoire détaillée des maux qu'a souffert le malade pour lequel M. Desgranges consulte, ses infirmités actuelles, qui ne sont autre chose que des symptômes reconnus vénériens, démontrent évidemment qu'il est encore atteint de la vérole assez bien caractérisée aujourd'hui

(a) Voy. Journ. de médéc. tom. lxxix, pag. 74.

par ces tubercules durs, lesquels venant à s'enflammer & à s'ouvrir, forment des ulcères plus ou moins grands dont les bords sont calleux ; la marche de ces tubercules est celle qu'affectent ordinairement ceux qui précèdent les chancres vénériens.

Mais le virus a perdu de son énergie, il a reçu une modification nouvelle & indéterminable par les traitemens multipliés qui ont été faits, par les suppurations abondantes qui en ont émoussé l'activité, & qui en ont vraisemblablement même diminué la masse : nous serions encore portés à croire, avec M. *Desgranges*, que le virus a aujourd'hui son siège dans le tissu cellulaire. On trouvera dans l'excellent ouvrage de M. *Fabre* une infinité d'observations, qui prouvent que le virus vénérien peut se transporter en différentes parties du corps, soit de lui-même, soit qu'il y soit repoussé ou attiré par quelque cause particulière : cet habile praticien a encore démontré, dans les Lettres qu'il vient de faire imprimer, pour servir de supplément à son Traité des maladies vénériennes, que le virus vénérien peut se fixer plus ou moins de temps dans une partie, sans que les autres parties en soient nullement atta-

quées, ni que la santé en soit visiblement affectée ; mais il n'en reste pas moins soumis à l'action du mercure administré convenablement.

Si nous n'avions pas déjà vu différens malades qui avoient subi inutilement plusieurs traitemens par extinction, conduits par les personnes de l'art les plus habiles, qui avoient pris le rob de Laffeur (a), la poudre de Goderneaux, être guéris par le traitement que M. *Fabre* a adopté, nous attribuerions la cause du peu de succès qu'on a retiré du mercure dans la circonstance présente, 1^o. à la salivation orageuse qui est survenue pendant le dernier traitement, & dont les accidens ont exigé la saignée du

(a) Quoique ce rob semble imaginé tout exprès pour que l'on puisse y dissoudre du sublimé corrosif, sans qu'il soit possible d'endémontrer la présence par les moyens chimiques, connus jusqu'à présent, ainsi qu'on l'a observé dans le cahier de juillet 1779, nous sommes persuadés qu'il en contient : un malade à qui nous l'avons fait prendre à Lyon, ressentit de violentes coliques le second jour de son usage ; la salivation se déclara le quatrième, & elle fut si forte le cinquième que nous fîmes obligés de le faire discontinuer ; il en reprit l'usage quelques jours après, & les mêmes accidens ayant reparu avec plus de force, nous le fîmes abandonner.

pied; 2°. au peu de précaution qu'on
 avoit observé dans les traitemens qui
 avoient précédé; ce que M. *Desgranges*
 a très-bien reconnu, puisqu'il dit, *tunc*
verò præcipua auxilia, vulgò grands re-
mèdes, & præsertim regimen, cubiculum,
omniaque adventitia quæ in præcedentibus
tractationibus neglecta fuisse mihi vide-
bantur, rursùm ægro præscripsi. 3°. Nous
 ajouterions même que nous pensons
 qu'on n'a jamais assez insisté sur les pré-
 parations mercurielles prises intérieure-
 ment, sur le sublimé corrosif qui, admi-
 nistré prudemment, est un anti-vénérien
 des plus efficaces. Aucun praticien n'i-
 gnore que, quoique les symptômes vé-
 nériens soient dissipés, la maladie n'est
 pas toujours guérie, & tous recomman-
 dent de continuer les remèdes long-temps
 après leur disparition; mais au lieu d'avoir
 recours à ces causes, nous l'attribuons
 plutôt à l'insuffisance des traitemens qu'on
 a employés. Nous rapporterons deux
 observations pour prouver cette insuffi-
 sance dans plusieurs cas, & pour démon-
 trer la supériorité de la méthode qu'em-
 ploie M. *Fabre*.

Un homme qui avoit toujours joui
 d'une bonne santé eut une gonorrhée,
 pour laquelle, après avoir suivi pendant

seize ans les avis de différens praticiens , il s'adressa à un des plus célèbres professeurs de l'université de Montpellier ; celui-ci lui fit subir un autre traitement par extinction , dans lequel on employa vingt onces de pommade , faite à moitié , à laquelle on ajoutoit une certaine quantité de camphre. Après le premier mois de l'usage des remèdes , le malade fut attaqué d'une fièvre quotidienne , accompagnée de jaunisse (même accident qui est survenu après la vingt-deuxième friction dans un des traitemens administrés au malade pour lequel M. *Desgranges* consulte) ; on interrompit ces frictions pendant environ un mois : la fièvre & la jaunisse furent combattues avec succès par le quinquina, les purgatifs, les suc de cresson, de chicorée, &c. Après la guérison de ces maladies , l'on revint à l'usage des frictions , qu'on continua encore près de trois mois. A cette époque on jugea le malade guéri de la vérole, quoiqu'on vît subsister encore l'écoulement , seul symptôme dont se plaignît le malade avant le commencement des remèdes ; il garda encore pendant deux ans cet écoulement , qui s'arrêta ensuite de lui-même. Il n'avoit ressenti jusqu'alors au-

cune autre incommodité; mais deux mois après sa disparition, il fut attaqué de douleurs qui se faisoient sentir tantôt aux bras, tantôt aux cuisses ou aux jambes & qui parcouroient en peu de jours les différentes parties du corps : ces douleurs n'avoient point alors le caractère des douleurs véroliques, caractère qu'elles n'ont acquis que depuis six mois; c'est pourquoi les médecins qu'il consulta alors les jugèrent rhumatismales. On employa inutilement les remèdes appropriés à ces douleurs, & notamment on conseilla les eaux de Bagnères. Ce fut là que le malade s'aperçut que les douleurs étoient plus fortes la nuit que le jour, qu'elles se faisoient sentir plus vivement aux jambes, où il parut deux tumeurs; le nez commença à être affecté; il eut recours alors au rob de Laffeteur, dont quatre bouteilles n'ont pas même empêché l'aggravation des symptômes, & il est entré chez M. *Fabre* le 17 Octobre, ayant le nez de la grosseur du poing, d'un rouge brun, avec un ulcère très-considérable, situé à la partie interne du cartilage. Les deux exostoses ou hypérostoses faisoient saillie d'environ un pouce sur la face interne du tibia droit & gauche. Le malade ne dor-

moit pas depuis plus de trois semaines , & avoit continuellement une sensation de froid très-considérable ; cette sensation étoit si forte, qu'il étoit obligé de prendre les bains à une telle température qu'une personne bien portante pouvoit à peine tenir la main dans l'eau. Après le dixième bain , il est survenu une fièvre éphémère , causée peut-être par la raréfaction du sang , procurée par la chaleur des bains ; il a été de suite saigné , purgé , & mis à l'usage des frictions. Après la seconde , les douleurs ont disparu ; le volume des tumeurs a été sensiblement diminué ; la grosseur & la rougeur du nez se sont ressenties de cette impression salutaire ; le mercure a porté très-légèrement à la bouche ; pendant la suite du traitement on appercevoit chaque jour un changement dans les symptômes. Le vingt-cinquième jour , le nez étoit de la grosseur & de la couleur naturelles ; les hypérostoses étoient à peine sensibles au tact le plus exercé.

Nous ferons remarquer que cet homme a joui de la meilleure santé tant que le principe morbifique est resté fixé dans le canal de l'urètre ; mais dès qu'il a été déplacé , le malade a été attaqué des accidens les plus menaçans : nous dirons

encore qu'il est marié, & que sa femme, qui a toujours vécu avec lui, paroît jouir de la plus parfaite santé.

Une femme avoit depuis quatre ans une gonorrhée, & des poireaux situés à la partie interne des nymphes ou petites lèvres; elle avoit subi pendant cet espace de temps deux traitemens par extinction, administrés par deux chirurgiens; elle avoit pris quatre bouteilles du rob de Laffecteur, quelques prises de Goder-neaux, & enfin une autre poudre, distribuée par un autre charlatan. On avoit tenté plusieurs fois de détruire les poireaux par l'excision & les caustiques; la malade n'avoit observé pendant tous ces traitemens aucun changement dans les symptômes de sa maladie; les poireaux avoient toujours repullulé. Après les remèdes généraux & préparatoires, en décembre & en janvier derniers, & sous les yeux de M. *Fabre*, je lui administrai les frictions; pendant leur usage, les poireaux se flétrirent & tombèrent d'eux-mêmes; l'écoulement diminua très-sensiblement, & cessa entièrement quelque temps après, par le secours des remèdes convenables: la malade jouit aujourd'hui de la plus parfaite santé.

Quand on a suivi la marche de ce trai-

tement, on explique facilement pourquoi le mercure administré, suivant la méthode de M. *Fabre*, guérit les malades qui ne l'avoient pas été par toutes les autres méthodes. La maladie vénérienne, étant évidemment produite par un principe morbifique, ne peut être guérie que par l'expulsion de ce principe. Nous pensons que le mercure ne guérit dans toutes les méthodes, qu'en procurant une crise artificielle; plus lente & plus difficile; en suivant la méthode par extinction, beaucoup plus prompte & plus facile, par celle qu'a pratiqué M. *Petit*. Tous les auteurs nous paroissent avoir observé l'utilité des évacuations & surtout des selles dans le traitement des maladies vénériennes. Les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire, ne nous permettent point de pousser plus avant cette preuve, d'après les passages de la plupart des auteurs; mais nous assurons que l'on est plus autorisé à dire du mercure, dans les maladies vénériennes, ce que *Barker* a avancé à l'égard du quinquina dans les fièvres intermittentes (a). » Quelque nouvelle, dit cet ex-

(a) Conformité de la médecine des anciens & des modernes, chap. iv, pag. 339.

cellent observateur , que paroisse à bien des gens cette opinion d'opérer une crise artificielle par le quinquina , je crois cependant qu'on peut s'y tenir comme à une conjecture probable , jusqu'à ce qu'on puisse donner des raisons plus satisfaisantes de l'opération de ce spécifique ; car le quinquina n'agit pas , comme on le suppose ordinairement , en changeant la qualité de la matière morbifique ou en la corrigeant , mais en la faisant sortir du corps ». Nous ne croyons pas qu'il soit bien prouvé que les fièvres intermittentes soient toujours causées par une matière humorale (a) , tandis que l'acquisition d'un principe morbifique est toujours évidente chez une personne nouvellement attaquée de la vérole.

Je crois être fondé à penser qu'en administrant le mercure , on doit perpétuer les mouvemens par lesquels la nature élabore le principe morbifique & le rejette au-dehors ; mais il me paroît aussi évident qu'en suivant les principes de M. *Fabre* (b) , la coction de la matière fera

(a) Voyez les réflexions insérées dans le Journal de juin de cette année , article du département des hôpitaux civils.

(b) En nous acquittant du tribut de la re-

bien plus parfaite. L'on observera toujours, le dix-septième jour de son traitement, les commotions dans les intestins, les excréments bilieux, signes (a) qui indiquent, suivant *Hippocrate*, la nécessité de purger dans les maladies aiguës. En se conformant au précepte que M. *Fabre* a donné, on empêchera que la matière cuite se mêle de nouveau avec les humeurs saines, & cause des rechutes.

Je joindrai encore une observation, pour confirmer davantage la seconde proposition de M. *Fabre* (b), & combattre l'opinion des praticiens qui pensent que plus l'on fait prendre de mercure à un malade, plus sûrement on le guérit de la vérole.

Une femme avoit eu, il y a plusieurs années, une gonorrhée, que son mari lui avoit donnée, & pour laquelle elle prit des pilules mercurielles; s'étant mariée

connoissance, nous nous faisons un plaisir d'avouer que nous devons toutes nos connoissances, & l'expérience que nous avons sur cette maladie, aux instructions amicales dont il nous a favorisés au lit des malades.

(a) *De viâis ratione in acutis.*

(b) Traité des maladies vénériennes, quatrième édition, pag. 256.

en secondes nocces ; il survint un nouvel écoulement que l'on attribua au premier mari , le second assurant qu'il étoit bien portant. Elle fut encore traitée avec des pilules mercurielles dont l'usage fit disparoître l'écoulement. Sa santé a été fort bonne pendant quelque temps ; elle a conçu & mis au monde un enfant bien portant , qui n'a communiqué aucun mal à sa nourrice. Peu de temps après sa couche , il y a environ six mois , elle vit reparoître l'écoulement , & elle fut tourmentée de douleurs dans les membres : ces douleurs sont devenues de plus en plus vives , surtout pendant la nuit , & l'on pouvoit distinguer une tumeur un peu au-dessous de la tubérosité du tibia gauche , dans l'endroit que la malade indiquoit comme le centre de sa douleur. Elle étoit dans cet état lorsqu'elle me consulta , il y a environ trois mois , en me disant que son chirurgien la traitoit pour un lait répandu. Comme ses maux me parurent suspects , je l'interrogeai , & j'appris à cet égard ce que j'ai dit plus haut ; ce qui me porta à conclure qu'elle avoit la vérole , & qu'il falloit qu'elle fût traitée suivant une méthode beaucoup plus sûre que celle qu'on avoit employée. Ce que je lui dis alors

ne la persuada point, & elle continua les remèdes conseillés par son chirurgien, jusqu'au milieu d'octobre : alors la tumeur avoit beaucoup augmenté, & les douleurs l'empêchoient de dormir depuis plusieurs jours. Après la seconde friction d'un gros & demi de pommade seulement, la salivation s'est déclarée ; dès lors les douleurs des membres ont disparu & la tumeur s'est affaïssée. Le cinquième jour du traitement les ulcères de la bouche m'ont paru si considérables que j'ai fait ôter les linges. Les règles que la malade m'avoit dit avoir eues dix ou douze jours auparavant, ont reparu le lendemain & coulé comme à l'ordinaire. La salivation a été si abondante que je n'ai pu administrer de nouvelles frictions jusqu'au temps où ont paru les signes qui indiquent les purgatifs ; alors j'ai terminé le traitement en donnant alternativement, d'un jour à l'autre, quatre frictions & autant de médecines ; celles-ci ont procuré des évacuations très-abondantes de matières jaunâtres, & la malade jouit aujourd'hui de la plus parfaite santé, à la maigreur près, que M. *Petit* regardoit comme une preuve de guérison radicale, après un traitement méthodique.

Cette malade n'a pris que six frictions,

448 RÉPONSE AU MEMOIRE, &c.

d'un gros & demi d'onguent chacune. M. *Fabre* rapporte qu'il a vu un vieillard qui ne put en recevoir que deux ou trois de deux gros , & qui guérit également : c'étoit M. *Petit* qui le traitoit.

Pour répondre aux questions proposées par M. *Desgranges* , nous dirons donc :

Qu'en effet nous croyons que le virus n'a plus son énergie primitive ; que son action a été émouffée par la multitude des traitemens & par les suppurations abondantes ; qu'il a par conséquent dégénéré de son caractère primitif ; mais que malgré cette modification , qu'il est impossible, inutile même de déterminer, il n'en sera pas moins détruit par le mercure , administré suivant la méthode de M. *Fabre*. Nous conseillons même d'avoir recours , le plus tôt possible , au remède curatif , parce que si le principe morbifique abandonnoit les parties où il est fixé , il pourroit produire des accidens très-graves , en se portant sur quelque organe , dont l'action est nécessaire à la vie. Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur l'inoculation de la vérole , que les partisans des nouveautés peuvent ranger à côté de l'inoculation de la peste.

OBSERVATIONS

Sur les bons effets des pilules d'extrait de ciguë & de l'emplâtre de ciguë , administrés pour fondre l'engorgement des glandes du sein ; & une observation sur l'utilité du bain pour déterminer les lochies ; par M. BUISSONAT, médecin pensionné de Belleville en Beaujolois.

1°. GLANDES ENGORGÉES.

Une demoiselle âgée de 30 à 34 ans, me consulta, il y a dix à douze ans, pour une glande qu'elle portoit au sein gauche. Cette glande de la grosseur du pouce , étoit très-dure ; elle caufoit des douleurs lancinantes presque continuelles, & qui s'étendoient jusqu'aux glandes auxiliaires. Je mis la malade à l'usage des pilules d'extrait de ciguë préparées à la manière de *Storck* ; au bout de huit jours, je fis aussi appliquer un emplâtre de ciguë qui couvroit la moitié du sein. Vingt-quatre ou trente-six heures après l'application de ce topique, il survint au sein une inflammation considérable, accom-

450 BONS EFFETS DE LA CIGUE;

pagnée de petits boutons blancs & d'une chaleur brûlante. Je fus forcé de faire lever l'emplâtre, & d'y substituer des loctions avec du lait & de l'eau de mauve pendant deux ou trois jours, après lesquels je le fis remettre, en ordonnant de le renouveler tous les cinq ou six jours. Il fut continué pendant environ cinq semaines sans produire de nouvelle inflammation; & à cette époque la malade fut guérie, soit par l'application extérieure de la ciguë, soit par les pilules dont elle usa intérieurement pendant cet intervalle.

Quelque temps après, une veuve du même âge me consulta pour une glande semblable: j'employai les mêmes moyens, & j'obtins le même succès, excepté que dans le cours du traitement, il ne survint aucune inflammation au sein.

Une religieuse de trente-deux ans avoit une glande plus grosse & plus douloureuse que les deux précédentes; la peau sur la glande étoit d'une couleur très-rembrunie; j'ordonnai les mêmes pilules & le même emplâtre. Il survint, comme à la première personne que j'avois traitée, une inflammation très-douloureuse, garnie de petits boutons: je le fis lever; & après trois ou quatre jours, j'en fis remettre un frais, avec moitié mu-

cilage & moitié ciguë. La malade, en le portant long-temps, vit fondre les glandes, & elle guérit. Ces trois personnes n'éprouvèrent aucun dérangement dans leurs règles.

Une demoiselle âgée de cinquante ans, a obtenu la guérison par les mêmes moyens, & sans aucune inflammation. Il est bon d'observer que deux de ces quatre personnes avoient autrefois usé des pilules de ciguë sans aucun soulagement.

L'effet avantageux de l'application extérieure de la ciguë paroît en quelque façon démontré. Le sein & l'emplâtre étoient constamment mouillés par une transudation continuelle.

La ville que j'habite n'est pas assez peuplée pour que j'aie pu recueillir un plus grand nombre d'observations semblables.

2°. *Utilité du bain dans quelques accidens des accouchées.*

Je fus appelé il y a sept à huit ans à la campagne pour voir une femme nommée *Perret*, qui étoit accouchée heureusement, il y avoit huit heures. Les lochies ne couloient point, la malade avoit les dents serrées, les yeux fermés, le visage boursoufflé, le cou enflé & vio-

let ; elle n'avoit ni mouvement , ni sentiment , & l'on n'entendoit qu'un ronflement. Je regardai cet état comme une espèce d'apoplexie causée par la suppression des lochies ; il n'étoit pas possible d'administrer aucun remède intérieur à la malade : je lui fis faire une saignée du bras , qui ne produisit rien ; ensuite je la fis mettre dans un bain chaud , en la recommandant au chirurgien & à la sage-femme , parce que je ne pouvois rester auprès d'elle. Le lendemain au matin , le mari de l'accouchée vint m'apprendre que la femme avoit resté une heure & un quart dans le bain , qu'alors ayant apperçu un suintement à la matrice , on l'avoit mise chaudement dans son lit ; qu'une heure après , l'écoulement étant devenu plus complet , la malade avoit repris sa connoissance , & une heure ensuite , avoit demandé à manger. Les suites de la couche se passèrent très-bien , & cette femme jouit d'une bonne santé.



OBSERVATION*

Sur l'opération de l'anévrisme de l'artère poplitée, pratiquée selon la méthode de M. HUNTER, communiquée au docteur SIMMONS par M. EVERARD-HOME, chirurgien.

La méthode ordinaire d'opérer dans l'anévrisme de l'artère poplitée ayant très-souvent été sans succès, l'opération elle-même a été condamnée par quelques-uns de nos plus célèbres chirurgiens.

Si nous considérons les cas dans lesquels les malades sont morts après avoir subi cette opération, probablement nous trouverons que chez tous ces malades l'artère avoit été endommagée dans la portion que comprenoit la ligature, laquelle portion étoit tombée, ou bien l'artère s'étoit coupée dans l'endroit où elle avoit été liée : de sorte que ses parois, quoiqu'on ait eu soin de les rapprocher, n'étoient point restées dans cette situation

(*) Extraite du Journal de médecine de Londres, quatrième partie de l'année 1786; traduite par M. LE ROUX DES TILLET.

un temps suffisant pour en procurer la réunion, suivant l'*intention première* (a), & les malades ont perdu la vie par l'hémorrhagie qui est survenue.

Les artères fémorale & poplitée sont des branches qui partent du même tronc; elles se distribuent sur différens côtés de la cuisse, & on parvient promptement à les découvrir dans chacune de ces situations; mais dans l'endroit où l'artère passe d'un côté à l'autre, elle est plus enfoncée sous les parties qui l'environnent, & ne peut être mise à nud sans quelque difficulté. Quand on pratique l'opération dans l'anévrisme de l'artère poplitée, particulièrement lorsque la tumeur a beaucoup de volume, on fait ordinairement la ligature à l'endroit où l'artère sort des muscles; mais il y auroit trop peu de place en cet endroit, si l'artère venoit à être malade un peu plus haut, & se coupoit par quelque une des causes dont nous avons fait mention ci-dessus; car alors il ne resteroit pas assez

(a) Les Anglois entendent par cette expression l'*intention première* de la nature, qui est de procurer la réunion des parties coupées par le moyen de l'inflammation, mais sans qu'il survienne de suppuration.

de longueur du vaisseau pour permettre de s'en assurer encore une fois sous le jarret. C'est une très-désagréable partie de l'opération, que de suivre l'artère à travers les insertions du muscle triceps, & de remonter jusqu'à une portion saine; & s'il falloit faire une incision sur la partie antérieure de la cuisse, pour atteindre & lier l'artère fémorale, ce seroit faire deux opérations (a); ce qu'on doit éviter, s'il est possible, dans tous les cas.

M. *Hunter*, ayant vu plusieurs fois l'artère céder ainsi, proposa, en pratiquant cette opération, de saisir le vaisseau à quelque distance au dessus de la partie malade, de manière à diminuer le risque de l'hémorrhagie, & à pouvoir faire plus promptement la ligature, dans le cas où cet accident arriveroit. M. *Hunter* pensa que si l'on parvenoit de cette manière à détruire dans le sac anévrisimal la force de la circulation, on enlèveroit en même temps la cause de la maladie; & selon lui, il étoit très-vraisemblable que si les par-

(a) On s'est servi en anglois de l'expression figurée *BREAKING NEW GROUND*, *briser de nouveau la terre*; expression employée lorsque, après avoir déjà fait des tranchées, on porte le camp plus loin, & que l'on recommence à creuser la terre.

ties étoient livrées à elles-mêmes, le sac avec le sang coagulé qui y étoit contenu, pourroit être absorbé, & toute la tumeur ainsi enlevée par l'action de l'économie animale; ce qui rendroit inutile toute incision dans le sac.

L'opération conçue de cette manière fut pratiquée pour la première fois à l'hôpital de S. George; le résultat que j'en vais rapporter doit mettre en crédit la théorie de M. *Hunter*, & autant qu'un seul fait peut servir à établir une pratique générale; cette observation paroît être dans la chirurgie un progrès de la dernière importance.

A. B., cocher, âgé d'environ quarante-cinq ans, fut reçu à l'hôpital S. George en décembre 1785. Il avoit un anévrisme de l'artère poplitée, dont il s'étoit aperçu depuis trois ans, & qu'il avoit remarqué augmenter graduellement pendant tout ce temps. L'anévrisme étoit assez volumineux pour écarter les deux tendons qui sont placés aux deux côtés du jarret, & pour faire une saillie considérable entre eux. La pulsation étoit très-distincte, & pouvoit être sentie à chaque endroit de la tumeur. La jambe & le pied de ce côté étoient beaucoup plus gros que de l'autre, & avoient une couleur mêlée de
brun;

brun ; le gonflement n'étoit point de nature oedémateuse, mais ferme ou *charnu* ; il étoit une suite de l'extravasation de la lymphe coagulée, de sorte que la jambe conservoit sa forme naturelle.

M. *Hunter* s'étant déterminé à faire l'opération, on appliqua préalablement un tourniquet, mais on ne le serra pas, afin de laisser les parties, autant qu'il seroit possible, dans leur situation naturelle. M. *Hunter* commença par faire une incision sur la partie antérieure & interne de la cuisse, un peu au dessus du point milieu de cette partie. Cette incision fut prolongée obliquement à travers le bord inférieur du muscle *sartorius*, & fut faite assez grande pour donner pleine liberté de faire dans le cours de l'opération tout ce qui pourroit être nécessaire. Le *fascia* qui couvre l'artère fut alors mis à découvert dans environ trois pouces de longueur ; & l'artère étant manifestement sentie, il fit au travers du *fascia* une légère incision d'environ un pouce le long du bord du vaisseau ; & le *fascia* étant disséqué de cette manière, l'artère fut exposée à la vue. Après avoir dégagé l'artère de ses attaches latérales par le moyen du bistouri, & des parties qu'elle avoisine postérieurement, avec le bout

d'une spatule mince, il passa derrière ce vaisseau une double ligature au moyen d'une sonde à œil, & il lia l'artère à deux endroits, mais assez légèrement pour appliquer seulement ses parois les unes contre les autres : il fit de la même manière deux autres ligatures un peu plus bas. Ce qui détermina à faire ces quatre ligatures fut que chacune d'elles étant peu serrée, ne suffisoit pas pour intercepter entièrement le passage du sang, ce que faisoient les quatre ensemble ; & M. *Hunter* aimoit mieux comprimer une grande étendue de l'artère, que de faire une forte pression sur un seul de ses points. Les bouts des ligatures furent portés hors de la plaie, dont les lèvres furent aussitôt rapprochées ensemble, & retenues par un emplastique & une bande, pour procurer leur réunion par la *première intention*.

Quelques heures après l'opération, non-seulement le membre avoit conservé sa chaleur naturelle, mais même il étoit plus chaud que l'autre jambe. Le second jour après l'opération, la consistance charnue de la jambe étoit devenue mollette, souple & beaucoup plus petite, & la tumeur anévrismale parut avoir perdu plus du tiers de son volume.

Rien n'est plus propre à démontrer évidemment l'action des vaisseaux absorbans, que le changement que la jambe éprouva dans un espace de temps aussi court. La diminution de la tumeur vint probablement de ce que le sang fluide qu'elle contenoit avoit passé dans les branches collatérales, ou dans l'artère tibiale.

Le quatrième jour, à la levée de l'appareil, on trouva les bords de la plaie unis dans toute leur longueur, excepté aux endroits où les ligatures y mettoient obstacle ; il n'y avoit dans la partie ni douleur, ni tuméfaction, mais la tumeur anévrismale étoit presque dans le même état qu'au second jour.

Le neuvième jour, il s'étoit fait un écoulement considérable de sang dans l'endroit où les ligatures sortoient hors de la plaie ; c'est pourquoi on appliqua un tourniquet sur l'artère au dessus de la plaie, pour s'opposer à cet écoulement. Peu d'heures après on ôta le tourniquet, & le sang ne couloit pas ; cependant on plaça sur la plaie, dans la direction de l'artère, un rouleau de bande ; & par-dessus on mit le tourniquet, que l'on ne serra qu'autant qu'il étoit nécessaire pour

détruire l'impétuosité du sang dans cette portion de l'artère.

Le dixième jour les apparences étoient presque les mêmes ; on remarqua seulement entre les compresses & le genou un petit engorgement qui ressembloit à un commencement d'inflammation.

Le onzième jour, cet engorgement étoit dissipé ; & le quinzième, quelques-unes des ligatures tombèrent, ce qui fut suivi d'une petite évacuation de matière ; la tumeur sous le jarret étoit diminuée.

Le dix-septième jour, les parties qui environnoient la tumeur anévrismale étoient plus affaïssées & plus souples, de manière que la tumeur elle-même devint distincte.

Vers les derniers jours de janvier 1786, six semaines après l'opération, le malade sortit de l'hôpital. A cette époque la tumeur étoit un peu diminuée, & plus ferme au toucher. On recommanda au malade de venir à l'hôpital une fois par semaine, & dans l'intervalle d'exercer quelque degré de compression, en tenant sur la tumeur une compresse & un bandage, & cela dans la vue d'aider l'action des vaisseaux absorbans ; moyen qui, dans ce cas-ci, comme il arrive dans

la plupart des autres, produisit un bon effet.

Vers le milieu de février la tumeur avoit diminué, & étoit devenue encore plus ferme. Le 8 mars la plaie, qui s'étoit cicatrisée, s'ouvrit de nouveau, & le malade revint à l'hôpital.

Le 8 avril environ, quelques fils qui restoit de la ligature sortirent, & il parut une inflammation sur la partie supérieure de la cuisse. Dans le milieu de mai, il s'ouvrit un petit abcès à quelque distance de l'ancienne cicatrice, & par cette ouverture il s'échappa de la matière, mais on n'y rencontra aucun morceau de ligature : on vit à différentes fois plusieurs petits fils sortir par l'ancien ulcère, & le gonflement s'affaissa ; mais bientôt la cuisse enfla de nouveau, plus considérablement qu'auparavant, & cette enflure étoit accompagnée d'une forte douleur. Dans le commencement de juillet, il sortit un morceau de ligature d'environ un pouce de long ; ensuite le gonflement s'affaissa entièrement, & le malade sortit de l'hôpital le 8 juillet, n'ayant plus aucune tumeur sous le jarret, & bien portant à tous égards.

Cette manière de faire l'opération étant en elle-même évidemment plus

simple , & , à tous égards , moins dangereuse que la méthode que l'on emploie ordinairement , il n'est pas nécessaire de détailler toutes les raisons pour lesquelles elle doit obtenir la préférence. Mais avant de terminer , il sera à propos d'observer que maintenant M. *Hunter* blâme plutôt qu'il n'approuve d'appliquer un aussi grand nombre de ligatures que l'on a fait dans l'observation que nous avons rapportée , parce que ces ligatures ne peuvent sortir sans produire de l'exulcération à la partie de l'artère qu'elles enferment , ce qui exige beaucoup de temps lorsque la ligature n'est pas bien serrée ; je ne crois pas non plus qu'il soit encore d'avis de guérir la plaie par la *première intention* ; mais je pense qu'il laisseroit bien plutôt les bords coupés s'enflammer & suppurer , parce qu'alors il lui seroit plus facile de visiter l'artère lorsque cela seroit nécessaire ; & je présume que , par le moyen des appareils , il pourroit exercer une douce compression , qui aideroit l'action des ligatures.

Il ne sera pas hors de propos d'observer ici que les chirurgiens ont mis beaucoup trop d'importance à la nécessité qu'il se rencontrât dans les artères de larges ramifications collatérales , pour assurer le

succès de cette opération. Une telle opinion est due plutôt à leurs connoissances anatomiques , qu'à des observations faites dans la pratique chirurgicale , puisque nous voyons que le tronc de l'artère fémorale peut être comprimé dans quelque partie que ce soit de la cuisse , sans produire la mortification du membre. Après la mort d'un malade attaqué d'anévrisme , M. *Hunter* examina le membre affecté , & quoiqu'il y eût grande raison de croire que l'artère avoit été oblitérée au-dessus de la grosse branche qui se distribue aux muscles , cependant le membre avoit été parfaitement bien nourri.

Depuis que j'ai rédigé l'observation précédente , M. *Birch* , chirurgien de l'hôpital de Saint Thomas , a employé cette manière de faire l'opération dans un cas d'anévrisme de l'artère fémorale ; mais comme cette opération n'a pas été suivie du succès , quelqu'un pourroit attribuer ce malheur à la manière dont elle fut pratiquée ; & le rapport que j'ai fait de l'observation précédente , pourroit être regardé comme un effet de la partialité. Pour prévenir ces objections , j'ai prié M. *Birch* de me communiquer les détails de cette opération , afin de

rendre plus complète l'histoire que je ferois de ce qui a rapport à cette nouvelle manière d'opérer ; & quoiqu'il me fût désagréable de demander le récit d'une chose qui n'avoit point été couronnée du succès , j'étois convaincu que M. *Birch* étoit trop désintéressé & trop jaloux de participer au progrès de sa profession , pour s'opposer en rien à ce que le fait fût rendu public : j'ai été pleinement confirmé dans mon opinion par la prompte condescendance qu'il a eue pour ma prière.

Je vais rapporter le fait ; j'y joindrai ce qu'a offert l'ouverture du cadavre , faite par M. *Cline* , tels que l'un & l'autre m'ont été communiqués par M. *Birch*.

F A I T.

« Un nègre , nommé Jean-Louis , âgé de quarante-trois ans , reçut un coup à la partie antérieure de la cuisse droite. Environ un mois après il apperçut une petite tumeur , qui augmenta graduellement , & il disoit lui-même qu'il y sentoît *thump , thump* (a). »

(a) Expression qui, en anglois , peint assez bien le battement de l'artère que l'on sent dans un sac anévrisimal.

« La tumeur s'accroissant, Jean-Louis vint à Londres pour consulter ; il sollicita son entrée à l'hôpital de Saint Thomas le 26 octobre 1786 , & il fut reçu sur le champ. En l'examinant, je trouvais une grosse tumeur , située en-haut , à deux pouces du ligament de Poupert , & occupant les deux tiers de la cuisse ; on y sentoit de la pulsation ; & il n'y avoit pas de doute que ce ne fût un anévrisme de l'artère fémorale. »

« Je fis tirer sept onces de sang du bras , & je prescrivis un opiatique à prendre le soir. Le malade dormit bien , & le jour suivant on fit une consultation dans laquelle on proposa de faire l'opération , & de s'efforcer de passer une ligature autour de l'artère fémorale , en livrant le malade au hasard de nourrir le membre affecté , par le moyen de l'artère profonde & des autres vaisseaux anastomosés. »

« Il fut décidé le 3 novembre que l'on pratiqueroit l'opération. M. *Cline* se chargea de comprimer l'artère à l'endroit où elle passe au travers du ligament de Poupert ; ce qu'il exécuta facilement par le moyen d'une compresse dure , en forme de T , avec une base large. »

« On convint qu'avant de faire l'opé-

ration, on feroit autour de la partie supérieure du sac anévrismal, une incision fémi-lunaire, en état de procurer de la place lorsqu'on feroit l'incision longitudinale, nécessaire pour difféquer jusqu'à l'artère; ce qui fut en effet pratiqué. On incisa les tégumens, assez pour pouvoir découvrir la pulsation de l'artère; on fut obligé de difféquer & d'enlever quelque portion de la membrane cellulaire & quelques glandes lymphatiques. Je séparai avec mes doigts les fibres musculaires, & je déchirai le tissu qui lie ensemble les différentes parties, jusqu'à ce que l'on pût manifestement sentir la pulsation de l'artère. Il fut alors nécessaire de diviser une partie du fascia qui couvre l'artère, ce que je fis en portant le dos d'un bistouri sur l'ongle de M. *Cline*, tandis que son doigt pressoit sur l'artère à nud. Après quoi, on put saisir & comprimer le vaisseau entre le doigt & le pouce. Ensuite, je pris une sonde à œil, armée d'une ligature forte & plate; je la passai à travers la membrane cellulaire, & la portai sous l'artère. Ceci étant fait, nous eûmes le vaisseau en notre disposition pour pouvoir le dégager en-bas, & passer une autre ligature un peu au-dessous de la première. Enfin

on serra cette dernière ligature , ayant laissé la première lâche , afin de nous en servir en cas d'accident. »

« Après avoir séparé les fils , & les avoir attachés , la plaie fut pansée légèrement ; la tumeur fut laissée dans sa situation naturelle ; & le malade fut porté dans son lit , n'ayant perdu que quatre à cinq onces de sang pendant l'opération. On ne sentit plus de pulsation dans la tumeur après que la ligature eut été ferrée. »

« Le samedi 4 novembre , le malade avoit bien dormi ; il se trouvoit à son aise , & il y avoit assez de chaleur dans l'extrémité , pour que je fusse assuré de quelque circulation. »

« Le 5 , le dégorgement des vaisseaux lymphatiques blessés fut assez abondant pour obliger à lever l'appareil. La tumeur étoit plus molle au toucher , & à son sommet la peau commençoit à se rider. »

« L'évacuation lymphatique continua jusqu'au neuvième jour , & alors la plaie commença à suppurer , ne fournissant toutefois qu'une très-petite quantité de pus. La tumeur s'amincit en un point , & eut l'air de se disposer à ulcérer les tégumens. Ce jour-là je mis une

ligature à saignée autour de la jambe du malade, immédiatement au-dessous du genou, & les veines se tuméfièrent au point que l'on en auroit très-facilement tiré du sang si on les eût piquées.»

« Le dixième au soir, le malade eut de la fièvre. »

« Le onzième, il fit quelques selles, produites par un laxatif que j'avois ordonné, & il se trouva mieux. »

« Le douzième, la tumeur étoit très-mince dans un point, & l'on y sentoît manifestement de la fluctuation; le membre étoit chaud & pouvoit se mouvoir; mais le malade eut de la fièvre & du délire pendant la nuit. Je lui ordonnai une décoction de quinquina & un bol sédatif; mais il ne voulut pas les prendre. »

« Le treizième, la plaie parut vermeille, & donnoit du pus louable; le malade eut la fièvre & le délire; sa tumeur menaçoit de s'ouvrir; il prit ce jour les médicamens que j'avois prescrits la veille. »

« Le quatorzième, le délire cessa; mais le malade étoit languissant & brûlant; la tumeur s'ouvrit, & laissa couler de la sérosité & du sang grumelé; le malade s'évanouit, ses appareils ne furent point dérangés; il dormit tranquil-

lement ; ensuite il s'évanouit de nouveau, vers les six heures du soir , & il expira. Je le vis à sept , lorsque le membre étoit encore chaud ; j'enlevai l'appareil , & je trouvai un filet de sang artériel frais , qui étoit sorti de la plaie. »

« Il paroît probable que si ce malade eût demandé du secours avant que la tumeur eût pris autant d'accroissement , l'opération auroit pu avoir du succès , parce qu'on auroit pu faire alors la ligature un peu plus bas sur l'artère saine. »

OUVERTURE DU CADAVRE.

« On procéda à l'ouverture du corps le lendemain matin. Les tégumens étoient mortifiés au milieu de la tumeur ; le sang contenu dans cette tumeur étoit très-putride , & en grande partie fluide : il paroissoit être dissous par la putréfaction. »

« De l'eau injectée par l'artère iliaque externe s'échappa librement de la plaie à l'endroit de la ligature où l'artère s'étoit ouverte , & paroissoit s'être ulcérée. »

« En dilatant l'artère depuis la ligature jusqu'au cœur, sa surface interne parut d'un rouge éclatant ; cette apparence inflammatoire diminua à la courbure de

l'aorte , néanmoins elle étoit très-évidente dans ses valvules semi-lunaires ».

« L'artère profonde, qui partoît de l'artère fémorale un peu moins d'un demi-pouce au dessus de la ligature , étoit aussi enflammée en dedans ; il y avoit près de deux pouces d'artère fémorale entre la ligature & le sac anévrisimal ; la surface interne de cette portion d'artère étoit de la couleur blanche qu'elle a ordinairement ; elle étoit tapissée par une substance presque membraneuse que l'on pouvoit enlever, & qui sembloit être de la lymphe coagulée ».

« L'ouverture par où l'artère sortoit du sac anévrisimal étoit presque à trois pouces plus bas que la partie par où elle s'introduisoit. Dans l'ouverture la partie de l'artère, qui étoit depuis le sac jusqu'au jarret, paroissoit entièrement saine & de couleur naturelle ».

Note du Rédacteur.

Depuis quelques années la chirurgie a étendu ses progrès sur la cure de l'anévrisme de l'artère poplitée : on n'a plus recours à la compression que lorsque l'anévrisme est vrai , récent & simple ; & même dans cette circonstance favorable , à peine pourroit-on citer un exemple de succès. La présence des tendons du biceps ,

du demi-nerveux & du demi-membraneux , empêche l'action convenable du bandage compresseur. Ordinairement la compression entraîne de grands inconvéniens ; elle excite la rupture du sac anévrisimal ; elle conduit à l'inflammation & à la gangrène , accidens qui ne laissent d'autre ressource que l'amputation de la cuisse ; mais alors cette ressource a toujours été malheureuse : on n'a même pu sauver ceux dont on a amputé la cuisse , lorsque l'anévrisme ne présentait aucune complication & qu'il auroit pu guérir par le procédé de la ligature.

Il n'y a pas de moyen plus sûr & plus efficace pour la cure de cette espèce d'anévrisme , que la ligature. Elle a eu des succès à Paris , à Londres & en Italie. Elle se pratique communément au-dessus & au-dessous de la portion artérielle affectée. Les deux ligatures sont nécessaires dans l'anévrisme faux , ou quand l'artère est ouverte. Mais on peut se dispenser de la ligature inférieure , lorsque l'anévrisme est vrai , sans rupture du sac , sans épanchement de sang hors de l'artère. Il suffit d'inciser les tégumens à la partie supérieure de la tumeur dans une étendue suffisante pour découvrir & lier le tronc artériel. Cette opération qui se fait sans hémorrhagie , & même presque sans effusion de sang , qui est simple , facile , peu douloureuse , & de courte durée , par laquelle on risque moins de blesser & de lier le nerf poplité , de couper les artères articulaires ; cette opération , dis je , *M. Default* , premier chirurgien de l'hôtel-dieu de Paris , l'a pratiquée pour la première fois le 22 juin 1785 , & elle a été suivie du succès.

Depuis plusieurs années *M. Default* dit dans ses leçons , que quand l'anévrisme s'étend à la

naissance de la poplitée, ou lorsqu'on juge par l'étendue de la tuméfaction qu'il sera très-difficile de lier l'artère en cet endroit, il vaut mieux découvrir l'artère fémorale au-dessous de la partie moyenne de la cuisse & la lier, plutôt que d'inciser sur la tumeur. Ce qui lui a suggéré cette opinion, ce sont des injections qu'il a faites, dès l'année 1767, dans les troncs artériels du bras & de la cuisse au-dessus de leur ligature, & qui ont passé dans les branches inférieures par des vaisseaux collatéraux : ce sont des expériences qu'il a répétées sur des animaux vivans, dont il a lié le tronc de l'artère fémorale au-dessous des musculaires, sans que leur extrémité inférieure ait perdu la vie : c'est enfin le succès d'une opération d'anévrisme faux à la partie moyenne de la cuisse d'un homme, dont le tronc de l'artère fémorale avoit été ouvert par un coup de fusil chargé de plomb & de chevrotine. La tumeur étoit d'un volume énorme ; elle s'étendoit dans presque toute la longueur de la cuisse ; elle contenoit plus de quatre livres de sang coagulé. La jambe étoit excessivement œdématiée. Après avoir lié l'artère au-dessus & au-dessous de la plaie, la vie s'est soutenue dans toute l'extrémité, & le malade, qui jouit encore de la meilleure santé, a été parfaitement guéri en six semaines. D'autres faits déjà publiés confirment les succès de la ligature de l'artère fémorale. Mais doit-on la pratiquer à cette artère dans le cas d'anévrisme au jarret ? On ne peut donner la solution de cette question que d'après des expériences comparatives ; & les circonstances accidentelles de ces tumeurs présentent tant de variétés, qu'il sera difficile de la décider.

La nature peut quelquefois opérer la guérison de cet anévrisme dans le temps où l'on se dispose à l'entreprendre par les secours de l'art. *M. Default* en a vu dernièrement un exemple à l'hôtel-dieu. Un homme avoit un anévrisme vrai au jarret. *M. Default* lui fit observer le repos, & différa de l'opérer pour l'habituer à l'air de l'hôpital. Six semaines après, la tumeur en vingt-quatre heures de temps se réduisit au tiers de son volume, qui auparavant étoit celui d'un gros œuf de poule. On n'y sentoit plus de pulsation ; mais un corps ferme & dur. Les artères collatérales du genou, dilatées par une quantité plus grande de sang, avoient un battement visible. Il s'est formé sans doute un caillot à la partie supérieure de l'anévrisme, qui empêchant l'entrée du sang dans le sac artériel, l'a forcé de se porter dans les vaisseaux voisins. *M. Default* a vu sur un cadavre un cas de cette nature en 1776, pendant qu'il étoit professeur à l'école pratique de chirurgie. Le tronc de l'artère poplitée, qui formoit un anévrisme vrai, étoit bouché par une concrétion sanguine. L'artère fémorale jusqu'à la naissance des musculaires étoit oblitérée, de même que le tiers supérieur, des tibiales. Quelque connoissance que nous ayons de ces faits, nous ne nous permettrons point d'en donner une histoire plus détaillée ; mais nous invitons *M. Default* à en faire part au public : la chirurgie ne peut qu'y gagner infiniment.



OBSERVATION

*Sur une plaie d'arme à feu à la poitrine;
par M. POINCELET, chirurgien à
Houdan.*

Le 28 décembre 1785, le sieur *Cornevin*, âgé de soixante-seize ans, d'un tempérament sec & sanguin, de la meilleure constitution, n'ayant jamais éprouvé que des maladies éphémères, concierge de M. le chevalier *Peteau*, seigneur de *Maulette*, petit village à un quart de lieue de Houdan; étant à écrire debout sur une table, dans une position un peu courbée, reçut (par la croisée, de laquelle il étoit éloigné de trois pieds environ) dans la poitrine un coup de fusil chargé à balle. Il tomba à la renverse; il se traîna dans sa chambre, en perdant beaucoup de sang, & rendant par le vomissement le souper qu'il venoit de prendre. Il étoit seul alors; & revenant un peu à lui, il eut le courage de se mettre sur son lit. Il étoit sept heures du soir; sa domestique, qui étoit sortie, ne revint qu'à onze heures, elle se trouva mal à l'aspect de son maître, qu'elle trouva glacé & baigné

dans son sang. Elle ne put appeler du secours qu'à minuit, que l'on m'envoya chercher. J'arrivai à une heure du matin; le blessé avoit toute sa connoissance; il étoit entouré de monde occupé à le réchauffer.

Je trouvai une plaie de la grandeur d'une pièce de vingt-quatre sous, entre les cartilages de la seconde & troisième des vraies côtes à leur insertion au sternum du côté droit; l'air, qui en sortoit avec violence, expulsoit de la poitrine une quantité considérable de sang vermeil & écumeux: je portai mon doigt dans cette plaie, & j'en ramenai quelques portions cartilagineuses des côtes, avec des débris du sternum, au bord duquel la balle avoit fait une échancrure semi-lunaire; mais je ne trouvai point la balle elle-même, & j'augurai qu'elle étoit tombée dans la poitrine; le malade pendant ces recherches s'évanouit. Je crus qu'il alloit expirer. Je couvris promptement sa blessure de quelques compresses soutenues par le bandage de corps, & le fis reporter dans son lit, où il revint entièrement de sa foiblesse. Je restai auprès de lui jusqu'à six heures du matin; sa respiration ne fut point gênée; il eut quelques instans de sommeil, mais

qui furent interrompus par les douleurs qu'il sentoît à la poitrine. Il se plaignit d'en éprouver une plus forte au dos , sur lequel il étoit couché ; ce qui me fit présumer que la balle avoit traversé la poitrine. En effet , elle fut retrouvée dans la chambre quelques momens après.

Je visitai alors plus exactement le malade , ce que sa syncope ne m'avoit pas permis de faire à mon arrivée. Je trouvai une plaie ronde , de la grandeur d'un denier ; elle avoit rendu beaucoup de sang , & étoit placée sur l'angle inférieur de l'omoplate , à travers lequel la balle avoit fait son passage. Je jugeai cette blessure essentiellement mortelle ; mais néanmoins je ne désespérai pas entièrement du salut du malade , qui depuis dix à onze heures qu'il avoit été frappé , n'éprouvoit aucuns symptômes d'épanchement , quoique l'hémorrhagie ne fournît plus au dehors : il avoit la respiration libre ; c'est pourquoi j'appliquai sur les plaies des compresses trempées dans une eau de guimauve marinée , & animée d'eau-de-vie. Je fis coucher le malade sur le côté de sa blessure , & lui prescrivis le silence le plus exact , qu'il interrompoit néanmoins souvent , pour répondre à une affluence de monde , que la curiosité &

la surprise de le voir vivant après une semblable blessure , lui attiroit. Je lui prescrivis pour toute nourriture deux bouillons gras coupés par jour , & je lui ordonnai pour boisson une infusion de plantes vulnérables. Je ne lui proposai pas de saignée à cause de son âge , de la quantité de sang qu'il avoit perdu , de l'absence des accidens qui auroient pu l'exiger , & de l'état misérable de son poulx.

Le pansement du soir fut le même ; l'appareil étoit tout trempé de sang , & l'air sortoit avec force par la plaie du devant de la poitrine. Il n'y avoit point d'autres accidens.

Le second jour , je pansai de la même manière ; je ne trouvai aucune différence dans l'état de la respiration ; le poulx étoit un peu relevé ; le malade avoit été tranquille pendant la nuit ; il avoit dormi , & il commençoit à cracher du sang.

Le troisième jour il éprouva de la fièvre , pour avoir trop parlé , & avoir mangé une soupe malgré mes défenses.

Le quatrième , qui étoit le premier janvier 1786 , la fièvre cessa , l'expectoration étoit toujours sanguinolente & le malade s'en trouvoit bien ; je continuai le même pansement ; le malade

garda la même situation; j'ordonnai seulement de plus quelques cuillerées d'un looch vulnérable & béchique, & je permis plus souvent du bouillon.

Le cinquième, les pansemens répétés deux fois par jour, furent les mêmes; les compresses n'étoient plus si chargées de sang, mais toutes mouillées de la vapeur pulmonaire que l'air entraînoit par la plaie du devant de la poitrine; celle du derrière rendoit très-peu de chose; le malade se trouvoit parfaitement bien; il n'avoit point de fièvre; il demandoit à manger, en disant qu'à soixante-seize ans révolus on ne pouvoit observer une diète si austère. Je permis une très-légère soupe, qu'il digéra bien; les évacuations alvines se faisoient une fois le jour, & les nuits étoient tranquilles.

J'étois étonné de tout cela, à cause de la suppuration que je croyois devoir se faire dans le poulmon. J'engageai M. *Laurency*, mon confrère, en qui j'ai la plus grande confiance à venir voir ce blessé; il fut surpris de le trouver en aussi bon état, & il approuva la conduite que je tenois.

Le sixième jour jusqu'au dixième, la situation de mon malade fut tout aussi satisfaisante; les crachats rendus sans

peine commençoient à devenir purulens.

Le onzième, il y eut dans la nuit un peu d'agitation & de fièvre; au pansément du matin, l'appareil de la plaie antérieure étoit chargé de beaucoup de matière sanguinolente qui venoit de l'intérieur; le blessé en expectoroit de semblable; la respiration étoit un peu plus gênée. Je fis supprimer les deux petites soupes. On ne donna que du bouillon & de l'infusion vulnéraire.

Les évacuations se soutinrent jusqu'au quatorzième jour, que la fièvre n'étoit plus sensible, & que les crachats commencèrent à redevenir purulens; la langue étoit chargée; ce qui me détermina à faire prendre ce jour-là deux onces de manne dans du petit lait; les selles bilieuses & abondantes qui en ont résulté, ont beaucoup soulagé le malade, & rendu la respiration plus libre.

Le quinzième & le seizième, tout alla bien; les deux plaies rendoient un pus blanc & louable; le malade fut levé une heure, & le supporta sans peine.

Le dix-huitième, l'air qui sortoit déjà en moindre abondance par la plaie, cessa entièrement d'y passer par les progrès que la plaie faisoit vers la cicatrice, bien que j'eusse tous mes efforts pour l'en

empêcher , parce qu'il ne me paroiffoit pas probable que la plaie du poumon pût être parvenue à une guérifon auffi prompte.

Depuis le dix-neuvième jufqu'au vingt-quatrième, il n'y eut rien d'extraordinaire. Le malade recouvroit fes forces de jour en jour ; il fe promenoit dans fa chambre ; la plaie du dos étoit déjà fermée ; la plaie antérieure le fut entièrement le vingt-fixième, & la cicatrice étoit ferme ; l'expectoration , qui s'étoit foutenue purulente, diminuoit fenfiblement, fans que le bleffé en fût en aucune manière incommodé. Enfin je le quittai, & il reprit fes exercices & fon genre de vie ordinaire.

J'admirois le pouvoir de la nature, à laquelle feule je rapportois une guérifon fi rapide ; mais néanmoins je doutois qu'elle fût radicale. Une balle qui traverse la poitrine & le poumon, qui fracaffe deux côtes, une portion du sternum, & qui fait fon paffage dans l'angle inférieur de l'omoplate, doit néceffairement occafionner une fuppuration longue du poumon, & d'autres accidens auffi graves ; & des os brifés par un corps contondant, doivent s'exfolier au moins d'une manière infenfible, & plus ou moins long-temps

long-temps après la bleffure ; c'est pour-
quoi n'étant pas tranquille sur l'état du
malade , je retournai chez lui huit jours
après ; je le trouvai à table , ayant tous
les signes de la meilleure fanté ; il se plai-
gnoit seulement qu'il lui étoit survenu
depuis deux ou trois jours sur la cicatrice
antérieure un petit bouton charnu qui
suppuroit. En effet, j'apperçus au centre
de cette cicatrice une petite ouverture ,
dans laquelle j'introduisis avec peine un
stylèt , que je ne pus faire pénétrer qu'en-
viron à trois à quatre lignes , entre les
fibres musculaires du grand pectoral : j'au-
gurai néanmoins que la nature vouloit
disposer l'exfoliation des os qui avoient
été bleffés , & je prévins le malade qu'en
cas que cela fût , il porteroit en cet en-
droit une fistule qui suppureroit plus ou
moins long-temps , & qu'il étoit plus
prudent d'abandonner cette maladie aux
soins de la nature , à laquelle il avoit tant
d'obligations , que de tenter à son âge les
moyens que l'art fournit pour la guéri-
son d'une pareille fistule ; il ne s'effraya
point de mon prognostic , & consentit à
suivre mon avis.

En conséquence je lui prescrivis seu-
lement des moyens simples pour coo-
pérer avec la nature , à sa conservation,

& l'aider dans ce qu'elle se dispoſoit à faire : ainſi j'agrandis la petite ouverture fiſtuleuſe avec la racine de gentiane, & je fis des injections déterſives.

Cet exutoire naturel que j'ai exploré de nouveau, ne pénétre point dans la poitrine ; il ne paroît pas diſpoſé à livrer paſſage aux exfoliations ; il rend par jour environ dix à douze gouttes de pus blanc & épais : le malade continue les petits panſemens que je lui ai conſeillés ; il ſe porte très-bien d'ailleurs ; il ne veut point ſ'aſſervir à un régime de vie particulier ; il ne crache plus rien qui puiſſe reſſembler à du pus ; & même il ne crache preſque pas ; il vaque à ſes affaires ordinaires, tant de l'intérieur de ſa maiſon, que du dehors ; ſa reſpiration eſt telle qu'elle étoit avant ſon accident, & il ne lui reſte enfin d'autres incommodités, qu'une très-légère fiſtule à la poitrine, ce qui ſera peut être pour lui un avantage, puisſqu'il étoit expoſé à éprouver de temps en temps des douleurs rhumatiſmales, & que depuis ſa bleſſure juſqu'à ce jour, 20 mai 1786, il n'en a eu que très-peu.



M É M O I R E.

*Sur la cure d'une hernie dans le scrotum ,
avec gangrène ; par M. HERMANS ,
chirurgien à Louvain.*

Je fus appelé le 8 juillet 1784 à l'hôpital de S. Pierre à Louvain , pour voir le nommé *Léonard Vander Broech* , garçon brasseur , âgé de 26 ans ; je trouvai le malade au lit , attaqué d'une hernie intestinale complète du côté droit , avec fièvre & vomissemens continuels. *M. Vander Belen*, docteur *Primaire* de la Faculté de médecine de notre Université, ordonna une saignée & des lavemens émolliens ; j'appliquai sur la hernie une fomentation avec du vinaigre ; ayant ensuite voulu faire l'opération du taxis , & n'y ayant pu réussir , je mis un cataplasme émollient que je renouvelai de trois en trois heures. Après quoi je tentai de nouveau l'opération du taxis ; mais tout fut inutile. Je répétai la saignée , & j'ordonnai de continuer le cataplasme.

Le lendemain nous trouvâmes tout dans le même état que le jour précédent. Je fis encore quelques tentatives pour la

réduction; elles furent aussi vaines que les précédentes. Nous conclûmes pour lors de procéder à l'opération, que j'entrepris le même jour, à quatre heures après midi, assisté de deux de mes élèves, en présence de M. *Vander Belen*, & de M. le Curé dudit hôpital.

L'incision faite, & l'intestin étant découvert, je trouvai l'anneau entièrement libre; mais il ne me fut pas plus possible que ci-devant de faire la réduction, l'intestin sorti, qui étoit d'un volume considérable, étant adhérent au sac herniaire. Je détachai donc toutes ces adhérences. Parvenu à l'extrémité du sac herniaire, j'y découvris un étranglement. Ayant alors introduit ma sonde entre l'intestin & le sac, je glissai doucement mon bistouri à bouton, entre la sonde & le sac, que je débridai suffisamment; ce qui nous fit voir que la portion de l'intestin qui avoit été étranglée, & qui étoit de la longueur de quatre doigts, étoit totalement mortifiée de même qu'une partie du mésentère, qui avançoit de la longueur d'un doigt. Ayant bien baigné les intestins avec du vin tiède, j'en tirai une partie hors du ventre, que je fis aussitôt rentrer doucement, de même que celle qui avoit formé la

hernie , à l'exception de la partie mortifiée que je laissai hors de l'anneau. Je mis une compresse , imbibée de *teinture majeure* (a) , sur la partie mortifiée , & je remplis le reste de la plaie de charpie & de compresses imbibées de vin tiède , & je finis par le bandage.

Le lendemain 10 juillet , le matin , nous trouvâmes le malade avec très-peu de fièvre , mais le vomissement continuoît. Après avoir levé l'appareil , nous vîmes que la nature avoit borné la gangrène : nous en conclûmes , M. *Vander Belen* & moi , qu'il falloit emporter toute la partie mortifiée , introduire le bout supérieur de l'intestin dans l'inférieur , & y faire la future du pelletier ; ce que j'exécutai (b) après avoir emporté une

(a) Ma teinture majeure est composée de benjoin & d'alôës dans l'esprit de vin.

(b) *Note du Rédacteur.*

Nous aurions désiré que M. *Hermans* eût fait la description du procédé qu'il a suivi pour faire les points de la future du pelletier , après avoir introduit le bout supérieur de l'intestin dans le bout inférieur , sans aucun intermède ; car dans ce cas , le procédé doit être différent de celui où l'on fait cette future pour une plaie d'intestin en long ou en travers , mais sans perte

partie du mésentère (a), pour faciliter l'insertion d'un des bouts de l'intestin dans l'autre. La suture achevée, je tirai encore une partie de l'intestin hors du ventre; ayant bien baigné toute la partie de cet intestin avec du vin tiède, je la fis rentrer dans le ventre, observant toujours de faire rentrer premièrement la portion que j'avois tirée la dernière. Je laissai hors de l'anneau le fil qui avoit servi à la suture; je pansai la plaie avec un digestif animé, ayant mis au-devant de l'anneau un petit linge en forme de sondon, imbibé de teinture majeure; & j'appliquai sur le ventre une fomentation émolliente.

Le 11. juillet, le malade avoit peu de fièvre; je lui fis prendre un lavement, & une heure après, il fit une selle considérable qui le soulagea beaucoup; je

de substance. A-t-il cousu dans toute la circonférence des deux bouts insinués l'un dans l'autre? La fistule stercorale, qui a subsisté quelques temps annonce que la réunion ou le rapprochement des deux bouts n'étoit pas bien exact.

(a) J'ai immédiatement inséré le bout supérieur de l'intestin dans l'inférieur, sans intermède quelconque de trachée, de carte, &c.

continuai les lavemens deux fois par jour.

Le 14, la matière d'une selle copieuse contenoit du pus très-louable, ce qui me fit conjecturer que les deux bouts de l'intestin commençoient à se réunir. La maladie se termina presque sans fièvre, quoique les vomissemens aient subsisté jusqu'au 24. Les lavemens furent continués.

Le 25, ayant ôté l'appareil, je trouvai que le fil qui avoit servi à la suture étoit tombé. J'observai une espèce de mucus dans la plaie; ayant bien examiné cette plaie, je trouvai une petite ouverture à la partie de l'intestin qui correspondoit à l'ouverture de l'anneau: elle étoit de la grandeur de la tête d'une grosse épingle, & elle m'inquiéta beaucoup, parce que je craignois qu'il ne fût resté une fistule.

Le 26, l'appareil étant levé, je fus bien plus inquiet en trouvant de la matière fécale dans la plaie, ce qui me déterminà à faire suspendre les lavemens, & à substituer un suppositoire ordinaire, qui produisit au malade une selle abondante & naturelle: ce suppositoire fut continué jusqu'au 7 août. Pour lors je cessai d'en appliquer, voyant que la na-

ture opéroit par elle-même, le malade faisant tous les jours une bonne selle. Néanmoins, je le tins à la diette du bouillon jusqu'au 9 août; ensuite je substituai le lait au bouillon. Les selles continuèrent à venir sans aucune douleur, quoique la matière fécale sortît toujours en petite quantité par la plaie. Enfin, le 24 la matière fécale cessa de couler par la plaie, & le malade se trouva parfaitement guéri. Il a repris peu après son travail, & il le continue encore actuellement en mai 1786, s'étant toujours bien porté, & n'ayant pas senti la moindre douleur ni la moindre difficulté dans aucune de ses fonctions.

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de janvier 1787.*

La colonne de mercure s'est élevée pendant vingt jours de 28 pouces à 28 pouces 7 lignes $\frac{3}{4}$; elle s'est abaissée pendant quatre jours de 28 pouces à 27 pouces 9 lignes. La différence a été de dix lignes $\frac{3}{4}$.

Le thermomètre, du premier au fix, a marqué au-dessus de 0, deux fois 1, trois fois 2, une fois 4 au matin, de 2 à 6 à midi, & de 1 à 4 au soir; du sept au trente-un (à l'except-

tion du dix, du treize, du dix-neuf au vingt-deux, & du vingt-neuf au trente-un, où le thermomètre a marqué au-dessus du terme de la congélation de 1 à 4 au matin, de 3 à 6 à midi, & de 1 à 4 au soir), il a été au matin de 0 à 3 au-dessous, à midi de $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0, à 4 au-dessus, au soir de 1 & $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0 à 4 au-dessus. La différence a été de 9 degrés.

Le ciel a été clair sept jours, couvert quatorze, & variable dix jours; il y a eu cinq fois de la pluie, cinq fois de la bruine, deux fois de la neige, une fois de la neige fondue, quatorze fois du brouillard, dont neuf fois épais & puant, & quatre fois du vent, dont deux fois S-E., & deux fois N-E. très-piquant.

Les vents ont soufflé quinze jours N., deux jours N-O., quatre jours N-N-E., deux jours E-S-E., deux jours S-E., deux jours S., deux jours S-O. & deux jours E. matin, S-E. soir.

L'hygromètre, à l'exception des douze, treize, quatorze & vingt, où il s'est élevé de 1 à 2 degrés au-dessus de 0, a été constamment au-dessous de 0 de 1 à 3 matin & soir.

Il est tombé pendant le mois cinq lignes une dixième d'eau à Paris.

La constitution de ce mois a été modérément froide pour la saison & très-humide; il n'a cessé de geler tous les jours plus ou moins forte-

ment, & malgré les vents de nord qui ont régné, & l'atmosphère qui a montré beaucoup de ressort, l'humidité cependant s'est maintenue constamment pendant tout le mois, dont près de la moitié s'est écoulé en brouillard. Aussi les maladies de poitrine, telles que les rhumes, les catarrhes, ont en général dominé, & les maladies ou putrides ou purement inflammatoires ont été très-rares. Il y a eu des dysenteries, dont quelques-unes colliquatives & gangréneuses : les premières ont été peu fâcheuses, elles ont cédé facilement au traitement indiqué ; les secondes ont été mortelles pour la plupart. Les pleurésies & péripneumonies bilieuses ont été communes, ainsi que les fièvres bilieuses simples ; elles ont, à l'ordinaire exigé, peu de saignées & l'émétique administré de bonne heure. Les fièvres malignes nerveuses ont été graves, & l'issue fâcheuse. Il y a eu peu de fièvres intermittentes ; celles que l'on a vues, étoient ou anciennes ou par récidive, & très-rebelles.

Les affections rhumatismales, ou plutôt rhumatismo-bilieuses inflammatoires, ont continué de régner ; divers organes en ont été attaqués, & elles ont présenté des symptômes variés à raison de leur siège. La poitrine a été l'organe le plus sujet à en recevoir les impressions. Les maladies de poitrine dérivant de cette cause, ont été accompagnées de plus ou moins de fiè-

vre. Le pouls étoit ferré, petit & très-fréquent; la poitrine étoit douloureuse; la toux sèche, âcre & quinteuse. Les crachats rares & séreux. Du cinq au six ils étoient mêlés de filets de sang, ils devenoient rosés & continuoient de rentrer quelques stries jusqu'au quatorze ou au quinze de la maladie. Les béchiques, les loochs, les huileux, loin d'adoucir, sembloient irriter la chaleur de cet organe & exciter la toux. Chez quelques-uns il survenoit une douleur plus ou moins aiguë au côté, tantôt fixe, tantôt errante, & plus ou moins étendue. Cette douleur & les crachats sanguinolens n'ont pas toujours cédé aux saignées. Le sang que l'on tiroit à ces malades, étoit sec & couenneux; l'application des huiles, du baume tranquille, de l'avoine humectée de vinaigre, sur la douleur de côté, ont paru l'irriter plutôt que l'adoucir; l'emplâtre de eiguë l'a adoucie & a contribué à la dissiper. Ces affections ont exigé des saignées rapprochées dans l'invasion: à chaque saignée le pouls se développoit de plus en plus, & il a fallu les réitérer jusqu'à ce qu'elles amenassent une moiteur soutenue, qui maintenoit le calme & assuroit la coction; le kermès, soit seul, soit uni au camphre & à la poudre tempérante, produisoit alors les meilleurs effets. Elles se sont terminées par d'abondantes évacuations bilieuses, qu'il a fallu entretenir par de fréquens,

purgatifs. Ces affections n'ont été fâcheuses qu'à ceux à l'égard desquels on a négligé les saignées; & chez ceux où on les a trop menagées, la maladie a traîné en longueur pendant plusieurs mois.

Cette humeur s'est portée aussi sur le bas-ventre, & les douleurs qu'elle a excitées ont paru avoir leur foyer dans les membranes communes. La fièvre étoit modérée, le pouls vif, dur & concentré; le ventre étoit peu sensible au toucher, il restoit mou; les hypochondres étoient gonflés sans dureté; la peau du visage, ni la conjonctive, ne portoient aucune teinte de jaune. Dans les accès de douleurs, qui étoient très-aiguës, les malades vomissoient ce qu'ils avoient pris. Les urines étoient claires, elles couloient abondamment; la boisson ne fatiguoit point l'estomac, & le ventre étoit constipé. Les saignées, les bains, paroissent dissiper les accidens, & après quelques jours de relâche, ils reparoissent avec autant d'intensité, & durent plusieurs jours. Les saignées & les bains ramenoient é calme. Le sang s'est toujours soutenu couenneux à toutes les récidives. Les calmans, tels que l'opium, n'ont pas produit les effets qu'on en attendoit. Dans le calme les malades, quoique sans fièvre & sans douleurs, restoit inquiets, ils se plaignoient d'insomnie, la peau étoit sèche & ils avoient un sentiment de froid

général : cet état annonçoit le retour des accidens. Les saignées , les sangsues, les bains, les lavemens , une abondante boisson, n'ont procuré que des soulagemens momentanés; l'æther pris fréquemment & à petites doses, mais uni à l'esprit de térébenthine pour le fixer, a paru les prolonger, & a enfin amené le calme désiré; en procurant la transpiration, & peut-être que le remède célèbre par ses succès dans le cholérithis, & dont l'humanité est redevable aux recherches de M. *Durande*, doit une partie de ses succès au calme qu'il procure. Le ventre étant plus libre, les évacuations devinrent bilieuses, & les purgatifs achevèrent la curation.

Cette humeur a été funeste à quelques femmes en couches, sur la matrice desquelles elle s'est portée.

Les gouteux ont beaucoup souffert. Il y a eu quelques érysipèles inflammatoires, & très-peu de petites véroles, qui d'ailleurs ont été bénignes.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. JANVIER 1787.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	<i>Au lever du Soleil.</i>	<i>A deux heures du soir.</i>	<i>A neuf heures du soir.</i>	<i>Au matin.</i>		<i>A midi.</i>		<i>Au soir.</i>	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	0,10	0,10	-0,13	28	4, 7	28	4, 2	28	4, 1
2	-0, 5	1, 6	0,14	28	3,10	28	3, 5	28	3, 5
3	1, 0	4, 2	2, 2	28	3, 0	28	2,11	28	4, 1
4	1, 6	2,14	0, 8	28	4,11	28	5, 0	28	5, 2
5	1, 2	3,12	3,18	28	4, 5	28	3, 8	28	3, 4
6	3, 8	5, 8	4,13	28	2, 6	28	2, 1	28	2, 9
7	-0,16	0,13	-2, 7	28	4, 5	28	4, 8	28	5, 5
8	-3, 5	0, 6	-2, 9	28	5, 6	28	5, 6	28	5, 6
9	-1,13	2, 7	1,11	28	4,10	28	4, 3	28	3, 8
10	0, 9	1, 3	-0,12	28	3, 1	28	2, 7	28	1,11
11	-2, 0	4, 4	0, 4	28	1, 1	28	0, 6	27	11, 2
12	-1, 7	5, 8	2,10	27	9, 5	27	7, 8	27	6, 4
13	2, 7	6,18	1,16	27	6, 8	27	7, 2	27	8, 4
14	-0,15	2,13	1, 0	27	9, 9	27	10, 0	27	10, 5
15	1,13	2, 0	-2, 4	27	10, 8	27	10, 8	27	10, 4
16	-3,14	1,16	-2, 4	27	9, 9	27	9, 7	27	9, 8
17	-1, 3	2,12	0,16	27	10, 6	27	10, 11	27	0, 0
18	0, 2	0,17	-0, 2	28	1, 5	28	1, 3	28	0, 4
19	1, 8	1, 6	0, 7	28	0, 7	28	1, 0	28	1, 6
20	1, 2	3, 2	4, 7	28	0,10	28	0, 2	28	0, 5
21	2, 0	3,18	3,18	28	0, 9	28	0, 3	28	11, 8
22	4,10	4,13	1,10	27	11, 6	27	11, 6	27	0, 3
23	-0,14	2, 4	-1, 0	28	0, 0	27	11,11	28	11,11
24	0,10	2,14	1, 0	27	11, 7	27	11, 3	27	11, 6
25	-1, 4	0,14	-1, 0	27	11, 5	27	11, 5	27	11, 4
26	-2,12	-0,14	-2, 9	27	10, 6	27	9, 0	27	8,15
27	-5, 8	-1, 3	-1,16	27	8, 5	27	8,11	27	9,11
28	-2, 0	-1,15	-0,11	27	9, 9	27	8, 2	27	10, 2
29	-1, 0	3, 7	3, 5	28	0, 9	28	1, 8	28	3, 2
30	2, 2	6, 2	2, 3	28	6, 3	28	4, 5	28	4, 5
31	0,10	6,13	2, 5	28	4, 5	28	4, 0	28	4, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	E. couv. froid.	S-O. brou. froi.	S-O. <i>idem.</i>
2	N-O. brou. fro.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
3	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
4	N. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
5	E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
6	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
7	N-E. fere. froid.	N-E. nuag. froid.	E. ferein. froid, vent.
8	E. <i>idem.</i>	N-E. couv. froi.	N-E. <i>idem.</i> auro. boréale, vent.
9	E. <i>idem.</i> , vent.	E. couvert, froi.	N-E. <i>idem.</i>
10	E. couv. froid.	E. <i>idem.</i>	N-E. fere. froid.
11	N-E. fere. froid.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
12	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i> , vent.
13	S-E. couv. fro. v.	S-E. couv. frais.	S-E. fere. froid.
14	E. nuag. froid.	E. couv. froid.	E. <i>idem.</i>
15	E. couv. fro. bro.	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
16	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
17	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. couv. vent.
18	E. couv. brouil.	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i> nuage.
19	E. couv. froid.	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
20	E. bro. fro. brui.	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
21	E. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>	S-O. co. fro. br.
22	N. cou. froi. bru.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
23	E. ferein, froid.	E. <i>idem.</i>	N-E. fere. froid.
24	E. brouil. froid, neige.	E. <i>idem.</i>	E. couv. fro. ve.
25	E. fere. froi. ve.	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
26	E. <i>idem.</i>	N-E. cou. fro. v.	N-E. <i>idem.</i>
27	E. ferein, froid.	N-E. couv. froi.	N-E. <i>id.</i> ve. nei.
28	S. couv. froid. v.	S. <i>idem.</i> neige.	N-E. fere. froid.
29	S. brouil. froid.	S. <i>idem.</i> pluie.	S. cou. froi. dég.
30	S. couvert, froid.	S. ferein, frais.	S-E. ferei. froid.
31	E. nuag. froid.	S-E. nuag. frais.	N-E. fere. froid.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur... 6, 18 deg. le 13.

Moindre degré de chaleur... -3, 14 le 16.

Chaleur moyenne..... 0, 19 deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*

Mercure... 28 5, 6, le 8.

Moindre élév. du Mercure... 27 6, 4, le 12

Elévation moyenne.. 27 9, 2

Nombre de jours de Beau 8

de Couvert.. 13.

de Nuages.. 1

de Vent.... 3

de Brouillard. 12

de Pluie.... 1

de Neige... 4

Quantité de Pluie. 2, 6 lign.

Evaporation..... 14 3

Différence..... 11 9

Le vent a soufflé du N..... 10 fois.

N-E..... 19

N-O..... 2

S..... 6

S-E..... 6

S-O..... 4

E..... 46

TEMPÉRATURE, froide & humide à causé des brouillards.

MALADIES : quelques rhumes.

Plus grande sécheresse... 34, 1 deg. le 13.

Moindre 3, 1 le 20

Moyenne..... 16, 0

A Montmorency ce premier février 1787.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de janvier 1787; par
M. BOUCHER, médecin.*

Après deux à trois jours de dégel au commencement du mois, la gelée a repris & a persisté jusque dans les derniers jours du mois; mais elle n'a pas été forte, la liqueur du thermomètre n'étant point descendue, aucun jour, plus bas qu'au terme de 2 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessous de celui de la congélation; il geloit également de tous vents.

Il n'est tombé qu'une très-petite quantité de neige, & cela vers la fin du mois. Mais il y a eu beaucoup de brouillards.

Le mercure dans le baromètre s'est maintenu, durant tout le mois, au-dessus du terme de 27 pouces 9 lignes. Du premier au 10, il s'est élevé jusqu'à celui de 28 pouces 5 lignes ou environ. Le 7, il étoit monté à 28 pouces 6 lignes.

Les vents ont été variables.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 3 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 2 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 6 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

498 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.
 7 fois du Nord vers l'Est.
 4 fois de l'Est.
 6 fois du Sud vers l'Est.
 7 fois du Sud.
 2 fois du Sud vers l'Ouest.
 4 fois de l'Ouest.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.
 3 jours de pluie.
 3 jours de neige.
 14 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de janvier 1787.

Nos hôpitaux de charité étoient remplis de gens attaqués des suites de rhumes négligés, & tombés dans la fièvre hectique ou pulmonie; peu en ont échappé; les rhumes de poitrine étoient épidémiques; ils étoient très-vraisemblablement l'effet des gros brouillards qui étoient fréquens depuis la mi-décembre. Nombre de personnes ont essayé la pleuro-péritonéumonie, qui dans quelques-uns a présenté des signes de putridité, qu'il étoit bien essentiel de reconnoître dès le commencement de la maladie, pour adapter le traitement convenable; après une détente suffisante du genre vasculaire par des saignées prudemment administrées, il devoit surtout consister dans les émético-cathartiques. Quelques-uns, même parmi les adultes, ont rendu des vers, dans le plus haut degré de la maladie & vers son déclin.

Nous avons vu quelques personnes , attaquées de la fièvre pùtride maligne. Elles guérissoient moyennant un traitement convenable. Cette maladie étoit épidémique dans certains cantons de la campagne , à peu de distance de la ville. Elle avoit fait nombre de victimes dans le cours de l'automne ; mais parmi ceux qui ont été soignés à temps , & traités conformément aux indications , peu ont succombé.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

M É D E C I N E.

Elémens de médecine-pratique de M. CULLEN, M. D., traduits de l'anglois sur la quatrième & dernière édition , avec des notes dans lesquelles on a refondu la nosologie du même auteur, décrit les différentes espèces de maladies , & ajouté un grand nombre d'observations qui peuvent donner une idée des progrès que la médecine a faits de nos jours ; par M. BOSQUILLON, écuyer, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, lecteur du Roi, & professeur de langue grecque au collège royal de France, censeur royal, & associé honoraire de la Société de médecine d'Edim-

bourg, &c. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, libraire, quai des Augustins, n°. 18 ; & chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, 1785, 2 vol. in-8°. Prix relié 14 liv.

I. Nous avons déjà rendu compte du fond de la doctrine de M. Cullen, en annonçant la traduction que M. Pinel a faite des *institutions de médecine pratique* de ce célèbre médecin. Le travail de M. Bosquillon, qui tend à éclaircir, à développer & à confirmer les principes de l'auteur anglois, souvent trop conçis pour les jeunes étudiants en médecine, mérite la plus grande attention & les plus grands éloges. Le savoir distingué de M. Bosquillon, & la connoissance particulière qu'il a de la langue du père de la médecine, le rendent très-digne d'être l'interprète d'un des médecins modernes qui ont le plus contribué aux progrès de cette science. Les élémens publiés par M. Cullen, n'étant destinés qu'à servir de texte à ses auditeurs, il a cru pouvoir omettre plusieurs objets essentiels, ou n'en donner qu'une notion imparfaite. Pour y suppléer, M. Bosquillon s'est déterminé à extraire des leçons manuscrites de ce médecin, qu'il a connues & méditées depuis douze ans, tout ce qui pouvoit contribuer à jeter quelque jour sur l'ouvrage dont il donne la traduction. Il y a joint les observations que vingt années d'expériences lui ont donné occasion de faire. Il a refondu, dans les notes toute la nosologie de M. Cullen ; en y ajoutant la description de chaque espèce de maladie, lorsqu'il l'a jugé néces-

faire. Il a donné des traités abrégés des genres dont l'auteur n'a pas cru devoir parler, ou qu'il n'a fait qu'indiquer légèrement. On trouvera par exemple, des descriptions particulières de la fièvre inflammatoire, de la fièvre lente nerveuse, de la fièvre puerpérale, sans parler d'un grand nombre d'observations importantes sur le choix des médicamens, & sur les indications curatives. Le second volume est terminé par un chapitre extrait en entier des leçons de *M. Cullen*; il roule sur la méthode d'étudier la médecine; & son objet est d'indiquer les auteurs que l'on doit consulter pour s'y perfectionner.

Pour se conformer en tout à la manière d'enseigner de *M. Cullen*, qui commençoit ses leçons par une histoire abrégée de la médecine, *M. Bosquillon* a cru devoir aussi, dans son discours préliminaire, remonter à l'origine de l'art de guérir, & nous en montrer les foibles commencemens. L'histoire utile de la médecine ne commence qu'à *Hippocrate*; celle qui s'étend au-delà ne tire son intérêt que de la curiosité naturelle des hommes, qui voudroient connoître l'origine des choses. On aime à voir la source d'un grand fleuve, dans le foible ruisseau qui jaillit de la fente d'un rocher. L'histoire de la médecine est sans doute aussi ancienne que l'homme, il lui a été aussi naturel de couvrir avec la feuille d'une plante une plaie que le contact des corps étrangers irritoit à chaque instant, que de se gratter lorsqu'il avoit quelque démangeaison, ou de chercher l'air frais lorsqu'il avoit chaud. Mais on a voulu ennoblir le berceau de la médecine, comme celui des autres sciences; on l'a placé au milieu des fables: ce sont des dieux & des héros ou des rois qui nous ont appris les

éléments, de l'art de guérir. Un certain roi, d'une dynastie égyptienne, & deux empereurs de la Chine, ont écrit des livres de médecine. Il seroit plus simple de croire qu'on les avoit faits pour eux ; car les rois ont autre chose à faire qu'à composer des livres. Au surplus, cela nous importe fort peu, puisque nous n'avons pas ces livres, & que vraisemblablement ils sont mauvais. Dans l'histoire de la médecine grecque antérieure à *Hippocrate*, la plupart des plantes usuelles portent le nom de quelques héros célestes. Il est bien plus vraisemblable, qu'en donnant à ces plantes des noms de princes, on a voulu rendre hommage à ces derniers, comme les astronomes ont quelquefois fait la cour à des princes, en donnant leur nom à des astres qu'ils avoient nouvellement découverts, qu'il ne l'est que ces princes ont découvert ces astres ou ces remèdes ; & l'on peut fort bien douter que le bouillant *Achille* s'occupât à faire des emplâtres avec le verd de gris. Il n'y a pas jusqu'aux femmes chez les Grecs qui ne se mêlent de médecine ; *Diane*, qu'ils appellent *Artemis*, a donné son nom à l'*armoïse*. Il est vrai que, dans les temps décrits par *Homère*, de belles princesses faisoient la lessive. Pour *Médée*, on ne peut pas lui refuser certaines connoissances ; mais quoiqu'on ait dit qu'elle avoit l'art de rajeunir les gens, en les faisant bouillir avec des herbes fines dans une chaudière, on fait cependant que cela se réduisoit à teindre ses cheveux, ce qui étoit très-analogue aux g.ûts & aux occupations de son sexe.

Ainsi la partie fabuleuse de l'histoire de la médecine, est aussi invraisemblable qu'inutile, & autant vaudroit-il la laisser dans les livres où

elle se trouve cachée, que de prendre la peine de la reproduire au jour. Il n'en est pas de même de la partie qui présente les dogmes qui ont régné successivement dans la médecine depuis *Hippocrate*. Elle peut servir à nous faire voir le germe de certaines vérités dans les erreurs même qu'on a abandonnées. *M. Bosquillon* en a tracé rapidement le tableau, & il y montre sur-tout par quels moyens *M. Cullen* est parvenu à perfectionner la nosologie, moyens qui nous paroissent fondés sur les règles de la plus exacte logique.

M. Bosquillon ne perd aucune occasion de faire valoir dans ses notes savantes les idées nouvelles de *M. Cullen*. Nous avons déjà dit combien elles souffrent de difficultés (a). *M. Cullen* lui-même les a pressenties ; de sorte qu'il annonce toujours les théories avec beaucoup de réserve. Son disciple les soutient d'un ton plus affirmatif, & son rôle le demande ainsi ; il est dans le caractère de l'esprit humain, que celui qui a conçu une idée nouvelle la propose en doutant, soit parce qu'il voit plus loin que son idée, & qu'il en connoît le fort & le foible ; soit parce qu'un air de doute le sauve du danger de se compromettre, & met son amour propre en sûreté. Le disciple n'a point les mêmes arrangemens à prendre pour la sienne. Il défend un dogme qui lui est étranger, & l'ayant reçu avec enthousiasme, il le soutient de même. *M. Cullen*, comme on fait, regarde la foiblesse comme la cause prochaine de la fièvre. *M. Bosquillon* appuie cette idée, en di-

(a) Voyez le tome lxxj de ce Journal, pag. 318, & suiv. ; & le tome lxxij, pag. 121, 318 & suiv.

fant, avec *Gaubius*, que le tremblement est en général l'effet de la foiblesse ; que le claquement des dents, dans le froid de la fièvre vient de la foiblesse des muscles de la mâchoire, qu'ils sont forcés d'abandonner à son propre poids, & que le principe vital opère à chaque instant une forte réaction pour la soutenir. On a d'abord de la peine à concevoir comment une puissance qu'on suppose affoiblie peut faire des efforts extraordinaires ; mais on en a encore bien plus à comprendre, comment elle peut par ces efforts mêmes remédier à sa foiblesse, qu'ils devroient augmenter. C'est comme si on disoit que le moyen le plus efficace pour un homme de se délasser de la fatigue du jour, est de travailler encore toute la nuit.

Il y a certainement beaucoup de cas où les puissances de la vie sont évidemment frappées dans leur source ; par quelque miasme ou quelque poison ; mais toutes les fièvres ne peuvent point être envisagées sous ce point de vue. La lassitude & la difficulté dans les mouvemens volontaires n'annoncent pas toujours une foiblesse réelle. Il n'y a dans la plupart des cas qu'une simple déviation des forces, que la nature détourne d'un organe, pour les concentrer dans un autre. Son action étant bornée, elle est dans la nécessité de la transporter successivement toute entière d'un endroit à un autre, ou bien de la suspendre ; & c'est vraisemblablement à cette nécessité que tiennent les alternatives des mouvemens dans les êtres animés. Pendant la digestion, dont l'effet ordinaire est d'affoupir, & de rendre les mouvemens volontaires plus difficiles, peut-on dire que l'énergie du cerveau est affoiblie, & n'est-il pas plus vraisemblable

vraisemblable que l'action de cet organe est seulement diminuée, précisément parce que celle de l'estomac est augmentée ? Le tremblement, dans un homme agité d'un violent accès de colère, ne sauroit être regardé avec raison comme un signe de foiblesse, puisqu'il est au contraire une disposition à exercer de grandes forces. Le frisson, qui précède l'accès d'une fièvre intermittente ordinaire, paroît être de même un mouvement actif qui dispose le système des vaisseaux à une vive explosion. C'est l'animal qui contracte ses muscles pour sauter, ou qui roidit ses membres pour attaquer ou repousser un ennemi.

Une des opinions de *M. Cullen* est que les causes éloignées les plus universelles des fièvres sont la contagion, le miasme des marais ; ce qui est incontestable pour les fièvres des prisons, des camps & des hôpitaux, & pour celles des pays marécageux. Il n'exclut pas le concours des autres causes éloignées, telles que les changemens des saisons, la surabondance & la dégénération de la bile & des autres humeurs. Mais il fait entendre qu'elles ne produiroient pas toutes seules la fièvre, si à leur action ne se joignoit celle du principe contagieux, ou du principe marécageux. *M. Bosquillon* a étendu cette idée jusqu'à la fièvre puerpérale, qu'il regarde comme une affection indépendante du lait. Personne n'a mieux démontré que *M. Doublet*, qu'elle est l'effet d'une métastase laiteuse. Rien n'est plus péremptoire, ni plus concluant, que ses remarques sur la fièvre puerpérale, insérées dans le Journal de médecine, cahier de décembre 1783. Les raisonnemens de *M. Bosquillon*, qui tendent à infirmer les principes & les observations importantes de *M. Doublet*, nous paroissent insuf-

sisans ; il nie, ainsi que M. de la Roche, dans ses *Recherches sur la nature & le traitement de la fièvre puerpérale*, l'existence de la matière laiteuse qu'on trouve à l'ouverture des cadavres. Il croit que cette matière est une exudation inflammatoire du genre de celle que *Hunter* regarde comme une espèce particulière de pus. Cela est affirmé sans preuve, & contraire aux observations même de *Leake*, qui est un de ceux qui soutiennent que la fièvre puerpérale dépend de l'inflammation.

Ce que M. *Bordeu* dit, dans son *Analyse médicinale du sang*, de l'état particulier où se trouvent les femmes après leurs couches, suffiroit pour nous faire regarder la déviation du lait comme la seule cause de la fièvre puerpérale. Voici ses propres paroles : « Le hasard m'a fait voir plusieurs fois des amas de fromage véritable & de lait aigri sous l'épiderme des femmes en couches. J'ai vu des dépôts extérieurs & intérieurs, qui n'étoient que du lait ramassé & figé ; j'en ai vu comme du caillé, comme du petit-lait, & en telle quantité une fois sur-tout, que le chirurgien qui ouvroit le corps ramassoit à pleines mains le lait caillé, & qui sembloit à peine dénaturé ». Rien n'est plus commun, en effet, que de voir des femmes qui, après leurs couches, rendent du lait par tous les couloirs, & il est plus que vraisemblable que les accumulations & les congestions de cette humeur sont la cause matérielle de la fièvre puerpérale, qui d'ailleurs peut se compliquer quelquefois avec la fièvre putride & l'inflammation des différentes parties du bas-ventre. Les succès des vomitifs & des purgatifs dans le traitement de la première de ces mala-

dies, excluent au moins toute idée d'inflammation dans les cas ordinaires. Nous avons vu une femme attaquée, vers le quatrième jour après ses couches, d'une fièvre puerpérale, ayant le délire, le ventre tendu & douloureux, être délivrée en très-peu d'heures du danger que ces symptômes faisoient craindre, par l'effet d'une potion purgative, qui fit rendre à la malade une quantité extraordinaire de matières bilieuses & laiteuses. Le peu de temps qui s'étoit écoulé entre le début de la fièvre & cette évacuation, ni les symptômes qui avoient précédé, ne nous permirent de croire que la matière évacuée fût le résultat d'une inflammation. La supposition d'un miasme capable de produire une fièvre étrangère à la marche du lait, ne pourroit aussi, dans ce même cas, être que gratuite. Les circonstances, où se trouvent les femmes en couches dans les hôpitaux, étant très-propres par leur nature à déranger le cours naturel de ce fluide, elles doivent y rendre la fièvre puerpérale plus commune qu'ailleurs; mais ces circonstances, dont l'effet est très-éloigné de disposer aux inflammations, nous paroissent par elles-mêmes très-capables de produire la fièvre puerpérale, sans le secours d'un miasme.

Comme les notes dont M. *Bosquillon* a enrichi l'ouvrage de M. *Cullen*, sont faites pour instruire, & dignes d'être lues avec attention, nous croyons devoir dire qu'il donne une fausse idée du livre de *Robert Whitt*, sur les *maladies nerveuses*, en l'accusant d'avoir borné mal-à-propos ces maladies à celles qui affectent le canal alimentaire. Il n'y a qu'à lire les trois premiers chapitres de l'ouvrage de *Whitt*,

pour se convaincre que l'assertion de M. *Bosquillon* n'est pas exacte.

M. *Cullen*, à la suite du scorbut, dans sa Nosologie, donne les caractères de l'éléphantiasis, de la lèpre, de la frambæsia & du trichoma; il avoue qu'il n'ose rien décider sur ces maladies, parce qu'il ne les a jamais vues. M. *Bosquillon* a cru devoir tenter d'éclaircir ce que l'on a écrit sur les deux premières, & donne uniquement le caractère des deux autres. Ses remarques sur la lèpre, sont remplies d'érudition. Cependant nous ne saurions souscrire au jugement qu'il porte des idées des anciens sur cette maladie. Il s'efforce de prouver *qu'aucun des peuples de l'antiquité, qui ont exclus les lépreux des villes, ne l'ont pas fait parce qu'ils regardoient cette maladie comme contagieuse, mais pour d'autres raisons qui tenoient à leur religion.* Il dit, d'après *Hérodote*, que les Perses regardoient les lépreux comme des hommes qui avoient péché contre le soleil, & qu'ils avoient pour les pigeons blancs la même horreur que pour les lépreux. Un des caractères de la lèpre, désignés par les anciens, étoit la blancheur des cheveux. Ils croyoient donc vraisemblablement reconnoître ce signe dans les pigeons dont le plumage avoit cette couleur; & si la lèpre n'eût été aux yeux des anciens qu'une tache spirituelle, comme le prétend M. *Bosquillon*, ils ne l'auroient point attribuée aux pigeons, qui n'en auroient point pour cela été moins bons à être mis à la broche. D'ailleurs une maladie que la piété fait regarder comme une punition du ciel, n'en est pas moins contagieuse. On implore la Divinité, & on prend en même temps toutes les précautions possibles pour s'en garantir.

M. *Bosquillon* prétend que des personnes saines se marioient fréquemment avec des lépreux ; & qu'au rapport de *Plutarque*, dans la vie d'Artaxercès, ce roi épousa sa fille Atoffa, quoique son corps fût rongé par une lèpre blanche. Ce n'est point par les histoires apocryphes de *Plutarque* qu'on peut attester un fait aussi invraisemblable. Il n'est guère dans la nature de se passionner pour une personne dont la lèpre a défigurée tous les traits, altéré toutes les formes, & dont la peau ressemble au cuir d'un éléphant. Au surplus, on sait que *Plutarque* ne rapporte souvent que des contes populaires ; & il est à croire que la populace de Perse n'étoit pas plus instruite des maladies des femmes du *grand Roi*, que la populace de Constantinople ne l'est des maladies des femmes du grand seigneur.

Nous avons de la peine à comprendre comment M. *Bosquillon* a pu s'étayer, pour soutenir son opinion, des absurdités de *Joseph* & de *Philon*. Le premier, voulant disculper sa nation du reproche qu'on lui faisoit d'avoir été chassée de l'Egypte pour la lèpre, dit pour sa raison que Moïse ni son peuple n'avoient la lèpre, & qu'ils étoient purs ; que d'ailleurs, chez plusieurs nations, les lépreux non-seulement n'étoient point exclus de la société, mais au contraire étoient comblés d'honneurs, & chargés des affaires les plus importantes de l'état. Nous aurions été fort curieux de savoir quelles étoient ces nations où le gouvernement alloit chercher ses généraux d'armées & ses ministres à l'hôpital des incurables ou aux invalides. Quant à *Philon*, il dit, dans son livre de l'immutabilité de Dieu, qu'on doit regarder comme impur le mélange de ce qui est pur avec ce qui est impur ; ainsi, dit-il, lorsque la chair

vive paroïssoit sur un lépreux , il étoit regardé comme impur , parce que la chair saine mêlée avec celle qui ne l'est pas , est impure , & indique un état semblable de l'ame. Dans un autre livre , il dit que la diversité des couleurs de la peau est le signe d'un esprit variable & faux , & que c'est cette diversité de couleurs qu'on avoit en horreur dans les lépreux , parce que la variété des couleurs est très-désagréable à Dieu. Selon cet auteur , les choses impures n'étoient donc pas telles par elles-mêmes , mais par leur union avec celles qui ne l'étoient point , de sorte que l'impur n'étoit point impur s'il n'étoit joint à quelque chose de pur. Voilà une étrange philosophie : nous ignorons si le juif *Philon* entendoit lui-même son galimatias ; ce qu'il y a de sûr , c'est qu'un professeur du collège royal devoit savoir n'y rien comprendre.

Mais pourquoi recourir aux ridicules rêveries des commentateurs & des interprètes , quand nous avons le texte même de ce que Moïse a écrit sur la lèpre ? car l'esprit des loix de ce législateur pouvoit très-bien s'être perdu lorsque *Philon* écrivoit les sottises que nous avons rapportées plus haut. Or , il est constant , par les treizième & quatorzième chapitres du lévitique , que toutes les loix de police qu'il y établit , annoncent qu'il craignoit la contagion de la lèpre , & qu'il fait précisément tout ce qu'un gouvernement sage fait & doit faire pour empêcher la communication d'une maladie dangereuse. Il indique les signes auxquels on peut reconnoître la lèpre ; il se trompe peut-être sur la valeur de ces signes , parce qu'il pouvoit n'être point aussi bon médecin que grand législateur ; il suivoit en cela les opinions reçues , & celles qui étoient

vraisemblablement établies en Egypte ; & il paroît qu'une de ces opinions étoit que la lèpre n'étoit contagieuse que lorsque des ulcères laissoient voir la chair vive , de sorte qu'on ne faisoit sortir du camp que les malades qui étoient dans ce cas. Les prêtres faisoient les fonctions d'inspecteurs de santé , & les malades devoient se représenter toutes les semaines devant eux , pour que ceux-ci examinassent l'état où ils se trouvoient. De ce que les prêtres les touchoient , M. Bosquillon croit pouvoir conclure que la lèpre ne devoit point être contagieuse : il pourroit prouver par le même raisonnement que la peste ne l'est point , parce que les médecins touchent les pestiférés. Moïse veut qu'on brûle les habits & tout ce qui a servi aux lépreux : *pollutum judicabit vestimentum , et idcirco comburetur flammis*. C'est dans ce sens qu'il dit & qu'il faut entendre que les habits ont la lèpre ; c'est dans ce même sens que des maisons étoient réputées avoir la lèpre , & non par rapport à la variété des couleurs de leurs murs. Moïse n'a point pu croire simplement que la diversité de couleur fût désagréable à Dieu , qui l'a répandue avec tant d'abondance & de richesse dans la nature , pour en faire son plus grand charme ; il ne la considère comme un mauvais signe que relativement à la lèpre ; & dans tout ce qu'il dit à cet égard , on voit que le législateur cherche par-tout la lèpre.

Les cérémonies religieuses qui étoient jointes aux fonctions des prêtres , relativement aux lépreux , ont fait croire à M. Bosquillon qu'on ne craignoit point la contagion matérielle de la lèpre , & qu'il ne s'agissoit dans tout cela que d'un objet spirituel. Le caractère religieux que certains législateurs anciens ont donné à leurs loix , ne doit

point empêcher de voir le but où elles tendent. Qui dira que le régime diététique des Egyptiens n'avoit pas la santé pour objet, parce qu'on y avoit mêlé des idées superstitieuses ? C'est même en cela qu'il nous semble que ces législateurs ont montré qu'ils avoient une connoissance profonde de la nature humaine, & du pouvoir qu'ont les idées vagues & indéterminées sur l'imagination des hommes.

Supposons qu'un de ces législateurs, qui s'étant aperçu qu'un aliment étoit peu analogue au climat & au tempérament des peuples qu'il gouvernoit, en eût interdit l'usage ; supposons, dis-je, qu'il eût représenté, pour motiver la loi, que cet aliment est d'une difficile digestion, & propre à favoriser les maladies de la peau ; ce précepte, fondé sur une raison évidente, n'auroit eu qu'un effet passager ; l'exécution en seroit devenue précaire, parce qu'on auroit bientôt cru qu'un bon estomac étoit dispensé de la règle. Mais ces législateurs ont imité la nature, qui, lorsqu'elle veut nous interdire un aliment dangereux, nous inspire de la répugnance pour lui, & c'est un moyen bien sûr d'être obéi. Ils ont donc cru devoir substituer un sentiment à une idée claire : ils ont dit qu'un tel aliment étoit *immonde*. L'obscurité mystérieuse de ce mot, au lieu d'une notion qui se seroit bientôt effacée de l'esprit, produit dans l'ame une impression d'horreur d'autant plus forte, que la cause en est plus vague & plus incertaine. C'est sans doute cet art de transformer des idées communes en affections profondes, qui a donné un caractère particulier de stabilité à quelques législations anciennes, dont les débris survivent encore aux peuples pour lesquels elles avoient été faites : semblables à ces restes d'antiques édi-

ſices , qui bravent depuis un grand nombre de ſiècles les efforts du temps & des tempêtes.

Ainſi , malgré la force des raifons qu'emploie M. *Bofquillon* pour prouver que les anciens ne regardoient point la lèpre comme contagieuſe , nous ſommes cependant portés à la conſidérer comme telle , quoique peut-être elle ne ſe communique pas aifément , ainſi que la plupart des maladies de la peau , qui , pour ſe tranſmettre , ont beſoin d'un contact très-intime , & d'un concours particulier de circonſtances. Notre opinion eſt conforme au ſentiment des auteurs qui ont vu la lèpre dans les pays où elle règne. M. *Bajon* (Mémoires ſur Cayenne , pag. 237) dit que les blancs ne ſont ſujets au *mal rouge* qu'autant qu'ils le gagnent , ſoit par le commerce avec les négreſſes , ſoit par des attouchemens plus ou moins immédiats , & qu'avec une police un peu ſévère , qui éloignât les nègres ſains de ceux qui ſont infectés , on parviendroit à rendre cette maladie très-peu commune : cette précaution eſt celle que le bon ſens a dictée à tous les peuples , tant anciens que modernes.

Nous croyons pouvoir encore contester à M. *Bofquillon* un principe qui intéreſſe trop l'idée qu'on doit ſe faire de l'économie animale , pour que nous le paſſions ſous ſilence. Il dit , au ſujet de la jauniffe ſpaſmodique , que *le ſpaſme ne peut avoir lieu que dans les parties douées de fibres muſculaires , & que les conduits biliaires , où l'on n'a pu appercevoir de ſemblables fibres , ne peuvent être ſuſceptibles d'affection ſpaſmodique*. Cette idée n'eſt probablement fondée que ſur les expériences équivoques de *Haller* , ſur la ſenſibilité. Il y a un grand nombre d'autres expériences & de faits , qui tendent à prouver

que des parties qui n'ont point de fibres musculaires proprement dites , sont susceptibles de spasme. Mais ces faits ont l'avantage d'être plus d'accord avec la raison & l'analogie , que les conséquences qu'on tire des expériences de *Haller*. C'est un principe incontestable que tout être vivant jouit d'un mouvement tonique ; & ce n'est même qu'à ce caractère que nous reconnoissons qu'il est vivant. Or , le spasme n'est qu'une augmentation du ton ordinaire ; on apperçoit des variations de ton dans les êtres qui n'ont point de fibres musculaires. Les parties de la génération des plantes donnent même des signes d'orgasme dans le temps de la floraison ; ainsi le principe de *M. Bosquillon* , qui borne le spasme aux fibres musculaires , nous paroît au moins très-douteux.

Ce qui caractérise les notes que *M. Bosquillon* a jointes au texte de *M. Cullen* , c'est qu'il y montre par-tout , pour les opinions de ce célèbre médecin, une déférence qui ne se dément point ; elle va jusqu'à lui sacrifier *Hippocrate* , pour qui *M. Bosquillon* marque par-tout le plus grand zèle ; car *M. Cullen* attaque fortement la doctrine de la *costion* , sans que *M. Bosquillon* fasse la moindre réclamation. On a lieu de douter que toutes les opinions du maître , & l'extrême déférence du disciple , reçoivent une approbation générale ; mais les vues nouvelles du premier , & l'érudition étendue du second , ne peuvent manquer d'exciter l'attention , & d'attirer les éloges qu'ils méritent.



EVERARDI-JOANNIS THOMASSEN, A.
 THUESSINK, A. L. M. phil. doct. Soc.
 reg. med. Edin. & histor. natur. stud.
 Edin. sodal. necnon Musæi Parisini;
 ac soc. physico-med. Hagan. à com-
 mercio litterario, dissertatio de opii
 usu in siphilide, observatis probato.
In-8º. A Leide, 1785.

2. L'opium est sans contredit une substance précieuse de la matière médicale, & quand il n'auroit aucune autre propriété que d'éteindre le sentiment de la douleur, il seroit encore dans plusieurs cas une ressource inappréciable, sur-tout dans ceux où l'exemption, même passagère des souffrances, est le seul soulagement qu'on puisse procurer, ainsi que dans ceux où l'espoir de la guérison est fondé sur la suspension de certains symptômes. Cependant ses vertus ne se bornent pas toujours à pallier les accidens, & sans l'extrême réserve, & même, comme dit notre auteur dans l'introduction, sans cette espèce d'horreur avec lesquelles on l'a employé jusqu'ici, nous serions peut-être bien plus instruits que nous ne le sommes sur un grand nombre de qualités médicamenteuses qu'il possède. Parmi celles qu'on a découvertes depuis peu, on compte son utilité dans les affections vénériennes. On lui trouve dans ces maladies, non-seulement la propriété de calmer les douleurs ostéocopes nocturnes, mais encore celle de guérir les ulcères véroliques. Les médecins qui l'ont employé souvent assurent

même qu'il est encore un excellent auxiliaire pour détruire radicalement le virus et effacer tous les ravages qu'il a exercés. Lui seul a guéri des malades auxquels le mercure donné sous toutes les formes avoit été inutile, & qui étoient dans l'état le plus déplorable.

La première connoissance de cette efficacité est due au hasard. Un jeune homme, qui, pendant plusieurs années avoit essayé infructueusement le mercure, n'osoit plus se flatter d'obtenir une guérison parfaite. Il ne desiroit qu'un moyen d'adoucir les cruelles douleurs auxquelles il étoit en proie. Il se détermina à prendre de l'opium. Après en avoir fait usage à des doses fortes, devenues nécessaires pour se procurer du calme, il fut délivré de ses tourmens & de la cause qui les avoit produits, & recouvra la santé.

M. *Michaëlis*, médecin-général des troupes Hessoises en Amérique, informé de cette cure, entreprit dès-lors de s'assurer, par des expériences répétées & faites avec la plus grande attention, jusqu'où s'étendroit la vertu anti-siphilitique du suc de pavot. Il fit ces épreuves dans divers hôpitaux, & en particulier dans celui de New-Yorck. Ces essais furent généralement satisfaisans, & la nouvelle de ces succès étant parvenue en Europe, on introduisit l'usage de l'opium comme anti-vénérien dans divers hôpitaux de l'Angleterre. Le D. *Guillaume Saunders* l'essaya dans l'hôpital de Guy à Londres, & le D. *Henri Cullen* dans l'infirmerie royale d'Edimbourg.

L'objet de notre auteur est de présenter un tableau fidèle des faits qu'il a pu recueillir. Il traite dans le premier chapitre des effets de l'opium & de la manière de l'administrer. Il remarque d'abord qu'on a disputé long-temps pour

savoir si cette substance doit être classée parmi les stimulans ou parmi les sédatifs? Ceux même qui l'ont regardée comme stimulante conviennent que l'irritation qu'elle cause dans les premiers momens qu'elle a été prise, ayant cessé, il survient un état d'affaiblissement ou de débilité qu'ils appellent son *effet indirect*; en sorte que toute la contestation ne roule que sur une distinction peu importante des effets passagers, & pour ainsi dire accidentels, & de ses effets essentiels, mais postérieurs & durables. Notre auteur assure que conformément à ses expériences il n'a rien découvert qui méritât à l'opium la qualification de stimulant, attendu que ses effets constans & uniformes sont de diminuer la célérité du pouls, & de rendre la respiration plus lente, peu de temps après qu'on en a pris; que quelquefois il excite des nausées, rend le visage pâle, porte au sommeil, diminue les sécrétions & les excrétions, quelquefois même la transpiration. Toutes les fois que M. *Thuessink* a pris de l'opium à la dose de deux grains ou environ, un sommeil irrésistible, mais troublé par des rêves, s'est emparé de lui, & à son réveil, loin de se sentir rafraîchi, il a été tourmenté par des nausées.

Il n'en est pas de même des malades vénériens : ils supportent sans aucun inconvénient des doses bien plus considérables d'opium. En Amérique, on leur a donné d'abord trois grains par jour, & on a poussé ensuite la dose graduellement jusqu'à un scrupule, & même un demi-gros, sans jamais diminuer l'appétit; il le relève, lorsque les douleurs l'ont affoibli. Il est rare qu'il excite chez eux des nausées ou des vomissemens; & au lieu de les resserrer, comme il fait souvent chez les personnes exemptes de virus, il les re-

lâche, leur cause même des diarrhées. A l'égard des autres excrétiions, ses effets n'ont rien de stable. Chez les uns, il augmente la transpiration; chez les autres, il la diminue; quelquefois il fait couler les urines, d'autres fois il porte à la bouche comme le mercure.

Ses effets soporifiques ont été nuls chez plusieurs malades, quoiqu'ils en aient pris jusqu'à un scrupule par jour. Ils ont continué à se lever & à se coucher comme à l'ordinaire; cependant la plus grande partie de ceux sur lesquels l'auteur a eu occasion de faire ses expériences, ont éprouvé un certain degré d'assoupissement & d'indolence; quelquefois l'usage de l'opium a été suivi de tremblement de mains; mais ce symptôme s'est toujours dissipé de lui-même, ainsi que le mal de tête lorsqu'il étoit survenu, ce qui néanmoins a été très-rare. L'observation la plus remarquable & même étonnante, est que les vénériens ne deviennent point sujets au besoin d'en continuer l'usage, quand même ils en auroient pris pendant un temps très-considérable; tandis que les autres personnes s'y habituent si facilement, qu'il leur est impossible d'y renoncer.

On peut administrer l'opium comme antispasmodique, tant en substance que sous forme liquide. On le prescrit d'abord à petites doses, comme celle d'un grain ou son équivalent, en liquide, à l'heure du coucher, & ensuite après avoir fait réitérer cette dose plus ou moins souvent dans le courant de la journée, on l'augmente peu à peu jusqu'à ce que le mal de en prenne un scrupule ou un demi-gros en différentes portions dans l'espace de 24 heures. Il faut s'arrêter dès qu'on apperçoit un amende-

ment chez les malades ; ce qui arrive assez souvent lorsqu'on est parvenu à 6 ou 8 grains par dose.

L'état du malade forme la seule règle à suivre dans les considérations diététiques ; il n'est pas même nécessaire de l'assujettir à un régime particulier pendant l'usage du suc du pavot.

Le deuxième chapitre contient les détails relatifs à l'emploi de l'opium dans les affections vénériennes. Selon M. *Thuessink*, il produit les plus heureux effets dans les gonorrhées, soit qu'on le donne intérieurement, soit qu'on s'en serve en injections. M. *Jean Hunter* assure la même chose. Ce dernier conseille de prescrire le laudanum liquide à haute dose, même à celle de 40 gouttes d'heure en heure pour combattre les symptômes violens de cette maladie & particulièrement les érections douloureuses, l'ardeur d'urine, ce qu'on appelle chaude-pisse cordée, enfin l'inflammation érysipélateuse tendant vers la gangrène. Voici la formule de l'injection opiatique qu'il propose.

Prenez. *Opium*, deux gros.

Eau de fontaine, douze onces.

L'opium étant dissous, on ajoutera huit grains de sucre de saturne, dans chaque demi-once de solution destinée à une injection.

Il observe que M. *Jacques Hamilton*, très-célèbre praticien, & médecin de l'infirmerie royale d'Edimbourg, ordonne cette injection dans tous les états de la gonorrhée, & qu'il en a toujours obtenu un bon effet.

M. *Thuessink* rapporte ensuite quelques exemples tirés de sa propre pratique, & termine cette

section par une observation que *M. Lyons*, docteur en médecine à Philadelphie lui a communiquée sur une gonorrhée aussi opiniâtre que violente guérie par le seul usage de l'opium.

Il déclare que dans le phimosis & le paraphimosis rien n'est si efficace que le suc du pavot donné à fortes doses, comme le prouve sa propre expérience, ainsi que celle des docteurs *Simmons*, *Schwediauer*, *Cullen* & *Michaelis*. Notre auteur le recommande encore fortement dans l'ischurie vénérienne, & cite un fait où l'opium pris tant à l'intérieur qu'en forme de lavement, a opéré un prompt soulagement.

Comme les affections de l'urèthre entraînent souvent l'engorgement des testicules, *M. Thuesink* pense qu'un emplâtre d'opium pur appliqué le long de ce canal pourra être d'une grande utilité; mais il n'a pas été à même de constater cette supposition; & quoiqu'il ne regarde pas l'opium comme un spécifique des bubons vénériens, il n'en rapporte pas moins l'observation de *Michaelis*, qui, en le donnant depuis trois jusqu'à six grains, est non-seulement parvenu à dissiper les poulains, mais encore à guérir les ulcères qui s'étoient formés. D'ailleurs, sans promettre beaucoup dans ces cas, il fait les plus grands éloges de l'opium dans les bubons ulcérés, & pour preuve de son efficacité, il produit le témoignage de plusieurs médecins, & principalement ceux de MM. *Michaelis* & *Grant*.

La dernière section de ce chapitre roule sur l'usage de l'opium dans le cas de vérole universelle. Plus de vingt-cinq observations empruntées de MM. *Michaelis*, *Grant*, *Cullen*, &c. sans compter celles de *M. Thuesink*, s'accordent à prou-

ver que dans ces circonstances il a produit les plus grands effets. Outre ces observations détaillées, M. *Thueffink* cite encore les autorités de MM. *Nooth*, médecin de l'armée Britannique en Amérique, *Saunders*, de Londres, *Webster*, d'Edimbourg, qui tous sont en faveur de l'opium ; ce qui ne l'empêche pas néanmoins d'avouer qu'il n'a point également réussi entre les mains de quelques autres médecins, tels que MM. *Pearson* de l'hôpital de Lock, & *Withering* de Birmingham ; ce dernier même n'hésite pas de dire que l'opium dans la maladie vénérienne n'est qu'un palliatif trompeur & infidèle.

Dans le troisième chapitre, M. *Thueffink* expose ses réflexions sur les effets & sur l'usage de l'opium dans la même maladie. Il pense qu'on peut regarder ce suc sous trois points de vue ; 1°. comme calmant, en modérant les symptômes & soulageant les malades ; 2°. comme principal remède, en conséquence de ses seules propriétés sédatives ; 3°. comme anti-vénérien spécifique, capable de détruire le virus.

C'est par ses propriétés calmantes qu'il agit, suivant lui, dans la gonorrhée, le phimosis, le paraphimosis, l'ischurie vénérienne, les engorgemens des testicules, les bubons symptomatiques : ses propriétés de la seconde classe se manifestent dans les ulcères, rebelles à un usage continué long-temps & varié du mercure : enfin on est autorisé à lui attribuer une qualité antisiphilitique ; en considérant les guérisons qu'il a opérées en l'employant seul.

On a objecté, remarque l'auteur, que les cures qu'on prétend avoir faites avec l'opium, ne prouvent pas ses propriétés anti-vénériennes ; que dans plusieurs cas il n'a point réussi ; que la

quantité qu'il faut en donner pour en obtenir des succès produit souvent des accidens plus fâcheux que le virus qu'il doit détruire; qu'il n'est que palliatif & masque seulement pour un certain temps les symptômes de la maladie; enfin que dans la supposition même qu'il est réellement un anti-vénérien spécifique, il ne peut être qu'une acquisition peu importante, attendu que nous possédons déjà le mercure, spécifique sûr & efficace. Après avoir répondu à ces objections, M. *Thuessink* conclut que l'opium est en plusieurs cas un remède auxiliaire très-utile, non-seulement parce qu'il calme la violence de divers symptômes véroliques, mais encore parce qu'il favorise la guérison des ulcères qui restent après que le virus est détruit; & qu'enfin on peut y avoir recours avec sûreté & avec avantage dans tous les cas où le mercure est contre-indiqué, ou dans lesquels il a échoué.

Observationes anatomico-medicae de sana
& morbosa œsophagi structura, cum
figuris. A. JANO BLEULAND, D. M.
In-4° de 120 pag. A Leide, 1785.

3. Depuis quelque temps la difficulté, & même l'impossibilité d'avaler ont attaqué un plus grand nombre de sujets qu'elles n'ont fait autrefois. M. *Bleuland* ayant traité quelques personnes qui étoient affectées de ces maladies, a voulu en rechercher les causes. Pour y procéder avec ordre, il s'arrête d'abord à la description de l'œsophage. Ce conduit que dans les cadavres on trouve placé au côté droit de la trachée-

artère, lui semble situé, dans le vivant, à la partie postérieure. Il a injecté l'œsophage d'un enfant nouveau-né, & c'est d'après ce sujet qu'il en donne la description, persuadé qu'il s'éloigne moins de l'état naturel dans les enfans que dans les adultes, & que l'examen de ce canal dans les adultes auroit demandé plus de loisir que ses occupations pratiques ne lui en laissent. Il pense que les plis de la membrane interne qui garnissent l'intérieur servent uniquement à multiplier les cryptes muqueuses, & affectent une direction perpendiculaire pour ne pas gêner la déglutition. Cette membrane flottant dans l'eau paroît veloutée, & présenter des preuves évidentes du passage des artères en des vaisseaux lymphatiques. Il a été impossible à M. *Bleuland* de séparer une membrane proprement glanduleuse. Les glandes répandues dans l'œsophage tiennent étroitement à la membrane nerveuse, & pour les bien distinguer il faut tirer de l'eau un lambeau de ce conduit & le laisser un peu sécher. On voit alors qu'elles y sont plus nombreuses, & que les ramifications des vaisseaux sanguins y forment un réseau plus serré que dans les intestins.

Dans le deuxième chapitre est la description de la difficulté d'avaler, affection qu'il divise en chronique & en aiguë.

L'exposé des causes fait le sujet du troisième chapitre. L'auteur établit pour cause prochaine la lésion ou l'altération de l'œsophage qui ne lui permet pas d'admettre quelque chose dans son intérieur; & pour causes prédisposantes le vice des plis, les callosités, les duretés de la membrane interne, la structure poreuse des parois de ce canal, qui le dispose aux obstructions;

l'abondance des glandes susceptibles d'endurcissement, de tubercules, de skirrhes, de cancers, &c.; la multiplication des angles des vaisseaux sanguins, comme causes fécondes d'obstructions & d'inflammations qui se résolvent très-difficilement, & passent plus souvent en suppuration; la nature très-irritable de la membrane musculeuse, qui la rend sujette aux vices opposés de la trop forte & trop prompte constriction, ou du relâchement mortel; le tissu cellulaire, qui entoure l'œsophage, tissu qui, parsemé de glandes, peut affecter ce canal par les maladies qui y ont leur siège. A toutes ces causes il ajoute la roideur ou la laxité des fibres, le grand âge, le sexe (selon les observations de l'auteur, cette maladie se rencontre plus souvent chez les femmes que chez les hommes), les passions violentes, les boissons fortes, la cachexie, l'épaississement du sang, provenant de la surabondance des particules terreuses, l'abus des mets trop épicés, des glaces, des alimens trop chauds, de la fumée du tabac, les corps arrêtés au passage, & les lésions occasionnées en les retirant, les évacuations supprimées. *M. van Doeveren* a dit à l'auteur, avoir rencontré quatre fois l'œsophage rétréci par une inflammation, & *M. Bleuland* en a été attaqué lui-même au point qu'elle s'est terminée par la suppuration. *M. Oosterdyk* a vu une impossibilité d'avaler, qui a duré vingt jours, & qui provenoit de l'excoriation de la membrane interne & des spasmes de ce conduit. *M. Sandifort* a trouvé un œsophage dont toute la membrane interne ne formoit qu'une continuité de tumeurs skirrheuses.

L'auteur s'occupe ensuite des causes dont le

siège est dans l'estomac ou dans les parties voisines de ce viscère, telles que le foie ; il parle d'un jeune homme tourmenté d'aigreurs, que *M. van Doeveren* a vu, chez lequel l'acide renfermé dans l'estomac étoit si corrosif, qu'il faisoit effervescence avec les terreux comme l'huile de vitriol. Nous n'entrerons pas dans un plus long détail sur ces causes. *M. Bleuland* range au nombre de celles qu'on appelle éloignées les humeurs tenaces épaisses qui séjournent dans les cavités du cerveau, les migraines, les apoplexies, &c.

Le diagnostic & le pronostic font le sujet des deux chapitres suivans.

M. Bleuland expose dans le sixième la méthode curative de cette maladie. Lorsqu'elle est due à l'inflammation, il faut avoir recours au traitement antiphlogistique, aux bains tièdes, aux lavemens savonneux résolutifs, aux vésicatoires appliqués au dos, &c. Si elle passe en suppuration, il faut hâter la maturité de l'abcès. Dans les cas d'obstructions on emploiera le mercure, la ciguë, le soufre d'antimoine. Si l'œsophage a éprouvé quelque violence en forçant de descendre un corps étranger, on fera avaler de l'huile de lin, ou quelqu'autre substance onctueuse, & si ce corps est arrêté, on pratiquera l'œsophagotomie.

Le septième chapitre contient quatre observations faites par l'auteur. La première regarde une femme de trente-huit ans, attaquée à deux reprises de difficulté d'avaler. Cette affection avoit cédé les deux fois aux remèdes résolutifs ; mais étant revenue une troisième, elle a dégénéré en impossibilité absolue d'avaler des alimens solides ; toutes les fois que la malade s'y

essayoit, elle souffroit des angoisses très-violentes, accompagnées d'une abondante salivation, & le corps solide, au lieu de passer dans l'estomac, revenoit à la bouche. Elle prenoit cependant encore des liquides & des pilules composées de ciguë, de soufre d'antimoine & de calomel. Mais l'impossibilité d'avaler ayant eu lieu à l'égard des liquides, il falloit nourrir la malade avec des lavemens. Il survint ensuite une douleur très-aiguë à la crosse droite; elle cracha une matière ressemblante à du fromage gâté; enfin elle a succombé. A l'ouverture du cadavre on a trouvé une glande endurcie qui comprimait l'estomac, & plus bas une dureté & une ouverture dans ce sac membraneux, qui communiquoit à un grand abcès au lobe droit du poulmon: au-dessous de cette ouverture l'œsophage étoit tellement rétréci, qu'il admettoit à peine un tuyau de plume à écrire. Les membranes de l'estomac & des intestins étoient extrêmement minces.

Dans le cadavre du deuxième malade, qui étoit un enfant de cinq ans, on a rencontré une tumeur qui paroissoit avoir été la cause de la difficulté d'avaler.

Un jeune homme de vingt-cinq ans fait le sujet de la troisième observation. Il s'étoit plaint de douleurs violentes au creux de l'estomac. A l'ouverture de son cadavre on a trouvé entre les lobes du poulmon un kyste rempli de pus.

Dans la quatrième observation, *M. Bleuland* décrit les désordres que la dissection du cadavre a fait connoître dans un sujet mort à l'âge de quarante-cinq ans, à la suite de cette même maladie.

Les gravures jointes à cet ouvrage sont relati-

ves à la structure de l'œsophage, & à l'ulcère qui du poumon avoit pénétré jusque dans l'intérieur de l'œsophage.

Untersuchungen über die natur und den verschiedenen gebrauch des magen safts, &c. C'est-à-dire, *Recherches sur la nature & les différens usages du suc gastrique dans la médecine & dans la chirurgie ; par BASSIANO CARMINATI, professeur de médecine dans l'université royale de Pavie ; traduites de l'italien en allemand ; grand in-8°. A Vienne, chez Krauß, 1785.*

4. M. *Carminati* a été engagé par les expériences de M. *Spalanzani*, à faire des recherches ultérieures sur la nature & les propriétés du suc gastrique. Le résultat de ces recherches est que ce suc possède une qualité antiseptique très-puissante, que par conséquent son usage pourroit convenir dans certaines affections de l'estomac qui dépendent d'un vice de la digestion, dans les anciennes plaies, les ulcères malins, les cancers. Au moment que notre auteur étoit engagé dans ces recherches, il a été encouragé dans son travail par la brochure publiée par M. *Sennebier*, dans laquelle ce savant propose aux gens de l'art d'essayer cette liqueur, dans les cas que nous venons d'indiquer. M. *Carminati*, qui a fait ces expériences avec succès, s'étoit

d'abord procuré du suc gastrique, en donnant à jeûn à de jeunes gens des vomitifs, incapables d'en altérer considérablement la nature : il a choisi ensuite, pour la même fin, des oiseaux carnassiers, tels que les corbeaux, les hiboux, les faucons & autres oiseaux de proie ; enfin toute sorte d'animaux, tels que les veaux, les moutons, cochons, chiens, chats, &c. Après avoir observé dans la suite avec *de Haller* & *M. Spalanzani*, qu'il ne faut pas s'attendre à obtenir un suc gastrique pur, il rapporte les effets qu'il lui a vu opérer dans les ulcères fétides & douloureux, la gangrène, les douleurs chroniques, les meurtrissures, les callosités, les ulcères écrouelleux, ou vénériens, dans les fièvres intermittentes, &c. &c.

A ces expériences médicales, l'auteur a joint l'analyse chimique. Mais nous estimons que ce travail est plus curieux & plus intéressant pour la physiologie qu'avantageux pour la matière médicale ; pour ces détails, nous renvoyons à l'ouvrage même.

D. JO. DAVIDIS SCHOEPP, seren. margrav. Brand. Onoid. & Culmb. med. aul. & milit. coll. med. membr. materia medica americana potissimum regni vegetabilis : *Matière médicale américaine, tirée principalement du règne végétal ; par M. JEAN-DAVID SCHOEPP, &c. A Erlangue, chez Palmius ;*

Palmius; à *Strasbourg*, chez Kœnig;
 & à *Paris*, chez Didot le jeune,
 1787; in-8^o de 170 pag. Prix 2 liv.

5. Sept années de résidence dans l'Amérique septentrionale ont mis M. Schæpf très à portée d'observer les plantes utiles à la médecine, à l'économie, aux arts. Il a composé cette matière médicale sur le modèle de celle de *Linné*; il adopte pour chaque plante le nom & la phrase caractéristique du célèbre botaniste suédois; mais il y joint le nom commun anglois, quelques synonymes, l'indication du lieu natal, puis les qualités, vertus & usages.

Quelques articles que nous allons insérer ici, donneront une idée de la manière dont ils sont tous faits.

1^o. La véronique de Virginie; son épi est terminal, ses feuilles par quatre ou par cinq. Elle se trouve dans les pâturages arides. Elle est commune & vivace.

La racine de cette véronique s'emploie à la dose d'une poignée, en décoction dans demi-livre de lait.

Cette plante est amère, purgative & vomitive.

2^o. La verveine à feuille d'ortie, à quatre étamines; son épi est filiforme, paniculé; ses feuilles entières, ovales, pointues, découpées en scie & pétiolées. On la trouve dans le Canada, à *Neuw-Yorck* & dans la Virginie aride. Elle est rare & bis-annuelle.

Ses feuilles & sa racine sont en usage en médecine. La racine est amère & astringente. Les

feuilles sont insipides & sans odeur. La racine mêlée avec l'écorce intérieure du chêne blanc, en décoction avec l'eau & le lait, est l'antidote de cette espèce d'érysipèle occasionné par le méphitisme du *toxicodendron*. Ce spécifique a été administré avec succès dans les camps américains.

3°. La monarde fistuleuse, à tête terminale, & à tige, dont les angles sont obtus. Cette plante est originaire du Canada, vivace & peu commune; ses propriétés sont d'être amère, résolutive, nervine, tonique. Son usage est contre les fièvres intermittentes.

La monarde fistuleuse est cultivée avec succès dans les jardins botaniques.

4°. Le *ptelea* tréflé. Cet arbre est indigène au Canada & à la Caroline; il s'est acclimaté en France, où on le trouve dans les jardins botaniques.

On se sert des feuilles en pharmacie: lorsqu'elles sont pilées, elles ont une odeur ingrate. Elles sont anthelminthiques & vulnéraires. Les Canadiens s'en servent à cet effet en infusion; tant intérieurement qu'à l'extérieur.

5°. Le tulipier. (*Liriodendron tulipifera*, L.) Ce charmant arbre appartient à la nouvelle Angleterre & à la Floride. Il s'est assez bien naturalisé en France, puisqu'on le trouve dans les jardins des amateurs. Les Américains se servent de la racine, de l'écorce & de la semence. Sa racine est jaunâtre, cassante, un peu âcre & fébrifuge. L'écorce est vermifuge, la semence apéritive. Les feuilles concassées, mises en topique sur le front, guérissent les maux de tête.



Manuel du distillateur d'eau-de-vie ; par M. NICOLAS, conseiller médecin du Roi, professeur royal de chimie en l'université de Nancy, membre de l'Académie de ladite ville, & de plusieurs autres, inspecteur honoraire des mines de France, &c. A Nancy, chez Hæner, 1787. In-12 de 27 pag.

6. La méthode ordinaire des distillateurs d'eau-de-vie est de faire subir une fermentation préliminaire au marc des raisins ; pour cet effet, ils le renferment, en sortant du pressoir, dans de grandes cuves, qu'ils nomment bouges ; ils les couvrent de boue, pour empêcher le contact de l'air. Environ six semaines après, ils commencent à distiller ; ils remplissent donc leurs alambics de ce marc fermenté, versent par-dessus environ le cinquième de son volume d'eau commune, & procèdent ensuite à la distillation. Ils n'obtiennent d'abord qu'un flegme mêlé avec l'eau-de-vie, qu'ils nomment *petite eau-de-vie*. Lorsqu'ils ont une certaine quantité de cette liqueur, ils la passent au rasin, qui n'est qu'une seconde distillation, au moyen de laquelle on sépare la partie aqueuse de l'esprit ardent, ou eau-de-vie.

L'eau-de-vie de marc est ordinairement désagréable, & possède une odeur empyreumatique. M. Nicolas, pour obvier à ces défauts essentiels, a fait beaucoup d'expériences, & a

enfin trouvé une méthode par laquelle il obtient une eau-de-vie de marc agréable : cette méthode ne consiste qu'à exciter la fermentation des rafles dans une certaine quantité d'eau. Les instructions que donne M. *Nicolas* dans ce manuel , sont à la portée des distillateurs ; ils y trouveront clairement énoncée la manière d'obtenir les eaux-de-vie de vin , de lie & de marc ; ils y verront comment il faut nettoyer les différentes pièces dont l'alambic est composé , & les épreuves qui démontrent que l'eau-de-vie est loyale & marchande.

*Extrait de la Séance publique du Musée
de Paris.*

DU 24 JANVIER 1787.

I.

7. Quelques uns des morceaux lus dans cette séance , étant du ressort de ce journal , nous allons les faire connoître à nos lecteurs par une légère notice.

M. *Moreau de Saint-Meri* a lu plusieurs *fragmens sur les troupeaux de bêtes à cornes des colonies françoises , sur la chèvre , le chevreau & le chien.*

1°. Il a remarqué dans les Colonies , & notamment à la Martinique , que sur chaque habitation où l'on élève des bêtes à cornes , il y a toujours un taureau principal qui domine sur tout le troupeau & sur les autres taureaux , & que , par cette raison , les nègres nomment *maî-*

tres de savannes ou de l'*enclos* (a); à son aspect, tous se retirent; les vaches se dérobent à sa vue lorsqu'elles cherchent à être couvertes par un autre taureau, auquel le maître fait quelquefois payer chèrement ce plaisir; mais à mesure qu'il avance en âge, ses forces s'épuisent; quelque jeune taureau, plus audacieux ou plus hardi, après lui avoir disputé l'empire, parvient à le chasser du premier rang, & à s'y placer lui-même, jusqu'à ce qu'un fort pareil l'en fasse également descendre.

M. *Moreau de Saint-Meri* ne dit point combien d'années dure cette espèce d'empire, uniquement fondé sur la loi du plus fort; mais il ajoute que le vaincu, triste, consterné, évite constamment le vainqueur, qu'il se tient à l'écart, qu'il dépérit promptement, & que la mort l'enlève bientôt. Cette mort est si certaine, ajoute-t-il, pour les taureaux qui ont cessé d'être *maîtres de savannes*, que les propriétaires, avertis par les gardiens du troupeau, ne manquent pas de s'en défaire aussitôt, en les livrant au boucher.

On lit bien dans le troisième livre des *Géorgiques* de Virgile & dans le *Dictionnaire d'histoire naturelle* de M. *Valmont de Bomare*, au mot *Taureau*, une description de l'espèce d'empire dont parle M. *M. D. S. M.*, & des combats dont il est la source. Cet empire & ces combats paroissent avoir lieu dans beaucoup d'espèces d'animaux, soit dans le temps des amours, soit lorsqu'ils sont rassemblés en certain nombre, & nous voyons, dans nos basses-cours, les coqs exercer un pareil empire, & se livrer des combats

(a) Les *savannes* sont les prairies, ou pâturages.

plus meurtriers encore; mais la mort constante & inévitable du taureau qui a perdu son rang dans les *savannes*, est une observation qui n'a encore été faite par aucun naturaliste, & qui mérite d'être confirmée dans tous les lieux où les troupeaux de bêtes à cornes rassemblent plusieurs taureaux.

2°. La chèvre est ordinairement nommée *cabrite* aux Colonies, & le chevreau, *cabriton*. Quand par quelque accident, ou par un choix fondé sur des opinions particulières, un enfant n'a point de nourrice, on lui donne une chèvre pour l'allaiter. Il est difficile de se persuader, lorsqu'on n'en a pas été témoin, que la chèvre soit susceptible d'autant de complaisance, de soins & d'attachement pour son nourrisson. Elle revient fréquemment vers lui des lieux où on la fait paître; elle cherche la posture la plus propre à le faire teter; si quelqu'un prend l'enfant, le déplace, le transporte, elle est émue, elle le suit en bêlant: on croiroit qu'elle a pour lui la tendresse & l'ame d'une mère.

Nos chèvres européennes ne le cèdent point à cet égard à celles du nouveau monde: on en a vu venir de plus d'une lieue, à des heures réglées, pour donner leur lait à l'enfant de leur maître, & diriger avec une prudence & une intelligence admirables le mammelon dans la bouche de l'enfant, qu'il suffisoit de placer à terre dès que l'on voyoit paroître sa nourrice (b).

(a) Voyez le *nouveau dictionnaire universel & raisonné de médecine, de chirurgie & de l'art vétérinaire*; par une société de médecins. Paris, Hérisfant, 1772, six vol. petit in-8°, tome ij, au mot *Chèvre*, & le *Cours complet d'agriculture*, rédigé par M. l'abbé Rosier, où cette anecdote a été re-

3°. Il existe peu de chiens aux Colonies, & ils y sont en général d'une vilaine espèce, excepté les dogues & les mâtins qu'on trouve chez les bouchers & dans quelques habitations, à la sûreté desquelles ils veillent. Les nègres des îles du Vent dressent encore avec succès une espèce de roquet pour la chasse des rats, qui causent des ravages considérables dans les cannes à sucre.

La rage canine, autrefois inconnue aux Antilles, s'y est manifestée depuis environ trente ans; & dans toutes les Colonies, les magistrats ont pris des précautions pour en arrêter les suites; mais ces précautions n'ont pas toujours pu les faire éviter, & la négligence que l'on apporte à détruire les chiens enragés a été souvent funeste à plus d'un individu, maître ou esclave.

Il y a environ vingt-cinq ans qu'un chien de la forte espèce, qui étoit signalé dans toutes les habitations de Saint-Domingue, pour être affecté de cette maladie, & dont les morsures ont fait périr plusieurs nègres avec tous les symptômes de l'hydrophobie, parut tout-à-coup vers le soir dans le quartier de Limonade, au moment où les esclaves, revenus des travaux, se trouvoient réunis; son aspect hideux, l'écume qui chargeoit sa gueule, son œil enfoncé & hagard, sa colère contre les objets insensibles qu'il rencontroit, & les signes extérieurs sous lesquels on l'avoit dépeint, le firent bientôt reconnoître pour un ennemi redoutable. L'effroi s'empare des nègres, & tous fuient. Un seul, nommé *Coucouba*, d'une intrépidité sans exemple, se dévouant au salut général, s'arme de son

portée par M. Thorel, comme si elle lui étoit particulière; tome ij, au mot *Bouc*, pag. 389.

couteau , & marche au-devant de l'animal féroce qui s'élance sur lui , & dont il reçoit plusieurs morsures profondes sur différentes parties du corps , exposé nud à toute l'activité du virus , avant d'être parvenu à le mettre hors de combat.

On débrida ses nombreuses plaies ; quelques-unes étoient au visage , d'autres au cou , le plus grand nombre aux bras & à la poitrine. On y fit brûler de la poudre à canon , & pendant cette opération douloureuse , le courage de *Coucoubà* ne se démentit pas un seul instant. On y fit succéder un traitement mercuriel ; & ces soins , moins peut-être que son intrépidité & son peu de crainte de cette maladie , le préservèrent de l'hydrophobie , dont il n'a jamais ressenti le moindre symptôme.

II.

M. *Huzard* a lu une *Dissertation sur quelques abus qui s'opposent aux progrès de l'art vétérinaire dans les grandes villes*. Il divise ces abus en deux classes ; l'une renferme tous ceux qui tiennent à l'ignorance des principes de l'art de guérir ; ce n'est point de ceux-ci qu'il s'agit dans cette dissertation ; l'auteur se propose de les traiter séparément : ils sont de tous les temps & de tous les lieux. Ceux de l'autre classe sont nécessairement la source des autres ; ils ont jeté de profondes racines , & il est impossible , tant qu'elles subsisteront , que l'art vétérinaire fasse des progrès réels. M. *Huzard* en distingue trois principaux.

1°. La réunion des artistes vétérinaires avec les maréchaux en corps de communauté , tels qu'ils sont établis aujourd'hui.

2°. La manière mercantile dont s'exerce l'art vétérinaire dans les grandes villes : il y est à l'en-

treprise comme toutes les branches de commerce ; & l'on y traite les maladies des animaux au rabais.

3°. Enfin , la conduite de ceux qui l'exercent , qui perdent , avec les gens d'écurie , un temps précieux qu'ils devroient employer à l'étude de la théorie & à la pratique de l'art.

Cette dissertation est destinée à faire partie de la vétérinaire du *Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique* , au mot *abus*.

Historia naturalis castoris & moschi , Histoire naturelle du castor & du musc ; par M. JEAN-GUILLAUME LINK , de Leipsick , docteur en médecine. A Leipsick , chez Breitkopf ; & à Strasbourg , chez Koenig , 1786. In-4° de 54 pages , avec figures.

8. La dissertation sur le castor contient dix paragraphes.

On fait dans le premier la description de cet animal , d'après nos meilleurs zoologistes modernes. Le castor ressemble au rat d'eau par la forme de la tête , à l'exception des oreilles qui sont à proportion plus courtes ; le chanfrein paroît plus arqué , le sommet de la tête plus aplati ; le museau est gros & court ; le poil est si hérissé sur la tête , qu'il en cache la vraie forme , & qu'il couvre en partie les yeux ; le corps a plus de longueur à proportion que celui de la marmotte , mais il est aussi gros , sur-tout dans la partie postérieure ; les jambes sont très-courtes.

Le second paragraphe traite des différentes dénominations du castor , & des principaux auteurs qui en ont parlé ; c'est le *castor fiber* du chevalier de Linné.

Dans le troisième , on indique les contrées où se plaît ce quadrupède amphibie. Les anciens rapportent que dans les premiers temps l'on en a vu en Bourgogne , en Lorraine ; mais il est actuellement très-rare en France , en Espagne , en Italie , en Grèce & en Egypte. Le lieu où il habite avec une espèce de prédilection est l'Amérique , depuis le trentième degré de latitude nord , jusqu'au soixantième & au-delà. Ils sont fort communs dans le Canada ; mais ils deviennent rares à mesure qu'on avance vers le midi. C'est la même chose dans l'ancien continent ; on n'en trouve des peuplades que dans les contrées les plus septentrionales.

On décrit dans le quatrième paragraphe la vie sociale de ces animaux ; & l'industrie avec laquelle ils bâtissent leur habitation. Ils se plaisent dans les lieux déserts & inaccessibles , parce qu'ils y sont plus en sûreté. Leur retraite est à trois ou quatre étages ; ils la construisent avec les bois qu'ils coupent dans les forêts voisines ; un chemin , pratiqué avec art , conduit à leur demeure.

Les moyens qu'on pratique pour prendre & chasser les castors , sont détaillés dans le cinquième paragraphe.

Le sixième & le septième contiennent la description anatomique des parties intérieures & des follicules.

M. Linck expose dans le huitième les signes certains par lesquels on reconnoît que la substance nommée *castoreum* est falsifiée. Le meil-

leur *castoreum* est celui qui est d'un rouge tirant sur le noir ; qui est résineux , mou , d'une odeur forte, & qui ne s'enflamme point.

Dans le neuvième paragraphe il est parlé des usages économiques du castor. Plusieurs font cas de sa chair ; elle est néanmoins fade , dure , difficile à digérer : elle surcharge l'estomac à cause de la grande quantité de graisse qu'elle contient. Sa queue passe pour un mets délicat. Tout le monde fait que sa peau est recherchée , que c'est un grand objet de commerce , & que c'est pour cela qu'on lui fait la chasse.

Le dernier paragraphe renferme des expériences chimiques & des essais analytiques.

M. *Linck* suit à-peu-près , pour l'histoire naturelle du musc , la marche qu'il a suivie en faisant celle du castor. Le dernier paragraphe est destiné à l'analyse chimique du musc. L'article qui regarde les usages économiques de cette substance est assez considérable. L'auteur y désigne le musc comme un excellent assaisonnement dans la cuisine. Les Péruviens en font très-amateurs ; ils en mettent dans tous les mets , dans les boissons & même dans le pain. Le musc sert aux liquoristes pour la confection de l'eau épiscopale , & les parfumeurs le font entrer dans plusieurs compositions aromatiques. On préserve les fourrures & autres habillemens , des teignes & des insectes , en les imprégnant de l'odeur du musc. C'est la plus forte de toutes les odeurs connues ; il n'en faut qu'une très-petite dose pour parfumer une grande quantité de matière & d'espace , car l'odeur se porte à une grande distance ; la plus petite particule suffit pour se faire sentir dans un espace considérable ; & son parfum même est si durable & se fixe tellement , qu'après un

très-long temps il semble n'avoir pas perdu de son activité. En effet, des observateurs rapportent qu'un grain de musc, posé dans un vaste cabinet, avoit au bout de cent ans entièrement conservé son odeur.

L'animal qui porte cette substance est également appelé *musc* : c'est le *moschus moschiferus* de LINNÉ.

Plusieurs naturalistes modernes l'ont considéré comme un grand chevrotin, qui est de la taille d'un chevreuil ; mais sa tête est sans cornes ou bois ; il a deux grandes dents canines ou crochets à la mâchoire supérieure. Il habite les pays orientaux.

D. GEORGII RUDOLPHI BOEHMERI, univers. Witteb. senioris commentatio physico-botanica de plantarum semine, antehac spermatologiæ titulo per partes, nunc conjunctim edita & aucta ; accedit dissertatio de contextu celluloso vegetabilium : *Mémoire physico-botanique sur les semences des plantes, publié auparavant par partie, sous le titre de Spermatologie ; par M. G. RUD. BOEHMER. A Wittemberg, chez Zimmermann ; à Strasbourg, chez Koenig ; & à Paris, chez Didot le jeune ; libraire, quai des*

9. Cet ouvrage est composé de sept chapitres. Le premier traite de l'usage, de la différence & de l'existence des semences. M. *Boeckmer* rappelle les sentimens des meilleurs botanistes sur ces objets. Il rapporte les intéressantes & nouvelles expériences de M. *Hedwig*, qui, avec le microscope a vu les fleurs & les semences des mousses, aussi exactement que celles des plantes les plus parfaites. On expose dans ce chapitre les diverses formes des semences & leur prodigieuse fécondité. Une seule tige de maïs a donné deux mille grains. L'on en a compté trois mille sur une d'*enula campana*, & quatre mille sur un pied de tournesol. Mais ce qui est encore plus immense & plus admirable, c'est la multiplication du pavot; une plante seule a produit trente-deux mille semences, & le tabac vulgaire quarante-mille trois cents vingt.

Le second chapitre offre sur la fécondation & l'accroissement des semences tout ce qu'il y a de plus curieux. « La plante renfermée, dit un de nos célèbres naturalistes, très en petit dans le fruit ou dans la graine, y est environnée d'un amas de farine, qui, délayée par l'eau qui a pénétré les enveloppes, fermente avec elle, & fournit au germe sa première nourriture. Abreuvé de ce lait délicat, proportionné à sa foiblesse, il croît de jour en jour. Bientôt ses langes lui deviennent incommodes; il fait effort pour s'en débarrasser, & pousse en dehors une petite racine qui va chercher dans la terre des sucs plus nourrissans; la petite tige paroît à son tour destiné

à habiter l'air ; elle perce la terre , & s'élance perpendiculairement dans ce fluide. Quelquefois elle entraîne avec elle les restes des tégumens qui l'enveloppoient dans l'état de germe ; d'autres fois , deux feuilles , fort différentes des feuilles de l'âge mûr , l'accompagnent ; ce sont les feuilles *féminales* , dont le principal usage est probablement d'épurer la sève.»

Voilà l'histoire de la germination végétale ; on ne peut mieux expliquée.

Le troisième chapitre parle de la durée , de la récolte & de la conservation des graines. Tout ce qu'il est possible d'apprendre sur ces divers objets , se trouve réuni dans ce chapitre. M. *Boehmer* rapporte une manière infailible d'envoyer des pays les plus éloignés des semences entières , sans aucune détérioration ; il suffit de faire fondre de la colophane dont on les enduit , ou bien on se sert d'une masse composée de poix , de colophane & de cire. Quand les semences , glands & autres fruits seront recouverts de la masse résineuse , on les arrangera dans des boîtes , que l'on emballera dans un tonneau : avec cette méthode , toutes semences passeront les mers sans corruption.

Dans le quatrième , il est question des préparations préliminaires à l'ensemencement. M. *Boehmer* y rappelle les diverses macérations que l'on est obligé de faire subir à plusieurs sortes de semences pour les amollir , & pour faciliter leur développement & leur germination. Un moyen que nous devons à M. *Prozet* , intendan du jardin botanique d'Orléans , & qui étoit inconnu des botanistes , est celui-ci , qui facilite singulièrement la germination. Ouvrez avec un canif l'écorce dure de la semence vers le mi-

lieu , & mettez-la incontinent en tetre. M. *Prozet* est parvenu avec cette incision à faire germer des semences exotiques très-compactes , qui auparavant n'avoient pas levé après de longues macérations. Pour préserver les semences de la rapacité des oiseaux , des souris & des fourmis , les anciens agriculteurs recommandoient de les faire infuser une nuit dans le suc de joubarbe ; d'autres anciens auteurs employoient la lessive , la suie , le fiel de bœuf , le sang de poule , pour chasser les chenilles & autres insectes nuisibles aux semences.

Pierre Lauremberg , qui a écrit sur la culture des jardins , prétend que pour diversifier les couleurs des fleurs , comme de la tulipe , de l'œillet , &c. il suffit d'arroser les semences avec de l'esprit de vin , ou de les imbiber de sang humain , les faire sécher , réitérer plusieurs fois cette imbibition : alors , dit-il , nous obtiendrons des choses merveilleuses. Nous regardons ces recettes comme absurdes.

On traite dans les trois derniers chapitres , des semailles & des différens effets de la germination. Le volume est terminé par une dissertation sur le tissu cellulaire des végétaux.

Cet écrit mérite l'accueil des botanistes & des cultivateurs. Il présente des vues physiologiques sur les semences , qu'il ne seroit pas possible de rencontrer ailleurs.

Encyclopédie méthodique botanique ; par M. le chevalier DE LA MARCK , ancien officier au régiment de Beaujolois , de l'Académie royale des sciences ; tom. II,

contenant les *letterines* CIC, jusqu'à
EUF. A Paris, chez Panckoucke ;
à Liège, chez Plombeux ; à Nancy,
chez Matthieu, 1786. In-4°.

10. Ce second volume n'est point inférieur au premier ; l'auteur est toujours attentif à donner la synonymie latine & française ; il fait des observations raisonnées sur les plantes récemment décrites ; il nomme les voyageurs & les naturalistes qui lui ont communiqué des végétaux qu'on ne connoissoit pas encore. Chaque article est terminé par l'exposé des propriétés médicales & économiques de la plante, & par l'indication des contrées où elle croît spontanément.

Par exemple, après avoir décrit la *ciguë ordinaire*, ou *grande ciguë*, M. de La Marck continue ainsi : « Cette plante est la vraie ciguë des anciens & des modernes ; celle dont M. Storck s'est servi pour ses expériences publiées dans sa *dissertation sur les propriétés de la ciguë* ; celle, en un mot, à laquelle il est important de conserver le nom de ciguë, en latin *cicuta*, si l'on veut cesser d'exposer aux méprises auxquelles nous savons que le *cicuta* de Linné a plusieurs fois donné lieu ».

« Quoique la ciguë, prise intérieurement, soit un vrai poison, mais plus ou moins actif, selon le lieu natal de la plante ; cependant plusieurs médecins modernes ont osé se servir de l'extrait de cette plante pour la guérison de quelques maladies chroniques, comme les humeurs froides, les tumeurs squirrheuses, les cancers, &c. M. Storck, médecin à Vienne en Autriche, après

avoir tenté beaucoup d'expériences, a publié un recueil d'observations sur les effets de la ciguë ; tendant à faire connoître les avantages qu'on peut retirer de l'emploi de cette plante dans les maladies rebelles que nous venons de citer. Ce médecin a employé des pilules faites avec le suc de la ciguë, exprimé, évaporé en consistance d'extract, & mêlé avec la poudre de la même plante. Appliquée extérieurement, la ciguë est résolutive, fondante & adoucissante ; elle passe, prise intérieurement, pour anti-squirreuse, anti-ulcéreuse & anti-cancéreuse : on l'emploie aussi dans les cataractes naissantes, & contre la goutte & les rhumatismes. Nous croyons que dans tous les cas, le plus sûr est de n'employer la ciguë à l'intérieur, que lorsque ce remède peut être dirigé par une main habile & prudente ».

A la suite de la description du *colchique d'automne*, on lit : « Toutes les parties de cette plante ont une odeur forte & qui cause des nausées. On prétend que la racine est un poison, & qu'elle fait mourir ceux qui en mangent ; l'émétique & les adoucissans en sont le contre-poison. M. Storck en prépare un oxymel particulier, qu'il regarde comme un diurétique puissant & capable de guérir l'hydropisie ; mais nous pensons qu'on ne doit l'employer qu'avec précaution. Les tubes de colchique contiennent de l'amidon, ainsi que les racines bulbeuses & tubéreuses de beaucoup d'autres plantes ».

Une plante qui peut enrichir la matière médicale est la *conise anthelminthique* ; elle croît naturellement dans l'Inde : on la cultive au Jardin du Roi, & nous l'avons au jardin botanique de Nancy. Les fleurs sont purpurines, assez jolies. « Toutes ses parties sont un peu amères : on

l'emploie pilée dans l'huile, ou en décoction dans l'eau, pour dissiper les rhumatismes, les douleurs de la goutte & les pustules du corps, en l'appliquant en fomentation; la poudre de ses semences se boit dans l'eau chaude pour la toux, les vers des enfans, & pour provoquer les urines ».

Mais en parlant du pois à gratter, *M. de la Marck* ne dit rien des démangeaisons que le duvet intérieur de la gouffe de ce pois excite à la peau, ainsi que de sa propriété vermifuge. Il n'est fait encore aucune mention de la vertu de la digitale pourpre contre l'hydropisie. Il y a néanmoins des dissertations composées par des médecins allemands & anglois, dans lesquelles cette propriété est attestée.

Ces omissions, & autres semblables, n'empêchent point que l'*Encyclopédie botanique* ne soit un ouvrage estimable.

On peut voir ce qui en a déjà été dit dans ce journal, *tom* lxiij, *pag.* 102; & *tom.* lxxvj, *p.* 183.

FRID. WILH. ANT. LUDERS, *medicin. doct. & pract. Havelbergenfis, nomenclator botanicus stirpium Marchiæ Brandenburgicæ secundum systema Gleditschianum à staminum situ digestus*: *Nomenclateur botanique des plantes de la marche de Brandebourg, suivant le système de Gleditsch*; par **FRÉDER. GUIL. ANT. LUDER**, *D. M. A Berlin, chez Hesse; à Strasbourg;*

11. M. Luder a fait durant plusieurs années des excursions botaniques dans la marche de Brandebourg. Il nous donne dans cette brochure la liste des plantes qu'il y a recueillies. Le système qu'il suit est celui de son compatriote, M. Gleditsch, que la mort vient d'enlever. Ce système, qui est simple, aisé dans l'ordre des divisions des classes, & par conséquent propre à faciliter l'étude de la botanique, est établi particulièrement sur les quatre principales parties de la fleur ; savoir, les étamines, le pistil, le calice & la corolle. Il suppose non-seulement le sexe des plantes comme une vérité incontestable, mais encore la nécessité & l'immutabilité du caractère naturel des genres. Il ne contient que deux divisions : sous la première sont placées toutes les plantes dont la floraison parfaite est bien visible, soit que la fleur soit hermaphrodite, monoïque ou dioïque. L'autre division embrasse le reste des plantes, dont la floraison parfaite se dérobe à la vue.

La disposition des genres dans la première division de ce système, se réduit à quatre classes ; dont la différence dépend uniquement de cette partie de la fleur, à laquelle les étamines sont attachées, & qui semble constituer par-là des espèces singulières de floraison.

Toute fleur des plantes de la première division est donc :

1^o. *Thalamostemone*, si les étamines sont attachées au réceptacle même.

2°. *Pétalostemone*, si les étamines sont attachées à la corolle.

3°. *Calicostemone*, si les étamines sont insérées dans le calice.

4°. *Stylostemone*, si les étamines sont cohérentes avec le pistil même.

Cette première division peut porter le nom de *Phénostemone*, & la seconde celui de *Cryptostemone*: celle-ci contient quatre ordres, savoir,

1°. Les Filicées.

2°. Les Mousses.

3°. Les Algues.

4°. Les Champignons.

Il étoit nécessaire de donner la clef du système végétal de M. *Gleditsch*, pour se former une idée du Nomenclateur de M. *Luder*.

Parmi les plantes indigènes que ce botaniste a trouvées dans la marche de Brandebourg, je remarque les suivantes comme étant rares & peu communes: le *salix laurea polyandra* de *Gleditsch*, la persicaire à feuilles de saule du même, la salicorne de Virginie, le carex précoce de *Schreber*, la stellaire uligineuse de *Boehmer*, le citise d'Autriche, l'iris de Sibérie, la Scrophulaire vernale, la mauve de Thuringe, la centaurée paniculée, l'épine blanche monogynique de *Jacquin*, la quintefeuille de Norwege.

M. *Luder* a eu soin d'indiquer les plantes adonides, culinaires & curieuses, qui se cultivent dans les jardins des amateurs; il donne des notices sur diverses variétés. En tête du Nomenclateur est une petite carte topographique de la marche de Brandebourg.



Fasciculus plantarum à Flora Marggraviatùs Baruthini : *Fascicule des plantes de la Flore du Margraviat de Bareuth* ; par JEAN-GASPARD-PHIL. ELWERT de Spire ; docteur en médecine. A Erlangue, chez Kunstman ; & à Strasbourg, chez Kœnig, 1786. In-4° de 28 pag.

12. Ce cahier renferme la liste des plantes qui croissent dans le Margraviat de Bareuth. M. Elwert les range suivant le système de Linné ; il les désigne tantôt sous les noms adoptés par le botaniste de Suède, tantôt par les noms que leur donnent d'autres botanistes plus modernes. Lorsqu'une plante est rare, il indique l'endroit où elle se trouve ; si, pour la faire reconnoître, la dénomination ne suffit pas, il ajoute en note, quelques signes distinctifs ; dans d'autres notes sont marquées les propriétés peu communes de certaines plantes.

Historia salicum, &c. *Histoire des saules, enrichie de figures* ; par GEORGE-FR. HOFFMANN. *Fascicule troisième* (a). A Leipsick, chez Crufins ; à Strasbourg, chez Amand Kœnig ; & à Paris, chez Didot le jeune, 1786, in-fol.

13. Ce cahier ne contient que la description de trois saules.

(a) Les Fascicules j & ij ont été annoncés, tome lxxvij, pag. 174.

Le premier est le saule jaune, dit l'*osier franc* : *salix vitellina*. Ses usages sont connus. Les tonneliers, les vanniers & autres ouvriers se servent fréquemment de ses jeunes branches flexibles. *Schaffer* indique la manière de fabriquer du papier avec les aigrettes des chatons. L'écorce peut servir à la teinture; on prépare pour cela une lessive qu'on laisse fermenter. L'extrait qu'on retire de cette écorce est extrêmement amer, fébrifuge; il ressemble en cela à celui qui s'obtient de l'écorce de la plupart des autres saules.

Le second est le *salix pissia*, qui paroît n'avoir été décrit que par *Scopoli*; il croît spontanément, selon *M. Hoffmann*, sur les bords sablonneux des rivières, & fleurit en avril; ses capsules sont mûres le mois suivant.

Le troisième est le *salix depressa*; celui-ci plus connu des botanistes, naît dans les bois de l'Europe, aux endroits humides, avec la canneberge. Sa floraison se fait en avril.

M. Hoffmann fixe avec précision les caractères individuels. Ses descriptions sont étendues & exactes; ce qui forme une espèce de démarcation qui empêchera de confondre dorénavant les espèces avec les variétés.

GEORG. FRANÇ. HOFFMANN, med. doct. de vario lichenum usu commentatio, sectio 1 : *Mémoire sur l'usage de divers lichens*; par G. FRANÇ. HOFFMANN; section première. A Erlang, chez Palm; à Strasbourg, chez Koenig, 1786. In-4°. de 35 pag.

14. *M. Hoffmann*, ayant donné la description

des lichens, laquelle forme trois brochures ou fascicules in-4°. (a), a cru, pour compléter l'histoire de ces plantes cryptogames, devoir en faire connoître les usages, & leur utilité dans l'économie, dans la médecine, dans la vétérinaire & dans d'autres arts, tels que la teinture, la peinture, &c. C'est l'objet de ce Mémoire.

Lorsqu'on destine les lichens pour la teinture, il faut les recueillir par un temps humide, afin qu'ils se détachent plus facilement des substances qui leur tiennent lieu de matrice; s'il est sec, on les arrose avec de l'eau, ensuite on les lave; on les fait sécher, pour en extraire les parties colorantes avec l'excipient convenable.

Les lichens sont utiles aux arbres, ils les défendent contre le froid, & suppléent à l'écorce lorsqu'elle a été enlevée par quelques accidens; ils préservent aussi leurs racines de la corruption, en attirant l'humeur morbifique. Ils sont encore d'une utilité particulière à la fertilisation; ils excitent fortement la végétation comme engrais. Plusieurs quadrupèdes trouvent dans les lichens une nourriture abondante, & les petits oiseaux en construisent leurs nids.

L'étymologie du mot lichen vient de ce qu'on attribue à cette végétation la propriété de guérir les dartres qui ont été nommées *λεχῆνις* par les Grecs, & les autres maladies de la peau.

Cette première section contient vingt-sept lichens utiles; nous en indiquerons quelques-uns.

Le lichen citrin (*lepra citrina* HOFFM.) croît en Europe, sur les rochers calcaires; macéré

(a) Voyez l'annonce qui en a été faite dans ce journal, tom. lxvij, pag. 177; & tom. lxix, p. 365.

pendant plusieurs semaines dans l'urine , on obtient une couleur canelle abricot ; en y ajoutant une dissolution d'étain , on a une teinte canelle fauve ; & avec la couperose verte , une de chair.

2°. Le lichen calcaire (*verrucaria calcaria* *HOFFM.*) naît sur les rochers , les marbres , les pierres calcaires : on recueille cette algue pendant le mois d'août , on la fait sécher , on la pulvérise , on la met ensuite infuser dans de l'urine pendant trois semaines , en bouchant exactement le vaisseau. Elle donne une belle couleur rouge d'écarlate , propre à teindre le fil : mais il faut une lente ébullition avant que de se servir de cette teinture.

3°. Le lichen tartarisé (*scutellaria tartarea* *HOFFM.*) se trouve dans les vieux sables , sur les murs des anciens édifices , principalement sur les rochers. Les habitans de la Westrogothie fabriquent un beau rouge avec ce lichen.

4°. Le lichen de roche (*lichen saxatilis* *L.*) vient sur les rochers , les vieilles haies , les troncs d'arbres , les pierres , dans les cimetières sur le crâne humain. Les anciens assignoient à cette mousse une grande quantité de vertus & de propriétés , qu'il faut absolument regarder comme superstitieuses & inutiles , entr'autres d'être souveraine contre l'épilepsie , la peste & les hémorrhagies. Cette substance n'est plus en usage depuis long-temps. Les payfans de l'Oelande & de la Gothlande teignent le fil en brun & en rouge avec ce lichen.

M. *Hoffman* a rassemblé tout ce qu'il y avoit dans les auteurs sur l'utilité de ces plantes ; il nous communique encore quelques expériences qu'il

qu'il a faites sur l'extraction des parties colorantes qui se trouvent dans divers lichens.

Bibliothèque physico-économique, instructive & amusante, années 1786 & 1787; deux volumes par année; contenant des mémoires, observations pratiques sur l'économie rurale; — les nouvelles découvertes les plus intéressantes dans les arts utiles & agréables; — la description & la figure des nouvelles machines, des instrumens qu'on doit y employer, d'après les expériences des auteurs qui les ont imaginées; — des recettes, pratiques, procédés, médicamens nouveaux, externes ou internes, qui peuvent intéresser les hommes & les animaux; les moyens d'arrêter les incendies, & autres évènements provenans des vices & de l'altération de l'air; de nouvelles vues sur plusieurs points d'économie domestique, & en général sur tous les objets d'utilité & d'agrément dans la vie civile & privée. On y a
Tome LXX. A a

joint des notes qu'on a cru nécessaires à plusieurs articles, avec des planches en taille-douce. A Paris, chez Buiffon, libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, n^o 13. Prix 3 liv. chaque volume, relié, & franc de port par la poste; 2 liv. 12 s. broché.

15. Magasin vaste & bien fourni, où tous les goûts & tous les besoins peuvent se satisfaire; il est sur-tout recommandable par le grand nombre d'objets de physique & d'économie qu'il présente. On y trouve aussi des remèdes; mais le public doit se souvenir qu'on n'en doit pas faire usage sans le conseil des gens de l'art, qu'il n'y a point de formule générale pour guérir la goutte, ou la fièvre putride, comme pour raccommoder une cheminée; & que la fièvre ne s'éteint point, comme une maison où le feu a p i.

Mémoire sur les usages de la tourbe & de ses cendres, comme engrais : lu à la Société royale d'agriculture de Paris ; par M. DE RIBAU COURT. A Paris, chez Buiffon, libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, 1787. Brochure in-8^o de 52 pag.

16. Ce mémoire est divisé en deux parties: l'une traite de l'emploi de la tourbe comme

engrais ; & l'autre de celui de la cendre de tourbe , considérée sous le même point de vue. L'auteur laisse très-peu de chose à desirer sur cet objet important.

Medicinischer briefwechsel , &c. C'est-à-dire, *Correspondance médicale, publiée par une Société de médecins. Première partie. A Halle, chez Gebauer, 1786.*

17. Il parut au mois de novembre 1784 , un Prospectus dans lequel les éditeurs indiquoient l'objet du recueil ; ils nous donnent la première partie.

Elle contient ,

1°. Les réglemens du duc de *Weimar* concernant l'anatomie & l'hôpital des accouchemens.

2°. L'admission aux grades des personnes de quelque religion qu'elles puissent être , à Jena.

3°. La formule du serment doctoral.

4°. Les manuscrits conservés dans la bibliothèque de Konisberg ; par M. *Metzger*.

5° Le mérite des professeurs de Konisberg en anatomie ; par le même.

6° Le panégyrique de *Lobstein* ; par le même.

7°. Des additions à l'histoire du P. *Moeller* ; par le même.

8°. Des recherches sur la diminution de l'évacuation de l'urine chez les enfans ; par M. *Meyer*.

56 HISTOIRE LITTÉRAIRE.

9°. Des notes sur les eaux minérales gazeuses de Birkenfeld; par M. *Maler*.

10°. Des détails relatifs à l'institut clinique de Carlsruh.

11°. L'état de la médecine dans le pays de Bade; par M. *Maler*.

13°. Des découvertes anatomiques.

14°. Des nouveautés médicinales.

15°. La liste de tous les professeurs & membres de la faculté de médecine de Jena.

16°. Des mélanges.

17°. Des annonces de promotions & de morts.

A C A D É M I E S.

SÉANCE PUBLIQUE de l'école royale vétérinaire.

La séance publique tenue le 4 septembre dernier, par l'école royale vétérinaire, au château d'Alfort, près de Charenton, & à laquelle a présidé la Société royale d'agriculture de Paris, peut être regardée en quelque sorte comme l'inauguration de cet établissement. Beaucoup de personnes de distinction, de savans & d'amateurs, s'y sont rendus. Les discours qui y ont été prononcés étoient relatifs aux augmentations faites tout récemment dans l'école. Des chaires d'économie vétérinaire & rurale, d'anatomie comparée & de chimie, y ont multiplié les moyens d'instruction. L'école a reçu une extension très-importante par l'addition d'un jardin de botanique, d'un théâtre anatomique

très-vaste, d'un laboratoire fort considérable & d'une ferme très-étendue.

La séance a été ouverte par un discours de *M. Loir*, subdélégué de *M. l'intendant de Paris* à *Alfort*, sur les progrès de l'art vétérinaire, & l'extension que l'école a reçue en dernier lieu.

M. de Fourcroy, professeur de chimie, a lu ensuite pour *M. d'Aubenton*, professeur d'économie vétérinaire & rurale, un Mémoire sur l'art vétérinaire, tel qu'il étoit pratiqué chez les anciens, & sur les avantages que nous pouvons en retirer.

M. Vicq-d'Azyr, professeur d'anatomie comparée, a fait la lecture d'un discours sur l'anatomie considérée dans ses rapports avec le règne animal en général, sur la manière de perfectionner la nomenclature & d'accélérer ses progrès. Il a mis sous les yeux de l'assemblée quatre grands tableaux, où il a développé son système anatomique, depuis l'homme jusqu'aux végétaux inclusivement.

M. de Fourcroy a lu un Mémoire concernant un exposé du plan qu'il suivra dans les recherches chimiques sur les substances animales; il a spécialement insisté sur les avantages que ces recherches pourront procurer à la pratique de la médecine.

M. Broussonet, professeur adjoint d'économie vétérinaire & rurale, a fait la lecture d'un exposé des rapports de l'art vétérinaire avec l'agriculture en général; il a rappelé tout ce que le roi avoit accordé à l'école vétérinaire pour cette partie intéressante de son institution, & ce qu'on pouvoit espérer des travaux de la Société royale d'agriculture, chargée de diriger

558 SÉANCE PUBLIQUE, &c.

les expériences qui se font dans la ferme de Maissonville, laquelle vient d'être annexée à l'école.

Les professeurs avoient mis sous les yeux des ministres qui ont honoré cette assemblée de leur présence, plusieurs pièces anatomiques, des résultats chimiques, les divers produits de culture du jardin de botanique économique & de la ferme de Maissonville.

M. *Chabert*, directeur de l'école, a lu un résumé succinct des avantages de l'art vétérinaire considéré dans toutes ses parties, & des succès qu'on a obtenus dans différentes épizooties. La séance a été terminée par les réponses des élèves de l'école aux questions que leur a proposées M. le contrôleur-général des finances, relativement à l'anatomie des animaux. Les prix de ce concours étoient des médailles & des instrumens usités dans l'art vétérinaire.

ASSEMBLÉE PUBLIQUE de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres d'Orléans.

DU VENDREDI 12 JANVIER, 1787.

M. *Crignon de Bonvalet*, vice-président, a ouvert la Séance en félicitant l'Assemblée sur le nouveau titre que la Société venoit d'obtenir de Sa Majesté, & sur l'éclat & les secours que se prêteroient mutuellement les sciences & les belles-lettres.

M. *Marcandier*, directeur, a lu une lettre par laquelle M. l'Intendant annonçoit à la Compagnie l'obtention de lettres-patentes du Roi,

portant érection de la *Société de physique d'Orléans*, en *Académie royale des sciences, arts & belles-lettres*. Cette lecture a été suivie de celle des lettres - patentes données à Fontainebleau au mois d'octobre 1786, & enregistrées au parlement le 20 décembre suivant.

M. *Huet de Froberville*, secrétaire perpétuel, a fait valoir, dans un discours analogue à la circonstance, les heureux effets en général de l'étude des lettres, & ceux qu'on doit se promettre en particulier pour Orléans, de l'établissement d'une Académie qui les accueilloit d'une manière illimitée.

Le secrétaire perpétuel a lu ensuite le Précis des travaux de la Compagnie, pendant les deux derniers semestres.

M. *Proyet*, intendant du jardin des plantes, a lu un Mémoire sur la formation des montagnes & des couches actuelles de la terre. Il y établit les altérations manifestes qui ont changé la forme primitive du globe. Cet ouvrage, rempli de vues neuves, a en outre l'avantage de réunir sous un même aspect une multitude d'observations dispersées dans les écrits des meilleurs auteurs modernes.

Le secrétaire perpétuel a lu l'Eloge de M. *Marigues*, chirurgien major de l'hôpital royal de Versailles, de l'Académie de chirurgie de Paris, de celle des sciences & belles-lettres de Rouen, de la Société royale de médecine, & correspondant de la Société de physique d'Orléans. « L'Académicien, dit le secrétaire, à qui nous payons aujourd'hui un juste tribut de regrets, est du petit nombre de ceux qui doivent tout à leur mérite, & rien à la fortune ni à l'intrigue. On en fera d'autant plus surpris,

qu'il s'exerça sur un théâtre qui leur est spécialement consacré; & où une multitude d'emplois offrent un appât à tous les degrés de l'ambition.»

M. *Marigues*, fils d'un chirurgien de village, avoit acquis une aisance peu commune, même dans la capitale. « On se doute bien que cette aisance, le fruit honorable du talent, des travaux & des veilles de M. *Marigues*, ne s'acquît pas sans exciter l'envie. On la trouve par-tout, & ce n'est pas à Versailles, où elle passe plus envenimée des grands chez les petits, qu'il devoit espérer de s'y soustraire . . . Entouré de faux amis & de gens qu'ombrageoient ses succès, un homme droit & sensible, comme l'étoit M. *Marigues*, dut éprouver de cruelles impressions. Ni la contagion de l'exemple, ni le besoin d'y céder pour réussir, ne purent ébranler sa vertu; mais son caractère devint inquiet & défiant; un rien le troubloît; & le moral influant, ainsi qu'il arrive presque toujours, sur le physique, chaque fois qu'il se trouvoit contrarié par les circonstances, sa santé en étoit altérée. Quelques tracasseries peu méritées qu'on lui suscita relativement à l'ordre du service public, dans son hôpital, l'aigrirent au point que, plus de deux mois d'avance, il annonça sa fin prochaine à sa famille. Voilà comme, au milieu d'un monde pervers, l'homme naturellement bon & sociable, paie de son repos & de sa vie l'honneur d'avoir su résister à la corruption.»

M. l'abbé *Pataud* a lu, pour M. l'abbé *de Talsy*, la première partie d'un Mémoire sur l'Education des Vers à soie en plein air. Dans cette première partie, l'auteur considère, en

naturaliste & en physicien, ces insectes précieux à qui le luxe doit une de ses plus belles jouissances. Les dépenses que nécessite leur éducation en chambre, & les maladies qui en résultent, sont comparées aux avantages constatés par cinq années d'expériences, d'une méthode simple, peu coûteuse & salutaire, observée par une personne dont l'auteur a suivi les procédés & les résultats. Ici toutes les objections contre cette méthode sont réfutées. On prouve la fausseté du préjugé sur l'influence dangereuse de l'air & de ses météores dans nos climats, par rapport aux vers à soie : on prouve que les différentes maladies auxquelles ils sont sujets dans l'éducation à couvert, ont presque toujours pour cause un air vicié : on prouve enfin que l'éducation en plein air, sans avoir encore atteint le degré de perfection qu'on peut lui donner mérite dès-à-présent la préférence sur celle d'édredans, par la diminution des frais, par l'extinction des maladies, & par la qualité supérieure de la soie qu'on recueille. Le temps n'a pas permis de lire la seconde partie de ce Mémoire intéressant, entièrement consacrée aux détails de expériences.

Le secrétaire perpétuel a rendu compte du concours, dont l'objet étoit d'indiquer *par quel genre de culture ou d'industrie, applicable à la Sologne Orléanoise, on pourroit améliorer son sol & augmenter son produit.* Il a dit que l'Académie n'avoit reçu sur cette question qu'un seul Mémoire, qui porte pour épigraphe ces vers de Lucain :

*Horrida nunc dumis, multosque inarata per annos
Hæc tellus; desuntque manus postcentibus arvis.*

A a v

Quoique le défaut de concurrence l'autorisât à ne le point couronner , elle s'y déterminoit néanmoins en faveur des vues utiles qu'il présente ; mais l'auteur , en gardant l'anonymé dans le billet cacheté , joint à son Mémoire , a enfreint les conditions du programme , & en conséquence l'Académie , rigoureusement attachée à ses loix , s'est réservée l'application du Prix à une autre question qu'elle va proposer.

Il a terminé la Séance par la lecture du programme suivant :

L'Académie a proposé pour sujet du Prix de 400 livres , qu'elle distribuera après la Saint-Martin de l'année 1787 , les questions suivantes :

1°. *A quelle cause doit-on attribuer le mauvais goût que les tonneaux font quelquefois contracter au vin, & qui est généralement connu sous le nom de goût de fût ?*

2°. *Le bois ne subit-il l'altération qui occasionne ce goût, qu'après avoir été coupé, ou la sève en étoit-elle affectée lorsqu'il étoit sur pied ?*

3°. *A quels signes peut-on connoître les bois dont les sucres ont souffert cette altération ?*

4°. *Quels sont les moyens de corriger ou de faire perdre au vin le goût désagréable que le fût lui a communiqué ?*

Pour le Prix de 400 livres , qui sera décerné à la même époque de l'année 1788 , l'Académie demande :

Quel a été l'état des arts & du commerce dans l'Orléanois , depuis les premiers temps de la monarchie , jusqu'à Henri IV ? Quelles ont été les causes de leurs progrès ou de leur décadence de-

puis cette époque jusqu'à nos jours , & quels seroient les moyens de les porter au degré d'étendue & de perfection dont ils sont susceptibles ?

Un second Prix sera également distribué dans la même année 1788 , à l'auteur qui parviendra à déterminer par des expériences précises & directes :

1°. *Si l'eau est une substance composée , ou si elle est une matière simple ou élémentaire ?*

2°. *Si celle que l'on obtient par la combustion du gaz inflammable avec l'air vital , est produite dans l'acte même de cette combustion , ou si elle n'en est que dégagée ; c'est-à-dire , si réellement elle provient de la combinaison de l'air vital ou de sa base avec l'air inflammable ; ou si cet air vital , & tous les fluides élastiques ne sont pas eux-mêmes une modification de l'eau , opérée par sa combinaison avec la matière du feu , de la lumière ou de la chaleur ?*

L'Académie voulant offrir aux concurrens un Prix proportionné à l'importance de cette question , elle ajoutera 400 livres , à pareille somme provenant de celui qu'elle n'a pas décerné cette année. Ainsi , ce second Prix sera de 800 liv.

Toutes personnes , excepté les académiciens résidens , seront admises au concours. Les Mémoires écrits en françois ou en latin , seront adressés *francs de port* , ou sous le couvert de M. l'intendant de la généralité d'Orléans , au secrétaire perpétuel de l'Académie , avant le premier juin de 1787 , pour le premier prix , & de 1788 , pour les deux derniers.

Les auteurs ne se feront connoître ni directement , ni indirectement. Ils joindront à leurs ouvrages , écrits lisiblement , un billet cacheté , qui contiendra leur nom & leur demeure. Ils

mettront à la tête du Mémoire une devise ou épigraphe, qui sera répétée dans le billet & à la suscription.

PRIX de la Société littéraire de Grenoble.

La société littéraire de Grenoble avoit proposé pour sujet du premier prix qu'elle devoit adjuger dans la séance publique du mois de janvier 1787, de déterminer à quelle cause on doit attribuer le dépérissement actuel des bois, quels sont les effets qui en sont résultés relativement à l'agriculture, quels seroient, en Dauphiné, les moyens d'y remédier, & quel est le parti le plus avantageux que l'on pourroit tirer, dans cette province, des bois, landes, marais & pâturages communs. Sur ce qui a été observé qu'en différant de décerner les prix indiqués, on recevroit un plus grand nombre de Mémoires, la Société ne voulant rien négliger de ce qui peut concourir à développer une question si importante, a délibéré de renvoyer la distribution de ce premier prix à la séance publique qu'elle tiendra le 1^{er} mai prochain, & les Mémoires seront reçus jusqu'au 1^{er} avril. Les auteurs qui ont déjà traité cette question, & qui voudront faire des additions ou des changemens à leurs Mémoires, pourront les adresser à la Société, avec la même épigraphe qu'ils ont précédemment choisie.

La Société avoit annoncé pour sujet d'un second prix, d'indiquer quelles sont les branches d'industrie qui conviendroient le mieux aux cantons de cette province qui en sont dépourvus, & notamment dans le Haut-Dauphiné; quels seroient les moyens d'accroître les progrès de l'agriculture dans

ceux qui pourroient n'être susceptibles d'aucun genre d'industrie, sans préjudicier néanmoins au rétablissement des bois. Ce prix sera distribué dans la séance du 1^{er} septembre 1787. Les Mémoires seront reçus jusqu'au 1^{er} août.

Les paquets seront adressés à M. l'intendant de la généralité de Grenoble, qui fera passer les récépissés du secrétaire de la Société à l'adresse que les auteurs indiqueront.

*PRIX proposés par l'Académie impériale
& royale des sciences & belles-lettres
de Bruxelles.*

L'Académie impériale & royale des sciences & belles-lettres de Bruxelles tint, le 11, le 12 & le 14 octobre 1786, une séance publique pour la distribution des prix annuels.

En 1784, elle avoit demandé pour le prix de la classe physique, *Quels sont les moyens que la médecine & la police pourroient employer pour prévenir les erreurs dangereuses des enterremens précipités ?*

« Quoique entre les Mémoires qui ont concouru pour ce prix ; (dit-elle dans son programme) elle en ait distingué quelques-uns dont les auteurs méritent des éloges, elle s'est vue à regret obligée de n'adjuger la palme à aucun, parce que plusieurs aspirans sont restés au-dessous de leur sujet, & que les autres s'en sont écartés.

Des neuf Mémoires qu'elle a reçus, les numéros 1, 2, 4 & 7, ayant respectivement pour épigraphe :

*Qui tôt ensevelit, bien souvent assassine,
Et tel est cru défunt qui n'en a que la mine.*

Nullâ re ad deos immortales propius accedunt homines , quàm salutem hominibus dando.

Non continuò , quando cor quievit & respiratio nulla est , mortem perfectum adesse cl. viri ostendunt.

Sa main comble l'abyme entr'ouvert sous mes pas , & me fait trouver la vie dans les horreurs du trépas.

ont assez bien saisi le sens du programme ; mais, du côté de l'exaetitude & de la méthode , ils laissent beaucoup à desirer. L'Académie exige que si l'on n'a rien de neuf à dire , on ait au moins le mérite d'avoir traité cette matière intéressante avec énergie , éloquence & dignité. »

« Le n°. 3 , ayant pour épigraphe : *Qui succurrere potest , cum non succurrit , occidit ; in vitâ servare potuisset , nec tamen servasse , nonne homicidium negativum sapit ?* le plus érudit de tous , s'est trop attaché à la seule érudition ; il pêche sur-tout , de même que les trois suivans , pour avoir donné plutôt un traité sur les asphyxies , qu'une réponse directe à la question. Enfin ce Mémoire offre un volume , & non pas une dissertation académique. »

« Le n°. 5 , portant pour devise : *Facilis descensus Averni ; sed revocare gradum superasque evadere ad auras , hoc opus , hic labor est* , a du mérite par sa partie médicale ; l'auteur paroît avoir bien observé ; mais il a trop négligé les ouvrages qui ont été publiés sur ce sujet. Ses moyens de police sont mal vus & peu praticables. Il fait une proposition absurde dans l'espèce d'inquisition qu'il veut établir à la campagne , & il présente aussi un traité sur les asphyxies , que le programme ne demande pas. »

« Le n°. 6, ayant pour épigraphe : *Prolongare dies, mortem removendo, docebo*, est un mélange de bon & de mauvais. Il sent trop les bancs de l'école. Il se jette dans les asphyxies, au lieu de s'attacher à la question. Si l'auteur se présente encore au concours, l'Académie exige qu'il établisse mieux qu'il n'a fait le signe de mort qu'il croit si caractéristique, sur-tout que son Mémoire soit écrit d'une manière lisible, & présenté sous une forme plus décente ».

« Le n°. 8, portant pour épigraphe : *Vidit (JESUS) tumultum & fletus & ejulantes multum. . . . Quid turbamini & ploratis ? Puella non est mortua, sed dormit ; & irridebant eum*, est un traité volumineux sur les asphyxies, qui ne pourra jamais passer pour un Mémoire académique. Le style en est assez bon ; l'ouvrage d'ailleurs n'est pas sans mérite ; mais l'Académie exige de l'auteur plus d'exactitude & de la circonspection ».

« Le n°. 9, ayant pour épigraphe : *Omnis homo moritur, &c.*, a été exclu pour avoir été présenté après le terme limité : sans avoir le mérite que desiroit l'Académie, ce Mémoire n'étoit pas indigne du concours ».

« En général, tout Mémoire qui exigera plus de deux heures pour une lecture attentive, sera rejeté. Il en sera de même des Mémoires dont les citations seront trouvées inexactes ; en conséquence, on demande non-seulement le n°. des pages, mais l'année & le lieu de l'édition des ouvrages dont on fera usage ».

« L'Académie exige particulièrement que les concurrens s'attachent au sens du programme.

Du côté de la médecine , elle ne demande pas les moyens qu'il convient d'employer pour guérir les asphyxies , mais bien les signes distinctifs entre la vie & la mort , desquels elle n'exclut pas les remèdes dont on se sert dans les asphyxies , mais seulement autant qu'ils contribuent à confirmer le diagnostic ».

« Elle desire d'ailleurs que les aspirans fassent usage de ce que les découvertes depuis 1750 offrent de plus intéressant sur cette matière ».

« Pour le concours de l'année 1788 , l'Académie propose la question de physique, suivante : *Quels sont les végétaux indigènes propres à fournir des huiles qu'on pourroit substituer avec succès & sans danger à l'huile d'olive ? Quelles sont les méthodes de préparer & de conserver ces huiles ? Enfin , quel sera leur prix , en supposant un prix donné des matières dont on les tire ?* »

« Elle adjugera au concours de la même année 1788 le prix de la question historique, au meilleur *Mémoire sur le duc Ghisbert , fils de Rainier au long col.* L'Académie desire que les auteurs ne se bornent pas à la vie de ce prince , mais qu'ils s'attachent particulièrement à distinguer les prérogatives , les domaines & les droits utiles dont il étoit en possession à titre d'héritage , de ceux dont il jouissoit en qualité de duc , ou gouverneur du royaume de Lorraine. Elle desire également qu'ils donnent un détail exact des différens états dont ce royaume étoit alors composé , & qu'ils recherchent quel en étoit à cette époque le gouvernement politique ».

« Le prix de chacune de ces questions sera une médaille d'or du poids de 25 ducats. Les mémoires doivent être écrits en latin , en françois ,

ou en flamand. Ils seront adressés & remis, *franc de port*, à M. *Des Roches*, secrétaire perpétuel, avant le 16 juin 1788. L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations : pour cet effet, les auteurs auront soin de marquer les éditions & les pages des livres qu'ils citent. Ils ne mettront point leur nom à leurs ouvrages, mais seulement une devise à leur choix ; ils la répéteront dans un billet cacheté qui contiendra leur nom & leur adresse. Ceux qui se feront connoître de quelque manière que ce soit, & ceux dont les mémoires auront été remis après le terme prescrit, seront absolument exclus du concours ».

*PRIX proposés par l'Académie impériale
des sciences de Pétersbourg.*

L'Académie a remis au mois de juillet 1788 ; la distribution du prix sur la question suivante, qu'elle avoit proposée en 1786.

La force du cœur ne pouvant opérer la distribution des sucs nourriciers dans beaucoup de parties du corps des animaux, telles que les ongles, les poils, l'épiderme, les cornes, n'y ayant également dans les plantes aucune force que l'on puisse comparer à celle du cœur pour la même distribution des sucs nourriciers, on demande par quelle force cette distribution des humeurs s'opère dans les plantes & dans les parties mentionnées des animaux, & quelle est la nature de cette force ? Le prix est de cent ducats d'or.

La même Académie a proposé pour 1787 le Prix suivant, à distribuer en juillet 1787.

570 PRIX PROPOSÉS, &c.

Si quelque comète s'approchoit assez de la terre, pour que ces deux astres pussent agir l'un sur l'autre, déterminer ; 1°. quelles inégalités en résulteroient dans le mouvement de la terre ; 2°. quels phénomènes en résulteroient sur l'océan ; 3°. comment les deux astres se mouvroient ensuite ? Le prix est de cent ducats d'or.

Les Mémoires doivent être écrits en russe, ou en latin, ou en allemand, ou en français, avec les conditions ordinaires pour les concours, & adressés à M. J.-Albert Euler, Secrétaire de l'académie.

P R O S P E C T U S.

Voyage en Asie, ou Essais philosophiques & historiques sur la haute antiquité, sur quelques peuples modernes orientaux, & sur divers animaux de ces contrées. Ouvrage enrichi de gravures en taille-douce.

Usus & impigræ simul experientia mentis

Paulatim docuit. LUCR.

L'ouvrage que l'on annonce, eût pu paroître il y a douze ans. Engagé en 1781 à détacher & à livrer à l'impression quelques articles isolés, sous le titre d'*Essais Philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers, &c....* (a), je ne dis-

(a) On peut voir ce que nous avons dit de ces *Essais* en les annonçant dans ce Journal, année 1783, tome ix, pag. 277, 278.

simulai point les motifs de dégoûts qui , depuis mon retour en Europe , m'avoient éloigné d'une occupation de cette espèce. Enfin un premier pas fait , non insensible à l'accueil qu'un foible essai avoit obtenu en France & chez l'étranger , je commençois à vouloir sérieusement mettre le tout en état d'être imprimé ; un événement fâcheux me contraignit d'abandonner ce travail.

Mes amis le desirerent , l'étude est un délassement , je reprendrai la plume. Sans la certitude de leur déplaire , ces matériaux n'existeroient peut-être plus. Mon nom ne sera point mis à la tête de cet ouvrage. Libre de toute prétention , qu'importe la personne de l'auteur à la justesse & au sort de ses recherches ?

L'on a beaucoup de relations sur l'Inde & les parties de l'Asie dont je me propose de parler. Chacun a sa manière de voir. Pendant vingt ans sur les lieux , j'ai été aussi à même d'observer : il m'a depuis été aisé de reconnoître que , malgré les pertes littéraires que l'on m'a fait éprouver , j'ai été peu essentiellement croisé dans les routes solitaires que je m'étois frayées.

Les mœurs , les sciences , les arts , l'histoire naturelle, les usages civils , politiques & religieux de ces contrées offrent un vaste champ à la réflexion. Mes regards se sont portés sur ces différens objets. Mon plan fixe & resserré a été de n'employer que ce que j'ai été dans le cas de recueillir moi-même & de voir sous de nouveaux points de vue. Ainsi , autant qu'il m'a été possible , sans altérer l'ensemble & la connexion des matières , j'ai élagué de mon ouvrage ce que j'ai reconnu se trouver déjà dans d'autres.

Le premier volume fera en grande partie consacré à la haute antiquité. Fixons un sens à cette

expression ; d'après ce qui a été dit dans le *Postscriptum* de mon précédent Essai. Je considère ici comparativement comme moderne tout ce qui n'appartient pas à une époque antérieure au moins de quinze cents ans au siècle où nous plaçons le siège de Troie. Un fil de communication avec ces temps reculés fut d'abord mystérieusement conservé ; il étoit léger , enfin il a été rompu. Les imposantes prétentions des Indiens , des Chaldéens , des Chinois , des Celtes , des Egyptiens , &c. , n'ont que des fondemens illusoires.

Les usages civils & religieux , la divination , les loix , les langues , écritures , sciences , arts , &c. , de cette vénérable antiquité , seront l'objet de nos observations. En indiquant leurs rapports avec des siècles plus rapprochés , nous parcourrons le tableau animé d'origines , d'entreprises , de révolutions morales , politiques & physiques qui ont changé la face de la terre.

Déjà l'on me demande si c'est un roman que j'annonce , ou quelque nouveau système à enter sur ceux qui ont paru depuis trois ou quatre mille ans. Il répugneroit à mes principes de présenter avec confiance ce dont je devrois douter. Je ne me mêle point de deviner , & ne suis aucunement amateur du merveilleux. A l'abri des moyens d'illusion que peut produire le trop de science , sentant ma faiblesse , & néanmoins rempli de la vaine ambition de savoir , j'ai été en tâtonnant à la recherche de l'austère vérité. Sans guide ni interprète , le hasard a secondé un voyageur attentif , étranger à tout système. Des imaginations vives , riches & puissantes franchissent ou tranchent les difficultés ; elles s'agitent & prétendent observer ; mais leur force est de

créer ! Ce que j'esquissai, a été. Qu'il me suffise d'ajouter que la majeure partie des détails relatifs à cette haute antiquité, sera appuyée sur des preuves littérales & autres, dont la vérification sera rendue facile.

Cet ouvrage aura deux volumes *in-4°*. Comme, par plusieurs raisons, il ne sera point mis dans le commerce, on ne se le procurera que par voie de souscription. Je n'ignore pas que le charlatanisme & une infidèle avarice ont rendu cette ressource bien précaire. A cet égard, je ne dois me permettre qu'un mot ; c'est que tout genre de spéculation est étranger à cette entreprise.

PLAN DE LA SOUSCRIPTION.

On ne tirera à l'impression que le nombre d'exemplaires qui auront été retenus. Il s'agit de fournir à ces frais & à ceux de quatorze ou quinze gravures considérables, lesquelles seront exécutées par des artistes d'une réputation faite. La souscription est de 48 livres pour les deux volumes *in-4°*, beau caractère ; 24 livres seront payées en souscrivant, & pareille somme pour le second volume, en retirant le premier, qui pourra paroître à la fin de 1787. Si dans neuf mois le nombre des Souscripteurs est insuffisant pour les déboursés nécessaires, l'on en sera averti, & l'argent sera rendu par ceux des libraires ci-après nommés, chez lesquels on aura souscrit.

La liste de MM. les Souscripteurs se trouvera au commencement du premier volume ; il leur sera donné une reconnoissance imprimée, signée de madame veuve Tilliard & fils, libraires de Paris. Les exemplaires seront délivrés en suivant l'ordre des souscriptions.

On souscrit à Paris chez mad. veuve *Tilliard & fils*, libraires, rue de la Harpe, au coin de celle Pierre Sarrafin; à Londres, chez MM. *Benjamin White & fils*, *Payne*, libraires; à Vienne, chez *Rodolphe Græffer, Attaria*, frères, libraires; à Berlin, chez *M. J. Bernoulli*, astronome du roi de Prusse, membre de l'académie des sciences; à Amsterdam, chez *P. Vandamme*, libraire; à Rome, chez MM. *Bouchard & Gravier*, libraires; à Milan & à Turin, chez MM. *Moïse-Benjamin Foa*, & les frères *Reycends*, libraires; à Pétersbourg, chez *Rospini frères*, libraires.

N. B. Il faudra avoir attention d'écrire bien lisiblement son nom & son adresse.

N^{os} 1, 15, 16, M. ROUSSEL.
 2, 3, 4, 17, M. GRUNWALD.
 5, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, M.
 WILLEMET.
 7, M. HUZARD.

Fautes à corriger dans le cahier de janvier 1787.

Page 120, ligne 12, M. Court de Gibelin, lisez Court de Gebelin.

Page 136, ligne 7, avoir, lisez avoit.

Page 144, ligne 3, a joint, lisez y a joint.

Page 153, ligne 8, se, lisez le.

Page 159, ligne 2, M. Roussel en donne, lisez M. Roussel en a donné.

Page 191, ligne 30, 1, lisez 3.

Ibid. ligne 34; Réponse, lisez Réponse.

Cahier du mois de février.

Page 306, ligne 11, ventricules extérieurs, lisez ventricules antérieurs.

TABLE.

<i>OBSERVATIONS</i> faites dans le département des hôpitaux civils, année 1787, n° 3. <i>Topographie de la ville & des hôpitaux de Joigny.</i> Première partie. <i>Topographie de la ville de Joigny.</i> Par feu M. Bourdois de la Mothe, méd.	Page 385
Deuxième partie. <i>Topographie des hôpitaux & prisons de Joigny.</i> Par M. Bertho, méd.	399
<i>Réflexions,</i>	407
<i>Observations diverses sur les maladies nerveuses.</i>	
Première observation, &c. &c.	415
<i>Réponse au mémoire à consulter, fait par M. Desgranges, chirurg. sur une vérole qui a résisté à plusieurs traitemens anti-vénériens, &c.</i> Par M. De Laudun, fils, méd.	435
<i>Observat. sur les bons effets des pilules d'extrait de ciguë, &c.</i> Par M. Buiffonat, méd.	449
<i>Observation sur l'opération de l'anévrisme de l'artère poplitée, &c.</i> Par M. Everard Home, chir.	453
<i>Observat. sur une plaie d'arme à feu à la poitrine.</i> Par M. Poincelet; chir.	447
<i>Mémoire sur la cure d'une hernie dans le scrotum, avec gangrène.</i> Par M. Hermans, chir.	483
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de janvier, 1787,</i>	488
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorency,</i>	494
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	497
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	498

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Médecine,</i>	499
<i>Physiologie,</i>	527
<i>Matière médicale,</i>	528
<i>Chimie,</i>	531
<i>Histoire naturelle,</i>	532
<i>Botanique,</i>	540
<i>Economie,</i>	553

<i>Histoire littéraire,</i>	555
<i>Séance publique de l'école royale vétérinaire, .</i>	556
<i>Assemblée publique de l'Académie des sciences d'Orléans,</i>	558
<i>Prix de la Société littéraire de Grenoble.</i>	564
<i>Prix proposés par l'académie impériale & royale des sciences & belles-lettres de Bruxelles,</i>	565
<i>Prix proposés par l'académie impériale des sciences de Pétersbourg,</i>	569
<i>Prospectus,</i>	570.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de mars 1787. A Paris, ce 24 février 1787.

Signé, POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1787.